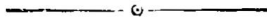


E. LACOSTE

LE

# P. Vincent de Paul Bailly

*Fondateur de « La Croix »  
et de la Maison de la Bonne Presse*



2 DÉCEMBRE 1832 — 2 DÉCEMBRE 1912



PARIS

5, RUE BAYARD, 5

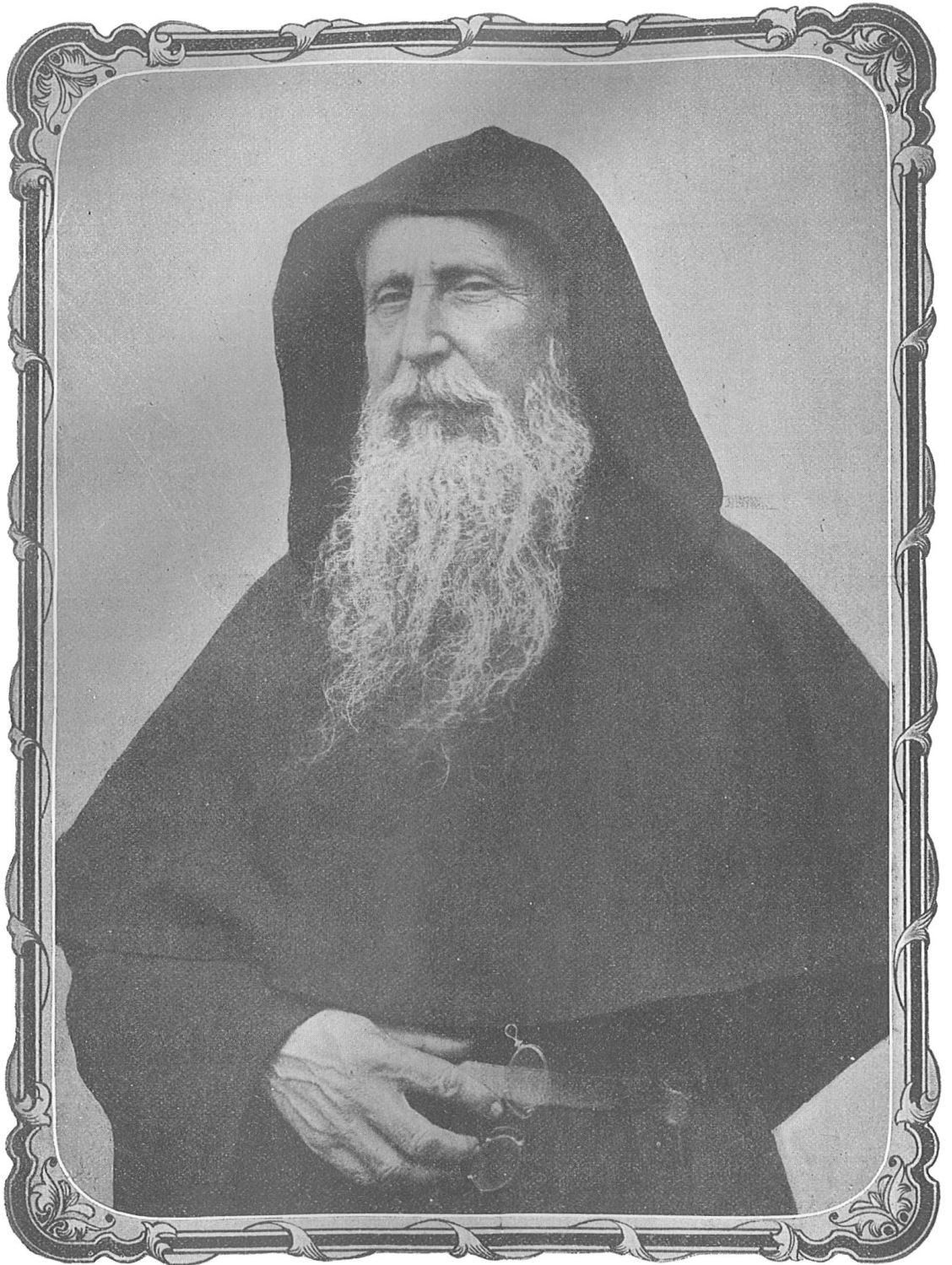


<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





*Nihil obstat.*

Parisiis, die 21<sup>a</sup> novembris 1913.

O. ROLAND GOSSELIN,  
*can. hon.*

IMPRIMATUR

Parisiis, die 21<sup>a</sup> novembris 1913.

P. FAGES,  
*vic. gen.*

## PRÉFACE

---

La vie si féconde du P. Vincent de Paul Bailly ne saurait se raconter en quelques pages. Il est probable que, plus tard, on sera tenté de faire revivre cet homme étonnant, créateur ou propagateur d'une foule d'œuvres qui ne périront pas et prolongeront ici-bas l'existence de leur Père disparu. En tous cas, peu de vies plus que la sienne méritent de passer à la postérité.

Le P. Vincent de Paul Bailly est une des figures les plus intéressantes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Intelligence vive et primesautière; esprit fin, enjoué, original, d'une distinction suprême; caractère charmant et plein de verve; bonté inlassable, toujours heureuse de se pencher sur toute misère intellectuelle, morale ou physique; vaillance hardie et entreprenante au service de toutes les saintes causes; oubli parfait de soi, désintéressement absolu; le P. Vincent de Paul était tout cela et autre chose encore. Ce religieux exemplaire, envers qui la nature avait été vraiment prodigue de ses dons les meilleurs et les plus rares, vivait uniquement de pensées surnaturelles; il fut toujours et partout un apôtre, sans autre préoccupation que celle d'étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes et dans la société.

En attendant que sa mémoire soit exaltée comme elle le mérite, nous nous bornerons à consigner ici quelques notes biographiques, afin de fixer, dès à présent, les principales étapes d'une carrière si bien remplie.

E. L.

Paris, 25 février 1913.





# CHAPITRE I<sup>ER</sup>

FAMILLE — ENFANCE — JEUNESSE

---

## M. Bailly père.

Le P. Vincent de Paul Bailly naquit le 2 décembre 1832, à Bertheaucourt-les-Thennes, canton de Moreuil (Somme), d'Emmanuel-Joseph Bailly et d'Apolline-Marie-Sidonie Vrayet de Surcy.

Il fut baptisé, dans l'église paroissiale de Thennes, par son oncle, Joseph Bailly, prêtre de la Congrégation de la Mission, vicaire général du diocèse d'Amiens, supérieur du Grand Séminaire et archidiacre d'Abbeville.

Dans l'acte de naissance, les parents, quoique originaires de la Somme, où ils avaient des biens patrimoniaux, sont déclarés domiciliés à Paris, de telle sorte que le P. Vincent de Paul est autant Parisien que Picard.

En effet, M. Bailly, après avoir été professeur de philosophie au collège de Juilly, s'était fixé à Paris et s'y était marié, en 1830, avec M<sup>lle</sup> Vrayet de Surcy, de Bertheaucourt. Au témoignage d'Edmond Biré, « il fut un des hommes de notre siècle [le XIX<sup>e</sup>] qui ont fait le moins de bruit et le plus de bien, dont l'action se retrouve à l'origine des principales œuvres catholiques de notre temps et dont le nom modeste ne périra pas. » (1)

La « Société des Études littéraires »  
et la « Société des Bonnes Études ».

A Paris, M. Bailly institua d'abord, rue Cassette, n° 7, une sorte de maison de famille (1819), que les documents de l'époque désignent quelquefois sous le nom de « Pension Bailly », où logeaient un certain

nombre de jeunes gens français et étrangers qui, tout en suivant les cours des diverses Facultés de la Sorbonne et des autres Ecoles du gouvernement, recevaient encore chez lui des leçons et des répétitions. On connaît plusieurs de ces pensionnaires. Voici quelques noms, sans ordre chronologique : Charles Baudelaire, Levavasseur, prince Czetverstinski et de Popiel (nobles polonais), Henri de la Villemarqué, Louis de la Gennevraye, Ernest Prarond, Melchior du Lac, Frédéric Ozanam, etc.

Dès 1820, il organisa, parmi ses pensionnaires, des conférences auxquelles il donna le nom de *Société des Études littéraires*. A ces conférences étaient admis les externes, et nous y voyons inscrits au début : Lacordaire, de Cazalès, de Carné, Charles Lenormant, Eugène de la Gournerie, etc.

En 1821, M. Bailly s'associa avec M. Lévêque, son ancien condisciple, qui dirigeait une maison semblable, rue Saint-Dominique d'Enfer ; sa part dans l'œuvre commune furent les études et les conférences, tandis que son associé s'occupait plus spécialement de l'administration, chacun gardant du reste la direction morale de son propre établissement.

M. Bailly offrit encore son concours à la *Société des Bonnes Études*, œuvre analogue, mais un peu plus ancienne, créée par la « Congrégation ».

Cette Société, après avoir végété dans un local insuffisant, rue Saint-Dominique d'Enfer, n° 4, avait acquis, par le moyen d'une Société civile, le numéro 11 de la place de l'Estrapade, qui possédait, au rez-de-chaussée, un amphithéâtre pouvant contenir plus de cinq cents personnes.

Par l'impulsion qu'il avait su communiquer aux exercices littéraires dans sa

---

(1) EDMOND BIRÉ, *Alfred Nettement*, p. 42.

pension, M. Bailly attirait, rue Cassette, l'élite de la *Société des Bonnes Etudes*, et il devint comme le pivot de cet important mouvement intellectuel. Il fut bientôt évident que, si on groupait toute cette jeunesse sous son unique direction, les résultats seraient bien meilleurs. On décida donc de réunir ces divers établissements place de l'Estrapade, en ajoutant à l'immeuble du numéro 11 celui du numéro 13, qu'on prit à bail. Ce fut le 1<sup>er</sup> octobre 1825 que M. Bailly s'établit place de l'Estrapade et y amena ses pensionnaires de la rue Cassette.

Dès ce moment, la *Société des Etudes littéraires* s'absorba dans la *Société des Bonnes Etudes* et se confondit avec elle sous la direction de M. Bailly, M. Lévêque continuant à donner ses soins à l'administration.

Alors commença une période laborieuse et brillante. La fleur de la jeunesse catholique, sans qu'un enrôlement dans la Société fût nécessaire, affluait aux *Bonnes Etudes*, où on lui ménageait, outre la bibliothèque, la salle de lecture et la salle de journaux, une direction intellectuelle précieuse.

A la conférence de littérature et d'histoire, M. Bailly ajouta des conférences de droit et de philosophie.

Bonnetty, le futur fondateur des *Annales de Philosophie chrétienne*, et de Champaigny, le futur historien des Césars, y furent reçus le 20 février 1827.

En 1828, à la séance d'ouverture, qui se tint le 26 novembre, le Bureau était ainsi composé : M. Bailly, président ; M. d'Aulnois, vice-président ; M. Bonnetty, chef de la section de philosophie ; M. Guyot, de celle de législation ; M. Réset, de celle d'histoire ; M. Emmanuel d'Alzon (futur fondateur des Augustins de l'Assomption), trésorier ; M. de Champagny, secrétaire.

La Société comptait 43 membres ; les nouveaux membres les plus marquants étaient M. de Dreux-Brézé, M. de Ville-neuve, M. Desbassins de Richemont.

L'année suivante (1829), à la séance d'ouverture, le 2 décembre, nous voyons

au Bureau : M. de la Gournerie, président ; M. de Jouenne d'Esgrigny, vice-président ; chefs de sections : M. Thiébaud, histoire ; M. Bonnetty, philosophie ; M. Guyot, littérature ; M. d'Alzon, trésorier ; M. Estève, secrétaire.

La Société compte 45 membres. Nous notons parmi les nouveaux : M. Fortoul, le futur ministre ; M. Gouraud, la future célébrité médicale ; M. le comte de la Ferrière, M. Lallier, M. d'Ortigue.

La dernière séance eut lieu le 19 mai 1830, présidée par le baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux.

C'est la fin de la première période de cette Société, qui est emportée avec le trône et tous les défenseurs officiels de la religion par la révolution de Juillet.

Mais les débris se reconstitueront bientôt.

On aura peut-être remarqué que les *Bonnes Etudes* n'avaient pas de conférence religieuse proprement dite. M. Bailly, simple laïque, ne se croyait sans doute pas qualifié pour l'organiser. Les abbés Gerbet et de Salinis comblèrent cette lacune en fondant une *Conférence religieuse*, qui se réunissait tous les vendredis à la Sorbonne dans les appartements de l'abbé de Scorbac, aumônier général de l'Université. Ces conférences s'ouvrirent le 7 décembre 1827. M. Gouraud en rédigea les procès-verbaux, et nous y voyons figurer les mêmes jeunes gens qui suivaient les conférences de la place de l'Estrapade.

Une vie ardente, pleine de foi et de générosité, animait ces étudiants. La maison de l'Estrapade était un centre intellectuel et religieux très actif. Elle prit sa part des luttes vaillamment entreprises par les abbés Gerbet et de Salinis dans diverses publications de cette époque, notamment dans le *Mémorial catholique*, qu'ils fondèrent le 1<sup>er</sup> janvier 1824, et qui sombra dans l'*Avenir* en 1830.

M. Bailly contribua très efficacement à la fondation de la *Société catholique des bons livres*, dont il devint directeur, après avoir puissamment secondé l'abbé Perrault, secrétaire de la grande aumônerie.

## Association pour la défense de la religion catholique.

En 1828, le ministère Martignac fit aux libéraux des concessions néfastes. Il arracha à Charles X les fameuses Ordonnances du 16 juin, qui interdisaient l'enseignement aux Jésuites et limitaient à 20 000 le nombre des élèves dans les Séminaires. Ce fut un vif émoi dans le camp catholique. Les abbés de La Mennais, de Salinis et Gerbet jetèrent ce mot d'ordre : « Les chrétiens doivent se défendre eux-mêmes en dehors et au besoin contre le gouvernement. » Ils appelèrent au secours de l'Église, évidemment en péril, toutes les sommités sociales, et leur appel fut entendu. Le résultat fut une *Association pour la défense de la religion catholique*. M. Bailly, qui figurait parmi les vice-présidents, eut la charge d'administrateur dans le bureau de la Direction de l'Association, et, à ce titre, c'est lui qui rédigea les rapports annuels. Ils prouvent que cette Association était très active et que M. Bailly y avait un rôle prépondérant.

Dans une séance du Conseil général (30 décembre 1828), M. Bailly proposa la création d'une revue philosophique. Il disait :

Il est un bien que toutes les provinces sans exception réclament; que votre direction a longuement préparé, et pour l'entière exécution duquel elle demandera tout à l'heure votre concours; je veux parler du journal hebdomadaire annoncé depuis longtemps. Ce sera pour nous le moyen de répandre la connaissance des établissements utiles, des ouvrages chrétiens, de repousser les calomnies et les perfides insinuations de l'impiété, de combattre

aussi les doctrines perverses et de porter la défense de la vérité partout où ces doctrines sèment leur poison.

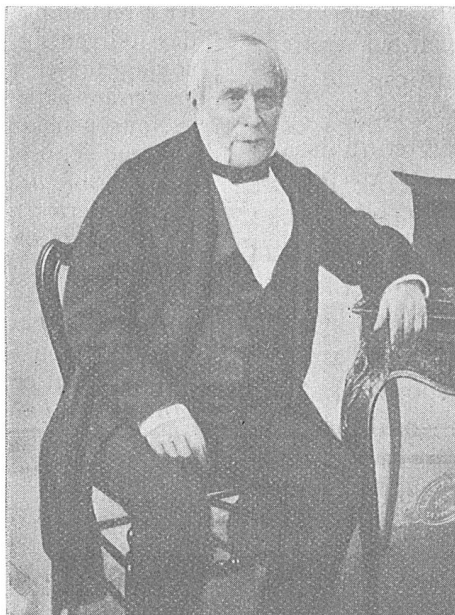
M. Bailly montrait ensuite la nécessité de cette défense à une époque où Cousin, Guizot, Jouffroy apprenaient à la jeunesse, dans les chaires officielles, comment on pouvait se passer de Jésus-Christ et de l'Église. Comme moyen de propagande, il annonça que cette revue serait adressée aux 1 800 correspondants de l'Association, et c'est pour cela qu'on lui donna le nom

de *Correspondant*. Le prospectus en fut rédigé par M. Bailly, et le premier numéro parut le 10 mars 1829. Un an après, la revue était bihebdomadaire.

Tel fut le premier *Correspondant*, qui vécut jusqu'au 31 août 1831 et fut remplacé alors par la *Revue Européenne*, mensuelle, dirigée par M. de Cazalès, avec le concours des mêmes rédacteurs, et grâce à M. Bailly qui l'imprimait. En 1836, elle se réunit à l'*Université Catholique*, que Gerbet et de Salinis venaient de fonder.

Deson côté, M. Bailly créa, en 1831, la *Tribune Catholique*, journal semi-quotidien qui, deux ans plus tard, s'appela l'*Univers*, dont Louis Veuillet, ce géant du journalisme, devint rédacteur en chef en 1842.

Comme on le voit, M. Bailly avait la main dans toutes les œuvres de propagande et de défense religieuse. Sa maison était un véritable foyer d'idées neuves, hardies, catholiques, très ultramontaines. Aussi M<sup>sr</sup> Besson, évêque de Nîmes, a-t-il pu dire qu'on trouvait à la *Société des Bonnes Études* « toute la renaissance chrétienne de la France dans son germe et dans son berceau ».



M. BAILLY, PREMIER PRÉSIDENT  
DES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

L'année 1830 fut une année d'épreuves terribles. M. Bailly était marié depuis quelques jours quand éclata la Révolution de juillet, et son établissement, naguère si florissant, tomba tout à coup dans une situation fort précaire. Toutefois, sans se décourager, dès le 15 novembre, il réorganisa les études autant que le permit le petit nombre de jeunes gens que les familles osèrent envoyer à Paris.

Mais l'externat des *Bonnes Études* était presque désert, et de nouvelles difficultés législatives entravaient la convocation des externes aux « Conférences ». Les émeutes sans cesse renaissantes avaient motivé l'interdiction des réunions de plus de vingt personnes. Malgré cela, en 1831, le préfet de police Gisquet, connaissant bien le but et les intentions de M. Bailly, déclara qu'il *l'autorisait à faire comme par le passé*. Les Conférences de l'intérieur furent donc ouvertes de nouveau aux jeunes gens du dehors. La bibliothèque, la salle de lecture, la salle des journaux, l'amphithéâtre furent mis à leur disposition.

Les Conférences étaient combinées de façon à occuper chaque soirée de la semaine. Un seul jour, le vendredi, était vacant. Cette lacune va contribuer occasionnellement à la création d'une œuvre nouvelle, dont l'importance, peu apparente à l'origine, éclatera bientôt dans un rayonnement merveilleux.

### Les « Conférences de Saint-Vincent de Paul ».

Laissons ici la parole à un témoin de la première heure, M. Lévêque, le collègue de M. Bailly dans l'administration de l'établissement de l'Estrapade.

A l'instar et en émulation (peut-être en concurrence) des *Bonnes Études*, une Conférence ou Société littéraire s'était formée dans le voisinage entre jeunes étudiants de vues et de principes très différents des nôtres. Dès discussions vives s'y élevèrent au sujet de la charité qu'ils entendaient remplacer par la bienfaisance et la philanthropie. Plusieurs de nos jeunes gens essayèrent d'y aller soutenir nos opinions, mais sans succès : on ne pouvait

être d'accord sur le point de départ. Les adversaires allèrent jusqu'à prétendre que, même sous ce rapport, le catholicisme *avait fait son temps*, et que saint Vincent de Paul lui-même, s'il revenait sur la terre, essaierait en vain d'une théorie charitable, humiliante pour ceux qui en sont l'objet, etc., etc.

Ces propos nous revinrent et nous préoccupèrent. Dans un de ces entretiens hebdomadaires où nous passions en revue les besoins de nos jeunes gens, il nous apparut que ces désolantes doctrines de nos jeunes voisins seraient bien plus efficacement combattues par de bonnes actions que par d'habiles réfutations. Nous résolûmes donc de détourner nos jeunes gens de cette polémique stérile, et de les inviter à rechercher les moyens d'améliorer le sort des indigents du quartier en les visitant, les soulageant et surtout en les consolant pour les rendre patients et résignés.

Nous pensions qu'il y avait lieu de fonder quelque chose qui remplacerait l'ancienne *Association des Bonnes Œuvres*, dirigée par M. Borderie, que l'ouragan révolutionnaire avait dispersée.

Mais une telle création au milieu de nos jeunes gens ne pouvait se *décréter* comme les autres exercices relatifs à leurs études. Il fut décidé qu'on leur insinuerait et conseillerait ce projet comme propre à *donner un éclatant démenti* aux affligeantes opinions de leurs voisins. Ozanam (devenu depuis l'illustre professeur de littérature étrangère à la Sorbonne) préparait alors sa thèse de doctorat. Il était notre commensal le plus éminent parmi ses condisciples, par son talent et sa régularité de conduite. Après lui, Jules de Francheville avait aussi beaucoup d'ascendant sur ses camarades : nous les intéressâmes à se vouer à cette pieuse entreprise. Ils s'y mirent avec cœur, sans oublier que leur prosélytisme devait être discret et leur zèle plein de prudence. Aussi la réunion qui eut lieu au bout de quelques jours ne se composa-t-elle que de cinq adeptes : Ozanam, de Francheville, les deux frères de Saint-Maur et Lallier.

La forme à donner à l'œuvre fut tout simplement celle d'une Conférence. Comme toute les autres, elle eut sa soirée désignée; comme toutes les autres elle eut son cadre formé d'un président, M. Bailly; d'un vice-président, Ozanam; d'un secrétaire, Lallier. Je ne sais si, dès cette première séance, l'on pensa qu'un trésorier était nécessaire, mais je crois que le secrétaire en remplit d'abord la fonction.

Pendant les premiers temps, ces Conférences n'avaient pas d'autre règlement que celui qui régissait les Conférences de droit et de littérature; mais la nature même de leur objet rendit nécessaires des maximes appropriées aux devoirs assumés, et des règles spé-

ciales s'introduisirent peu à peu. Elles finirent par composer un *compendium* manuscrit (rédigé par M. Bailly) qu'on n'imprima qu'en 1835, alors qu'elles avaient suffisamment subi l'épreuve de deux années de pratique et d'expérience.

M. Lévêque raconte ensuite comment la Conférence de charité, devenue trop nombreuse, fut obligée de se dédoubler, car les séances ne suffisaient plus pour les comptes rendus de chaque membre sur la situation des familles visitées; comment on fonda successivement une Conférence sur la paroisse de Saint-Sulpice, une autre sur la paroisse de Bonne-Nouvelle, une quatrième à Saint-Philippe du Roule; et comment ces diverses sections se réunissaient périodiquement en Conférence générale, chez M. Bailly, pour maintenir l'esprit de la primitive institution.

M. Bailly, conclut M. Lévêque, se trouva donc *président*, comme il était *fondateur*, c'est-à-dire *par le fait*. Y eut-il alors élection pour lui en conférer le titre ou lui conférer simplement la prorogation de cette qualité acquise, c'est ce qui échappe à mes souvenirs; toujours est-il qu'il en demeura le président aussi respecté qu'incontesté (1).

Cette note projetée un jour éclatant sur les origines jusqu'ici un peu obscures des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*. Il est clair qu'elles sont sorties de la *Société des Bonnes Études*, comme le poulet sort de l'œuf, et que celui qui a couvé ce jeune poussin et l'a abrité sous ses ailes est M. Bailly.

On n'est pas surpris, du reste, que M. Bailly — qui avait déjà l'habitude, avec M<sup>me</sup> Bailly, sa jeune femme, de visiter les pauvres et de les secourir à domicile — ait eu l'idée d'adjoindre aux Conférences doctrinales, des Conférences de charité, d'où seraient bannies les discussions abstraites et les âpres disputes, et où on étudierait uniquement les moyens pratiques de venir en aide au prochain. Montrer la religion en acte, c'était la meilleure réponse — la réponse par les œuvres — aux objections des impies (1).



M<sup>me</sup> BAILLY DE SURCY

Ces Conférences furent baptisées plus tard du nom du héros de la charité moderne, saint Vincent de Paul. Ce choix s'explique sans doute par le désir d'un tel patronage, mais aussi par le culte particulier de la famille de M. Bailly pour ce Saint. C'est au grand-père paternel du futur MOINE qu'avaient été confiés les manuscrits de saint Vincent de Paul pendant la Révolution, et le pieux vieillard voulut qu'on les déposât sur son lit d'agonie, pour rendre en quelque sorte le dernier soupir dans une intimité plus grande avec la pensée de l'homme de Dieu. Ce fut son oncle Lazariste, Joseph Bailly, et sa future mère,

(1) « Dès 1826 et 1827, dit M. D'ESGRIGNY, M. Bailly nous exerçait aux visites de charité. Nous étions partagés en trois sections : 1<sup>o</sup> aux hôpitaux; 2<sup>o</sup> aux prisons; 3<sup>o</sup> aux pauvres chez eux. » C'était ce que faisaient les membres de la « Congrégation » dont M. Bailly était un des présidents. Après 1830, il enrôla M<sup>me</sup> Bailly dans ces exercices charitables. Celle-ci fut insultée grossièrement dans une de ces visites de pauvres à domicile, et, au retour, elle dit à son mari : « Vraiment, ce n'est pas une œuvre pour des femmes. C'est plutôt l'affaire des hommes, qui peuvent plus facilement se faire respecter; vous devriez y pousser davantage vos jeunes gens. » (Lettre de M. D'ESGRIGNY.)

(1) Note manuscrite de M. Lévêque, 28 avril 1861. (Archives de la famille Bailly.)

M<sup>lle</sup> Vrayet de Surcy, qui rapportèrent à Paris, en chaise de poste, le corps de saint Vincent de Paul, mis en lieu sûr pendant la tourmente révolutionnaire. La dévotion à ce Saint était si grande dans la famille Bailly que la résolution avait été prise de donner ce nom vénéré à l'aîné des garçons : ce fut notre Vincent de Paul. De sorte que la dénomination un peu étrange de « Conférences de Saint-Vincent de Paul » donnée à l'association de charité née chez M. Bailly, parmi les Conférences des *Bonnes Études*, s'explique naturellement par le milieu et les circonstances de son origine.

Après les tâtonnements que Lévêque nous a racontés, une séance quasi officielle d'inauguration fut présidée par M. Bailly, en mai 1833, dans les bureaux de son journal *la Tribune catholique*, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 18. Ce local lui paraissait mieux approprié à une petite réunion tout intime, qui ne cherchait point de publicité, encore moins l'éclat, et dont les membres désiraient avant tout, comme l'a dit plus tard le règlement, apprendre à se mieux connaître et à se mieux aimer entre eux, en aimant et en servant ensemble les pauvres de Jésus-Christ. Six jeunes gens participèrent à ce modeste début et peuvent être considérés, avec M. Bailly, dans une certaine mesure, comme fondateurs de la Société. Voici leurs noms : Paul Lamache, Félix Clavé, Auguste Le Taillandier, Jules

Devaux, Frédéric Ozanam, François Lallier. Ozanam, le plus brillant de cette pléiade, avait alors vingt ans. Il s'enthousiasma pour cette association de charité, lui donna le meilleur de son cœur et de son temps, s'en fit le propagateur et l'apôtre en France et à l'étranger, si bien que son nom se trouve étroitement mêlé à celui des Conférences de Saint-Vincent de

Paul. Toutefois, les merveilleux développements que ces Conférences prirent sous son impulsion ne lui firent pas oublier que M. Bailly en était le vrai fondateur et le père. Il professa à son égard une reconnaissance et une confiance qui ne se démentirent jamais. Nous en avons le témoignage, au milieu de tant d'autres, dans cette lettre, inédite encore, qu'il lui écrivait de Lyon, le 22 octobre 1836 :

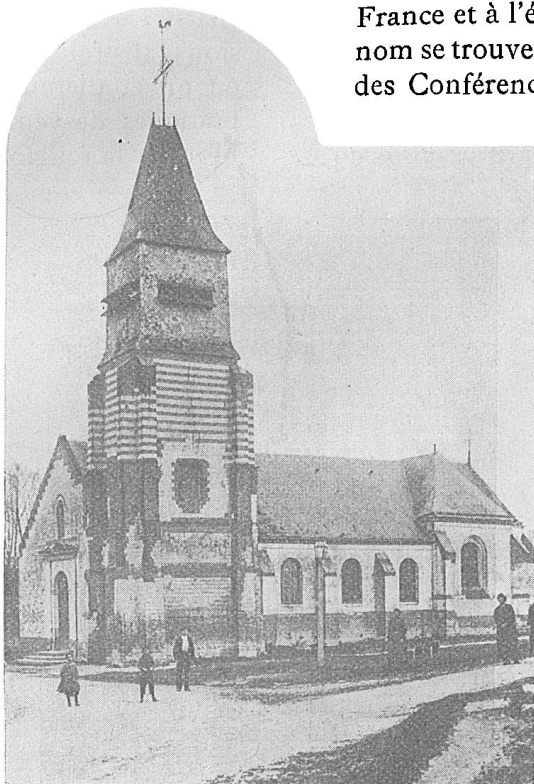
..... A qui le [M. Hadery] recommanderai-je mieux qu'à vous, à vous qui, avec le bon M. Ampère, avez exercé sur moi cet heureux patronage, à vous que

bien des mères que vous ne connaissez pas bénissent parce que vous leur avez conservé la religion de leur fils ?

Si vous le jugez convenable, vous pourrez l'inviter peu à peu à faire partie de la Société de Saint-Vincent de Paul.....

Quoique votre humilité en murmure, Dieu vous a fait ainsi pour être le tuteur moral, le gardien de beaucoup de ses jeunes serviteurs ; c'est un noble ministère ; permettez que nous en usions pour ceux qui nous succèdent, comme nous en avons profité pour nous.....

Souvent, désormais, il vous en arrivera, de ces jeunes gens de Lyon, de ces fils de la ville des martyrs. Nous voici déjà un certain nombre qui avons fait la douce expérience de vos conseils et de vos exemples, et nous nous efforçons de procurer le même bienfait à la généra-



ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE  
DE THENNES-BERTEAUCOURT

M. Bailly et M<sup>lle</sup> de Surcy y ont été unis en juillet 1830 et trois de leurs enfants y ont été baptisés : Adrienne en septembre 1831, Vincent de Paul en décembre 1832 et Bernard en août 1835.

tion dont nous sommes les aînés. Ce sera l'une des principales fins de la Conférence de Saint-Vincent de Paul établie dans cette ville en union avec la Société de Paris. Notre œuvre ici est naissante, mais elle est vivante; elle est faible, mais elle pourra devenir forte en conservant ses liens avec l'œuvre-mère; elle en a besoin, ne serait-ce que pour surmonter les obstacles qu'elle éprouve ici de la part des gens de bien qui ont peur. Notre intention est donc de nous tenir étroitement attachés à vous.

.... Faites-nous croître et multiplier, faites-nous devenir meilleurs, plus tendres et plus forts. Car, à mesure que les jours s'ajoutent aux jours, on voit le mal s'ajouter au mal et la misère à la misère; le désordre profond qui est dans la société devient de plus en plus visible; aux questions politiques se substitue la question sociale, lutte entre la pauvreté et la richesse, entre l'égoïsme qui veut prendre et l'égoïsme qui veut garder. Et entre ces deux égoïsmes, terrible sera le choc si la charité ne s'interpose; si elle ne se fait médiatrice; si les chrétiens ne dominent pas, avec toute la force de l'amour, les pauvres, qui ont la force du nombre, et les riches, qui ont celle de l'argent. Sans doute, la Providence n'a pas besoin de nous pour l'exécution de ses miséricordieux desseins; mais nous, nous avons besoin d'elle, et elle ne nous a promis son secours qu'à la condition de nos efforts. Ce n'est pas sans quelque raison qu'elle a suscité en vous la pensée de fonder notre œuvre, qu'elle l'a fait grandir sous vos auspices.

Continuez l'ouvrage commencé, et occupez-vous de sa propagation et de son affermissement. Je vous en prie au nom de tous mes amis.

Votre dévoué et respectueux serviteur,

OZANAM.

*A Monsieur Bailly,  
rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 11, Paris.*

Lorsque M. Bailly, en 1844, donna sa démission de président général des Conférences de Saint-Vincent de Paul, Ozanam, malgré le silence que, par un profond sentiment d'humilité, M. Bailly avait toujours imposé sur son rôle de fondateur, crut pouvoir enfreindre discrètement la consigne, et il écrivait dans la circulaire du 11 juin 1844 :

Ce fut M. Bailly qui, en 1833, à une époque où beaucoup d'hommes de bien, encore intimidés, se tenaient à l'écart des bonnes œuvres, eut la pensée de réunir dans un but de charité, sous le patronage de saint Vincent de Paul, un petit nombre de jeunes gens, bien éloignés de s'attendre à cette heureuse multi-

plication que nous voyons aujourd'hui. Ce fut lui qui leur prêta un lieu d'assemblée, l'assistance de ses conseils, l'encouragement de ses exemples; qui leur enseigna à se rapprocher pour se soutenir, à se recruter au dehors, à secourir les pauvres, etc. Quand nos rangs se furent grossis et qu'il fallut réduire en règlement nos simples usages, M. Bailly écrivit les considérations préliminaires, tout inspirées des maximes de notre saint patron, qui fixèrent l'esprit de la Société. En les développant dans plusieurs circulaires, dans tous les actes d'une laborieuse présidence de onze années, il a su maintenir l'unité au milieu de l'accroissement de nos Conférences à Paris, dans les départements, dans les contrées voisines. Notre reconnaissance sera sans bornes comme notre respect, et si nous n'osons l'exprimer ici d'une manière plus solennelle, c'est que, fidèles aux traditions d'humilité qu'il a établies, nous voulons laisser à ses bonnes œuvres leur secret, et à Dieu le soin de récompenser une vie où tant de temps fut consacré au bien de la jeunesse chrétienne et au service des pauvres de Jésus-Christ.

Et un peu plus loin, la circulaire, parlant des objections apportées à la détermination de M. Bailly, ajoutait :

Il lui fut représenté que, s'il pouvait cesser d'être le président de la Société, il ne cesserait jamais d'en être le fondateur.

Cette circulaire est signée d'Ozanam et de Cornudet.

Ces citations nous révèlent ce qu'était M. Bailly, homme de bien aussi impersonnel que zélé, chrétien admirable dont le souci constant était de s'effacer et de cacher ses bonnes œuvres. Il n'entre pas dans notre sujet de raconter l'histoire de la fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Mais il était utile de faire connaître ces détails pour donner une idée du milieu dans lequel naquit le P. Vincent de Paul, et pour expliquer comment il prit dans cette atmosphère de zèle apostolique le souffle surnaturel, l'amour des âmes, l'ardeur pour les œuvres, surtout pour les œuvres populaires, qui l'animèrent toute sa vie.

#### Autres enfants.

M. Bailly eut six enfants, dont deux sont encore vivants :

Adrienne Bailly, née le 4 septembre

1831, à Bertheaucourt, morte avec une réputation de sainte, à l'âge de vingt-deux ans et demi, avant d'avoir pu réaliser son désir d'entrer au Carmel. Elle était un modèle de piété, de douceur, d'intelligence. Elle fut demandée, en 1853, comme institutrice dans la famille de Popiel, en Pologne. Elle y alla et y mourut un an après, le 22 mars 1854, à Kuroweski, près de Cracovie. Sa famille voulait ramener son corps en France, mais il fallut renoncer à ce projet, car on assurait qu'il y aurait eu une révolution dans le pays, où cette jeune fille était considérée comme une sainte et où on faisait des pèlerinages à son tombeau.

Vincent de Paul Bailly, celui dont nous racontons la vie.

Bernard Bailly, né le 2 août 1835, à Bertheaucourt. Il passa les années de son enfance à côté de son frère Vincent de Paul, entra à l'École navale, devint lieutenant de vaisseau, fut envoyé en mission au Japon pour l'organisation de la marine japonaise, donna sa démission en 1868 pour raison de santé, reprit du service pendant

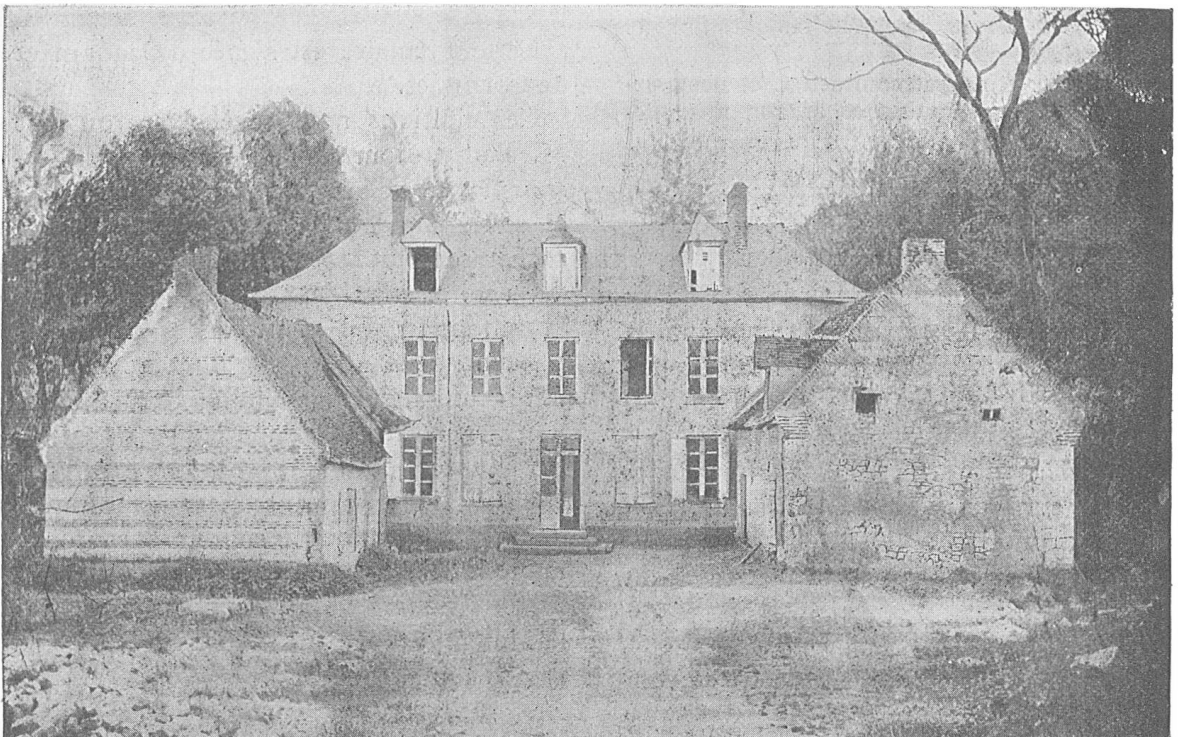
le siège de Paris et la Commune, où il se distingua, inspira en 1894 la fondation des *Œuvres de mer*, dont il fut de longues années l'administrateur, est depuis 1885 directeur de la revue de sciences *le Cosmos*.

Marie Bailly, née le 4 septembre 1837, à Paris, entra dans la Congrégation de Sainte-Clotilde, dont elle devint Supérieure générale; morte en Belgique, à Ecausines, le 1<sup>er</sup> septembre 1906.

Sidonie Bailly, née à Paris en 1840, morte à Paris en 1866.

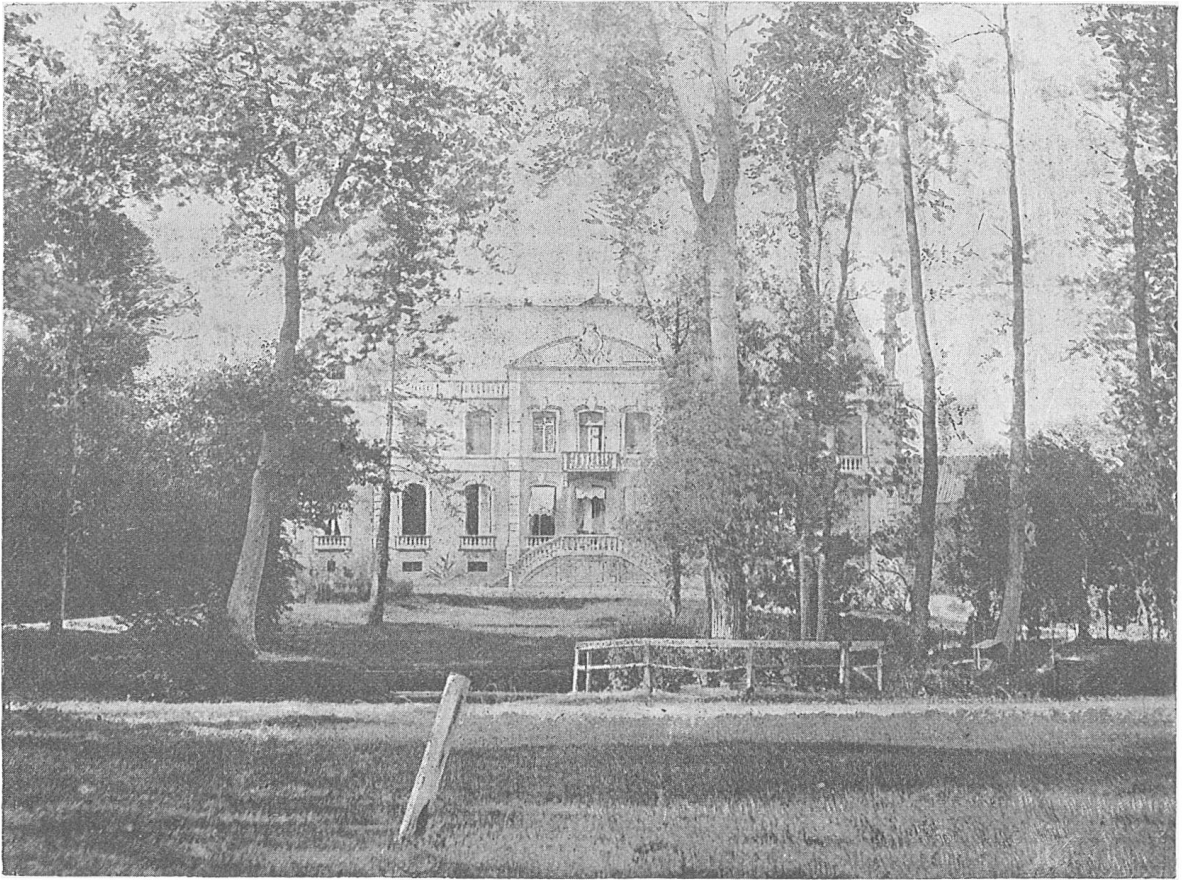
Benjamin Bailly, né à Paris le 4 août 1842, suivit son frère Vincent de Paul dans la Congrégation des Augustins de l'Assomption, dont il est actuellement Supérieur général, ayant été élu en juin 1903, après la mort du P. Picard.

On raconte que M. Bailly exprimait quelquefois le regret de n'avoir pu, comme il l'avait désiré, se faire Capucin. Il se ratrapa en donnant trois de ses enfants au bon Dieu, sans compter l'aînée, que Dieu cueillit en quelque sorte sur le seuil du Carmel.



MAISON DE BERTEAUCOURT OU NAQUIT LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY, LE 2 DÉCEMBRE 1832  
Elle fut démolie en 1869.





#### LA MAISON PATERNELLE RECONSTRUITE

La première pierre fut bénite, le 24 juin 1869, par le P. Vincent de Paul; il y a séjourné à différentes reprises.

#### « C'est le diable qui me tente. »

Comme pour beaucoup de saints, certains traits de la petite enfance du P. Vincent de Paul montrent une âme merveilleusement prévenue des dons de la grâce.

Sa sœur religieuse racontait que le petit Vincent de Paul, s'étant introduit un jour dans la salle à manger et arrivant à peine à la hauteur de la table, regardait d'un œil de convoitise le dessert qui s'y trouvait placé. Sa mère observait le petit manège. Au moment critique où la main suivant les yeux allait s'allonger vers le dessert :

— Qu'est-ce que je vois, petit gourmand ?

— C'est rien, maman, c'est rien; c'est le diable qui me tente.

Sa jeune intelligence s'en prenait déjà à la malice du diable qu'il caricaturera plus tard de si plaisante façon.

Dans une réunion, M. Bailly ayant poussé cette exclamation :

— Ah ! qui nous donnera un autre saint Vincent de Paul !

Le petit Vincent de Paul, qui ne croyait pas si bien dire, s'écria aussitôt :

— Ce sera moi, papa !

#### Journaliste précoce.

La précocité de son intelligence, la délicatesse de son cœur, la vivacité d'une imagination très originale se révèlent dans un *journal* de vacances — comme il l'appelle lui-même dans la préface — qu'il écrit à l'âge de dix ans et demi et qui est vraiment surprenant pour un enfant si jeune.

Il a pour titre :

*Aventures de Vincent de Paul  
ou  
Impressions et relations de son voyage  
à Boulogne-sur-Mer  
juillet 1843.*

et il est

*Dédié  
à son très cher papa  
par son fils reconnaissant*

C'est naïf, gentil, charmant, plein de fines observations, d'aimable malice, de verve joyeuse. Il y a tels traits que n'aurait pas désavoués plus tard le spirituel gazetier du *Pèlerin* et de la *Croix*. Ce n'est sans doute pas un chef-d'œuvre, et même des fautes d'orthographe authentiquent la jeunesse de l'auteur. Du reste, aucune prétention d'écrivain.

Ce récit de 80 pages grand format, très simple et très abondant, a été écrit uniquement pour faire plaisir au « très cher papa ». C'est une âme d'enfant qui s'y épanouit comme une fleur fraîche et gracieuse, dans un abandon suave et dans une entière ignorance d'elle-même. Le bon Dieu occupe une large place dans ses pensées, qui s'élèvent vers lui en toute occasion, spontanément, sans effort, comme par une pente naturelle de l'esprit. La fin du séjour à Boulogne se termine par cette prière :

Mon Dieu, je vous remercie de tout le bonheur que vous m'avez procuré à Boulogne, où j'ai goûté de tant de plaisirs. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne vous les avoir pas tous offerts. Je vous demande pardon de toutes les fautes que j'y ai commises. J'ai voulu les réparer ou les les expier par une bonne confession avant de quitter Boulogne. Je l'ai demandé plusieurs fois à maman, qui me l'avait promis : mais cela n'a pas été possible.

Vraiment, voilà un enfant qui promet beaucoup, et il devait être délicieux. Sa mère avait le droit d'éprouver un certain orgueil quand elle ajoutait cette note sur le manuscrit : *âgé de dix ans*.

A cet âge, Vincent de Paul parlait couramment l'allemand et savait assez bien l'anglais.

### Première Communion.

Il fit sa première Communion le 19 juin 1845. C'était la règle alors de n'admettre que tard les enfants à la Table eucharistique, après de longues et solennelles préparations. Il suivait le catéchisme de Saint-Sulpice,

où il se distingua par son intelligence et par sa piété. Au début du dernier trimestre préparatoire, le 7 avril, M. l'abbé Turcan adressa à son jeune auditoire une allocution, conservée par la famille, dont nous reproduisons le passage suivant :

....En tout et partout, il faut de l'ordre: il faut qu'il y ait un enfant à la tête des autres enfants, un enfant qui aille le premier à l'autel et que les autres suivent, qui parle pour vous à Dieu, à la Sainte Vierge, quand vous priez en commun, qui vous représente, en quelque sorte tous; dont la piété, la bonne tenue, l'intelligence et l'exactitude résumant la piété, la bonne tenue, l'intelligence et l'exactitude de ses camarades; qui ait été jusqu'ici leur exemple et fasse espérer qu'il continuera de l'être; en un mot, il faut la première dignité des catéchismes ordinaires, il faut un *intendant*, mais un intendant qui tienne lieu de tous les dignitaires et soit digne de les remplacer tous.

Cet enfant, cet enfant béni, cet enfant, notre consolation et celle de sa famille, il a été cherché parmi vous, et nous l'avons heureusement trouvé; tous vos catéchistes réunis se sont accordés à désigner Vincent de Paul Bailly.

Cet « enfant béni » consigna dans un petit cahier que sa mère garda précieusement ses « sentiments de retraite », où l'ardente piété de cette âme pure et candide vibre à l'unisson de sa foi. En lisant ces pages, on ne peut s'empêcher de regretter qu'une faim si dévorante du Pain des anges ait dû attendre presque jusqu'à l'âge de treize ans pour se satisfaire.

Il reçut à l'occasion de sa première Communion un cadeau du P. d'Alzon, ami de la famille, qui était venu à Paris à cette époque et fut invité au repas qui suivit la pieuse cérémonie. C'était un sceau en agate au milieu duquel était gravée une croix, avec ces mots en exergue : *In hoc signo vinces*. Quel cadeau symbolique ! En cette même année 1845, le P. d'Alzon jetait à Nîmes les fondements de sa Congrégation naissante. Prévoyait-il que le jeune Vincent de Paul serait un de ses plus fidèles disciples et qu'il ferait de la croix le labarum du journalisme moderne ?

Après sa première Communion, il suivit pendant trois ans les catéchismes de persévérance, et il commença dès lors à faire son apprentissage de la vie des œuvres de

charité, sous la direction de son père, pendant qu'il poursuivait avec un brillant succès ses études classiques.

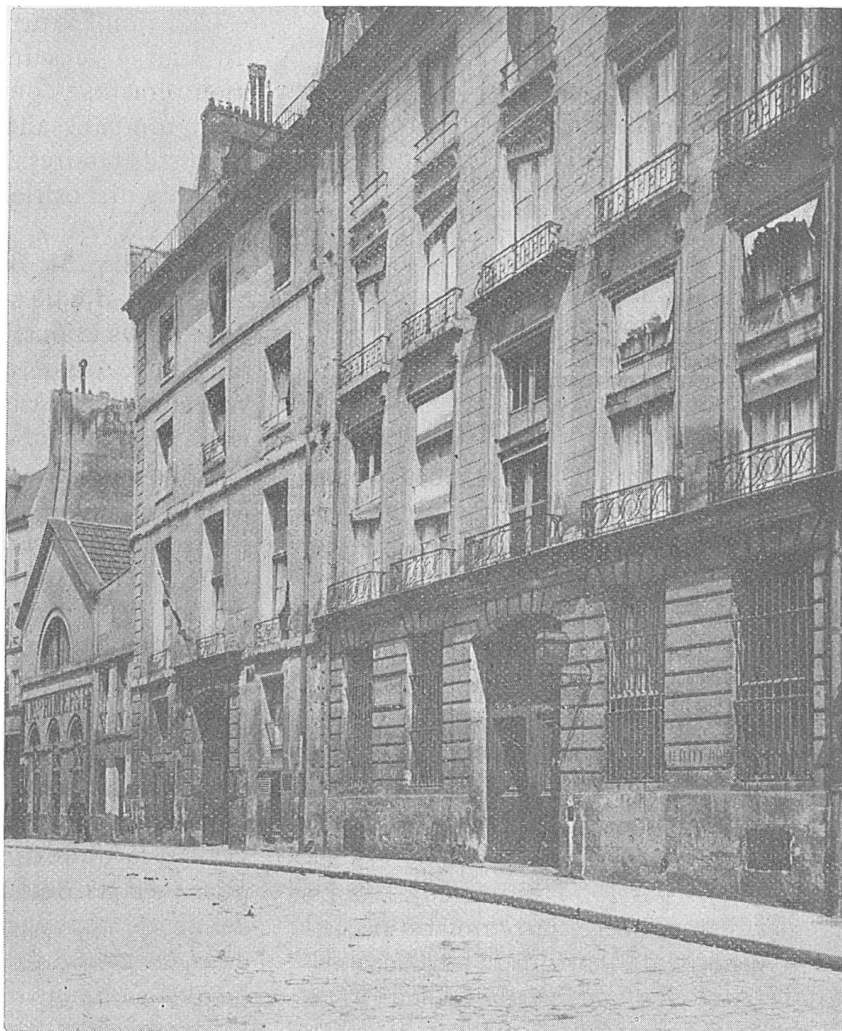
### Ses études.

Il les avait commencées dans sa famille avec des professeurs particuliers qu'il nous fait connaître dans son journal de vacances, en racontant les circonstances qui amenèrent le voyage de Boulogne :

Je réclamai à papa d'accompagner maman et ma sœur qui allaient faire un voyage à Boulogne pour prendre des bains de mer. Papa me répondit qu'étant fort en retard pour mes études je devais rester à Paris pour tâcher de rattraper les enfants de mon âge. Cependant, après l'avoir bien prié, il fut résolu que, si je pouvais passer un examen surprenant, je pourrais y aller. On averti (*sic*) de suite mon maître, il me fit vite repasser ce que j'avais appris, puis il alla chercher un professeur de ses connaissances nommé Cornu, qui m'avait donné autrefois des leçons et qui est auteur d'une méthode pour le grec et le latin. Aussi, dès qu'il m'aperçu (*sic*) : « Gare à vous, m'at-il dit, car je suis un hérisson de grec et de latin. » Papa invita de son côté M. d'Exauvillers, notre parent, connu par ses ouvrages ; puis il invita un maître qui me donnait des leçons d'allemand et d'anglais, il se nomme M. Frank. Il invita encore un professeur de droit, M. Lamache, que j'aime beaucoup et qui s'intéresse vivement à mes études. C'était mon parrain, M. l'abbé Vivier, qui devait présider la séance. Maman, qui était assise sur un canapé avec mes frères et sœurs, dit à la société depuis quel temps j'avais commencé à travailler avec mon

maître. Tout le monde se mit à m'interroger tour à tour. A la fin de l'examen, Adrienne et Bernard se levèrent, et on fut fort étonné de nous entendre déclamer un joli petit dialogue de notre composition. Après ce dialogue on applaudit, et il fut décidé que je partirais.

Vincent de Paul avait eu auparavant pour précepteur Marc Trapadoux, qui est mentionné dans la Vie de Charles Baudelaire, à propos de laquelle une note de Le Vavasseur nous donne quelques vagues renseignements sur la « pension Bailly ». « C'était, dit-il, place de l'Estrapade, une sorte de pension bourgeoise, ou plutôt d'abbaye de Thélème, où nombre de parents de province envoyaient, à cette date, leurs fils. On y menait, sans scandale, la vie la plus joyeuse et la plus libre du monde. Le



MAISON DES BONNES ÉTUDES (11 ET 13, RUE DE L'ESTRAPADE)  
L'appartement de M. Bailly et de sa famille était au 1<sup>er</sup> étage de la maison, à droite.

maître de la maison, le père Bailly, rédigeait l'*Univers* avec Melchior du Lac avant que Louis Veuillot prît la direction du journal (1842). Baudelaire y connut notamment Marc Trapadoux, dont le père Bailly avait fait le précepteur « provisoire » de son fils Vincent de Paul. »

Ce Trapadoux ne se contentait pas de donner des leçons, il donnait aussi des pénitences au jeune Vincent de Paul, qui sans doute les méritait. Voici les curieux détails que, sur la fin de sa vie, le P. Vincent de Paul, interrogé par un collaborateur, ajouta à ces vagues renseignements sur « l'abbaye de Thélème » :

Ce que dit Le Vavasseur des personnes à la maison des *Bonnes Etudes* est exact, moins l'abbaye de Thélème (il dit, il est vrai, « sans scandale »). On y était joyeux, surtout Le Vavasseur; mais il y avait des conférences de droit, médecine, littérature. Mon père présidait celle de philosophie et celle de Saint-Vincent de Paul en 1833.

M. Trapadoux a bien été mon demi-précepteur en 1839 et 1840. Il m'enferma et je m'évadai par la fenêtre (c'était au rez-de-chaussée). Il porta à mon père un papier où ma scélératesse éclatait par ces mots : « M. Tra n'est pas doux, c'est pourquoi on l'appelle Trapadoux. » C'était un littérateur.

Le Vavasseur pondait beaucoup de vers drôles.

En 1844, Vincent de Paul fréquenta pendant quelques mois, avec son frère Bernard, l'école des Frères de la rue de Fleurus, puis il poursuivit ses études secondaires avec sa sœur aînée, ses frères et quelques amis, chez son père, sous la direction de son parrain, M. Vivier, Lazariste, ancien supérieur du collège de Montdidier. Ce vénérable prêtre était un homme terrible. Son caractère intraitable le brouilla avec tout le monde. Il quitta la maison en 1847, non sans réclamer avec énergie les cadeaux faits par lui à son filleul. L'abbé Langlet, jeune diacre, le remplaça et conduisit Vincent de Paul jusqu'au baccalauréat ès lettres (29 août 1848). Le jeune âge du candidat exigea une dispense.

Après quoi Vincent de Paul suivit les cours du lycée Louis-le-Grand pour la

préparation du baccalauréat ès sciences qu'il conquiert en 1850.

Entre temps, il s'exerçait déjà au journalisme. L'*Univers* du 2 septembre 1850 publia sur les massacres de septembre 1792 un feuilleton signé de ses initiales : il avait dix-huit ans.

Puis il se prépara pour l'École polytechnique, y fut déclaré admissible, mais des raisons de famille le détournèrent de la savante École, et il entra dans l'administration des Télégraphes, pendant que son frère Bernard continuait l'étude des sciences et entra à l'École navale.

Vincent de Paul avait alors vingt ans.

### Histoire d'un hérisson.

Une simple anecdote de cette époque — un trait à la saint François d'Assise — montrera jusqu'où allait la bonté de son cœur compatissant, en faisant présager les trésors de tendresse qu'il saura mettre plus tard à la disposition des petits et des malheureux.

Vers 1847, M. Bailly éprouvait quelque gêne par suite de ses générosités en faveur des œuvres et particulièrement de la presse religieuse. Aussi, les distractions qu'il pouvait accorder à Vincent de Paul et à Bernard se bornaient-elles à l'autorisation de quelque longue promenade (Versailles, Montlhéry, parc du Raincy) accomplie à pied, sans argent, avec, pour tout viatique, quelques menues provisions dans la poche.

Vincent de Paul, du reste, aimait ces longues courses et tâchait d'en donner le goût à son frère. Ils partirent un jour à 4 heures du matin, pendant l'été de 1847, passèrent par Saint-Denis, Gonesse, etc., et atteignirent Pontoise vers midi. Ils avaient fait une dizaine de lieues, peut-être plus avec les détours. Après une heure et demie de repos, ils descendirent l'Oise, dont ils contournèrent toutes les boucles jusqu'à Conflans.

En traversant la forêt de Saint-Germain, ils rencontrèrent un hérisson qui, effrayé, se mit en boule. Comment capturer cet

épineux animal ? Ils étendirent un mouchoir, y poussèrent la pauvre bête et la portèrent à Paris dans ce palanquin improvisé. Ils n'arrivèrent qu'à 10 heures du soir, fourbus, mais fiers de leur capture, non moins que de leur énorme trotte d'une vingtaine de lieues.

Le piquant quadrupède fut enfermé dans un tiroir avec quelques feuilles de salade. Puis, la fatigue aidant, on oublia le prisonnier jusqu'au surlendemain matin.

Quand on le visita, il avait l'air fort piteux. Le cœur de Vincent de Paul s'en émut. Il fit observer que la pauvre bête avait peut-être une famille dans le chagrin et qu'il fallait la lui rendre. Bernard, qui avait encore les pieds en compote, n'éprouvait pas la même pitié pour ces problématiques orphelins, et il se refusa.

Alors, Vincent de Paul remit le hérisson dans un mouchoir et partit seul, à pied, pour la forêt de Saint-Germain. Il déposa l'animal là où on l'avait trouvé et revint à pied. Cette charitable expédition lui prit la journée, et, à son retour, on ne manqua pas de se moquer de lui. Saint François l'aurait félicité.

### Le garde national.

Vincent de Paul n'avait pas seize ans quand éclata l'insurrection de juin 1848. On appela sous les armes tous les hommes valides, et il fut incorporé dans la garde nationale. Les nuits de patrouille et de corps de garde n'avaient rien de terrible pour lui. Mais on lui confia des missions plus périlleuses, et il fut placé en sentinelle perdue aux postes avancés du quartier, quelque peu désert alors, de Montparnasse. Les vieux gardes nationaux, gens pratiques, trouvaient qu'il convenait aux jeunes de s'exposer au danger. Vincent de Paul racontait plus tard que, la nuit venue, en

fouillant d'un regard anxieux l'espace vide devant lui, il sentait sa crânerie guerrière prête à s'éclipser. Mais sa solidité morale ne fut pas mise à trop rude épreuve et ne subit aucune défaillance.

Un jour pourtant qu'il surveillait, rue Madame, un carrefour condamné, avec ordre de fouiller les passants pour s'assurer qu'ils ne cachaient aucune arme, il s'avisait d'arrêter M<sup>me</sup> Bailly, sa mère, qui revenait de la messe. Esclave de la consigne, il émit la prétention de la fouiller. Une gifse retentissante s'abattit aussitôt sur sa martiale figure. Il la reçut avec une fière contenance et n'en demanda pas davantage. Ce fut le seul exploit de notre héros de quinze ans.

Il était pourtant capable, même à cet âge, d'actions d'éclat, car il était d'un tempérament bouillant et d'une intrépidité peu commune en face d'un danger bien apparent. Les souvenirs de son frère Bernard, qui fut sans doute maintes fois son brillant « second », nous révèlent un Vincent de Paul sportif peu connu de ceux qui ne l'ont approché qu'à la fin de sa vie.

### Les sports.

Sa nature, extrêmement ardente, se plaisait aux exercices violents.

La petite anecdote de la forêt de Saint-Germain nous l'a montré marcheur infatigable. Il était, en effet, passionné pour les longues promenades pédestres. Il les lui fallait de quinze à dix-huit heures : de véritables voyages. Était-ce la vocation de pèlerin qui se dessinait alors ? L'Emmaüs des 160 stades, aller et retour en une journée, ne lui aurait certainement pas fait peur.

C'était aussi un nageur vigoureux, connu aux bains froids de Paris, où il passait des après-midi entières, accomplissant des prouesses d'endurance et se livrant à des



M<sup>lle</sup> MARIE BAILLY  
SŒUR DU P. BAILLY

batailles nautiques avec ses camarades.

Il patinait également avec fureur, et il était incapable pendant l'hiver de résister à la tentation des glissades, lorsque, traversant le Luxembourg au retour du lycée, il trouvait le bassin pris par la glace. Cela lui procura même quelques bains froids hors saison, car plusieurs fois la glace se rompit sous lui. En pareil cas, redoutant les gronderies maternelles, il se réfugiait au poste pour se sécher et se réchauffer, afin de dissimuler son aventure, qui n'aurait pas manqué de lui attirer des reproches. On finissait bien par la connaître, mais quelques jours après, et l'effet n'était plus le même.

La lutte à mains plates était un de ses exercices favoris. Il s'y livrait volontiers avec quelques amis passionnés comme lui pour ces jeux athlétiques. On se réunissait chez l'un d'eux, sans doute là où le tapage était plus patiemment supporté; on se mettait en costume classique, et on faisait gémir le plancher jusqu'à ce que l'adversaire eût « touché des deux épaules ».

Il ne fut certes pas duelliste, et, du reste, ses principes religieux, sa piété foncière eussent suffi à le préserver. Cependant, il était batailleur, taquin, provocateur, et, dans sa prime jeunesse, il eut des combats mémorables avec des camarades du catéchisme de persévérance. Sa bonté native, sa douce et joyeuse humeur n'excluaient pas les manifestations d'un sang généreux et bouillant. Tout « intendant » du catéchisme qu'il fût, il ne dédaignait pas les mêlées bruyantes ni la gloriole de quelque triomphant pugilat. On recevait ensuite bien gentiment les remontrances maternelles, et les habits déchirés allaient porter au raccommodage leurs glorieuses cicatrices.

L'issue d'un de ces combats fut surprenante. Des explications furent nécessaires entre les parents de nos jeunes athlètes. De là naquirent des rapports inattendus entre la famille Bailly et quelques autres

qui avaient à demander ou à offrir des excuses pour leurs turbulents garçons. De là aussi une grande intimité, et les jeunes gens restèrent d'inséparables amis dans le monde.

Ce qui prouve bien que ni la colère ni aucun mauvais sentiment n'inspirait ces batailles; c'était l'ardeur d'une jeunesse bouillonnante, l'envie de se battre pour le plaisir.



M<sup>lle</sup> MARIE BAILLY

Devenue Supérieure générale des Dames de Sainte-Clotilde.

Tout cela démontre à quel point le jeune Vincent de Paul était débordant de vie. Son esprit de foi, le sérieux de sa piété, cette espèce d'allure mystique qui le caractérisait ne faisaient pas de lui un endormi ni un compagnon morose et s'alliaient très bien avec la pétulance de sa junéville ardeur. On voit poindre là le batailleur infatigable de l'âge mur, l'apôtre de toutes les bonnes causes, le créateur de tant d'œuvres qui, avec une activité stupéfiante, travaillera sans relâche, sans paraître avoir besoin de sommeil ni de repos, pour la défense de l'Eglise et pour l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes et dans la société.



# CHAPITRE II

## LE DIRECTEUR DE TÉLÉGRAPHE

### Diverses missions.

Vincent de Paul Bailly, ayant abandonné l'École polytechnique, entra en 1852 dans l'administration des Télégraphes, qui débutait alors et promettait un bel avenir. Il parcourut rapidement les différents degrés de la hiérarchie jusqu'au grade de directeur.

Quand il fut envoyé comme tel au bureau de Nîmes, il prit logement au collège de l'Assomption, que dirigeait alors le P. d'Alzon, et il trouva le temps de donner des leçons de mathématiques aux élèves qui se préparaient aux Ecoles centrale et polytechnique.

De Nîmes il passa à la direction du bureau de Valence.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1855, il est attaché aux bureaux de l'administration centrale (service administratif) pour y remplir les fonctions de sous-chef de bureau. Il occupa cette position près de trois ans.

On lui confia pendant ce temps plusieurs missions importantes qui prouvent à quel point on appréciait sa capacité et son caractère.

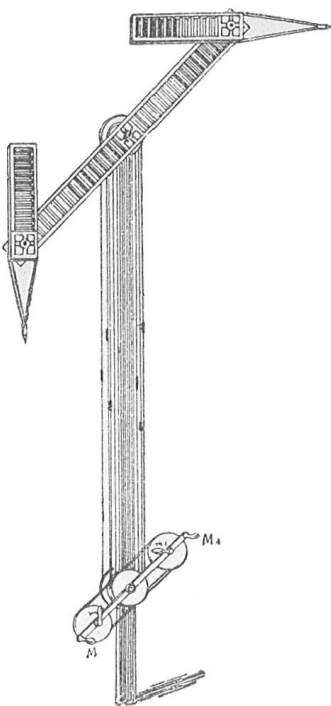
Ainsi il dirigea par intérim, à diverses reprises, le poste central le plus important de France, où aboutissaient toutes les lignes de Paris. Ce fut alors qu'il eut l'idée de rompre avec les méthodes reçues, qui n'admettaient pas la possibilité de télégraphier à longue distance sans passer par des postes intermédiaires. Il essaya de convaincre théoriquement ses collègues et

ses chefs de l'inutilité de ces relais, mais il se heurta à l'incrédulité générale fortifiée par l'esprit de routine. Alors, se faisant donner des communications d'un poste à l'autre, il s'expédia des dépêches à lui-même par un long circuit ininterrompu dont les points extrêmes étaient Lyon, Nîmes, Cette, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Paris, et les dépêches arrivèrent instantanément dans son propre bureau : elles avaient fait le tour de la France sans aucun relais. L'expérience était décisive, et les objections tombèrent. C'était une démonstration à la manière de ce philosophe antique qui, en marchant, prouvait l'existence du mouvement.

On lui accordait un grand crédit à cause de son assiduité, de sa compétence, de son talent d'organisation. Il fut envoyé comme chef télégraphiste à Orléans, lors des inondations, alors que personne ne voulait y aller. Il y fut remarqué par l'empereur Napoléon III. Cette mission difficile et dangereuse qu'il remplit avec succès le mit encore plus en vedette.

### Télégraphiste de l'empereur.

C'est au bureau central qu'on le prit pour l'attacher au service du cabinet de Napoléon III, dont il suivit tous les déplacements, à Saint-Cloud, à Biarritz, etc. Ses fonctions consistaient à traduire en un langage secret les correspondances di-



APPAREIL TÉLÉGRAPHIQUE CHAPPE

plomatiques, les correspondances échangées entre l'empereur et les ministres, ou entre l'empereur et l'impératrice.

Lors des déplacements de l'empereur, son télégraphiste, quoique défrayé de tout, recevait de sérieuses indemnités, et les œuvres en bénéficiaient; d'autres aussi: son frère Bernard, jeune officier de marine, alors en Chine, vit lui arriver d'imprévus subsides qui n'avaient pas d'autre origine.

Comme il était plus spécialement chargé de la correspondance relative aux traités internationaux et à leur application, il crut utile d'entreprendre l'étude du droit. Il en suivit les cours et passa ses premiers examens en août 1858.

Vers la fin de 1857, l'administration des Télégraphes fut entièrement fondue dans le ministère de l'Intérieur. Les nouveaux règlements modifièrent la situation de Vincent de Paul, en exigeant que sa place fût occupée par un sous-chef de bureau titulaire, et même le travail qu'il y faisait seul fut scindé et confié à deux sous-chefs. Du reste, on savait qu'il serait difficile de trouver des employés d'une activité pareille à celle de Bailly. Ses aides le laissaient volontiers s'emparer de toute la besogne. On n'avait pas besoin de la lui infliger. Il la prenait d'autorité et l'abattait si vaillamment qu'il lui restait encore du temps à consacrer aux œuvres. Il est bon de dire qu'il se levait ordinairement à 4 heures du matin et se couchait souvent à minuit.

Dans cette nouvelle organisation, Vincent de Paul Bailly se vit obligé ou d'accepter

une direction en province, celle de Paris n'étant pas vacante, ou de rester au ministère de l'Intérieur comme employé. On lui offrit en province un poste important à organiser, mais comme tout le rattachait à Paris, ses œuvres de jeunesse en particulier, il préféra choisir cette dernière alternative et donna sa démission de directeur de télégraphe. Il obtint la première place après celle de sous-chef dans le même bureau où il avait été longtemps sous-chef lui-même.



M. VINCENT DE PAUL BAILLY  
DIRECTEUR DE TÉLÉGRAPHE

### Indignation sainte.

Son esprit de foi ne pouvait subir aucune éclipse parmi des camarades peu religieux, et il avait même des manifestations d'un genre spécial, favorisées par la vivacité de son tempérament.

Un jour qu'un employé se permit devant lui un langage impie et blasphématoire, Vincent de Paul se leva, lui déclara qu'il ne tolérerait pas pareil langage dans son bureau et lui enjoignit de sortir. Comme le coupable hésitait à s'exécuter, il l'y aida en lui appliquant sa semelle au bas des

reins. C'était au ministère, rue de Grenelle. Ce fait risquait d'avoir de grosses conséquences pour Vincent de Paul, mais il répara si bien et il était si estimé et si aimé, qu'on ne s'en étonna pas et que l'employé lui-même ne se fâcha pas. On savait ses convictions religieuses si fermes et si profondes qu'on respectait ses exigences sur ce point.

### Autre incident.

Aux Tuileries, où était logé le télégraphiste de l'empereur, Vincent de Paul avait

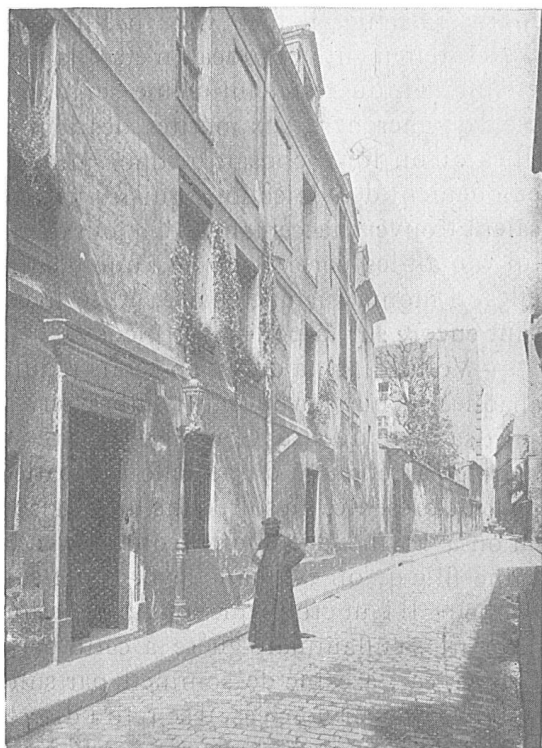


ses bureaux et son appartement au douzième étage, dans le toit du pavillon de Marsan. Le service laissait parfois de longs répits, des intervalles considérables sans aucune nouvelle.

Passionné pour le théâtre — on n'est pas absolument parfait, — Vincent de Paul s'était arrangé pour avoir ses entrées au parterre du Théâtre Français. Très consciencieux, il n'aurait pas voulu abandonner son poste pendant un trop long temps; aussi il n'hésitait pas à dégringoler ses douze étages pour courir entendre un acte, revenir en hâte, grimper à son bureau pour s'assurer qu'il n'y avait rien de nouveau.

Un jour, cependant, une dépêche malencontreuse arriva en son absence, et comme il avait seul la clé pour la traduire, il fallut attendre pour la communiquer à l'empereur. Il s'agissait d'un événement étranger important; les ministres en furent instruits avant le souverain. C'était une catastrophe pour le télégraphiste de confiance. Mais l'empereur reconnut qu'un même homme ne pouvait être jour et nuit sur la sellette, et comme résultat Vincent de Paul reçut un adjoint, ce qui ne l'enchantait pas d'ailleurs outre mesure.

Ce goût prononcé pour le théâtre devait tourner chez lui à une préoccupation d'apostolat. Sans doute, dès cette époque, avec l'esprit surnaturel que nous lui connaissons, il pensait au moyen de purifier et de sanctifier le théâtre. Ce fut un souci



ENTRÉE DE L'ANCIEN PATRONAGE SAINTE-MÉLANIE  
RUE LHOMOND, A PARIS

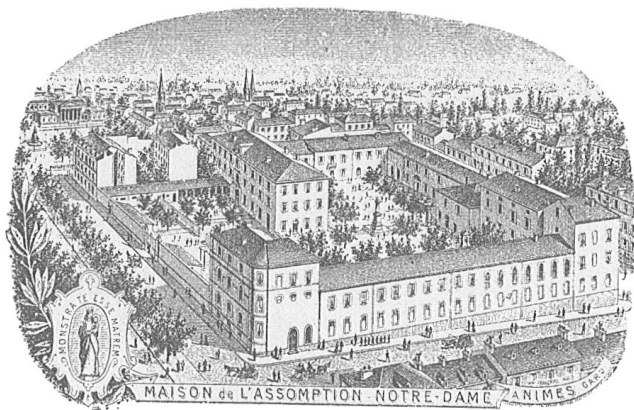
de toute sa vie, et nous l'en verrons hanté jusqu'à son extrême vieillesse. Il suivait avec une sollicitude étonnante les progrès du « Bon Théâtre » de Paris (à Passy), une des dernières œuvres qu'il inspira et dont les succès lui causaient une joie sans mélange.

### Aspirations supérieures.

Les avancements dans la nouvelle situation de Vincent de Paul au ministère de l'Intérieur ne se seraient pas fait longtemps attendre — il en avait la promesse —, et un brillant avenir s'ouvrait devant lui. Mais il nourrissait au fond de son cœur d'autres ambitions, et pendant que le monde se disputait ce jeune homme si distingué — on essaya de le marier dix-huit fois —, il cherchait à s'évader pour se consacrer entièrement à Dieu.

Quand sa mère insistait pour qu'il acceptât de s'établir dans le monde, il répondait invariablement :

— Trouvez-moi une femme comme



MAISON DE L'ASSOMPTION A NÎMES  
DIRIGÉE PAR LE P. D'ALZON

Marie [sa sœur], je n'en veux pas d'autre.

Naturellement, cet idéal n'était jamais atteint. Et, du reste, lui-même se gardait bien de chercher. Aux mérites des jeunes filles qu'on lui proposait, il opposait avec enjouement des objections qui les lui faisaient trouver inacceptables. Un jour qu'on lui vantait les perfections de l'une d'entre elles, il monta sur une chaise, et, se haussant encore sur la pointe des pieds :

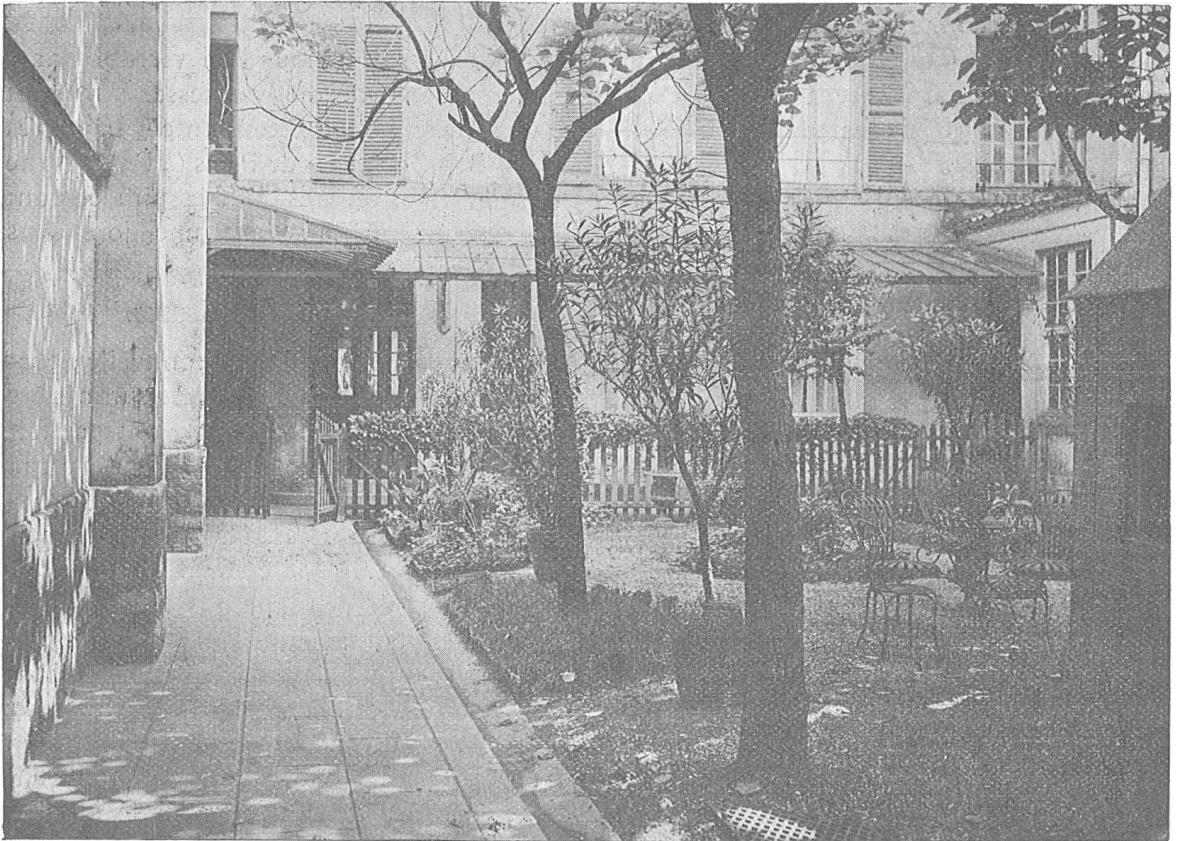
— Voilà, dit-il, à quoi j'en serais réduit, chaque fois que je voudrais l'embrasser.

Et sa mère de rire. Comment mettre un mariage à l'épreuve d'une telle acrobatie ?

Il fut présenté, un soir, dans une maison où on avait ménagé une rencontre avec la jeune fille qu'on estimait devoir faire son bonheur. Il faut croire que son imagination à lui ne s'enflammait guère à cette perspective, car, accablé de sommeil par suite de ses veilles prolongées, il se retira discrètement dans une embrasure, derrière un rideau, et s'endormit solidement. La jeune

intéressée l'y découvrit, l'admira, déclara qu'il avait « la figure d'un ange » ! Mais les pourparlers en restèrent là.

Il ne pouvait se soustraire aux devoirs de société, et il était obligé de paraître dans le monde, où, du reste, par sa distinction, sa joyeuse humeur, son entrain, il faisait très bonne figure. On se le disputait dans les soirées et même dans les soirées dansantes. Quoiqu'il se montrât rétif aux sollicitations de ses amis, et qu'il préférât les réunions du patronage à ces cénacles mondains, il ne pouvait totalement s'en dispenser. Mais il y apportait une si belle candeur, une telle disposition comme inconsciente du mal, qu'il allait communier le lendemain matin avec une égale ferveur. Il écrivait à sa sœur : « A Marseille, j'ai été à Notre-Dame de la Garde, le soir à l'Opéra ; le lendemain matin j'ai communié. » Il ne voyait pas, grâce à un singulier privilège d'innocence et de préservation, qu'il y eût des raisons de ne pas communier le lende-



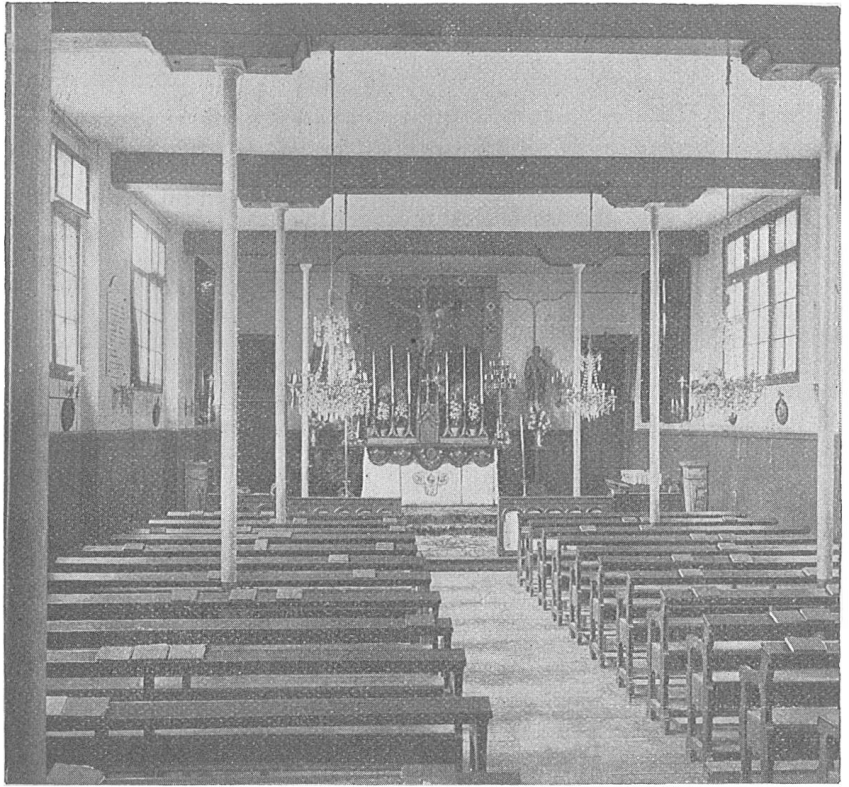
ANCIEN PATRONAGE SAINTE-MÉLANIE — LA COUR DE RÉCRÉATION, CÔTÉ NORD

main de ces dissipations mondaines, de ces danses prolongées. Il n'avait rien perdu de son ardeur pour le bien. Dès son entrée dans la vie publique, à vingtans, il allait à la messe tous les jours et communiait au moins une fois par semaine, ce qui n'était guère de mode parmi la jeunesse de cette époque. Il passait au milieu des dangers du monde avec une âme dégagée de la terre et qui regardait toujours plus haut.

**Président du patronage Sainte-Mélanie.**

Les aspirations de son zèle le portaient à s'occuper de préférence des œuvres populaires. Il fréquentait assidûment le patronage Sainte-Mélanie et la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Notre-Dame des Champs.

De 1857 à 1860, il fut président du patronage Sainte-Mélanie et s'y dévoua si complètement que ses relations se plaignaient de son abandon. Les archives du patronage de cette époque sont intéressantes à consulter. Dans un livre-journal, le nouveau président relate tous les événements petits ou grands, et décrit la vie de l'œuvre jour par jour et presque heure par heure. Il y est rendu compte de tout : des cours du soir, des visites d'ateliers, des retraites avec mention du succès varié qu'ont eu les prédicateurs et indication des préparatifs matériels; des promenades et des récréations extraordinaires, des goûters et déjeuners avec note exacte des livres de charcuterie, des kilos de pain, des litres de vin et même de la longueur des planches qu'il a fallu se procurer pour improviser les tables.



CHAPELLE DU PATRONAGE SAINTE-MÉLANIE ACTUEL (RUE TOURNEFORT)

Tous ces menus faits sont la preuve d'un dévouement actif, prévoyant, pratique, qui a constitué une tradition. En un mot, ce patronage fut si bien organisé, qu'il devint le type sur lequel se formèrent les autres patronages de Saint-Vincent de Paul.

Le jeune Bailly mettait tout le monde à contribution, surtout sa famille, pour « ses enfants », et il avait rassemblé à leur intention un vrai magasin de bibelots où il puisait des récompenses et des encouragements.

Tous les ans il offrait aux membres du patronage un repas de fête dont sa mère faisait naturellement les frais, et toute la maison de M. Bailly se trouvait transformée en réfectoire pour la circonstance. Vincent de Paul faisait lui-même la cuisine, aidé de ses camarades. Il n'était pas très expert dans cet art, qui lui causa un jour une grande émotion. Il faisait cuire du riz, et, ignorant que le riz gonfle pendant la cuisson, il fut tout surpris de voir ce riz se multiplier et déborder de la marmite. Il n'était pas loin de crier au miracle. Le soir,

encore fort impressionné de cette abondance inattendue, il raconta le fait, avec un recueillement mystique, à sa mère, qui rit de bon cœur et l'assura qu'il n'avait fait aucun miracle, sinon celui d'un gaspillage inutile.

Il exerçait ses enfants à des représentations théâtrales, qu'il dirigeait lui-même, et à toutes sortes de jeux. Il aimait à conduire son petit peuple en promenade et avait soin de préparer ces joyeuses excursions en les faisant lui-même auparavant à pied, pour bien se rendre compte de la distance, choisir les haltes les plus commodes, l'endroit de la dînette, étudier les points intéressants de la route, afin d'amuser, de délasser et d'instruire tout à la fois son jeune monde.

Il attirait des polytechniciens au patronage, comme le témoigne cette lettre du général Meyssonnier, qui écrivait au T. R. P. Emmanuel, le lendemain de la mort du P. Vincent de Paul :

C'est un souvenir de bien près de soixante ans que suscite la mort de votre grand frère : alors à l'École polytechnique, j'ai été appelé par lui au patronage de Sainte-Mélanie. J'ai suivi de loin toute la vie de cet éminent religieux ; elle est si pleine, que ses mains ont dû être débordantes au jugement de Dieu.

### Le fagot du vieillard.

Après avoir été membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, du catéchisme, il entra à la Conférence de Notre-Dame des Champs, qui se réunissait dans le parloir du collège Stanislas sous la présidence de M. Paul de Caux. M. Traxelle, de Lunéville, qui la fréquentait alors en même temps que Vincent de Paul Bailly,

se souvient encore du zèle charitable de notre directeur de télégraphe, et il rappelait dernièrement à sa louange ce trait édifiant :

Bailly visitait un vieillard impotent qui n'aurait pu aller chercher le fagot que la Conférence donnait chaque semaine à ses pauvres. Toutes les semaines, Vincent de Paul Bailly allait au dépôt, chargeait sur ses épaules le fagot et le transportait dans la mansarde du vieillard, au cinquième ou sixième étage. Il l'a fait pendant deux ou trois hivers. Je l'ai appris par hasard.

Pendant quelque temps, vers 1858, il fut membre du Conseil central de la Société, et y remplit les fonctions de secrétaire général.

Une de ses œuvres de prédilection était d'entraîner quelques jeunes gens le dimanche matin, dans les paroisses de la banlieue, pour montrer quelques hommes dans ces églises désertes. Lui y communiait toujours, et son exemple finissait par être imité par un bon nombre de ses compagnons.

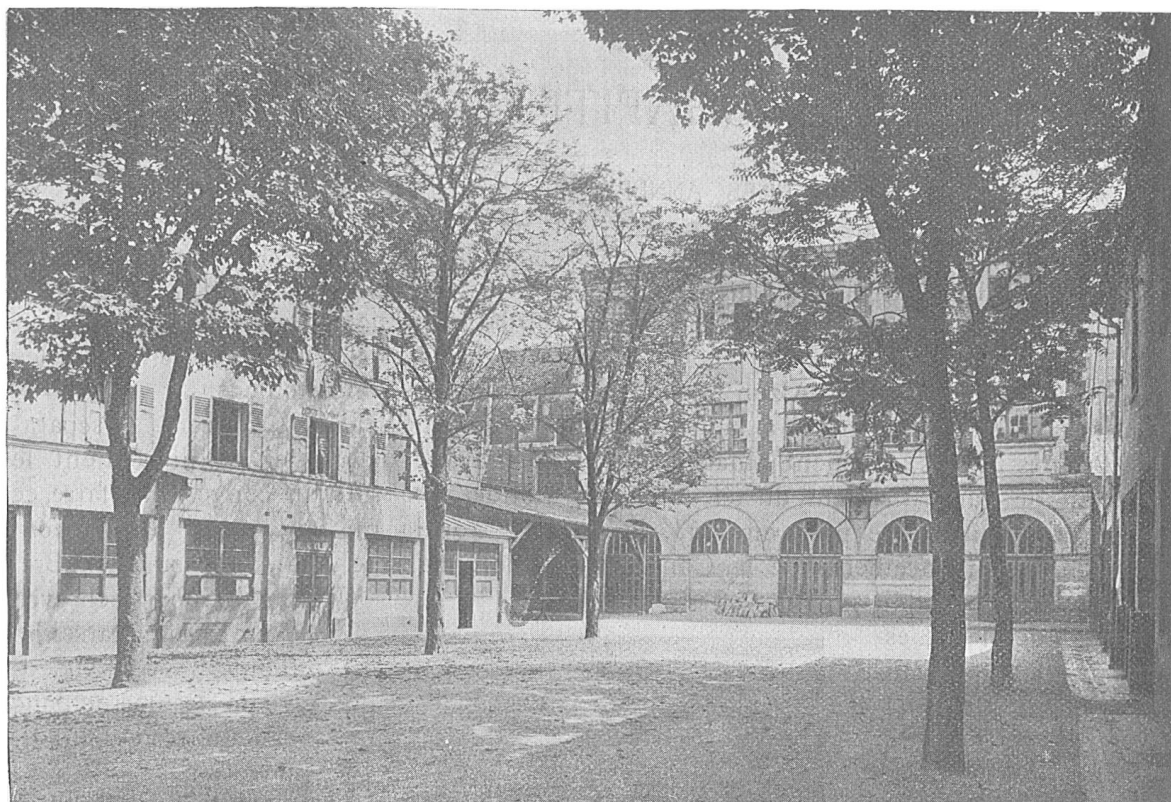


LE P. BAILLY REVENU AU PATRONAGE SAINTE-MÉLANIE  
MM. Royer-Collard, Gilbert Deloche, Georges Chauvin, etc.

### Accidents tragiques.

On n'a que fort peu de renseignements détaillés sur cette première période de sa vie. Il lui répugnait extrêmement de se raconter lui-même, et, en ces dernières années, les pieuses tentatives qu'on faisait autour de lui pour le forcer à sortir de sa réserve restaient sans succès. Il s'oublia pourtant un jour à déclarer qu'il avait failli périr trois ou quatre fois dans sa vie. Il fallut bien expliquer comment, et il raconta ceci :

Une première fois dans mon enfance. J'avais grimpé sur un arbre très élevé qui dominait un toit, pour dénicher des oiseaux. La branche cassa. Je tombai sur le toit et, de là, j'allais dégringoler jusqu'à terre, quand je fus retenu



PATRONAGE ACTUEL SAINTE-MÉLANIE  
COUR DE RÉCRÉATION, AVEC LA CHAPELLE AU FOND

par mes habits qui s'accrochèrent à la gouttière.

Une autre fois je voulais traverser la Seine à la nage avec un de mes camarades. Près d'atteindre la rive opposée, je m'embarrassai dans de hautes herbes qui paralysèrent tous mes mouvements. Mes forces diminuaient, j'étais perdu, et, au moment de couler, je fis mon acte de contrition, quand une barque cachée dans les broussailles surgit tout à coup, montée par deux hommes, et me sauva.

Vers ma vingt-sixième année, dans une excursion en Suisse, je ne vis pas une crevasse dissimulée par la neige et j'y disparus. De crevasse en crevasse, je roulai au fond d'un précipice de 2 à 300 mètres, sur une épaisse couche de neige. J'aurais dû m'y briser. Il n'en fut rien. Quelques temps après, je me fis religieux.

Comme le Père paraissait en veine de confidences, son secrétaire voulut en profiter et, après le récit du troisième accident, il demanda :

— Et le quatrième?

— Le quatrième? dit le Père avec un air

malicieux. Le quatrième, j'en mourrai : c'est mon secrétaire.

Le P. Vincent de Paul concluait de ces protections manifestes de la Providence que Dieu l'avait sauvé du péril et lui avait conservé la vie pour qu'elle lui fût consacrée dans l'apostolat et dans la vie religieuse. Son esprit surnaturel cherchait en tout les vues de Dieu, et il se plaisait à les découvrir dans tous les événements. Sans la cause première, les causes secondes n'étaient rien pour lui. Il n'y voyait que l'instrument de la volonté de Dieu, et, à travers toutes les vicissitudes, son regard apercevait toujours l'action divine menant tout à son gré et faisant tout servir à l'exécution de ses desseins. Il avait le sens divin, et, à ses yeux, toutes les circonstances, même les plus disparates de son enfance et de sa jeunesse, n'avaient été qu'une préparation secrète de la Providence aux destinées qui lui étaient réservées.

# CHAPITRE III

## PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

### La vocation.

Les relations du P. d'Alzon avec la famille Bailly, commencées à la Société des Bonnes Études, n'avaient jamais cessé. Vincent de Paul, directeur du télégraphe à Nîmes, avait vu de près, en 1853, les humbles commencements de la Congrégation qu'y fondait l'homme de Dieu. L'esprit du fondateur, sur-naturel, hardi, chevaleresque, désintéressé, plein d'initiative, exerçait sur l'âme du jeune homme un irrésistible attrait. Il voyait quelquefois le P. d'Alzon à Paris, et le désir de devenir complètement son disciple se fortifiait dans son cœur.

Cependant, d'autres Instituts sollicitaient aussi et lui faisaient valoir les avantages d'un long passé, de traditions solidement établies, d'une organisation qui avait fait ses preuves, mais l'attrait pour la Congrégation naissante restait le plus fort.

Au début de 1860, après quelques velléités de s'engager au service du Pape, il se sentit de plus en plus dégoûté du monde, de plus en plus porté à Dieu par ses œuvres de charité et ses communions fréquentes. Il fit savoir à ses parents qu'il était travaillé par le désir d'être prêtre séculier. Cependant il songeait à la vie religieuse, mais évitait de le dire ouvertement, pour ne pas trop

contrister les siens. Peut-être aussi son bon cœur éprouvait-il quelque peine de les abandonner complètement.

Dans le dessein de s'exercer à la séparation, avant de quitter définitivement le monde, il obtint un congé pour faire ce qu'il appela un *voyage de dissipation*, d'abord dans le Midi, et ensuite en Bretagne. Il partit en avril pour Lyon, Marseille, Toulon, Aix, etc. Il visita les principaux sanctuaires et lieux de dévotion.

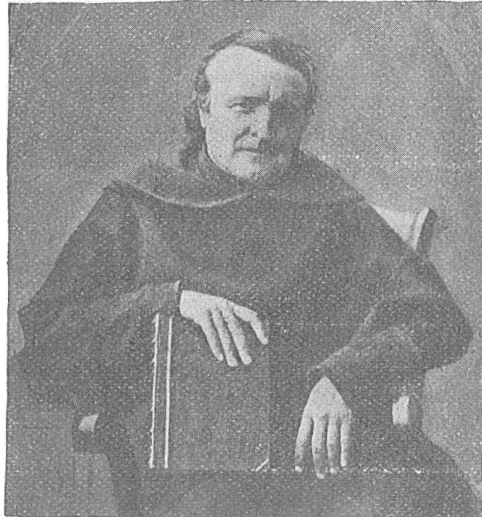
A Marseille, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, où sa résolution d'être religieux se confirma.

Ensuite il se rendit à Nîmes, qu'il avait quitté depuis sept ans, y passa seulement quelques jours, s'entretint longuement avec le P. d'Alzon, prit rendez-vous pour la fin de juin, où il reviendrait pour une retraite

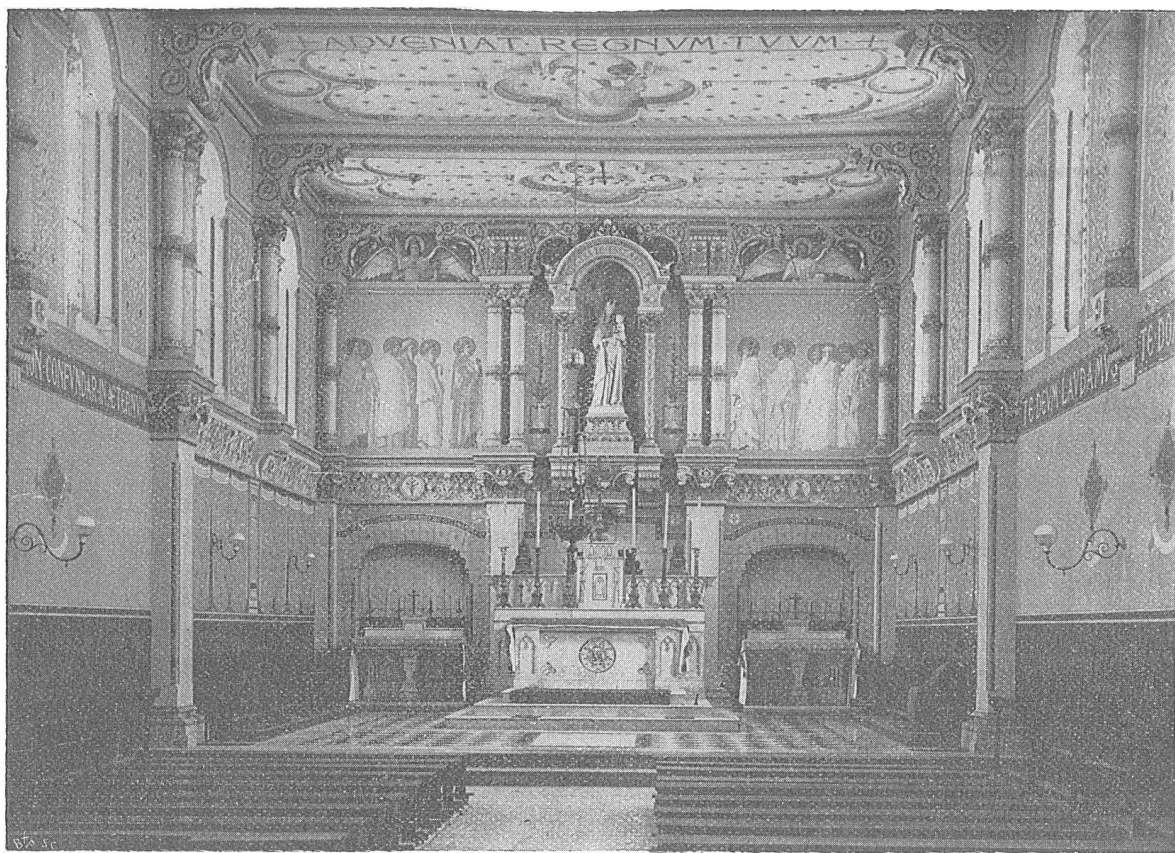
d'examen et de résolution suprême. Il continua son « voyage de dissipation » dans le Midi, visita Béziers, Carcassonne, etc., puis remonta vers la Bretagne.

En mai et au début de juin, il rentra à Paris, d'où il repartit pour être à Nîmes, le 25 juin 1860, comme c'était convenu avec le P. d'Alzon. Il fit sa retraite sous la direction du célèbre religieux, qui fut là au moins les derniers jours, ayant été retenu à Lavagnac par la mort de sa mère.

Le 1<sup>er</sup> juillet, tout était décidé : Vincent



LE P. EMMANUEL D'ALZON  
FONDATEUR DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION  
(Vers 1860.)



CHAPELLE DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION  
(Le P. d'Alzon y est inhumé, au milieu du sanctuaire.)

de Paul écrivit sa résolution définitive avec les motifs de son choix, en ce qui concerne la vie religieuse en général comme en ce qui concerne la vie à l'Assomption, et il avertit sa famille.

Après cette retraite, il fit un voyage en Suisse en retournant à Paris, passa août et septembre auprès des siens, donna sa démission du télégraphe le 1<sup>er</sup> octobre, alla faire ses adieux en Picardie, où son père était malade, et partit pour Nîmes le 11, en faisant une station à Notre-Dame du Puy.

Il reçut l'habit des mains du P. d'Alzon, le 20, fête de la Pureté de la Sainte Vierge.

Il n'y eut comme assistance à cette cérémonie que les religieux et un seul étranger, M. Pouget, son ancien compagnon télégraphiste à Nîmes, qui ne cessa de pleurer, tant il avait conçu d'admiration et d'affection pour Vincent de Paul, dont il resta toujours l'ami fervent.

### Une heure de faiblesse.

Dans une note laconique d'un cahier de dates où le P. Vincent de Paul avait classé pour son usage, suivant les jours du calendrier, les principaux événements qui l'intéressaient, et où, à côté des faits de l'histoire générale, se trouvaient quelques faits personnels, on lisait, au 15 octobre 1860 : « J'entre en religion à l'Assomption après une heure de faiblesse sur le chemin d'Alais. »

Le P. Vincent de Paul, qui avait la philosophie surnaturelle des dates, consultait ce cahier au jour le jour, et il en tirait des rapprochements et des coïncidences qu'il utilisait dans ses écrits. En ces dernières années, ne pouvant plus le feuilleter lui-même, il se le faisait lire par son secrétaire. A cette phrase un peu mystérieuse, le P. Vincent de Paul regarda son secrétaire d'un œil moitié curieux, moitié souriant,

tandis que celui-ci fixait sur lui un regard interrogateur, n'osant pas aller, par discrétion, jusqu'à la question directe : « Quelle est cette faiblesse ? »

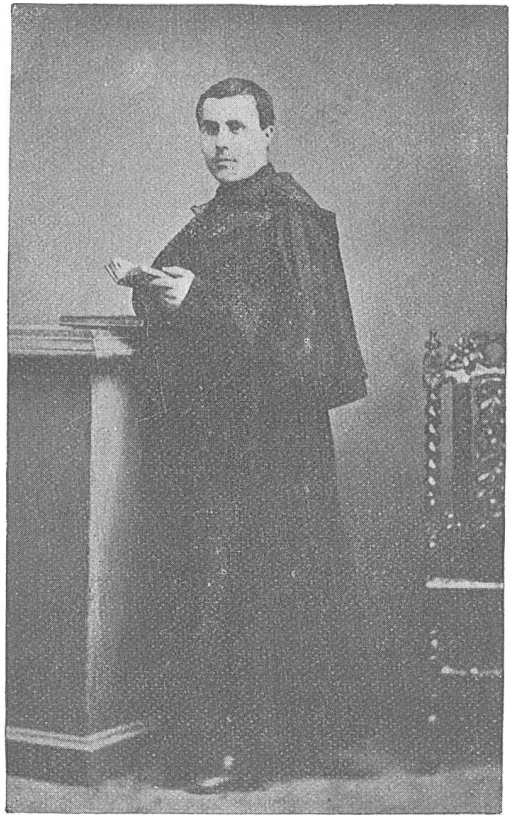
Et le Père lui dit :

— Vous voudriez bien savoir ce que cela signifie ? Eh bien ! oui, j'ai eu une crise au moment d'entrer à l'Assomption. J'ai pensé à ma mère que j'abandonnais auprès de mon père malade, et j'ai failli rebrousser chemin. La Sainte Vierge me soutint, et, dix ans plus tard, quand ma mère mourait, Dieu lui faisait la grâce d'être assistée de ses deux fils prêtres, P. Emmanuel et moi.

Il ne s'expliqua pas davantage, car il n'aimait guère parler de lui, mais ce petit incident lève un peu le voile dont il avait soin d'envelopper la sensibilité de son cœur, et prouve qu'il eut à lutter contre sa tendresse et sa piété filiale, le seul lien qui l'attachât au siècle.

Sur la fin de sa vie, un jour qu'il parlait de la nécessité de se détacher des liens de la famille, il dit :

— Je me souviens qu'au début de mon



LE P. EMMANUEL BAILLY, VERS 1863



LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY, VERS 1863

noviciat, le P. d'Alzon, me voyant préoccupé des miens, m'exhorta à lutter contre la chair et le sang ; il me dit même que j'en avais besoin. Vous ne sauriez croire combien je fus surpris, car, en moi-même, je me reprochais juste tout le contraire, me croyant trop indifférent et même cruel pour ceux que j'avais abandonnés. Que de fois depuis j'ai regretté de n'avoir pas compris plus tôt ! Ainsi, au moment de quitter ma famille, je possédais quelques économies, trois ou quatre mille francs, et je fus heureux de les laisser à ma mère, espérant que ces petites économies la consoleraient un peu. Cela ne la consola pas du tout, au contraire. Si, agissant plus surnaturellement, j'avais apporté cette somme au P. d'Alzon, j'aurais bien mieux agi. Je lui aurais rendu un grand service : il en avait tant besoin pour ses œuvres !

**Bien lancé.**

Ces courts instants d'hésitation ne furent jamais des regards en arrière. Il était bien



résolument à Dieu et sans regrets, malgré la peine que son cœur sensible pouvait éprouver au souvenir des siens. Les liens de la terre étaient rompus pour toujours, et son esprit montait d'un vol rapide dans les régions du détachement et du sacrifice.

Les qualités de son âme trouvèrent dans la vie religieuse assumptionniste le milieu qui convenait le mieux, semble-t-il, à leur développement normal. Pour son esprit naturellement surnaturel, si on peut ainsi dire, pour sa volonté à la fois entreprenante et avide d'obéissance, pour son cœur ardent à toute œuvre de zèle, pour sa piété, pour son culte envers Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, l'Église, le Pape, pour l'ensemble de cette riche nature, l'Assomption, avec son esprit d'initiative et de désintéressement, offrait le terrain de culture le plus favorable au complet épanouissement de ces dons merveilleux.

Le P. d'Alzon se réjouissait grandement de l'acquisition de ce sujet d'élite. Il écrivait en 1865 à la Supérieure générale des Dames de l'Assomption : « Priez pour qu'il nous vienne quelques sujets distingués. Si nous en avions une douzaine comme les MM. Bailly (1), ce serait trop beau. » Et, plus tard, il disait du P. Vincent de Paul : « Il se lève tous les jours avec une idée nouvelle pour conquérir le monde à Notre-Seigneur. » Original lui-même — mais d'une originalité de bon aloi, — les originaux ne lui faisaient pas peur, et il disait parfois : « N'est pas original qui veut. »

(1) Le futur P. Emmanuel Bailly était entré à l'Assomption sept mois après son frère aîné.

## Noviciat. — Études théologiques.

### Ordination.

Après quelques mois passés à Nîmes sous la direction du P. d'Alzon, le P. Vincent de Paul fut envoyé à Paris et fit son noviciat en partie à Auteuil, sous la conduite du P. Picard, qui résidait alors rue La Fontaine, dans une petite maison attenante au parc des Dames de l'Assomption, et qui était leur propriété.

Le motif de son retour à Paris fut surtout la maladie de son père, qu'il assista et qui mourut le 12 avril 1861.

Il retourna à Nîmes le 17 septembre, et après une retraite fit sa profession, avec dispense d'un an de noviciat, entre les mains du P. d'Alzon, le 31 octobre, et reçut les Ordres mineurs de M<sup>sr</sup> Plantier.

Au commencement de novembre, il est envoyé à Rome pour les études théologiques.

Il prit logement chez les Pères Résurrectionnistes, qui résidaient alors à Saint-Claude des Bourguignons. Il y fut rejoint par deux religieux, le Fr. Emmanuel Bailly, son

frère, et le Fr. Augustin Le Gallois.

Il put aller vite en besogne. Son âge relativement avancé, son esprit mûr, son intelligence très cultivée même dans les sciences ecclésiastiques lui permirent de ne pas s'attarder sur les bancs de l'école.

Au printemps de 1862, il eut, à Rome, la visite de sa mère et de sa plus jeune sœur, M<sup>lle</sup> Sidonie.

Il s'occupa, pendant les derniers jours de mai et au commencement de juin, de



M<sup>sr</sup> PLANTIER, ÉVÊQUE DE NÎMES

la caravane de prêtres nîmois conduits à Rome par leur évêque, M<sup>sr</sup> Plantier, et ses vicaires généraux, le P. d'Alzon et l'abbé de Cabrières, futur cardinal-évêque de Montpellier.

Ce premier pèlerinage français fut un gros événement, quoique le nombre des pèlerins fût modeste : ils étaient environ 80.

Le P. Vincent de Paul a donné dans la revue *Rome* (année 1907, p. 97), quelques détails intéressants sur ce pèlerinage :

Le P. d'Alzon, avec sa foi audacieuse ordinaire, chargea la très modeste maison d'études de sa Congrégation naissante, qui vivait dans les greniers de l'église Saint-Claude, de recevoir l'évêque, ses vicaires généraux et sa phalange de prêtres, et cela sans faire de grosses dépenses.

Le jeune supérieur de l'Assomption (c'était lui-même), d'abord fort embarrassé d'une telle mission, put l'accomplir très heureusement, grâce au concours d'un vénéré chrétien,

M. Bouisse, créateur de l'hôtel de la Minerve, alors retiré, et qui était l'homme le plus au courant des choses de Rome.

On obtint pour loger la caravane sacerdotale le prêt gratuit des *Capelletta imperiale*, vaste maison située à droite de Sainte-Marie-Majeure, et aménagée alors pour les retraites de première Communion des enfants plus aisés ; et, le chiffre des pèlerins s'étant accru, on obtint dans les mêmes conditions la maison de Saint-Vital, située derrière la basilique et qui servait à des retraites plus populaires.

On loua lits, ustensiles, vaisselle, selon la coutume romaine quand on héberge des voyageurs ; le collège de l'Assomption de Nîmes apportait ses draps, M. Bouisse procura un ancien cuisinier de la Minerve, et la caravane campa donc sur le mont Esquilin, à l'ombre de Sainte-Marie-Majeure.....

C'est dans la solennelle audience donnée alors que, s'adressant publiquement au P. d'Alzon, le Pape lui dit avec force :

— *Je bénis vos œuvres d'Occident et d'Orient.*

Pendant les vacances de 1862, le Fr. Vincent de Paul alla à Nîmes pour assister à la retraite avec les religieux du collège et prendre part, quoique simple Frère profès, au Chapitre général, qui eut lieu, cette année-là, au mois de septembre. Il fut ensuite ordonné sous-diacre, le 20 septembre, dans la chapelle de l'évêché, par M<sup>sr</sup> Plantier, assisté du P. Picard et de l'abbé de Cabrières.

Retourné à Rome en novembre, après un voyage à Paris, il écrit qu'il aide le P. Galabert (en route pour fonder la mission assomptionniste de Bulgarie) tout en préparant ses examens d'ordination, qu'il passa au début de décembre.



ÉGLISE SAINT-CLAUDE DES BOURGUIGNONS, A ROME—  
OU LE P. BAILLY CÉLÉBRA SA PREMIÈRE MESSE

Il entra en retraite le 10 décembre pour « vingt jours de tombeau » chez les Lazaristes, maison de la Mission, afin de se préparer au diaconat et à la prêtrise, qu'il reçut successivement : le diaconat, le 20 décembre, à Saint-Jean de Latran, des mains du cardinal-vicaire, et la prêtrise, le 1<sup>er</sup> janvier 1863, dans la chapelle du vice-gérant, M<sup>sr</sup> Castellaci. Le lendemain 2 janvier, il célébra sa première messe à Saint-Claude des Bourguignons. Il était dans sa trente et unième année.

Il continua ses études théologiques jusqu'à la fin de l'année scolaire et eut la joie, au mois de février, de recevoir la visite de son frère Bernard, qui revenait des mers de Chine en congé régulier.

### Directeur du collège.

Le P. Vincent de Paul, rentré en France le 30 juin, fut nommé directeur du collège de Nîmes par le P. d'Alzon. Il prit à cœur sa nouvelle fonction et employa une partie de ses vacances à préparer la rentrée d'octobre.

Il occupa cette charge pendant quatre ans, jusqu'en novembre 1867.

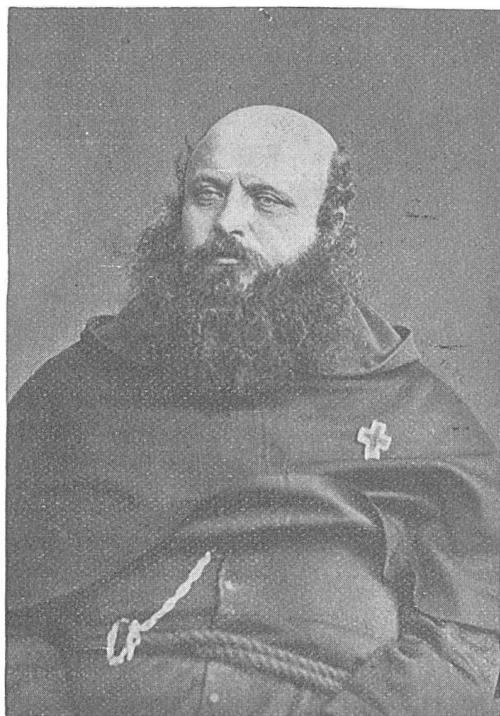
On a gardé le souvenir de son dévouement de tous les instants, de sa sollicitude de jour et de nuit, de la forte impulsion donnée à la piété, de son entrain, de sa largeur d'esprit, de sa bonté souriante pour tous, de sa charité peut-être trop indulgente.

Cette bonté était proverbiale. Il découvrit un jour qu'un domestique le volait. Il le garda quand même. A l'étonnement que sa sœur religieuse lui manifestait de cette excessive bonté, qu'elle qualifiait de faiblesse, il répondait :

— Si je l'avais renvoyé, que serait-il devenu, le pauvre homme ?

On se souvient aussi qu'il était resté l'intrépide marcheur de jadis. Il accordait aux élèves, comme « récompense », des

marches forcées, des étapes de longue haleine, comme, par exemple, de Nîmes aux Saintes-Marie-de-la-Mer. La récompense devenait souvent une rude corvée, et



LE P. GALABERT,  
FONDATEUR DE LA MISSION D'ORIENT

il lui arrivait de semer les routes de ceux qui ne pouvaient suivre.

C'est en ce temps-là que, voulant donner une fête aux élèves et n'en ayant pas les moyens, il quêtà sa mère. Celle-ci envoya une généreuse offrande. Et le fils de répondre simplement :

— Le billet de mille est arrivé : il était bien !

— Eh ! je crois bien qu'il était bien ! disait M<sup>me</sup> Bailly en riant.

Pendant son séjour au collège, il fut chargé d'une mission secrète pour certaines affaires de l'évêché de Nîmes, ce qui explique son voyage à Rome du 22 novembre au 21 décembre 1866.



# CHAPITRE IV

## AUMONIER DES ZOUAVES PONTIFICAUX

### Nouveaux attentats contre le pouvoir temporel.

En 1867, Garibaldi, l'homme de la secte, était rentré en scène. Il promenait ses harangues, ses haines sataniques et sa chemise rouge dans plusieurs villes d'Italie.

Il était clair que le *condottiere* allait tenter un coup. Il enrôlait des troupes qu'il voulait conduire à la conquête de Rome. En même temps, de nombreux soldats et officiers de l'armée régulière du royaume d'Italie obtenaient des congés illimités pour s'unir aux flibustiers garibaldiens.

Cette agitation, la complicité sournoise du gouvernement subalpin, les timides protestations du gouvernement français inquiétaient vivement les catholiques. Ils voyaient la terreur organisée jusque dans Rome, où la caserne Serristori sautait, ensevelissant tous les zouaves présents. La bombe, la torche, le poignard, voilà les armes préférées de ces forbans.

Bientôt les frontières sont violées un peu partout. Les chemises rouges font irruption, saccagent, pillent, brûlent, profanent les églises, enfoncent les tabernacles, épouvantent les paisibles habitants, puis disparaissent pour revenir ensuite. Ils vont se refaire et se ravitailler en hommes, vivres et munitions, au delà



PIE IX  
(Pointe sèche de DESBOUTIN.)

de la frontière, aux frais du gouvernement de Victor-Emmanuel.

Les soldats du Pape étaient peu nombreux. Obligés de faire front sur toute la ligne des frontières, ils furent organisés en colonnes volantes, capables de se prêter main forte à tout appel. Mais quelles que fussent leur énergie et leur vaillance, ils finiraient par s'épuiser dans ces marches sans trêve et dans ces combats incessants, en face d'un ennemi beaucoup plus nombreux et toujours renouvelé.

Le Saint-Père éleva la voix, le 17 octobre 1867. Après avoir stigmatisé « tant de fraudes, de calomnies perfides, de mensonges criminels », après avoir dénoncé « les conditions déplorables et la situation extrême où il se trouvait réduit par le fait du gouvernement subalpin », il signalait discrètement l'impossibilité, pour ses héroïques soldats, de « résister longtemps au nombre beaucoup plus considérable de ses indignes agresseurs ».

**Les zouaves du Gard. —**

**Le P. Vincent de Paul  
aumônier volontaire.**

L'appel de Pie IX fut entendu, et de tous les points de l'horizon accoururent de nombreux défenseurs. Le diocèse de Nîmes se distingua dans cet élan généreux.

Le P. d'Alzon prêchait la croisade dans tout le diocèse, et plus particulièrement parmi les élèves de son collège, leur inspirant son enthousiasme pour la cause du Pape. Les plus jeunes se contentaient d'offrir leurs prières et leur bourse pour

l'armée pontificale; les plus grands prenaient les armes. Ils formaient déjà un groupe distingué en 1867, mais quand on sut le Souverain Pontife menacé, ce beau



LE COLONEL DE CHARETTE  
(Tableau de LIONEL ROYER.)

mouvement prit de plus amples proportions, et les volontaires se présentèrent de toutes parts.

On en compta quarante-quatre le 1<sup>er</sup> novembre dans les salons de l'évêché de Nîmes, où M<sup>gr</sup> Plantier les harangua, les embrassa en

pleurant et leur donna à chacun une médaille. D'autres les rejoignirent à Marseille, et leur nombre s'éleva à cent quarante et un. Ils partirent sous la conduite d'un religieux de l'Assomption, le R. P. Vincent de Paul Bailly, et de M. l'abbé Audiffret, vicaire de la cathédrale de Nîmes, arrivèrent trois jours après la bataille de Mentana et furent reçus par les héros de cette journée, tout couverts des cicatrices de leurs glorieuses blessures. Le colonel de Charette écrivit à M<sup>sr</sup> Plantier :

« Comment remercier Votre Grandeur d'avoir bien voulu penser à nous en ce moment où, plus que jamais, le régiment des zouaves est appelé à remplir la



LE P. BAILLY VERS 1867

mission que la Providence semble lui avoir donnée ? Les nombreuses recrues qui nous arrivent de Nîmes vont fournir les moyens de créer un troisième bataillon, qui sera commandé par un de vos enfants et un de nos plus braves officiers. Je veux parler de M. d'Albioussé. Le pauvre Pascal a succombé à Mentana, mais il est mort comme un héros, en combattant pour le droit et la justice. Le sergent Arnaud a été proposé pour la médaille militaire. Il n'y en a que deux dans tout le régiment. Quant aux autres Nîmois, il faudrait les nommer tous, car tout le monde a fait plus que son devoir. »

M<sup>sr</sup> de Mérode fit aux volontaires de Nîmes le meilleur accueil et félicita leur évêque. Pie IX leur parla du P. d'Alzon et leur déclara qu'il était son grand ami (1).

### Le P. Vincent de Paul et le capitaine Wyart.

Les volontaires nîmois furent presque tous versés dans la 4<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon. Cette compagnie était commandée par le capitaine Wyart, et le P. Vincent de Paul était particulièrement attaché comme aumônier volontaire à cette même compagnie. De là naquirent entre le capitaine et l'aumônier d'étroites relations qui se continueront plus tard quand le P. Vincent de Paul sera devenu le rédacteur en chef de la *Croix*, et le capitaine Wyart le R<sup>me</sup> Dom Sébastien, Abbé général de tout l'Ordre cistercien réformé.

Le capitaine était enchanté de ses Nîmois. En donnant aux siens des nouvelles de « sa famille de 140 enfants », il disait : « Heureusement, mes enfants ont de la barbe au menton, ce qui dispense de bien des soins. Ils sont la plupart Nîmois, et je n'en suis pas fâché. Le Méridional, généralement, n'engendre pas la tristesse. »

Monte-Rotondo fut la première résidence assignée à la 4<sup>e</sup> compagnie, et le P. Vincent



HENRY WYART, CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR

(1) Frédéric-François-Xavier de Mérode, ministre et aumônier de Pie IX : sa vie et ses œuvres, par M<sup>sr</sup> Besson, évêque de Nîmes. 1886, p. 428 et suiv.



Le P. Bailly Le capitaine Wyart, au sommet.  
 ZOUAVES PONTIFICAUX AVEC LEUR AUMÔNIER AU CAMP D'ANNIBAL

de Paul y séjourna quelque temps. Ce fut alors qu'il exhuma les restes du soldat Pascal, le zouave nîmois tué à Mentana, et qu'il prit soin d'ériger un monument à ce défenseur de la Papauté.

#### Au « Camp d'Annibal ».

L'été suivant (1868), le 3<sup>e</sup> bataillon alla dresser ses tentes au « Camp d'Annibal », cet agreste plateau qui domine Rocca di Papa et d'où la vue s'étend à l'infini sur la « Campagne romaine ». On se mit en marche de bonne heure, par un clair matin de juin, et le P. Vincent de Paul accomplit la longue étape et l'abrupte ascension à pied et à jeun, car il voulait célébrer la messe en arrivant au camp. Les braves soldats s'étonnaient et admiraient, au milieu de leurs rangs, cet intrépide marcheur, qui ne s'accordait pas le moindre rafraîchis-

sement malgré les ardeurs d'un implacable soleil.

Par sa situation d'aumônier volontaire, le P. Vincent de Paul pouvait se permettre ces pieux excès. Quoique aumônier en titre et agréé avec le rang et l'autorité qui convenaient à la fonction, il était comme surnuméraire, n'émergeait pas au budget et n'aurait pas été remplacé en cas de démission. Il échappait en partie aux règlements qui régissaient les aumôniers titulaires. Il avait plus de liberté pour se livrer aux initiatives de son zèle et plus de facilité pour entrer en contact avec le soldat, partager ses étapes, vivre de sa vie, sans garder les distances que la hiérarchie impose à l'aumônier titulaire, avec son cheval et son rang d'officier. L'aumônier du régiment, M<sup>r</sup> Daniel, ayant obtenu un congé de quatre mois, le P. Vincent de

Paul fut désigné pour le remplacer pendant cette longue absence.

Il savait se donner à tous en toute occasion. Son dévouement lui gagnait les cœurs; sa joyeuseté, son entrain étaient communicatifs, et il avait le don de faire régner l'esprit de famille, ce qui n'était pas difficile parmi ces jeunes gens sympathiques et généreux. Il avait, autant que les plus lurons des zouaves, le génie de la distraction, et on ne s'ennuyait pas au Camp d'Annibal, malgré l'isolement. La rigueur de la discipline ne bannissait pas la cordialité et la simplicité des rapports entre les chefs et les soldats. On ne faisait vraiment qu'un. Voici une anecdote qui le prouve.

#### Le Fr. Hilarion.

On se livrait un jour à l'exercice du saut. Deux zouaves tenant une corde tendue l'élevaient progressivement pour augmenter la difficulté et attester l'élasticité des jarrets qui devaient la franchir. Le colonel de Charette, qui prétendait être le plus leste du régiment, criait : « Plus haut ! Plus haut ! » Il s'élança, butte contre la corde et s'étend à plat ventre. Furieux de sa culbute, il se relève vivement et allonge un grand coup de pied dans le bas des reins d'un des zouaves qui tenait la corde. Celui-ci, dans son indignation, devient menaçant et s'écrie :

— Colonel ! si vous n'étiez pas mon colonel, je vous f...lanquerais ma baïonnette dans le ventre !

Le colonel regrette aussitôt sa brusquerie, saute au cou du zouave et lui dépose sur les joues deux baisers retentissants. Ceci réparait cela. Ce zouave, devenu le Fr. Hila-

rión, est mort, il y a deux ans, sous le froc du moine, à la Trappe d'El-Athroun, en Palestine.

Avec des caractères de cette trempe, spontanés, tout d'une pièce, le P. Bailly devait bien s'entendre.

#### « Domus pacifica ».

C'est pourquoi sa tente était assiégée par ces jeunes gens, aussi ardents aux exercices de l'âme qu'aux exercices du corps. Établie un peu à part, sur un tertre, elle dominait le camp. Une inscription très expressive en surmontait l'entrée : *Domus pacifica*. On y trouvait la paix, la véritable paix du cœur, d'où naît l'ardeur des batailles. Beaucoup y trouvèrent aussi le germe de la vocation religieuse et, quand leur épée devint inutile, échangèrent leur uniforme contre le froc du moine. L'un d'eux, le zouave Pautrat, fut envoyé par le P. Bailly au noviciat de l'Assomption et dirigea plus tard, à Arras, le grand orphelinat, aujourd'hui sécularisé et sous séquestre, du P. Halluin ; mais la plupart de ceux qu'appela le cloître ont embrassé



LE ZOUAVE JEAN-FRANÇOIS PAUTRAT  
DEVENU PLUS TARD RELIGIEUX

la rude vie du Trappiste.

Pendant cette année 1868, le Pape monta jusqu'au Camp d'Annibal pour faire une visite à ses chers zouaves. Il y eut grande fête à l'église de Rocca di Papa, qui tint à en perpétuer le souvenir par une inscription. Puis on grimpa par les chemins muletiers jusqu'au camp. Les pompes du protocole n'étaient guère de mise au milieu de cette nature sauvage et abrupte. Pie IX, du reste, savait s'en passer et se contentait d'être Père parmi ses enfants. Il y eut des



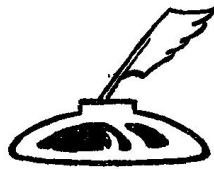


VUE GÉNÉRALE DE ROCCA DI PAPA

scènes joyeuses et émouvantes, et cette délicieuse journée fortifia dans tous les cœurs l'enthousiasme du dévouement et du sacrifice.

Ce séjour au milieu des défenseurs du Saint-Siège (novembre 1867-avril 1869) mit au cœur du P. Vincent de Paul encore plus de zèle et d'intrépidité, s'il

est possible, pour la cause du Vicaire du Christ. Il se conduira en vrai zouave toute sa vie, et plus tard, sur un autre terrain et sous une autre forme, mais avec le même courage et la même fidélité, sa plume, vaillante comme une épée, poursuivra sans relâche les ennemis de Dieu et de l'Église.



# CHAPITRE V

LE P. PICARD ET LE P. BAILLY

## Humbles débuts.

A son retour de Rome, le P. Vincent de Paul fut attaché par le P. d'Alzon à la résidence de Paris. Nous l'y trouvons, en 1869, avec le P. Picard, supérieur de cette communauté.

La maison de la rue François I<sup>er</sup>, qui devint bientôt le centre prodigieux de tant d'œuvres, était alors à ses débuts. C'était fort modeste, et la chapelle — une sorte de hangar, pauvre mais propre et bien tenu — n'avait rien d'architectural. On l'aimait pourtant dans le quartier et on la fréquentait beaucoup. C'est ce grain de sénevè qui allait devenir un grand arbre, car l'esprit de foi présidait à son accroissement.

## Impersonnalité dans les œuvres.

Mais, pour comprendre ce que fut le P. Bailly, il est nécessaire de connaître ce qu'était le P. Picard. L'un ne s'explique pas sans l'autre. Sans la mise en commun de leur activité, ni le P. Picard ni le P. Bailly n'auraient fait ce qu'ils ont fait. Ils ont travaillé aux mêmes œuvres, chacun avec les dons que Dieu lui avait départis et dans le rôle que l'obéissance lui avait assigné, mais mêlant si bien leur action dans une même pensée et un même but qu'il est souvent difficile d'en faire le partage.

Le P. Bailly n'agissait jamais en dehors de son supérieur, s'appliquait à faire valoir

les idées, à réaliser les désirs du P. Picard, prêt à renoncer aux siens, s'il en eût été besoin. D'autre part, le P. Picard se reposait absolument sur le P. Bailly. Entre eux régnait une estime, une affection réciproques qu'il est rare de rencontrer à ce degré. Jamais une ombre de conflit ni même de dissentiment. Ils ne faisaient vraiment qu'un, d'âme, d'esprit, de cœur.

Il est à remarquer, du reste, que les œuvres entreprises par la pléiade d'hommes extraordinaires qui se groupèrent, à l'origine, autour du P. d'Alzon n'ont pas été des œuvres individuelles, mais des œuvres de Congrégation. Ils étaient tous tellement pétris d'esprit religieux qu'ils s'effaçaient personnellement, vivaient d'humilité et d'obéissance, agissaient en tout surnaturellement, de concert, avec une entente parfaite, et étaient toujours prêts à laisser ce qui leur plaisait, comme à entreprendre ce pour quoi ils ne se sentaient nul attrait. Et, sans aucun

doute, ces dispositions foncièrement religieuses ont attiré sur leurs œuvres la prospérité avec les bénédictions du ciel.

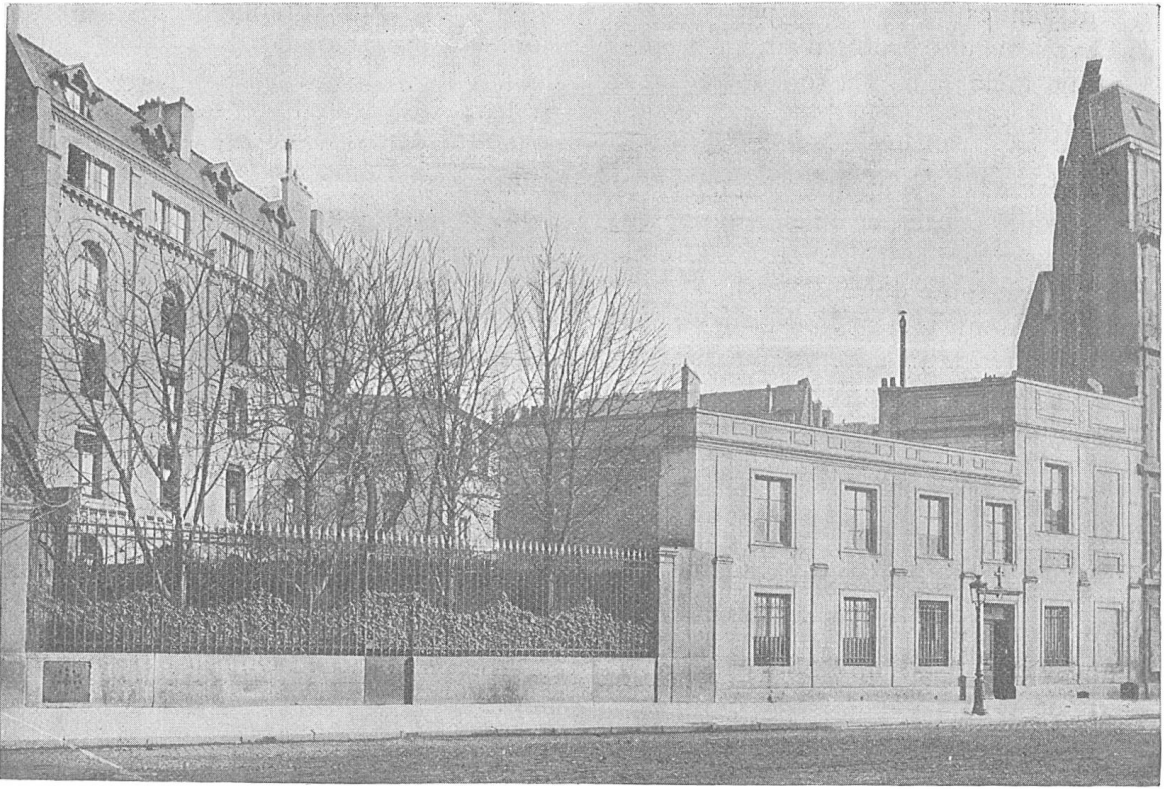
## La grande âme du P. Picard.

Le P. Picard apparaît avec toutes les qualités et les prérogatives du chef. C'est lui qui dirige et donne l'impulsion. Intelligence supérieure, profonde et très réfléchie, esprit éminemment pratique qui voyait juste et loin, volonté énergique, décisive,



LE P. PICARD

(Avant son supériorat général.)



LE COUVENT DES ASSOMPTIONISTES A LA RUE FRANÇOIS-I<sup>ER</sup>  
(Vue prise en 1897.)

sûre d'elle-même, le P. Picard était surtout un homme d'action. Il avait le don du commandement. Sa parole brève, nette, catégorique, ne laissait place à aucune hésitation. On savait tout de suite ce qu'il voulait et ce qu'on avait à faire.

Son indifférence pour tout ce qui le concernait, sa droiture de caractère, son audace tranquille et sans peur, le parfait équilibre de son âme ajoutaient à tant de mérites une auréole de force, de sérénité, de désintéressement, de possession de lui-même, qui grandissait son autorité, inspirait confiance et mettait les cœurs à l'aise. Dans les rapports avec lui, on ne trouvait que simplicité, franchise et rondeur. Il était sévère aux préventions mal fondées ou à certaines pratiques peu droites. Jamais une dissimulation, une équivoque ou une arrière-pensée, jamais une dérobade. Il allait droit au but et prenait la pleine responsabilité de ses actes. De sa prudence toujours en éveil étaient bannis les procédés

de méfiance et de ruse, ces vilains petits côtés qui rendent cette maîtresse vertu souvent odieuse. Aussi on était heureux d'un tel guide, d'autant plus qu'on était sûr de trouver dans sa bienveillance un perpétuel appui.

Le P. Picard était une âme forte qui dominait les situations les plus difficiles et pouvait, malgré d'écrasants tracas, se passer de se détendre ou de se plaindre. Qu'ils sont nombreux ceux qui, pour rétablir l'équilibre de leur âme fatiguée par des occupations multiples et troublée par des contrariétés inévitables, ont besoin de s'épancher, de se lamenter, de se fâcher ou bien de se distraire, de rire, de s'épanouir entre amis ! Le P. Picard n'éprouvait pas la nécessité de ces délassements. Toujours égal à lui-même, il était en particulier ce qu'il était en public.

Il ne pensait jamais à lui ; il était le serviteur zélé de toutes les idées qui lui paraissaient mériter d'être servies, qu'elles

fussent siennes ou suggérées par d'autres. Il n'avait aucune espèce d'amour-propre, et il ne mêla jamais à son dévouement aucune de ces préoccupations personnelles ou jalouses que les âmes médiocres, même servies par une belle intelligence, ne savent pas toujours écarter, et qu'elles supposent si volontiers chez autrui. L'impersonnalité était bien la note dominante de ce beau caractère, dont toutes les vertus étaient liées comme en un faisceau puissant par une abnégation rare, qui leur donnait un grand relief.

Ces qualités naturelles qui, dans tous les milieux, auraient fait du P. Picard un grand homme, étaient perfectionnées en lui par un esprit de foi incomparable. Sur cette greffe surnaturelle poussaient les vertus religieuses et le zèle apostolique à un degré éminent. Il ne voyait que Dieu à faire régner dans le monde et les âmes à lui conquérir. Nul repos, nul découragement. Il entreprenait sans cesse des œuvres nouvelles par des initiatives hardies, mais non indépendantes, et il déployait une magnifique activité personnelle, patiente, persévérante, calme, sans agitation, sans prétention ni témérité, appuyé uniquement sur Dieu, dont la volonté était sa seule règle. Il était magnanime dans toute la force du terme, et certainement on ne rencontrerait pas, dans toute sa vie, une seule petitesse, une seule mesquinerie à signaler.

A cette activité de tous les instants s'ajoutait un don qui semble l'attribut des vrais chefs, celui de savoir tirer parti de toutes les bonnes volontés et de faire épanouir les qualités des autres. Il assignait à chacun

une tâche déterminée, avec une grande sûreté de vue, il guidait ses collaborateurs, les reprenait, les soutenait, les encourageait, et leur faisait produire tout ce dont ils étaient capables, sans gêner en rien leur allure personnelle dans ce qu'elle avait de bon. Jamais il ne fut inquiet du mérite d'autrui ou de la hardiesse surnaturelle et chevaleresque de ses subordonnés. C'était un vrai créateur d'énergie. Aussi, soit par lui-même, soit par d'autres, il a pu entreprendre et réussir des œuvres étonnantes et étonnamment fécondes.

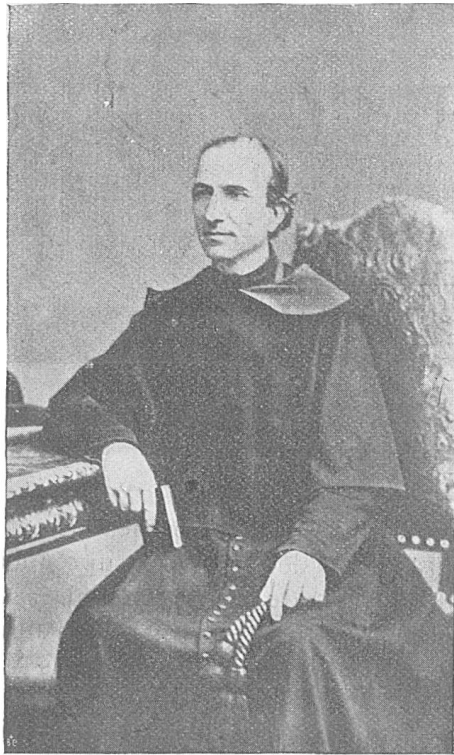
**Le P. Bailly, esprit supérieur et parfait religieux.**

On pense si, sous une telle autorité, une riche nature comme celle du P. Bailly va pouvoir faire fructifier ses talents !

Dans cette pondération et dans cette souveraine sagesse du P. Picard, le P. Bailly trouvera l'heureux complément des dons qui pouvaient présenter en lui quelque lacune. Il avait à se méfier de l'excès même de ses propres qualités; il le savait, et peut-être parfois s'en méfiait-il

trop. Son âme profondément humble et modeste avait besoin d'un appui; elle ne pouvait en désirer de meilleur, de plus sûr que la force tranquille du P. Picard.

Il faut dire du reste — et ce n'est pas le diminuer — que le P. Vincent de Paul était surtout intuitif, et qu'entre la promptitude de ses conceptions et la vivacité de ses impressions il ne se donnait pas toujours suffisamment le temps de réfléchir. Il était vraiment organisé pour aller vite, et, sous ce rapport — même abstraction faite des merveilleuses ressources de son



Phot. Disderi.

LE P. PERNET EN 1869

esprit et de sa verve pétillante, — le bon Dieu l'avait admirablement doué pour le journalisme. Les lenteurs et les longueurs lui étaient insupportables. Même physiquement, il était rapide, et, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans et au delà, il n'a jamais descendu les escaliers qu'en volant comme une flèche.

C'était bien l'idéal de ce qu'il faut dans la presse quotidienne — la bien nommée, — dont la devise est URGENT. On n'y a pas le loisir de s'attarder, on ne peut attendre; il importe avant tout d'arriver vite et le premier, d'assaisonner avec dextérité et promptitude « le plat du jour » à la meilleure sauce et la plus piquante. Il est clair que dans cette grande hâte rien n'est plus facile, en « cuisinant » le journal, que de gâter la sauce et de servir quelque mauvais ragoût. Plus le tour de main est rapide, plus on est exposé à cet inconvénient. On est heureux d'avoir à côté de soi quelqu'un qui soit immunisé contre cette agitation fiévreuse.

Ajoutons encore que la contradiction impressionnait vivement le P. Vincent de Paul. Assurément, ses convictions n'en étaient pas ébranlées, mais il risquait de devenir hésitant dans la lutte, par déférence, par crainte de blesser ou d'empêcher quelque bien.

Son intelligence prompte et primesautière, son impressionnabilité vive et dominatrice, son émotivité vibrante, impétueuse même, le mettaient un peu à la merci de l'imprévu, l'exposaient — sans altérer jamais la pureté de son intention — à prendre trop rapidement parti, à manquer de sérénité et de mesure dans ses appréciations, à se laisser guider par un premier mouvement incomplètement maîtrisé.

Grâce à l'esprit d'obéissance qui était sa règle invariable et dont il semblait ne pouvoir se passer, le P. Vincent de Paul était à l'abri des périls inhérents à l'œuvre à laquelle Dieu le destinait, et grâce à la haute raison du P. Picard, toujours consultée et toujours suivie, les talents prodigieux du P. Vincent de Paul allaient se trouver décuplés.

### Premiers jalons.

Quand il arriva à Paris, l'installation de la rue François-I<sup>er</sup> était dans les langes de ses humbles commencements. Alors s'ébauchait avec le P. Pernet, sous la direction du P. Picard, l'admirable fondation des Petites-Sœurs de l'Assomption gardes-malades des pauvres à domicile. On essayait d'entrer dans le mouvement des œuvres de défense religieuse et des œuvres populaires, et de poser les jalons de tout ce qui allait bientôt se créer.

Le P. Vincent de Paul retrouva à Paris ses patronages et ses œuvres ouvrières. Tout en s'occupant activement du ministère des âmes dans la petite chapelle de la rue François-I<sup>er</sup>, il donna un concours généreux au P. Pernet pour l'œuvre des Petites-Sœurs; il collabora avec M<sup>me</sup> Le Kime à l'œuvre des écoles professionnelles des cigarières, œuvre qui sombra lors de la Commune, mais qui peut être considérée comme l'origine des ateliers chrétiens pour les femmes, une de ses préoccupations qu'il réalisa plus tard à la Bonne Presse.

Tout cela débutait au milieu d'une grande pauvreté. C'était même, à certains jours, la misère au petit couvent. On y était toutefois fort accueillant et fort hospitalier. Le P. Picard aimait à inviter les hommes d'œuvres, et le dimanche soir voyait ordinairement un certain nombre de convives étrangers s'asseoir autour de la table de la communauté. On s'y entretenait des luttes du moment, et le zèle de tous se réchauffait dans ces modestes agapes. Les plus familiers et les plus intimes, quand ils venaient dîner, apportaient des vivres. La mère du P. Vincent de Paul y envoya souvent des poulets, des pâtés, des fruits, etc. Louis Veillot, qui était quelquefois le commensal de la communauté, disait : « Dans cette maison on mange mal, mais on cause bien. » (1)

(1) Dans une lettre de 1869 (on ne précise pas la date plus exactement), le grand publiciste écrivait à M<sup>me</sup> Charlotte de Grammont : « Lundi, dîner chez les Pères de l'Assomption pour voir mon vieil ami le P. d'Alzon, passant. » (*Lettres à M<sup>me</sup> de Grammont*, p. 170. Lethielleux, 1912.)

# CHAPITRE VI

## LA GUERRE ET LA COMMUNE

### Le P. Bailly à Metz.

Le développement régulier des œuvres fut violemment interrompu par la terrible secousse de 1870. Au milieu du bouleversement universel, on ne pensa plus qu'à la guerre.

Dès le début des hostilités, alors que le gouvernement refusait, sous divers prétextes, une organisation de l'aumônerie appropriée aux circonstances, et laissait sans un nombre suffisant de prêtres les soldats qui allaient mourir, le P. d'Alzon décida, afin de pousser les responsables à de promptes solutions, qu'il fallait expédier d'urgence des aumôniers volontaires aux armées en campagne, malgré les dangers de suivre, sans papiers officiels, une armée qui se battait déjà.

Quoique peu nombreuse, la Congrégation de l'Assomption trouva le moyen d'envoyer cinq religieux, comme aumôniers volontaires, à la frontière, sans compter ceux qui, restés à Paris avec le P. Picard, remplirent la même fonction pendant le siège. Les PP. Emmanuel Bailly, Alexis Dumazer et Augustin Le Gallois suivirent l'armée de Mac-Mahon jusqu'à Sedan. Les PP. Vincent de Paul Bailly et Etienne Pernet furent destinés à l'armée de Metz, assistèrent aux combats de Borny et de Gravelotte (1), subirent le blocus et furent attachés aux ambulances.

Ces aumôniers sans mandat officiel, qui suivaient les combattants à leurs risques et périls, se trouvèrent à la merci de bien des imprévus. Le P. Vincent de Paul racontait incidemment ce trait, l'année suivante, dans la *Revue de l'Enseignement chrétien* :

Au début de la dernière campagne, un nouveau aumônier, qui devait bientôt être aguerri, me demanda, le premier soir :

— Où coucherons-nous ?

— Mais nulle part.....

— Comment ! nulle part ? Ce n'est pas possible.

— Ce sera possible plus d'une fois, dis-je en me drapant dans mon manteau.

Un long artilleur vint au secours de mon argumentation :

— Cela ne me fait pas peur de camper ; on est très bien ; d'abord les lits sont toujours trop petits pour moi, on ne peut pas s'allonger, au lieu que par terre.....

L'artilleur avait raison : à défaut de la douceur et des autres agréments du lit, il se rejetait sur la largeur des champs, et il en prenait à son aise.

---

Ladonchamps. J'arrivai à un endroit où les chasseurs à pied de la garde impériale étaient très chaudement engagés. Le feu de l'ennemi, très violent à cet endroit, faisait de grands ravages au milieu des chasseurs, ce qui ne les empêchait pas d'avancer à l'assaut du château, dont ils s'emparèrent, du reste, quelques instants après, à la baïonnette. J'allais continuer ma route, lorsque je vis, au milieu d'un tas de blessés, un prêtre accroupi soutenant un chasseur dans ses bras. L'endroit était tellement dangereux, je le vis si exposé, que je ne pus m'empêcher de m'arrêter une minute pour voir qui c'était ; j'avais reconnu la pélerine et le petit capuchon des Assomptionnistes — j'ai été élevé dans leur collège, à Clichy-la-Garenne, — mais, le chapeau me cachant le visage, je dis au prêtre : « Dites donc, mon Père, que faites-vous » donc là ? Il n'y fait pas bon ! » En relevant la tête, je reconnais le P. Pernet, mon ancien professeur. Je saute à terre, nous nous embrassons. Il me dit : « Je donne le » passeport à ces pauvres enfants qui vont paraître devant » Dieu. » Doucement, me poussant à cheval, il ajoutait : « Ne restez pas là, mon enfant, ou bientôt je vous donnerais le vôtre. — Eh bien, et vous, mon Père, vous » croyez-vous donc à l'abri des balles et des obus ? — Oh ! » moi, que la volonté de Dieu soit faite ! Je dois être près » de ceux qui souffrent ; vous, on ne vous a pas ordonné » de stationner ici, allez-vous-en, et que Dieu vous protège ! » Ma mission n'était pas finie, je continuai ma route, songeant au courage stoïque du brave P. Pernet. »

---

(1) Le *Gaulois* du 31 mars 1903 a publié sur le P. Pernet la curieuse anecdote suivante, qui nous donne une idée du ministère accompli par nos deux aumôniers au milieu des armées en campagne. C'est une lettre en date du 28 mars 1903, adressée par M. Xavier Feuillant à M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, au moment où le tribunal correctionnel de la Seine venait de condamner pour infraction à la loi d'association les Petites-Sœurs de l'Assomption, fondées par le P. Pernet. « En 1870, pendant le siège de Metz, le jour de la bataille de Ladonchamps, le général Halna du Fretay, près de qui j'étais attaché, m'envoya en reconnaissance vers le château de

A Paris, le P. Picard forma et centralisa, dans le petit couvent de la rue François-I<sup>er</sup>, une organisation complète d'aumôniers volontaires, avec les quelques religieux qui lui restaient et d'autres ecclésiastiques qui se joignirent à eux et qu'il nourrissait. Là se trouvait notamment M. l'abbé Bonnefoy, devenu archevêque d'Aix. Le P. Picard avait fait, sur l'initiative du P. Bailly, d'abondantes provisions de jambons, de haricots et de lentilles en vue du siège. Il en resta, et des témoins rapportent qu'en

1872 on mangeait encore des « lentilles du siège ».

Pendant le blocus de Metz, nos aumôniers ne reçurent naturellement aucune nouvelle ni ne purent en donner. Ils racontèrent ensuite quelques incidents dont un faillit tourner au tragique pour le P. Pernet qui, faute de papiers, fut pris pour un espion.

Après la bataille de Saint-Privat, les deux aumôniers furent enfermés dans Metz avec l'armée de Bazaine. Là, ils se



BATAILLE ENTRE SAINT-PRIVAT ET GRAVELOTTE (18 AOUT 1870)

dévouèrent à l'ambulance la plus éloignée de la ville où l'on reléguait les infectés.

Après la capitulation, le P. Vincent de Paul, interné volontaire à Mayence avec les prisonniers, put faire connaître quelques détails rétrospectifs de leur ministère à Metz, dans une correspondance fort intéressante échangée avec sa cousine, M<sup>lle</sup> Marie Vrayet de Surcy, qui, résidant à Boulogne-sur-Mer, communiquait plus facilement avec lui et servait comme d'intermédiaire entre la famille et les prisonniers d'Allemagne.

Mais laissons la parole au P. Vincent

de Paul lui-même, qui, le 15 décembre 1870, écrivait de Mayence à sa cousine :

A Metz, nous avions de 15 à 16 000 blessés et 3 000 malades, et l'état provisoire où l'on était (cela devait finir chaque jour) n'a pas permis d'installer de vrais hôpitaux. Au reste, pour un si grand nombre, la tâche était effrayante. Nous avons pris l'ambulance des plus malades, où l'on avait placé les infectés, dans une île de la Moselle. Ils étaient 1 000. Plus tard, il y vint toute sorte de malades qui mouraient rapidement. La situation, l'installation sous des tentes aggravait le mal. C'était le Saulcy; l'ancien manège de Paul servait à 400 malades moins atteints; les autres étaient plus loin.

Nous avons de 15 à 18 décès par jour dans les premiers temps, puis seulement de 6 à 10. Il serait pénible d'écrire la part énorme de souffrances spirituelles et physiques qu'on doit attribuer aux autorités, ou plutôt à l'état de prostration générale dans lequel était tombé tout le monde. Nous n'avons jamais pu donner la communion aux mourants, soit au Polygone, soit au Saulcy. Au Polygone nous avons eu 2 000 et 2 500 blessés, puis on a construit des baraques, et d'autres prêtres des paroisses en ont été chargés. Nous n'y avons jamais été seuls tout à fait.

Voilà Metz, et je vous dit bien simplement combien notre besogne a été grande; elle est venue d'elle-même, nous ne l'avons pas cherchée. Nous aurions pu et dû faire davantage, mais il semble qu'en cette ville rien ne se devait bien faire.

Vous aurez su par ma lettre à Adrienne les circonstances de notre départ. Les malheureux prisonniers campés dans l'eau mouraient le long du chemin. Un seul régiment de dragons, c'est-à-dire 400 hommes au plus, laissait quatre cadavres sur un chemin de 800 mètres, et, chaque nuit, il en mourait beaucoup. L'administration prussienne obvia vite à ces inconvénients, mais cette situation nous effraya pour tant d'âmes : nous obtînmes de les suivre, et nous sommes avec eux à Mayence.

J'écris à M<sup>me</sup> Alban, mais c'est tout à la hâte. Je sors du confessionnal, j'y rentre pour le reste de la journée. Ce matin, nous avons confessé des paysans de Clamart, hommes, vieillards, enfants, enlevés par hasard.

### Le P. Bailly à Mayence.

Ils avaient, en effet, lui et le P. Pernet, accompagné nos soldats internés à Mayence et obtenu de s'occuper d'eux. Ce ne fut pas sans peine, car l'administration prussienne ne voulait pas d'aumôniers français. Le P. Vincent de Paul, ému de tant de misères physiques et morales, ne se résignait pas à abandonner ces pauvres malheureux qui avaient grand besoin du réconfort de sa présence, de secours matériels et des consolations de la religion.

Une lettre du secrétaire de l'évêché de Metz, M. le chanoine Thomas, adressée à M. Vrayet de Surcy, oncle maternel du P. Vincent de Paul, explique comment cette autorisation fut obtenue par l'intervention de l'évêque de Metz, M<sup>sr</sup> Dupont des Loges. On remarquera par les dates combien les correspondances étaient lentes

à parvenir à destination, quand elles arrivaient. Cette lettre est en effet du 8 avril 1871 :

Je reçois à l'instant votre lettre du 5 novembre 1870, par laquelle vous me demandez des nouvelles du R. P. Bailly.

Le digne et pieux religieux et un autre Père de l'Assomption ont rendu ici les plus grands secours aux ambulances pendant *tout le temps du blocus*, et, après la capitulation, en ont rendu de plus signalés encore à nos prisonniers détenus à Mayence où, grâce aux recommandations de Monseigneur de Metz, ils ont été pris sous la protection particulière de l'évêque de cette ville, qui leur a même donné l'hospitalité dans son palais et les a ainsi préservés de la proscription lancée dès le début contre tous les aumôniers français qui avaient suivi nos pauvres prisonniers en Allemagne.

Le P. Vincent de Paul eut la satisfaction de distribuer des secours matériels considérables, et il pouvait annoncer dans ses lettres que, sous ce rapport, il était « abondamment pourvu » :

Parti à peu près sans le sou, je n'ai jamais manqué de rien, et j'ai donné abondamment par moments. Nous sommes dans une ville toute française de cœur : Mayence. L'évêque nous a reçus, logés, nourris à sa table; les habitants nous ont donné, par l'aumônier allemand, de grosses sommes pour nos malheureux prisonniers. Monseigneur de Metz nous a remis aussi quelque 100 francs; enfin, Monseigneur de Genève m'a envoyé 500 francs pour nous, et nous annonce une somme plus forte pour nos prisonniers.

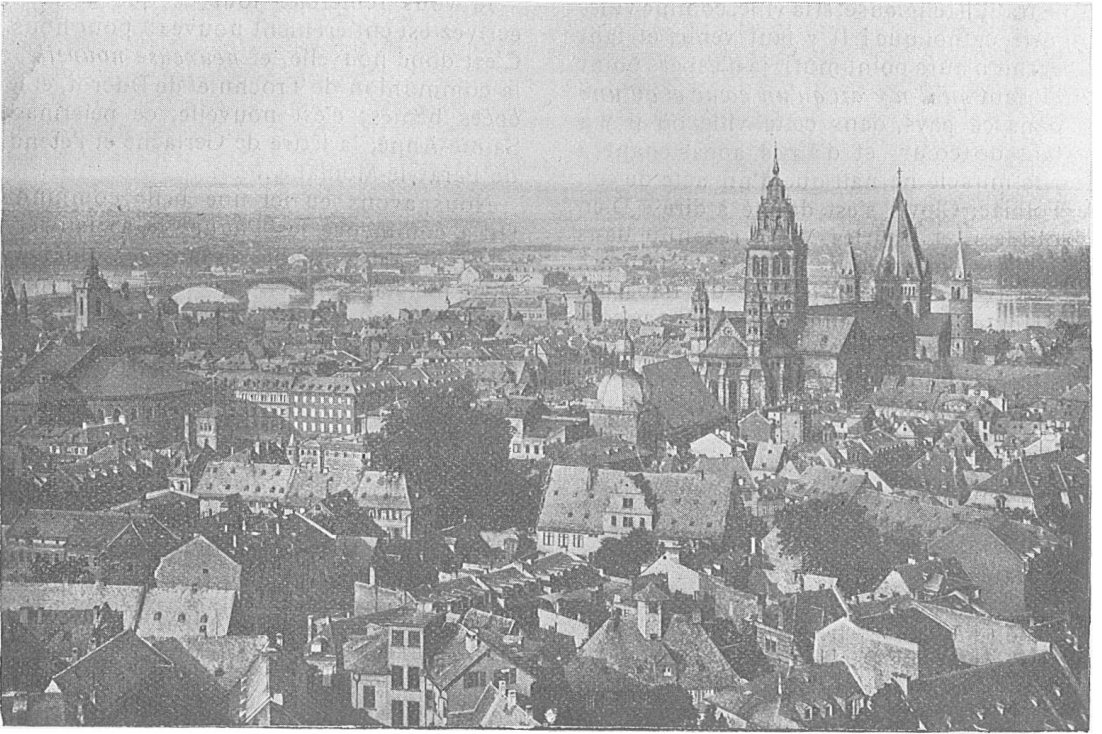
### Le P. Bailly et le P. Pernet confessent jusqu'à 300 soldats par jour.

D'autres lettres nous apprennent les secours religieux, l'énorme et consolant ministère accompli auprès des soldats. Celle-ci en particulier, qu'il écrivait de Mayence à M. de Surcy, en date du 26 décembre 1870 :

Je désire vous entretenir de nos prisonniers et de ce que nous tâchons de faire ici.

Nous les avons donc accompagnés, croyant n'avoir à nous occuper que des mourants. Mais, en arrivant ici, on nous offrit de confesser ceux qui, interrogés par compagnies, répondraient affirmativement. L'aumônier prussien avait déjà proposé à quelques hommes de se confesser, et on devait les amener ce jour-là. Il était très occupé des enterrements; nous le remplaçâmes, et cela continua matin





VUE GÉNÉRALE DE MAYENCE

et soir. D'abord, 30 ou 40 au plus vinrent par séance, puis cela augmenta. Nous ne fîmes plus qu'une séance pour faciliter le service des sentinelles qui accompagnent, et nous avons eu à cette séance 150, 200 et quelquefois 300 hommes. Nous dûmes faire des tours de force à la façon du P. Millériot. Nous les préparons par une petite instruction, et, le lendemain, ils viennent entendre la messe et une petite instruction sur la communion.

Nous avons eu des premières communions à peu près tous les jours : une, deux, trois et même six par jour. Jamais nous n'aurions cru, après cependant nous être occupés des soldats, que notre pays fût dans une situation semblable. Notre œuvre a pris les proportions d'une mission, et d'une mission chez les sauvages, puisque un grand nombre de ces malheureux reviennent pour la première fois depuis la première Communion ou la seconde.

Il y a 95 compagnies, 28 000 hommes. Une fois une compagnie passée, il faut attendre deux mois que son tour revienne. De là de grands regrets des premières compagnies venues en petit nombre; mais le règlement est inexorable, et la faveur accordée ne viendra qu'à son rang.

Le dimanche, nous disons une messe et faisons un petit sermon chacun à environ 2 000 hommes, mais, comme c'est peu pour 28 000, on a ajouté, le mardi et le jeudi, des

cérémonies semblables, et, après notre messe quotidienne de communion, nous avons une messe de *dimanche renvoyé* pour 2 000.

Tel est notre service, il suffit à nos forces. Quand le bon Dieu veut souffler, la moisson devient immense; il soufflera sur la France, il commence par les malheureux, il prendra tout le monde.

Et voilà mes souhaits de bonne année : la conversion de la France. Vous vouliez, cher oncle, y arriver par l'œuvre de l'Agrégation, les bonnes lectures, mettre les choses de l'éternité à la portée de tout le monde. Aujourd'hui, votre idée a été généralisée et modifiée, les anges ont mis la conversion à la portée de bien des gens qui n'y songeaient point. Un tiers de la France est agrégé de cette façon-là : il ont de l'épreuve à gogo, et ce brevage nouveau les sauve.

Ces pensées surnaturelles de la conversion de la France le préoccupent sans cesse, et il y revient dans toutes ses lettres à propos des événements qu'il raconte. Ce fut l'idée dominante de toute sa vie, qui le poussera plus tard aux diverses entreprises de salut social.

Il écrivait à sa cousine, le 22 janvier 1871 :

Savez-vous si, à Paris, l'on a fait quelque

démonstration religieuse, si la ville, comme ville, se montre catholique ? Il y faut venir, et tant que ce fruit n'aura point mûri, je n'espère point la fin. Il faut *qu'il n'y ait qu'un cœur et qu'une âme* dans ce pays, dans cette ville où il y a déjà tant de cœurs et d'âmes appartenant à Dieu. Le miracle ne naît que d'un acte de foi.

A Tolbiac, Clovis s'est décidé à dire « Dieu de Clotilde », et Charles VII a reconnu dans Jeanne d'Arc l'envoyée de Dieu ; Constantin a mis la croix de sa vision en tête du Labarum pour vaincre Rome païenne et ne s'est pas contenté, comme nos généraux chrétiens, de l'imprimer profondément sur son cœur. Ils n'osent pas dire tout haut : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi », parce que cela importunerait les pharisiens, les publicains et même les apôtres. Jésus passe à côté de leur misère sans la guérir, parce qu'il veut qu'on l'appelle. Ah ! si nos chrétiens de Paris pouvaient lire et comprendre ces choses !

De nombreux uhlands traversent Mayence, ce matin. C'est sans doute la « landsturm » qui va combler des vides en France. Notre landsturm, ce sont les anges, et s'il faut que les mille légions du Père céleste nous laissent sur la croix et que nous disions aussi dans l'agonie : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? », notre triomphe ne sera que plus ressemblant à celui de notre divin exemplaire qui a promené sa croix triomphante sur l'univers entier.

Il n'espère de salut que dans le retour à Dieu. Il ne cesse de voir sa main dans tous les événements :

J'ai confiance encore contre toute probabilité. L'heure des grandes calamités est l'heure de Dieu, et si un Dieu, en se faisant petit enfant, a changé la face du monde et retourné les siècles, il pourra et il voudra, je l'espère, nous sauver encore par l'Eglise.

Tout le monde constate ici que Napoléon a tenu son trône jusqu'au jour où il a quitté Rome ; le fil qui le tenait était là-bas ; le comprend-il ? On dit qu'il est d'une grande piété à Cassel. Eh bien ! qu'il aille au ciel. Je crois que son oncle y est.... dans un coin.

Aussi, comme il tressaille à l'annonce de quelque manifestation de foi ! Il écrivait à sa cousine le 26 janvier 1871 :

Je vous remercie, tout ce que vous nous écrivez est entièrement nouveau pour nous.... C'est donc nouvelle, et *heureuse nouvelle*, que la communion de Trochu et de Ducrot, et leurs épées bénies ; c'est nouvelle, ce pèlerinage à Sainte-Anne, la lettre de Gerlache et l'étendard de Paray-le-Monial....

Nous avons eu ici une belle communion. On a commencé les Pâques le 25 janvier. Ce retour invraisemblable de tant de soldats vers Dieu me fait espérer que tant de prophéties qui disent un prochain triomphe de l'Eglise et de la France s'accomplissent en dépit des événements de Paris et de Rome.



M<sup>ER</sup> MERMILLOD  
évêque de Genève

### Le P. Bailly quitte Mayence t va à Genève et à Nîmes.

Les pourparlers de la paix amenèrent des changements. Il quitta Mayence le 7 février, et, au milieu de l'incertitude des vagues nouvelles, il parlait de la paix avec angoisse dans une lettre du 6 février à sa cousine Marie de Surcy :

Je pars demain d'ici pour la Suisse. Je m'arrêterai deux jours à Darmstadt, où je confesserai avec le P. Pernet les prisonniers qui s'y trouvent, et nous nous séparerons. Il ira à Vieux-Leuze (près Tournay), chez M. Bourlet, et j'irai à Genève. Nos prisonniers viennent d'être transportés subitement dans le nord de l'Allemagne ; il en reste à peine 7 000, et nous avons offert à tous notre ministère. Nous aurons encore, je pense, une grande communion demain matin avant le départ, et deux à Darmstadt, notre capitale, où il y a 3 000 et quelques hommes. Mon adresse est donc : M<sup>ER</sup> Mermillod, pour le P. Vincent de Paul Bailly, à Genève. Je ne sais si je resterai à Genève ou dans les cantonnements de Bourbaki, du côté de Berne.

Le P. Vincent de Paul ne séjourna pas longtemps à Genève. Il partit bientôt pour rejoindre le P. d'Alzon à Nîmes, d'où il écrivait, le 2 mars, à sa fidèle correspondante :

Je reçois plusieurs de vos lettres adressées à Mayence, Genève, Nîmes.... Je vous remercie de cet empressement si affectueux que vous avez eu de tenir cette correspondance dans un

temps où l'on est si tenté de se laisser aller à un silence, à un anéantissement complet. Il semble que rien ne doit plus réussir, même les lettres; mais les vôtres prouvent le contraire. Tout ce que vous nous annoncez de Paris, des secours qui y ont été portés, des chagrins qu'on doit s'attendre à y rencontrer, comme aussi les autres nouvelles, nous ont intéressés vivement, au milieu des préoccupations si douloureuses de la vie publique.....

Je ne vous engage point à rentrer à Paris encore, car les nouvelles qu'on donne des émeutes sont terribles. On a noyé plusieurs messieurs dans la Seine devant une foule immense, et les journaux n'en parlent pas; cependant, des témoins oculaires l'affirment. Les gens de Belleville ont besoin des Prussiens. J'ai vu un président d'élection d'un des bureaux de Paris, qui m'affirme aussi que, malgré tous ses efforts, il n'a pu empêcher les assesseurs du bureau, en recevant les bulletins, de substituer aux listes honnêtes celle qui a passé; le sol était jonché des listes rejetées ainsi par eux sous la table. Au dépouillement, l'audace des substitutions fut encore plus grande; le citoyen lisait carrément sur les listes les noms que vous savez: cela console un peu.

### Il rentre à Paris le premier jour de la Commune.

En dépit des conseils de prudence qu'il donnait aux autres, lui-même n'eut rien de plus pressé que de rentrer à Paris et d'aller se jeter dans la fournaise. Il y arriva le 18 mars, premier jour de la Commune, pendant que commençait la guerre civile et que les fédérés fusillaient à Montmartre les généraux Thomas et Lecomte. On arrêtait les prêtres, et il fut obligé de prendre un habit civil.

Le P. Picard le rejoignit le 22 mars. Il quitta Nîmes, où le P. d'Alzon l'avait convoqué, aussitôt qu'il apprit les horreurs dont Paris était le théâtre. A son arrivée, les gardes nationaux qui faisaient les

arrestations à la gare ne les virent pas, grâce à quelque honnête garde national qui s'empressa de dire aux autres: « Ce compartiment est visité. » Le danger était de tous les instants, ce qui n'empêchait pas le P. Vincent de Paul et les autres Pères de se prodiguer pendant ces jours d'horreur. On peut dire qu'ils n'échappèrent à la mort que par miracle.

M. Bernard Bailly les engageait vivement à quitter Paris. Ses propositions furent accueillies avec mauvaise humeur, même avec indignation par le P. Vincent de Paul, qui s'y opposait, disant qu'on voulait lui enlever la rare chance du martyre qu'il avait sous la main.

Il écrivait la même chose à sa cousine, le 23 mars:

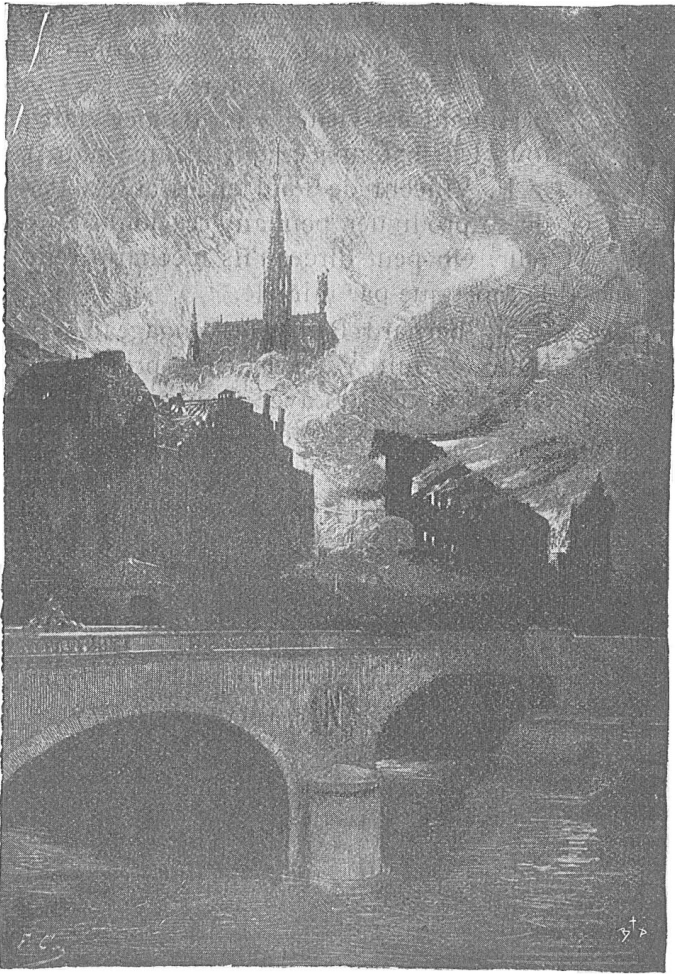
S'ils veulent nous couper le cou, ce serait, pour des prêtres tués en haine de la religion, un heureux sort.

Cependant, Paris était au pouvoird'une bande d'insurgés. L'armée, revenue de l'exil, s'organisait à Versailles sous le maréchal de Mac-Mahon et s'appropriait à enlever Paris aux fédérés. C'était un nouveau siège à subir. Le 3 avril, la lutte s'engage; le canon, la mitraille font rage pendant des semaines. Les maisons religieuses, les églises sont pillées; les religieux et les prêtres sont traqués comme des bêtes fauves. C'était partout la stupeur.

Le P. Picard travailla à la délivrance de M<sup>sr</sup> Darboy, archevêque de Paris, mais il ne devait réussir qu'à faire relâcher M<sup>lle</sup> Darboy, arrêtée avec son frère, et cela par l'intermédiaire de deux Polonaises, femmes de cœur et d'un dévouement qu'aucun péril n'étonnait. Dombrowski, un des « généraux » exotiques de la Commune,



M. BERNARD BAILLY,  
Ensigne de vaisseau (1863).



LES HORREURS DE LA COMMUNE : LA SAINTE-CHAPELLE  
AU MILIEU DES FLAMMES DU PALAIS DE JUSTICE  
(Dessin de CHIFFLARD.)

avait reçu des services personnels de l'une d'elles pendant l'insurrection polonaise. Cette personne, d'une intrépidité extraordinaire, lui avait même servi d'aide de camp, en Pologne, pendant la guerre de l'indépendance : de là l'influence qu'elle exerçait sur le général.

Le P. Picard mit ces dévouements à contribution pour sauver les Dames de l'Assomption, dont le couvent d'Auteuil fut envahi et perquisitionné plusieurs fois par les fédérés. Elles purent, protégées par Dombrowski, se réfugier à Saint-Denis.

Le P. Vincent de Paul, qui partageait tous les travaux et tous les périls du P. Picard, écrivait à sa cousine le 14 avril :

Les moyens de Dieu, quand il lui plaît de nous récompenser ou de nous châtier, sont

bien extraordinaires ; c'est la déroute la plus prodigieuse de toutes les sagesse humaines. M. Thiers et les autres doivent faire à ce sujet de tristes réflexions ; que n'en font-ils de complètes ! On ne doit guère, au delà de notre mur, concevoir la folie de notre ville dans ce combat inégal et absurde autant que criminel ; mais, ce qui est plus extraordinaire, c'est que cette folie n'existe pas, à proprement parler ; ce sont des gens presque sensés qui disent : « Nous faisons une sottise, mais comment faire autrement ? »

La centralisation a tellement pulvérisé la société que toute association de commerçants, d'industriels, d'artistes, de bienfaits, de justice, de finance ou d'autre chose — je ne parle pas de l'ordre religieux, que tous les partis ont expulsé de la société, — aucune association ne peut protester, se grouper, parler. Dans ce système, cent mille bonnes volontés sont paralysées par quelques brigands qui ont saisi le manche, et dix millions, cent millions seraient saisies de la même façon, comme un même cocher conduit un cheval, deux chevaux, dix chevaux. Et si l'on objecte que les honnêtes gens pourraient à leur tour prendre [par la violence] ce manche de l'Administration centrale, il est simple de voir que, cet acte étant un crime, il est toujours accompli par des criminels, et que, pour arriver à renverser ces criminels, les honnêtes gens cherchent plutôt les gendarmes que les conjurations et les sociétés secrètes.

Quoi qu'il en soit des causes de notre malheur, il demeure immense, et pour Paris il est irréparable.... Présentement on ne nous tourmente pas. On ne prendra, dans tous les cas, que nos personnes, car nous n'avons plus le sou. D'autre part, les prisons sont bien remplies pour contenir nos personnes. Cependant le P. Millériot, Jésuite, a été arrêté, il y a deux jours, au Luxembourg, pendant qu'il causait avec un de nos amis ; et chaque jour ils augmentent la communauté de Mazas d'un ou deux prêtres.

On finit cependant par faire évader le P. Bailly, qui s'établit à Versailles, au couvent de Grandchamp. Quelques jours plus tard, le P. Picard le rejoignait, conduit par M. Bernard Bailly, à travers de grands périls, et, le 20 mai, le P. Vincent de Paul écrivait de Versailles à sa cousine :

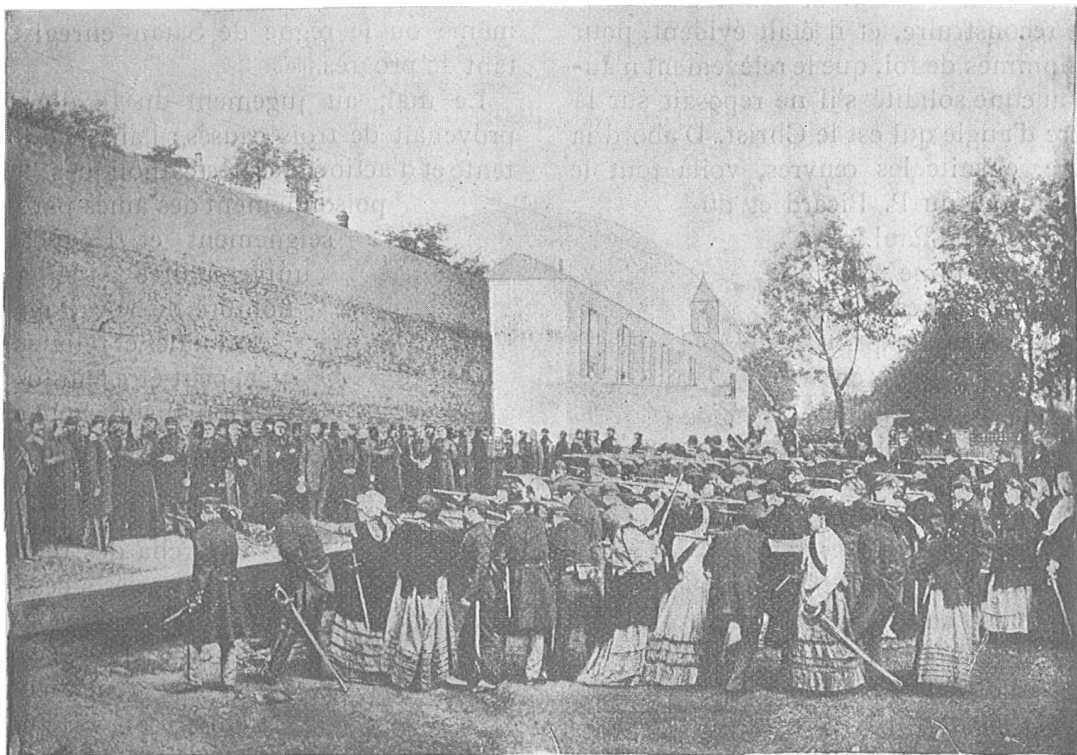
Je m'empresse de vous annoncer que Bernard m'a conduit ici, hier soir, le P. Picard. Tout s'est donc bien passé. La grande explosion du Champ de Mars a brisé les vitres rue François-I<sup>er</sup> et ébranlé les habitants sans leur faire aucun mal.... Au milieu du désastre universel, le bon Dieu veille sur nous tous; restons plus que jamais en ses mains.

M. Bernard ajoute en *post-scriptum* :

Le P. Vincent de Paul vous dit comment le ciel a béni mon expédition. Je suis allé à Paris et j'en suis sorti, emmenant le P. Picard. Le P. Vincent de Paul, déjà parti, m'a épargné le plaisir que j'aurais eu en l'accompagnant. Vous

connaitrez plus tard ces aventures et celles des Dames de l'Assomption. Elles sont inouïes et ne peuvent être comparées qu'aux miennes maintenant.

Le séjour du P. Vincent de Paul à Versailles, si court qu'il fut, ne s'écoula pas dans le désœuvrement. « Il était incapable de se tenir tranquille », remarque son frère; il se lança aussitôt dans une œuvre naissante — les « Orphelins de la guerre » — et devint le fac-totum de M<sup>me</sup> Thiers, qui en avait accepté la présidence. Il continua à s'en occuper après la Commune jusqu'en



MASSACRE DE 62 OTAGES, LE 25 MARS 1871, A 4 HEURES DU SOIR, RUE HAXO, A BELLEVILLE

1873 et il eut longtemps avec la présidente des séances quotidiennes et prolongées.

Il suivit l'armée de Versailles dès qu'elle eut franchi l'enceinte de la capitale. Le 22 mai, il était dans les rues de Paris, où on se battait avec fureur. Il ne put atteindre la rue François-I<sup>er</sup> que le lendemain. Il pénétra, avec son frère Bernard, à Auteuil, dans le couvent des Dames de l'Assomption, fort abîmé par le dernier siège, car il avait été occupé par les communards dont le drapeau rouge flottait au sommet de la maison avait servi de cible au canon des

Versillais. Ils y trouvèrent une vingtaine de fédérés blessés qui, n'ayant pu fuir, étaient fort inquiets sur leur sort. Le P. Bailly les rassura et les confessa tous.

Il fut témoin, les jours suivants, des derniers soubresauts de la Commune, de l'incendie de Paris et de toutes les horreurs de la lutte fratricide. « Notre chapelle de la rue François-I<sup>er</sup>, écrivait le P. Picard, le 26 mai, a passé inaperçue au milieu des splendeurs du quartier : on a pu continuer le mois de Marie. » Sa modestie et sa pauvreté avaient été sa sauvegarde.

# CHAPITRE VII

## MAGNIFIQUE FLORAISON D'ŒUVRES

### Importante réunion. Vastes projets.

Au sortir du chaos où la guerre et la Commune avaient plongé la France, il fallait tout reconstruire, et il était évident, pour les hommes de foi, que le relèvement n'aurait aucune solidité s'il ne reposait sur la pierre d'angle qui est le Christ. D'abord la prière, ensuite les œuvres, voilà tout le programme du P. Picard et du P. Vincent de Paul.

Ce programme avait été élaboré à Nîmes par le P. d'Alzon et ses principaux religieux, en Conseil de Congrégation, dans une réunion importante et féconde qui se tint au lendemain de l'armistice (fin février et commencement de mars) et qui peut être considérée comme le germe d'où va sortir la magnifique floraison d'œuvres que nous admirerons bien tôt.

Nous avons vu qu'en quittant Mayence le P. Vincent de Paul s'était rendu à Nîmes.

En effet, après l'armistice, les religieux qui avaient suivi les captifs en Allemagne, ceux qui avaient été jetés en Belgique après Sedan, et ceux de Paris, avaient été convoqués par le P. d'Alzon à Nîmes. Ils se trouvèrent tous réunis autour de leur fondateur et Supérieur général à la fin de février 1871.

Les circonstances étaient graves. Les désastres moraux menaçaient d'être plus

terribles que ceux de l'envahissement, et le P. d'Alzon demandait qu'on fit au plus vite un plan de bataille pour faire triompher le règne social de Jésus-Christ à l'heure même où le règne de Satan enregistrait tant de progrès.

Le mal, au jugement du P. d'Alzon, provenait de trois causes : l'absence d'entente et d'action chez les catholiques ; l'empoisonnement des âmes par l'enseignement et l'éducation universitaires ; le petit nombre de vocations sacerdotales et religieuses, et peut-être leur formation insuffisante dans les luttes actuelles.

Sous l'inspiration du P. d'Alzon, on chercha des remèdes appropriés à ces trois sortes de maux, et on les trouva.

Pour remédier au premier, on résolut de constituer une Ligue, dont le but serait une affirmation courageuse des droits de Dieu sur l'individu et sur la société, en luttant contre la Franc-Maçonnerie et la Révolution, qui divinisent les droits de l'homme, et en suscitant partout des œuvres foncièrement catholiques, principalement dans la classe ouvrière. De l'idée de cette Ligue sortira l'*Association de Notre-Dame de Salut* que le P. Picard organisera bientôt à Paris et qui prendra corps sous sa forte impulsion.

Pour remédier au second mal, l'Université, on résolut d'entreprendre aussitôt



Phot. Crespon.  
LE P. D'ALZON

une campagne pour revendiquer la liberté de l'enseignement supérieur, semblable à celle qu'on avait menée naguère pour revendiquer la liberté de l'enseignement secondaire, et on ressuscita, séance tenante, la *Revue de l'Enseignement chrétien*, dont le premier numéro parut au mois de mai, en pleine Commune. Cette nouvelle série n'eut pas moins de succès que la précédente : elle groupa les bonnes volontés, les enflamma de son souffle ardent, rendit possible le *Congrès de l'Enseignement* qui se réunit à Paris pour la première fois en 1872, triompha de tous les obstacles et couronna sa lutte par l'obtention de la liberté désirée. Après de si brillants états de service, elle disparut.

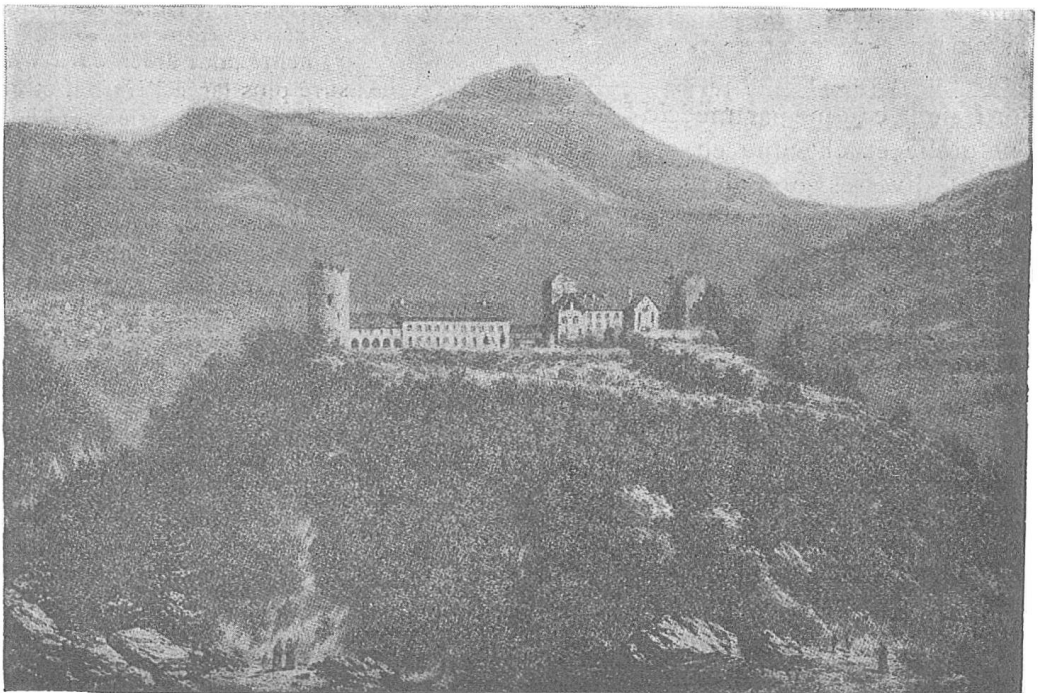
Pour remédier au troisième mal, l'absence de vocations, on résolut la création des *alumnats*, œuvre d'enseignement *sui generis*, connue sous le nom d'*Œuvre de Notre-*

*Dame des Vocations*, qui débuta quelques mois plus tard sur la colline de Notre-Dame des Châteaux, près de Beaufort (Savoie), et qui produit depuis cette époque d'excellents résultats.

Nous parlerons surtout ici du premier remède : la Ligue dans son action en faveur des ouvriers, et particulièrement de la forme qu'elle revêtit sous le nom d'*Association de Notre-Dame de Salut*, dont l'appui fut si précieux à l'*Union des associations ouvrières catholiques*. C'est à ce mouvement d'œuvres que le P. Vincent de Paul fut plus directement mêlé, à Paris. Il ne se désintéressa pas cependant des autres ramifications de la Ligue, il leur prêta même un concours généreux ; mais la *Revue de l'Enseignement chrétien* et l'œuvre des *Alumnats* furent plus particulièrement, à Nîmes, la part du P. d'Alzon, du P. Emmanuel Bailly et des professeurs du collège.



LE P. BAILLY  
VERS 1872



LE PREMIER ALUMNAT ASSOMPTIONISTE (N.-D. DES CHATEAUX EN SAVOIE)

Quand les divers moyens de salut et de relèvement social eurent été débattus entre ces hommes de foi que présidait le P. d'Alzon, le P. Picard, sous l'autorité et la direction de son Supérieur général, rédigea lui-même le programme de cette vaste *Ligue*. Il s'agissait d'organiser les catholiques pour la défense de l'Eglise et de créer des œuvres pour rechristianiser la France. On y prévoyait même l'emploi de moyens très modernes : « La presse doit devenir un levier pour le bien », déclarait ce programme.

L'action sur les classes ouvrières paraissait alors l'entreprise la plus urgente. On en fut encore plus convaincu, quelques semaines plus tard, après la Commune, qui avait donné le spectacle du délire criminel du peuple pendant les sanglantes journées de mai. Avant toutes choses, il fallait atteindre l'ouvrier et lui infuser ce qui lui manquait surtout : la foi et les pratiques chrétiennes. La première pensée fut donc de susciter d'abord une association de prières et d'œuvres ouvrières catholiques, d'où sortiraient, comme par une éclosion naturelle et chacune en son temps, les diverses organisations alors à peine entrevues : mouvement de foi et de pénitence pour le pays, pétitions pour les droits de Dieu et de l'Eglise, Congrès de l'enseignement, secours aux écoles libres et aux patronages, Congrès des associations ouvrières catholiques, Pèlerinages nationaux, œuvres de presse, etc.

### Les premiers germes de l'Association de Notre-Dame de Salut.

Ces diverses préoccupations apostoliques de relèvement chrétien mûrirent, sous le souffle ardent du P. Picard, parmi les religieux qui composaient la communauté de la rue François-I<sup>er</sup>, en cette fin d'année

1871, et elles aboutirent d'abord à une humble association de dames que le P. Picard enflamma de son zèle, et qui se proposa tout d'abord de former une « caisse » des œuvres ouvrières. Que ce fut le but primitif, il n'y a aucun doute : le P. Vincent de Paul, le rapporteur de tant de Congrès, s'en est expliqué plusieurs fois, notamment dans un rapport du mois d'avril 1874, à l'Assemblée générale des Comités catholiques tenue à Bourges les 7, 8, 9, 10 et 11 avril 1874 :

L'idée de l'*Union* [des Associations ouvrières catholiques] a paru si belle à un groupe de femmes chrétiennes, que, ne pouvant participer directement aux œuvres de salut social pour les ouvriers, elles ont décidé, à l'occasion de la fondation de l'*Union*, de constituer une association bien connue : l'*Association de Notre-Dame de Salut*, destinée à former une Caisse des œuvres ouvrières.

Cette même Association a demandé aussi le salut social par la prière sociale, et ses membres ont répondu avec tant d'empressement, qu'on a cru souvent qu'elle était d'abord une œuvre de prières; non, Messieurs, elle est avant tout une quête permanente pour aider dans une mesure plus large l'*Union*, et ensuite toutes les œuvres ouvrières; oui, toutes, mais surtout celles qui commencent.....

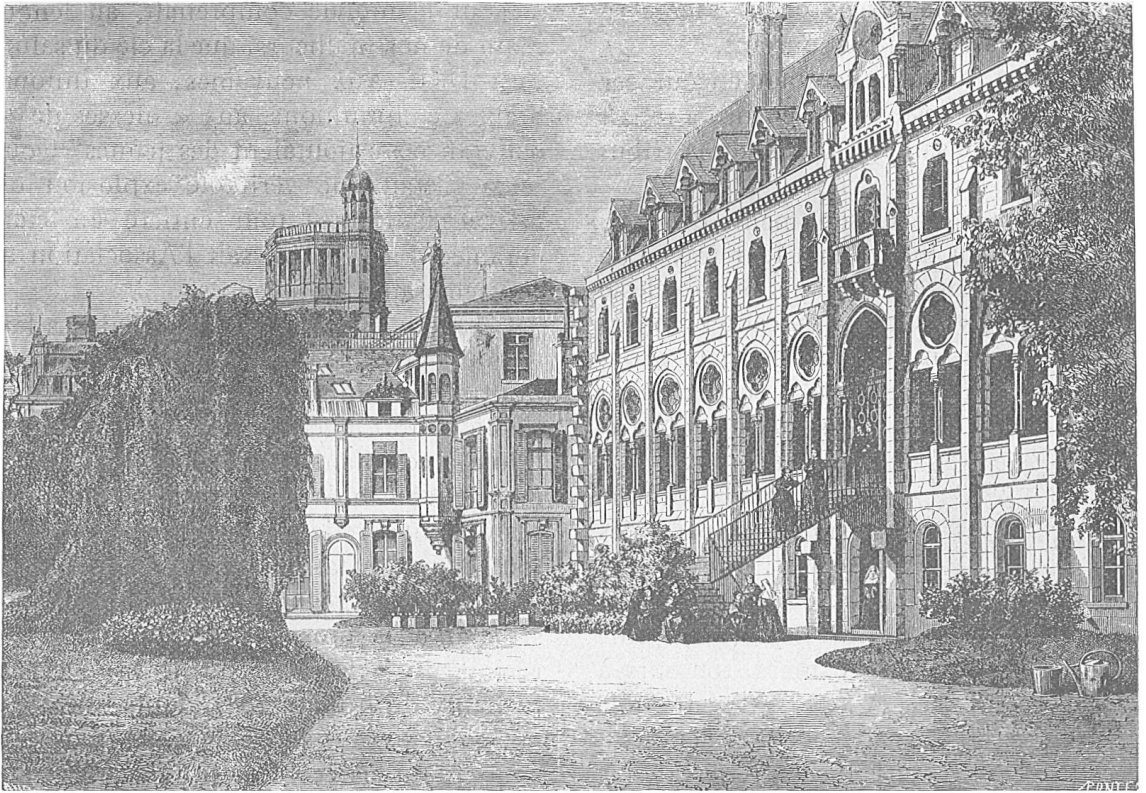
On ne pouvait, en effet, se borner à promouvoir des secours matériels, surtout dans une association composée de dames dont l'élévation naturelle de la pensée semble particulièrement apte à comprendre l'efficacité des moyens surnaturels. La prière, seule capable de faire descendre sur la terre le salut qui vient du ciel, devait être à la base de tout. Et le P. Picard assigna comme but à l'Association le *salut* de la France par la *prière* et la *moralisation des ouvriers*.

Ce projet s'élabora, dans le courant de 1871, entre les religieux du couvent de la rue François-I<sup>er</sup> et quelques dames dévouées qui suivaient avec docilité les directions du P. Picard. Et l'on se mit à l'œuvre avec



LE P. PICARD





MAISON-MÈRE DES AUGUSTINES DE L'ASSOMPTION, A PARIS-AUTEUIL

le concours des Dames Augustines de l'Assomption.

La première réunion se tint à Auteuil, dans une vaste salle de leur couvent, le 24 janvier 1872, car la petite résidence de la rue François-I<sup>er</sup> n'offrait pas un local assez vaste pour contenir le nombre relativement considérable de personnes que le P. Picard avait enrôlées. De plus, beaucoup de ces associées étaient des Enfants de Marie qui avaient fait leur éducation au pensionnat d'Auteuil et étaient depuis longtemps sous la direction du P. Picard, confesseur de ce même pensionnat. Les Dames de l'Assomption elles-mêmes s'intéressaient vivement à l'œuvre.

Cette première réunion fut présidée par le P. Vincent de Paul, en l'absence du P. Picard, qu'une crise de santé avait éloigné de Paris; mais le fondateur était bien représenté par son lieutenant, et restait toujours, quoique absent, l'âme de l'Association. Après avoir exposé le but poursuivi, le P. Bailly mit en délibération

le vocable sous lequel on désignerait l'Association.

On avait encore sous les yeux les dévastations de la fureur révolutionnaire, et dans ce couvent d'Auteuil que n'avaient pas épargné les boulets du siège ni ceux de la Commune se trouvait une antique statue de la Sainte Vierge qui souriait malgré les outrages que les communards lui avaient infligés.

#### Notre-Dame de Salut.

Cette statue avait été achetée, vers 1855, chez un marchand d'antiquités, pour orner le collège des Augustins de l'Assomption, à Clichy-la-Garenne, et transportée au couvent d'Auteuil après la fermeture de cet établissement. Et voici quelle était sa légende. Elle aurait été sculptée pour la porte de la crypte de la Sainte-Chapelle. Dans Scott, en 1304, passant devant elle au moment où il allait défendre sa thèse de l'Immaculée Conception, se serait agenouillé pour lui demander aide et assis-

tance, et alors le visage de la Vierge se serait incliné vers lui en souriant.

La Vierge au sourire semblait encourager la confiance de ses enfants et dire à tous : « Je serai votre salut au temps de la tribulation. »

On s'inspira de ces sentiments d'espoir, et, comme pour mettre tout leur travail de résurrection entre les mains de la céleste Protectrice, les associées, en cette première séance, décidèrent de donner à leur groupement le nom consolant et encourageant d'Association de Notre-Dame de Salut.



NOTRE-DAME  
DE SALUT

Un grand enthousiasme s'empara des associées. Une seconde réunion eut lieu le 8 février, une troisième le 6 mars, toujours à Auteuil, et cette fois sous la présidence du P. Picard. Rendez-vous fut donné pour une messe solennelle le 19 mars. Descirculaires furent lancées dans toute la France, et, à peine née, l'Association prit une extension merveilleuse. Sous l'impulsion du P. Picard, elle résolut de se dévouer au salut du pays par les prières publiques et les œuvres

sociales d'inspiration hardiment religieuse, en rendant à Dieu sa vraie place dans la société. Elle suscita des manifestations de foi, des neuvaines, des pèlerinages, des souscriptions. Des Comités diocésains se formèrent, un Conseil central s'organisa, avec le P. Picard pour directeur et le P. Bailly pour secrétaire général, et, dès cette première année 1872, soixante-quatorze archevêques et évêques approuvèrent la nouvelle Association (1).

Tout le monde comprenait, au lendemain de nos malheurs, que la clé du salut, c'est Dieu. Aux neuvaines, aux innombrables communions, aux « messes de la délivrance » s'ajoutaient des jeûnes rigoureux. C'était une véritable explosion de foi, et la France tout entière en était ébranlée. Pie IX bénissait l'Association et l'enrichissait d'indulgences.

Ce mouvement si extraordinaire allait toujours grandissant et prenait des formes multiples. Il finit par inquiéter les pouvoirs publics, qui jugèrent bon de mettre un terme à ces manifestations en 1877. Il est remarquable qu'à partir de ce moment le relèvement chrétien, ou même le relèvement tout court de la France fut enrayé pour faire place au règne de l'anticléricalisme, si fatal à la prospérité nationale. « Le régime du Seize-Mai, dit le rapport du P. Bailly du 6 mars 1887, douta que Dieu pût poursuivre le succès, et cette action de la prière fut brisée par la prudence de ceux qui avaient reçu une aide du ciel pour parvenir. »

Mais nous n'avons pas à raconter ici l'histoire détaillée de l'Association, qui ressemble à ce que les chroniques du moyen âge ont de plus merveilleux dans le surnaturel. Il nous faudrait pour cela reproduire les rapports annuels, si vivants, si originaux, si pétillants de verve, où le P. Bailly rendait compte des travaux et des progrès de l'Association.

### Union des Associations ouvrières catholiques.

Les œuvres ouvrières étaient aussi dans le programme de Notre-Dame de Salut, et même elles tenaient, grâce aux circonstances de la fondation, la première place dans son plan primitif. Le P. Vincent de Paul les avait toujours aimées. Il s'y était donné, dès sa première jeunesse, avec un

secrétaire; M<sup>me</sup> Morillon, trésorière; M<sup>me</sup> Février, M<sup>lle</sup> Marguerite Auber et M<sup>lle</sup> Marie de Surcy, vice-secrétaires; M<sup>lle</sup> Cécile Morillon, vice-trésorière; M<sup>mes</sup> de Bacques, de Baudicour, vicomtesse de Chambrun, Deguerry, Dumont, Laforest, comtesse de Lastic, Linder, Monnier, Patten, Ernest de Ribes, comtesse de Rutty, M<sup>lle</sup> Claire de Fabrias, Lemaître et Miss Moriss, conseillères. — Directeur, le P. Picard; secrétaire général, le P. V. de P. Bailly.

(1) Le premier Conseil central était ainsi constitué en 1872: M<sup>me</sup> la duchesse d'Estissac, présidente (décédée le 28 septembre 1905); M<sup>me</sup> Gossin, vice-présidente; M<sup>me</sup> Auber,

zèle communicatif et qui avait suscité des imitateurs. En s'occupant des patronages,



LA PREMIÈRE PETITE CHAPELLE  
DE N.-D. DE SALUT (PARIS, 8, RUE FRANÇOIS-1<sup>er</sup>)

des Conférences de Saint-Vincent de Paul, dont il avait été secrétaire général entre 1857 et 1860, et de différentes autres œuvres populaires, il avait senti le besoin d'un lien entre ces diverses institutions pour obvier aux périls de l'isolement, et il rêvait depuis longtemps de réunir les différentes œuvres ouvrières, patronages, cercles, Sociétés de secours mutuels, etc., par une organisation centrale qui donnerait à toutes une impulsion salutaire et des secours. Il voulait constituer une Fédération des œuvres.

Ce fut à Nevers (septembre 1871), en un Congrès d'œuvres de jeunesse et d'œuvres ouvrières, auquel assistait le P. d'Alzon, que l'*Union* de ces œuvres fut créée. Le P. Vincent de Paul en fut aussitôt le secrétaire général (novembre), en rédigea presque seul le Bulletin, en prépara les Congrès, eut à ces assemblées un rôle prépondérant, en fut la cheville ouvrière.

C'est ce que constate le Bulletin de l'*Union* (janvier 1913), dans un article que consacre au P. Vincent de Paul M. l'abbé Anizan, un des membres les plus influents du Bureau actuel de l'*Union*. Nous citons :

Nous ne voulons pas revenir sur des détails déjà redits et connus de tous, mais nous estimons que l'*Union* des œuvres ouvrières catholiques doit un hommage particulier à celui qui fut, parmi ses premiers membres, l'un des plus actifs et dont le cœur lui resta le plus fidèle jusqu'à la fin.

C'était à la suite de la guerre de 1870 et de la Commune; un certain nombre de prêtres et de catholiques intelligents et ardents comprirent le rôle que pouvaient jouer, pour le relèvement du peuple ouvrier de France, les œuvres ou associations ouvrières catholiques.

Ils se réunirent en Congrès à Nevers et décidèrent la fondation d'une grande Fédération d'œuvres à laquelle ils donnèrent le nom d'*Union* des associations ouvrières catholiques.

Un Bureau central fut constitué à Paris en novembre 1871. On pria M<sup>gr</sup> de Ségur d'en accepter la présidence.

Le P. Vincent de Paul Bailly, alors âgé de trente-neuf ans, et délégué sans doute par l'illustre fondateur de sa famille religieuse, le P. d'Alzon, qui avait été l'un des congressistes les plus écoutés de Nevers, fut choisi comme secrétaire. Il se donna à ses nouvelles fonctions avec un zèle et une intelligence qui ne contribuèrent pas peu au succès de la jeune *Union*.



LA CHAPELLE ACTUELLE DE NOTRE-DAME DE SALUT  
(PARIS, 8, RUE FRANÇOIS-1<sup>er</sup>)

Nous avons sous les yeux ses premiers rapports, tout débordants d'une verve, d'une originalité et d'une clarté qui pouvaient faire présager déjà le futur MOINE de la Croix.

M<sup>re</sup> DE SÉGUR

En son premier compte rendu, au Congrès de Poitiers, en 1872, parlant de la publication du *Moniteur des Jeunes Ouvriers*, il remercie les 2 500 abonnés, mais ajoute : « C'est encore trop peu pour une telle publication, et je vous dirai, comme saint Vincent de Paul parlant d'autres enfants : « Or sus, voulez-vous qu'il vive ou qu'il meure ? Qu'il vive ! Alors, ne lui ménagez pas le lait des abonnements. Il en faut encore autant ! » Parlant ensuite de la situation financière : « Vous aviez décidé que nous serions riches ; c'est le souhait que les fées forment sur le berceau des nouveau-nés. Le vôtre, Messieurs, n'a pas été accompli. Nous sommes restés pauvres. »

Pendant, il restait en caisse avant le Congrès un excédent de 1 200 francs. « 1 200 francs, ajoute-t-il, ce sont les appointements, d'un sous-lieutenant, ce sont aussi les frais généraux d'un Congrès. Donc, nous n'avons pas enfoui notre talent, la caisse est creuse. »

Une autre année, il décrit l'arrivée des congressistes : « Vous accouriez, Messieurs, de toutes parts, vous tombiez des coches, vous débordiez des omnibus ; chaque train versait sur la ville un flot nouveau de congressistes, et chacun, affairé, empressé, s'orientait vers sa cellule. C'est ainsi que les abeilles, au soir d'une chaude journée, apportent tumultueusement un nombreux butin qu'elles vont emmagasiner. Aux mains de celui-ci, les anges contemplent un Bureau diocésain.....; cet autre, entouré d'un Cercle ouvrier comme d'une auréole, porte en ses mains des Comités et des états-majors pleins de vaillance ; un bon prêtre amène, cachés dans son cœur, ses cent, deux cents, trois cents patronnés, etc. »

On ajouta bientôt à son titre de secrétaire du Bureau central celui de vice-président de l'*Union*, et ce fut alors qu'à diverses reprises il dut suppléer M<sup>re</sup> de Ségur. Au Congrès de Reims, il présenta l'*Union* au cardinal Langénieux et prit place au Bureau de plusieurs Commissions.

Mais la Providence le destinait à la grande œuvre de la presse, et il dut, pour suivre cette

impulsion qui devait être si féconde, abandonner à d'autres mains le travail intense que lui donnait le secrétariat de notre Bureau central.

Il resta cependant attaché et dévoué à l'*Union*.

Ces dernières années même, il avait repris avec joie sa place au Bureau central, dont il suivait les réunions. Il prit une part active au Congrès de Valence et y soutint, avec une ardeur toute juvénile, la cause de la Communion fréquente dans le peuple.

Les œuvres de la presse, et spécialement celle du journal populaire catholique, restèrent cependant sa préoccupation et sa spécialité. Il eût voulu la voir plus soudée à toutes les œuvres populaires. Aussi, lors de nos réunions de mars 1911, que sa santé ne lui permit pas de suivre entièrement, adressa-t-il ses félicitations enthousiastes et l'expression de sa joie à celui qui y avait traité la question qui lui tenait au cœur : « la presse et les œuvres ».

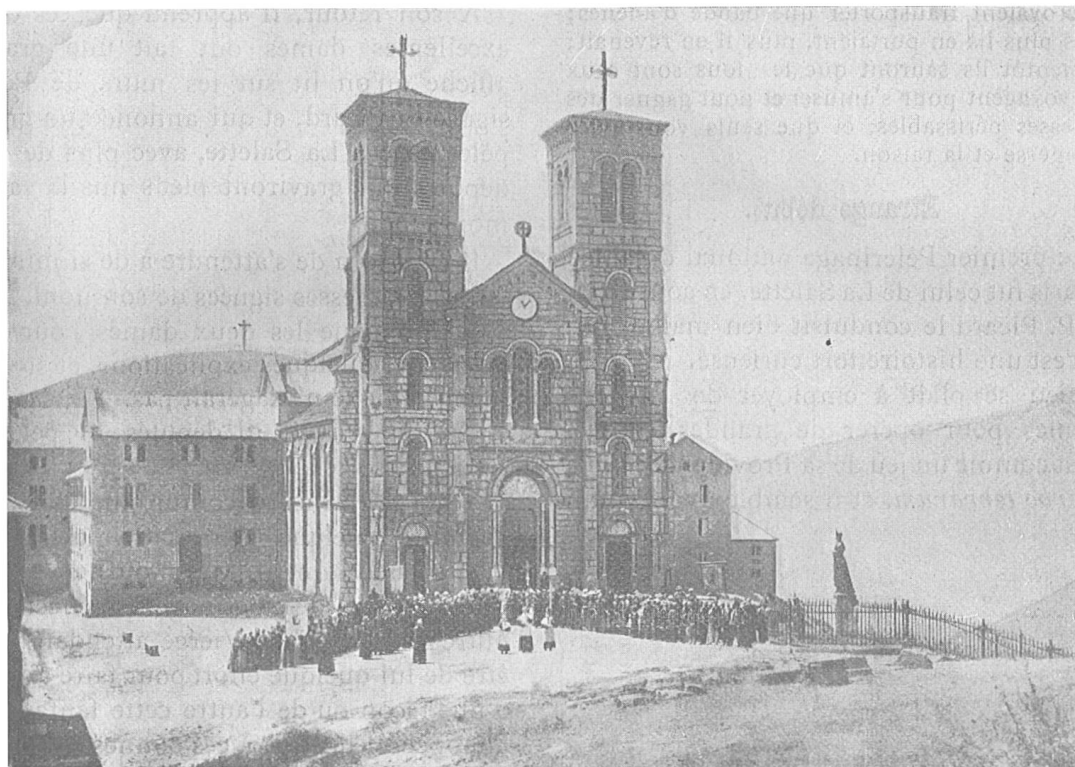
Dieu sait le bien que le P. Vincent de Paul Bailly a semé dans les classes populaires de France par ses grandes œuvres de presse et par ses pèlerinages de prière et de pénitence.

A l'œuvre de l'*Union* il a consacré les prémices de son apostolat populaire. Il y a, du reste, puisé en partie, et c'est notre honneur, des



LE P. BAILLY (1875)

inspirations pour son action future. Il lui a toujours conservé, en tous les cas, ses plus touchantes sympathies, et l'une des meilleures joies de ses dernières années, quand la persé-



NOTRE-DAME DE LA SALETTE — ÉTAT ACTUEL

cution des impies s'acharna à lui infliger de douloureux loisirs, fut de s'associer de nouveau à son action. L'*Union* n'oubliera jamais ce qu'il a fait pour elle, et il restera toujours au premier rang dans le nécrologe de ses fondateurs et de ses plus fidèles amis.

### Pèlerinages.

Un autre résultat de l'Association de Notre-Dame de Salut, et non le moins étonnant de tous, fut l'œuvre des Pèlerinages nationaux. Dans cette œuvre où le P. Picard donnait l'impulsion, l'organisation, la vie, le P. Vincent de Paul n'eut qu'un rôle secondaire, mais d'une grande activité. Il est de toutes les réunions, de toutes les manifestations, prend souvent la parole, excite les bonnes volontés, se multiplie de mille manières, conduit souvent des groupes; enfin, c'est un lieutenant infatigable et toujours sur la brèche. Surtout il contribua au succès par ses articles toujours nouveaux, étincelants de verve, qui créaient de l'enthousiasme.

Le but de ces pieuses manifestations était de joindre la mortification à la prière, de

braver le respect humain et de provoquer des actes de foi publics et collectifs qui peuvent seuls sauver un pays.

Le projet était hardi, paraissait téméraire à beaucoup; mais on osa. Les trains furent réquisitionnés et se remplirent de pèlerins. Le P. Vincent de Paul exultait à voir ces processions d'un nouveau genre traînées par des locomotives, et chantait les conquêtes de la science mises au service des conquêtes de la religion. Il fut toujours préoccupé de transformer les applications scientifiques en humbles servantes de la foi, et il savait entrevoir en tout nouveau progrès de la science un nouveau moyen d'apostolat. Il disait aux associés du Salut, le 6 mars 1887 :

Discipliner les locomotives pour cette besogne nouvelle, n'était-ce pas plus que ce que le Sauveur avait accordé, à Bethphagé, à ses disciples, pour l'ânesse et l'ânon ? « Allez, leur avait-il dit, déliez audacieusement, et si le propriétaire s'étonne, dites : Le Maître en a besoin. » Allez, vous fut-il dit, chauffez les machines, attachez-les aux wagons et roulez; le Maître en a besoin. Les gens du chemin de fer riaient;

ils croyaient transporter une bande d'aliénés; mais plus ils en portaient, plus il en revenait; et bientôt ils sauront que les fous sont ceux qui voyagent pour s'amuser et pour gagner des richesses périssables, et que seuls vous aviez la sagesse et la raison.

### Étrange début.

Le premier Pèlerinage national organisé à Paris fut celui de La Salette, en août 1872. Le P. Picard le conduisit bien malgré lui, et c'est une histoire fort curieuse.

Dieu se plaît à employer des moyens infimes pour opérer de grandes choses. C'est comme un jeu de sa Providence : *ludit in orbe terrarum*, et il semble avoir voulu



M. BOURNISIEU

jouer avec les difficultés pour la création des Pèlerinages nationaux.

Deux personnes, recommandables par leur piété et leur rang social, beaucoup moins par leur esprit pratique, se présentèrent un jour au P. Picard, sous les auspices de l'abbé Thédénat, jeune vicaire de Paris, et lui demandèrent de vouloir bien consentir à prêter son nom pour un pèlerinage à Notre-Dame de La Salette qu'elles désiraient lancer.

Le P. Picard répondit qu'avant toutes choses il ne voulait prendre aucune responsabilité dans cette affaire, mais qu'il ne refuserait pas de prêter son nom, à condition toutefois qu'il n'eût à s'occuper en rien de ce pèlerinage. Et il n'y pensa plus.

Sur ces entrefaites, les médecins lui imposèrent une saison aux Eaux-Bonnes.

A son retour, il apprend que ces deux excellentes dames ont fait une grande affiche qu'on lit sur les murs de Paris, signée P. Picard, et qui annonce un grand pèlerinage à La Salette, avec plus de cent députés qui graviront pieds nus la sainte montagne.

Il était loin de s'attendre à de si mirobolantes promesses signées de son nom.

Il convoque les deux dames pour leur demander quelques explications, et si vraiment l'affiche n'exagérait pas.

Or, on n'avait ni députés ni pèlerins d'aucune sorte.

Voilà le P. Picard compromis dans une aventure quelque peu inattendue. Il ne pouvait décemment laisser tourner en dérision ce projet de pèlerinage. Il réfléchit en outre que la Sainte Vierge attendait peut-être de lui quelque effort pour faire aboutir d'une façon ou de l'autre cette fantastique annonce. Il déclara à ces bonnes personnes qu'il tâcherait de se tirer pour le mieux de ce traquenard, mais qu'il n'avait pas besoin de leur concours.

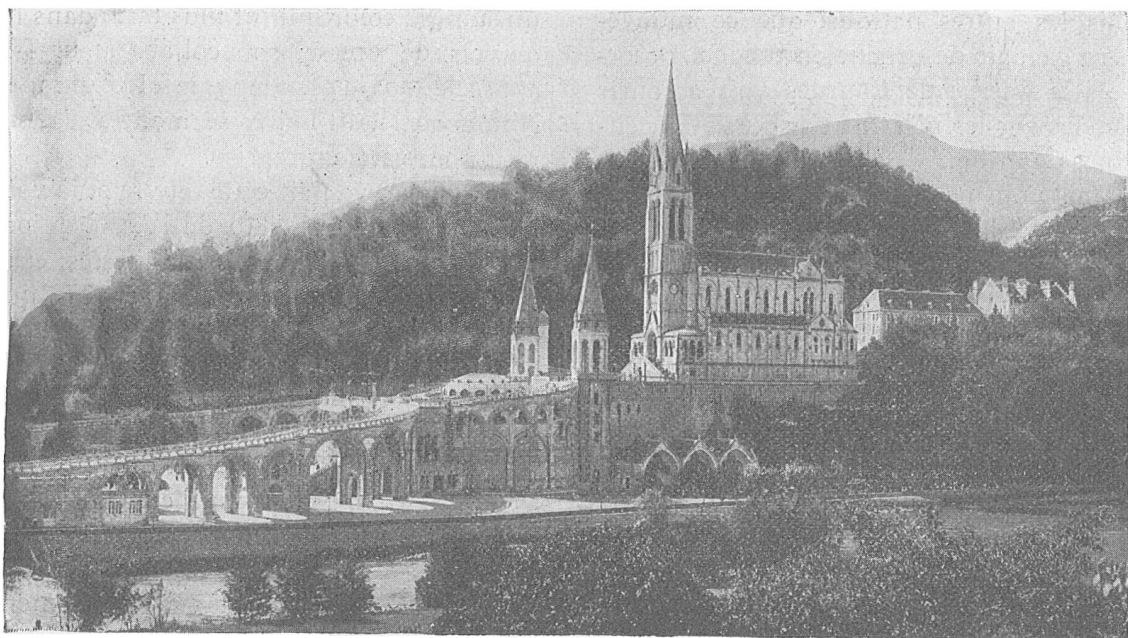
Cette scène se passait sous l'abricotier qui ombrageait la cour du couvent, aujourd'hui séquestré, de la rue François-1<sup>er</sup>.

Le P. Picard se mit aussitôt à l'œuvre, envoya des circulaires, écrivit aux journaux, excita le zèle de l'Association de Notre-Dame de Salut, et les pèlerins s'inscrivirent nombreux.

La Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée ne consentit à former un train qu'après un versement anticipé de 15 000 francs, dont on n'avait pas le premier centime. Il fallut quêter et emprunter.

Les souffrances, les contrariétés, les mortifications ne manquèrent point. Après avoir vaincu, non sans peine, toutes les entraves matérielles et toutes les mauvaises volontés, on partit sous les railleries des incrédules et des prudents. A Grenoble, les voitures de l'armée sur lesquelles on comptait firent défaut. On dut réquisitionner d'autres véhicules pendant que la canaille, ameutée, lapidait les pèlerins.

On répondit à cette « conduite de Gre-



NOTRE-DAME DE LOURDES — ÉTAT ACTUEL

noble » par la constitution d'un Conseil central qui s'organisa sur la sainte montagne, élabora les statuts et désigna ses membres (1). On se préoccupait de donner à l'œuvre un caractère plus général. Les 375 prêtres venus de toute la France s'unirent aux organisateurs et, sous les auspices de M<sup>sr</sup> Paulinier, évêque de Grenoble, prirent l'engagement de consacrer tous leurs efforts à propager dans la France la dévotion aux pèlerinages. Si bien que M. Bournisien, l'un des promoteurs de cette vaste entreprise, pouvait dire : « Les pierres de Grenoble ont été pour beaucoup dans le succès de l'œuvre, comme les crachats des soldats du prétoire ont contribué à sauver le monde. »

#### Organisation des Pèlerinages nationaux.

La pieuse pensée ne tarda pas à porter des fruits abondants. Dès cette fin d'année

(1) Le Conseil général était ainsi composé dans les débuts : *Directeur*, R. P. Picard; *président*, M. le vicomte de Damas; *vice-président*, M. Bournisien; *secrétaire*, R. P. Germer-Durand, A. A.; *trésorier*, M. le duc de Chaunes; *conseillers*, RR. PP. V. de P. Bailly, Bazin, Marie, Monsabré, O. P., Oursel; MM. les abbés de Bonniot, V. Bouguereau, Duhamel, Thédénat, Tilloy, Vincent; MM. le baron d'Avril, le comte de Bonneuil, le D<sup>r</sup> Courteaux, Gaillard, O'Kerrind-Hyde, Lemaire, Ménard, le comte de Narbonne-Lara, le baron de Plinval, le vicomte de Ruty, Sorin de Bonne, de la Villesboinet.

1872, elle provoqua des pèlerinages dont le plus célèbre fut celui des *Bannières* à Lourdes, qui s'organisa en dehors de l'Association du Salut.

En 1873, le Conseil général de l'œuvre se rendit à Rome et obtint du Pape, le 7 mai, une paternelle bénédiction et des indulgences précieuses, renouvelées le 7 août suivant. On pouvait désormais marcher avec assurance.

Le Pèlerinage National du Salut à Lourdes commença en juillet 1873. Ce fut le P. Vincent de Paul qui le conduisit; le P. Picard l'attendait près de la Grotte bénie. On fit un arrêt à Tours, au tombeau de saint Martin, et un autre à Buglose, au pays natal de saint Vincent de Paul. Le P. Bailly prêcha sous le chêne planté par le Saint: « C'était dans l'octave de sa fête, écrit-il, et providentiellement les futurs pèlerinages des malades étaient mis ainsi sous la protection de l'apôtre de la charité. »

Au troisième pèlerinage, en septembre 1875, il y eut comme une « journée de bannières du Salut », venues de divers Comités diocésains, que le P. Bailly présida.

Bientôt la France entière fut sillonnée par les cortèges sacrés, non seulement la France

mais les autres nations, que ce mouvement gagnait de proche en proche. Désormais la Vierge de Lourdes voit accourir tous les ans les pèlerins par plusieurs centaines de mille.

Mais nous ne pouvons nous attarder à écrire cette histoire qui serait infinie. C'est un phénomène qui dure encore et va grandissant.

Les impies frémissent de cette « fureur de pèlerinages ». Ils « s'effrayèrent de ces manifestations si bizarres à notre époque ». Ainsi parlait la grande Encyclopédie de Larousse. Le président de la République, M. Thiers, croyait rassurer ces esprits timides en déclarant officiellement que « les pèlerinages n'étaient plus dans nos mœurs ». Ils y sont, en tous cas, bien revenus, et notre siècle matérialiste et sceptique a le spectacle de gens qui s'agenouillent dans les gares, qui chantent des cantiques dans les wagons, se confessent au bord des grands chemins, se proclament catholiques à la face du soleil, virilement, sans timidité et sans hésitation.

Voilà les résultats de la foi audacieuse et intrépide du P. Picard et du P. Bailly.

### Pèlerinages de Jérusalem.

Le P. Bailly a joué un rôle trop considérable dans les pèlerinages de Terre Sainte pour que nous ne le considérions pas quelques instants dans cette œuvre qu'il a tant aimée.

Il est à remarquer d'abord que cette œuvre l'effrayait pour sa Congrégation. Il désirait sans doute les grands pèlerinages populaires de Jérusalem, il y excitait même souvent les lecteurs du *Pèlerin*, mais il ne croyait pas que sa famille religieuse dût s'en charger. La campagne d'un ancien avocat général, M. Tardif de Moidrey, en 1881, pour l'organisation de ces grands pèlerinages, avec ses instances pour que les Augustins de l'Assomption prissent la tête du mouvement, l'impatientait. Il trouvait ces instances importunes, et même, dans quelque boutade entre intimes, il les qualifiait du gros mot de « chantage ». Pourtant, M. de Moidrey était son ami, et

un ami de cœur qui fut plus tard, dans les œuvres de presse, son collaborateur fort apprécié sous le pseudonyme « Le Paysan ». N'importe, le P. Bailly se montra d'abord rétif pour cette entreprise.

Mais Dieu voulait cette œuvre et la voulait confier aux religieux de l'Assomption. On en eut des preuves manifestes, et le P. Bailly, comme les autres et plus que les autres, dit : DIEU LE VEUT !

M. de Moidrey par ses discours et conférences, notamment au Congrès des catholiques du Nord, en novembre 1881, le P. Bailly par ses articles du *Pèlerin*, avaient préparé l'opinion en faveur des grands pèlerinages en Terre Sainte. Le moment semblait venu d'organiser la croisade. Le P. Picard invita successivement les grands Ordres religieux à se charger de cette œuvre. Les diverses branches de la Famille franciscaine gardienne des Lieux Saints, les Carmes originaires de Palestine, les Jésuites, d'autres encore, que leur puissance ou leur situation en Orient paraissait désigner pour assurer la réussite, furent sollicités de se mettre à la tête du pèlerinage. Tous se refusèrent.

Le P. Picard ne se décida cependant qu'après un signe manifeste de la volonté de Dieu. Il avait dit : « Si le Pape le veut, nous marcherons. » M. de Moidrey ménagea alors une audience de Léon XIII dans laquelle un ami demanda à Sa Sainteté si elle approuverait que les Pères de l'Assomption conduisissent des pèlerinages en Terre Sainte. Léon XIII répondit : « Le P. Picard est un directeur incomparable de pèlerinages. Il les organise très bien. Oui, s'il a le temps, je serais heureux qu'il se chargeât, avec ses Pères, de conduire les pèlerins en Terre Sainte. » (1)

(1) Léon XIII connaissait le P. Picard de longue date. Étant archevêque de Pérouse, M<sup>r</sup> Pecci avait plusieurs fois reçu le Pèlerinage National français conduit à Rome par les Assomptionistes, et avait été émerveillé (il l'a dit plusieurs fois) de l'autorité que le P. Picard exerçait sur les foules et de la parfaite organisation des pèlerinages, ainsi que du bon ordre qui régnait parmi les pèlerins (dont le nombre s'éleva parfois jusqu'à 3 000.) Un pèlerinage français conduit par le P. d'Alzon et le P. Picard se trouvait à Rome, en 1878, après la mort de Pie IX, pendant le Conclave, et, détail piquant, le cardinal-camerlingue Pecci lui accorda sa dernière audience cardinalice et sa première audience papale.



On rapporta ces paroles au P. Picard qui n'hésita plus et dit : « On a toujours le temps de faire ce que le Pape désire ; puisque le Pape le demande et puisque personne ne veut s'en charger, nous essaierons nous-mêmes. » Et on se mit résolument à l'œuvre.

Un appel enthousiaste et chaleureux du P. Picard réclamait cinq cents pèlerins, ce nombre était nécessaire pour assurer le côté financier de l'entreprise. Il s'en présenta plus d'un millier, et il fallut trouver deux navires pour les transporter.

Le P. Picard se mit à la tête de l'expédition. Il monta à bord de la *Picardie*, qui devint comme le bateau amiral, commandée par le regretté P. Hippolyte Saugrain, tandis que la *Guadeloupe* était commandée par le P. Emmanuel Bailly.

L'impression produite en Orient par ces « Croisés de la pénitence » fut immense et inoubliable. On parle encore là-bas, sous la tente des Bédouins et dans les gourbis des fellahs, de cette interminable armée de 1882 qui traversa la Samari

à cheval et logeait sous la tente (ils étaient plus de cinq cents qui avaient tenu à faire cette partie facultative de l'expédition), et dont le défilé avec la longue caravane de chameaux portant tentes et bagages occupait un espace de sept à huit kilomètres. On accourait de tous les villages pour contempler ce spectacle qu'on n'avait jamais vu. C'était une réédition des Croisades.

On ne peut s'imaginer, aujourd'hui qu'on est outillé en Palestine pour recevoir et guider les foules, les difficultés d'une pareille entreprise à une époque où

rien n'existait pour les grandes caravanes. La vaillance du chef et sa forte autorité, l'enthousiasme d'un nombreux état-major où figuraient les plus beaux noms de France, où brillaient des blasons conquis jadis en Palestine même par des ancêtres guerroyant contre l'infidèle, la discipline absolue qu'on sut établir dans cette petite armée où tous les rangs de la société étaient confondus, enfin la piété, l'obéissance, le courage de tous frayèrent une route oubliée

depuis des siècles et qui ne s'est plus fermée depuis. On eut sans doute beaucoup à souffrir, car tout manquait. On vit de nobles dames habituées au grand luxe coucher sur la terre nue avec une simple couverture ou un misérable sac de paille pour toute literie. Le premier jour, quand les mille pèlerins s'approchèrent des tables dressées sur l'esplanade du Carmel pour le repas, on s'aperçut que les moutons qui devaient fournir les côtelettes étaient encore à paître paisiblement dans la montagne. La vaisselle fit souvent défaut, et il fallait prendre ses repas sans cuillère

et sans fourchette. Le reste était à l'avant. Mais on acceptait joyeusement les sacrifices, on accueillait les privations avec générosité, on était fier de se proclamer « pèlerin de la pénitence ». Voilà les vraies causes du succès. Désormais la trouée était faite, et les pèlerinages populaires de Terre Sainte étaient fondés.

#### « Pèlerinage des tempêtes ».

Le P. Vincent de Paul ne fit pas partie du premier pèlerinage, mais le P. Picard, qu'une blessure à la jambe venait de rendre



LE P. HIPPOLYTE SAUGRAIN  
AU DÉBUT DES PÈLERINAGES NATIONAUX

infirmes pour le reste de ses jours, lui confia la direction du second (1883), celui qu'on baptisa « pèlerinage des tempêtes » à cause de la persistance du mauvais temps.

Dès lors, le pèlerinage de Jérusalem fut l'affaire du P. Bailly; il y consacra son temps, son esprit, son zèle, sa foi ardente et conquérante; il en fit l'œuvre magnifique que nous admirons. Il assura aux pèlerinages la propriété d'un bateau avec



LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY  
LORS DE SES PREMIERS PÈLERINAGES A JÉRUSALEM

chapelle à bord, ce qui permit d'organiser librement l'itinéraire, au lieu d'être assujéti aux escales des Compagnies de transport, et de faire de la traversée une véritable retraite; il leur assura aussi une hôtellerie à Jérusalem, le magnifique établissement de Notre-Dame de France, où les pèlerins sont bien chez eux et plus commodément qu'ailleurs; il n'oublia pas non plus de leur assurer, autant qu'il dépendait de lui, un heureux passage en l'autre monde, en fondant les « Croisés du Purgatoire ».

Son premier pèlerinage fut une série de découvertes; aussi, parmi tous ceux qu'il conduisit, c'est bien celui qui lui laissa les plus profonds souvenirs. On partit de Marseille le 7 mars, avec près de 500 pèlerins, et on trouva en mer, dès la sortie du port, toutes les fureurs des autans déchaînés par l'équinoxe. La tempête n'accorda aucune relâche pendant la traversée, elle obligea même à louvoyer trois grands jours devant Jaffa, empêchant tout débarquement. Les troisièmes envahies par l'eau, puis les secondes, imposèrent des déménagements pittoresques. Toutes les nuits, le quartier-maître venait éveiller le directeur :

— Mon Père, si nous n'enlevons pas la chapelle, le vent nous la jette à l'eau.

Et le Père, accompagné de son jeune secrétaire qui faisait l'enfant de chœur, allait lugubrement chercher le tabernacle, qu'il emportait dans ses bras, le plaçait dans sa cabine, et là, au milieu des fracas de l'orage et des secousses du navire, il achevait sa nuit en adoration devant le Saint Sacrement.

A terre, le programme était bouleversé par suite du retard, et les montures préparées, lasses d'attendre, avaient disparu avec leurs conducteurs. Il fallait séance tenante organiser un équipage de fortune pour 500 voyageurs, et accomplir l'ascension de Jérusalem en une seule journée au lieu des deux prévues au

programme.

On allait de surprise en surprise, d'aventure en aventure, d'improvisation en improvisation, et le P. Bailly ajoutait les siennes à celles que ménageaient les événements. Ce fut épique.

#### Directeur incomparable.

Les *Échos de Notre-Dame de France* — revue que le P. Bailly fonda d'abord pour la propagation de l'œuvre des pèlerinages en Terre Sainte, et qui plus tard, en 1904, quand elle passa ce soin à la revue *Jérusa-*



UN GROUPE DU PÈLERINAGE DE 1884 A JÉRUSALEM

lem, devint l'organe exclusif des « Croisés du Purgatoire », restreignant alors son objet à la dévotion pour les âmes souffrantes — ont fait revivre, dans un article nécrologique, numéro de janvier-février 1913, le directeur du pèlerinage :

Le directeur soutenait tous les courages, réveillait sans cesse l'esprit de foi de chacun, et il avait le talent de persuader son monde que les contretemps étaient une bénédiction, et que c'eût été désastreux si tout avait marché à souhait. Sa bonne humeur communicative, ses vues surnaturelles faisaient les délices de tous. Il se révéla un directeur incomparable de ces pieuses expéditions, et depuis lors, tous les ans, il se mit à leur tête, après les avoir préparées et organisées par des appels ardents dans la *Croix* et le *Pèlerin*, par des conférences, par des réunions d'anciens pèlerins, par des souscriptions en faveur des pèlerins pauvres, par toutes les industries d'un zèle infatigable.

Il conduisit ainsi tous les pèlerinages de Terre Sainte jusqu'au moment où il s'en forma deux par an. Alors il se réserva celui du printemps, laissant à un de ses confrères le soin

de conduire celui d'automne, sauf une fois ou deux où il fit à deux reprises le voyage de Palestine la même année. On le vit vingt-huit fois à Jérusalem. Il passa souvent à Rome pour présenter les pèlerins au Pape. Dans l'audience que Pie X leur accorda en 1908, le Saint-Père désignant le P. Vincent de Paul aux pèlerins s'écria : « Voilà le vétérane des pèlerinages ! Il faut qu'il les conduise encore pendant dix ans à Jérusalem. » Mais le bon Dieu ne ratifia pas la parole de son Vicaire.

Le dernier pèlerinage que dirigea le P. Vincent de Paul fut celui du printemps 1910, deux ans avant sa mort. Il espérait qu'en récompense Dieu lui ferait la grâce de mourir à Jérusalem et de laisser ses os auprès du tombeau du Sauveur ; mais ce désir pieusement caressé ne s'est pas réalisé, et c'est à Paris, à côté de sa table de travail, son vrai champ de bataille, qu'est tombé ce vaillant soldat de la foi.

Il est inutile de rappeler aux pèlerins le dévouement du P. Vincent de Paul pour chacun, le souci qu'il avait de leur aplanir toutes les difficultés, l'esprit de foi qu'il leur insufflait, le soin qu'il avait de s'oublier pour ne penser qu'aux autres, ses prévenances pleines de délicatesse, ses étincelantes conférences, ses avis qui, trois fois le jour, étaient un vrai régal

où on ne savait ce qu'il fallait le plus goûter de son esprit pétillant, de sa verve inépuisable, de ses charmantes trouvailles, de ses surnaturelles ingéniosités, de la piété aimable et savoureuse qui animait toutes ses paroles. Rien de classique, de conventionnel ni d'apprêté dans ses discours. Il était assez éloquent pour se passer de rhétorique. C'était la spontanéité même qui fusait en saillies, en traits inattendus, en originalités délicates. C'était l'effusion d'une âme joyeuse et sainte qui se donnait naïvement, sans penser à elle-même, et qui savait toujours faire prendre les choses, même les plus désagréables, par le bon côté. On était ravi et c'était proprement un charme. Mais à quoi bon rappeler cela ? Et quel est le pèlerin qui a pu oublier cette figure originale et spirituelle ?

Nous citerons encore les impressions et souvenirs personnels de « Cyr » qui lui ont inspiré les lignes émues suivantes publiées par la *Croix*, le 5 décembre 1912 :

..... Sur le pont du *Poitou*, il [« le Moine »] m'apparut tel que je me le figurais à le lire ; l'homme bon et fin et l'apôtre fort.

On admirait surtout les « Avis » que deux ou trois fois par jour il donnait à la caravane rassemblée. C'était plein d'esprit : d'esprit de foi et d'esprit parisien. L'un fusait en brillantes tincelles qui charmaient ; l'autre jaillissait en nobles et belles flammes qui montaient au ciel et y emportaient les âmes qu'elles touchaient.

Le P. Bailly n'était pas ce qu'on appelle l'orateur classique. Sa pensée rapide, intuitive, si l'on peut dire, tout en coups d'aile, ne s'attardait pas au choix méticuleux du mot et à l'ordonnance bien équilibrée de la phrase. Il était surtout un magnifique causeur. Un jour, cependant, je le vis bondir jusqu'aux sommets de l'éloquence. C'était à l'arrivée à Tibériade. Nous avions fait, sous un soleil de feu, la longue et dure chevauchée de Nazareth au Thabor, et de là jusqu'au lac dont nous avions descendu en pleine nuit les pentes en casse-cou. Tout le monde était éreinté, fourbu. Néanmoins, avant de gagner le campement, on se réunit à l'église. Or, cette église est celle qui commémore la grande scène évangélique de la « tradition des clés » à saint Pierre.

Après une courte prière sur les dalles à peine éclairées par quelques torches, le P. Bailly prit la parole. Il fit un parallèle entre ce modeste sanctuaire et la majestueuse coupole de Saint-Pierre de Rome, que nous avions saluée quelques semaines auparavant. Il décrivit en quelques traits rapides la marche triomphante de la Papauté, née sur les rives de ce lac ignoré et accomplissant la conquête de l'univers. Et alors, sa pensée s'éleva en de telles envolées,

elle emprunta à son âme et à sa foi de tels accents qu'un inoubliable frisson nous secoua tous.

Je n'ai, dans ma vie, qu'un souvenir d'émotion égale : c'est lorsque, au premier pèlerinage ouvrier à Rome, le comte de Mun prit la parole dans la galerie des *Lapilli*, au Vatican, à deux pas des appartements de Léon XIII, et évoqua les souvenirs poignants de la prison Mamerline, que nous avions visitée le matin. La même pensée, le même rapprochement, la même foi et le même amour avaient transporté ces deux grandes âmes, si différentes et si semblables, sur les ailes de la plus sublime éloquence que j'aie jamais admirée.

Dur et impitoyable pour lui-même, le R. P. Bailly était d'une bonté maternelle pour les éclopés de la route et surtout pour les malades. Avec quel attendrissement et quelle ferveur il les recommandait à ses favorites : les bonnes âmes du Purgatoire ! Et comme il les soignait !

Pendant la traversée du retour, un jeune prêtre normand, plein d'avenir, tomba gravement malade. Une nuit, le dénouement fatal s'annonça, et, à l'aube, commença l'agonie. Le temps était affreux, le navire dansait comme une coquille de noix. Le pont embarquait des montagnes d'eau. Tout le monde ou presque était sur le flanc. Le Père, lui, ne quitta pas son malade. Toute la nuit et toute la matinée il resta à son chevet, lui administra les derniers sacrements, recueillit ses vœux et ses volontés suprêmes, l'assista jusqu'au dernier soupir et lui ferma pieusement les yeux. Il était midi passé, la mer s'était calmée. En remontant sur le pont, le Père fit préparer l'autel et célébra la messe pour son enfant qui venait de rendre l'âme. L'admirable religieux, durant cette nuit et cette matinée atroces, était resté héroïquement à jeun en prévision du service suprême qu'il pouvait rendre à cette âme de prêtre. A peine celle-ci avait-elle paru devant Dieu, que le sang divin et libérateur coulait sur elle entre le ciel et l'immensité de la mer.....

Nous ne saurions omettre le témoignage si autorisé de M. le comte de Piellat, collaborateur dévoué du P. Bailly dans l'organisation et la conduite des caravanes ainsi que dans la fondation de Notre-Dame de France. Il écrivait de Jérusalem, au lendemain de la mort du Père :

Depuis 1882, je connaissais le R. P. Vincent de Paul, et pendant vingt-cinq ans environ j'ai été en correspondance avec lui, soit pour les pèlerinages de Terre Sainte, soit pour les premières constructions de Notre-Dame de France. J'ai

été à même de constater mieux que beaucoup d'autres que c'était le vrai fondateur de Notre-Dame de France et l'organisateur par excellence du pèlerinage.

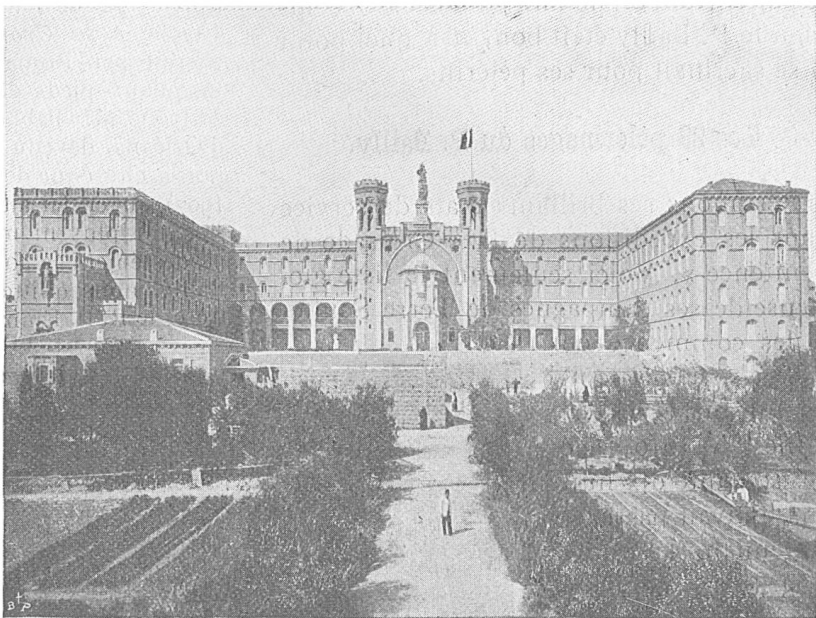
Aujourd'hui l'œuvre est installée, fonctionne; mais les *nouveaux* ne se douteront jamais des difficultés qu'il y a eu à surmonter pendant les premières années; des efforts persévérants qu'il a fallu faire et du courage patient qu'il a fallu déployer lorsqu'il n'y avait encore rien à Jérusalem. Le R. P. Vincent de Paul seul était capable de mener à bonne fin une entreprise devenue si grande aujourd'hui par ses résultats religieux et patriotiques.

C'est bien lui qui a créé ces caravanes annuelles. Que de fois je lui ai vu enlever ou tourner les obstacles avec un tact et une adresse que tout le monde admirait. Lui seul savait passer au milieu de toutes ces difficultés sans blesser personne; et souvent, de gens indifférents, je ne dirai pas hostiles, il savait se faire accepter, admirer et même aimer.

Dans les premiers voyages, si pénibles, lui seul savait nous tirer des plus mauvais pas; avec une parole aimable, une plaisanterie fine, il accommodait tout. Sans rien dire, il voyait tout, se rendait compte de tout; donnait un conseil sans blesser personne et savait imprimer une marche sûre à suivre. Dans les moments les plus difficiles, je ne craignais rien si le Père était là: j'étais sûr qu'un mot de sa part arrangerait tout. Placée sous une autre main, dirigée par une autre tête, l'œuvre n'était pas viable.

En dehors des œuvres admirables que son génie a créées en France, il était pour la Palestine un de ses plus grands bienfaiteurs par tout ce qu'il a écrit, créé, et par la suite des œuvres qui se sont ici greffées sur les siennes. C'est une grande figure qui disparaît; mais pour moi, humble petit ouvrier, mais déjà ancien dans ce pays, son souvenir, ses traits si fins qui accusaient une race noble et ses sentiments si délicats resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Parmi les innombrables pèlerins que le P. Bailly a conduits à Jérusalem, l'éloge du directeur est universel. Aucune discor-



NOTRE-DAME DE FRANCE A JÉRUSALEM

dance dans l'admiration. Les pèlerinages de Palestine ont créé toute une « littérature ». On remplirait des bibliothèques avec les volumes et les articles de journaux ou de revues que ces pieux voyages ont fait éclore. Il y est sans cesse question du directeur, le P. Bailly. On sait, d'ailleurs, combien il est difficile de contenter tout le monde, surtout dans des foules disparates qu'on mène « à la pénitence ». Eh bien! on ne trouvera pas une dissonance: c'est un concert unanime de louanges. Dans ces récits, le P. Bailly se trouve portraicturé de mille façons. Son originale figure avait des aspects si multiples et si variés, qu'elle se prêtait à des croquis fort différents (1). Et, en effet, tous ne se ressemblent pas, mais tous le font aimer et admirer. Ce qu'aucun n'omet, quel que soit l'angle visuel du dessinateur, c'est la bonté de son modèle, une bonté pleine de sollicitudes, une bonté qui prenait toutes les formes, accueillante, aimable, enjouée, souriante, prévenante, délicate, attentive, compatissante, une bonté inlassable. On épuiserait toutes les épithètes sans épuiser

(1) Voir la revue *Jérusalem* (24 déc. 1912, p. 276 et suiv.), où plusieurs de ces croquis ont été publiés.

le sujet. Non, on ne dira jamais assez combien le P. Bailly était bon, et à quel point il se sacrifiait pour ses pèlerins.

### Les 28 pèlerinages du P. Bailly.

Résumons ses brillants états de service dans les expéditions de la « Croisade de pénitence ». Voici seulement la liste glorieuse de ses campagnes de Terre Sainte. Il les commence en 1883, âgé de cinquante ans, et les termine en 1910, âgé de soixante-dix-huit ans. Il avait passé, et largement, la limite d'âge, sans qu'il se fût laissé, comme on dit familièrement, « fendre l'oreille ».

1. Pèlerinage du 7 mars au 27 avril 1883 (I<sup>e</sup>), dit des tempêtes; célébra Pâques à Jérusalem.

2. Pèlerinage du 24 avril au 18 mai 1884 (II<sup>e</sup>); l'on fêta saint Etienne sur le terrain des Dominicains. Parmi les pèlerins, on cite M. l'abbé Gély, devenu évêque de Mende, et M. l'abbé Gauthey, devenu évêque de Nevers, puis archevêque de Besançon.

3. Pèlerinage du 24 avril au 3 juin 1885 (IV<sup>e</sup>); on loge sous une grande tente et on achète le terrain de Notre-Dame de France; M. l'abbé Ricard, devenu évêque d'Angoulême, puis archevêque d'Auch, faisait partie du pèlerinage.

4. Pèlerinage du 14 mai au 24 juin 1886 (V<sup>e</sup>); on aborde en Afrique, à Carthage, pour la première fois; on baptise le terrain de Notre-Dame de France.

5. Pèlerinage du 28 avril au 18 juin 1887 (VI<sup>e</sup>); on y développe la dévotion aux âmes du Purgatoire.

6. Pèlerinage du 12 avril au 30 mai 1888 (VII<sup>e</sup>); on loge à Notre-Dame de France, dont une grande partie est déjà construite.

En 1889 (2 mai-18 juin), pendant l'Exposition

universelle de Paris, le « Moine » dut rester attaché à sa *Croix*. Néanmoins, comme on passait par Rome, il conduisit le pèlerinage jusqu'aux pieds de Léon XIII. « Ils sont — écrivait M. l'abbé Hautin, vicaire général d'Orléans, devenu plus tard évêque d'Evreux, puis archevêque de Chambéry (mort le 6 février 1907), qui en faisait partie, — ils sont 300 pèlerins, ni plus ni moins; car celui qui se dit modestement le 301<sup>e</sup>, le R. P. Vincent de Paul Bailly, nous quittera à Rome, laissant à son frère, le R. P. Emmanuel, la direction du pèlerinage. » Et à Jérusalem, M. Ledoux, consul général de France, profitait de cette première absence du « Moine » pour dire aux pèlerins, le 30 mai 1883: « Nos établissements catholiques ont tous apprécié le charme de sa parole convaincue, l'aménité de son caractère, l'ardeur de sa foi, la décision, la sagesse et jusqu'à la témérité qu'il apporte dans l'organisation et la conduite de la caravane. »

7. Pèlerinage du 18 avril au 3 juin 1890 (IX<sup>e</sup>); on se rencontre en Galilée avec le duc de Norfolk, l'évêque de Clifton et un groupe de pèlerins anglais. M. l'abbé Guilibert, devenu évêque de Fréjus, faisait partie du pèlerinage.

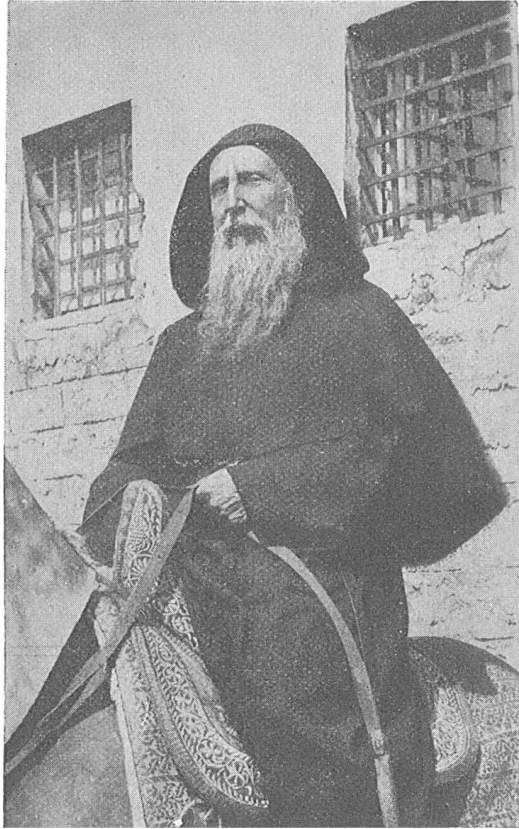
8. Pèlerinage du 10 avril au 28 mai 1891 (X<sup>e</sup>); avec NN. SS. Denéchau, évêque de Tulle (mort le 18 avril

1908), et Koppes, évêque de Luxembourg, et M. Labeuche, devenu évêque de Belley (mort le 18 mars 1910).

9. Pèlerinage du 27 avril au 14 juin 1892 (XI<sup>e</sup>), avec M. Canappe, devenu plus tard évêque de la Guadeloupe (mort le 20 septembre 1907).

10. Pèlerinage du 12 avril au 30 mai 1893 (XII<sup>e</sup>), avec l'éclat incomparable du Congrès eucharistique, la présence d'un légat pontifical (cardinal Langénieux, archevêque de Reims) et d'un grand nombre d'évêques latins et orientaux. Parmi les pèlerins était M<sup>sr</sup> Pêchenard, devenu depuis évêque de Soissons.

11. Pèlerinage du 15 décembre 1893 au 24 janvier 1894 (XIII<sup>e</sup>), premier de Noël.



LE P. BAILLY A CHEVAL (1896)

12. Pèlerinage du 7 décembre 1894 au 16 janvier 1895 (XIV<sup>e</sup>); incident du Cison débordé.

13. Pèlerinage du 24 avril au 11 juin 1896 (XV<sup>e</sup>), avec M<sup>sr</sup> Bulté, vicaire apostolique du Tchéli; M<sup>sr</sup> Hudrisier, vicaire apostolique des îles Seychelles, et aussi M. le chanoine Sevin, de Belley, devenu évêque de Châlons, puis archevêque de Lyon.

14. Pèlerinage du 14 mai au 25 juin 1897 (XVI<sup>e</sup>).

15. Pèlerinage du 17 décembre 1897 au 22 janvier 1898 (XVII<sup>e</sup>); échouement près de Messine.

16. Pèlerinage du 21 avril au 2 juin 1899 (XVIII<sup>e</sup>).

Le P. Bailly ne conduisit pas le XIX<sup>e</sup> pèlerinage (18 août-29 septembre 1899), qui fut l'hommage solennel à Jésus-Rédempteur pour la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; mais les pèlerins devant rentrer par Rome, il alla les y attendre et les présenta lui-même à Léon XIII.

17. Pèlerinage du 25 avril au 31 mai 1900 (XX<sup>e</sup>); il suivit de près les douloureux événements qui venaient d'enlever le « Moine » à la Croix. Pour bénir Dieu dans cette épreuve si pénible, le P. Vincent de Paul tint à emmener avec lui dans ce pèlerinage les trois Assomptionnistes qui étaient ses collaborateurs immédiats pour la rédaction de la *Croix*.

18. Pèlerinage du 26 avril au 7 juin 1901 (XXI<sup>e</sup>), avec le R<sup>me</sup> Dom Chautard, abbé de la Trappe de Sept-Fonts.

19. Pèlerinage du 28 août au 20 septembre 1901 (XXII<sup>e</sup>), avec M<sup>sr</sup> Toulotte, des Pères Blancs, évêque titulaire de Thagaste (décédé à Rome le 23 janvier 1907).

20. Pèlerinage du 21 mai au 26 juin 1902 (XXIII<sup>e</sup>), avec M. le chanoine Charost, depuis évêque titulaire de Milétopolis et auxiliaire de Cambrai pour le vicaire général de Lille.

Le XXIV<sup>e</sup> (20 août-25 septembre 1902) n'eut pas le P. Bailly, ni le XXV<sup>e</sup> (2 mai-13 juin 1903). A cette dernière date, la persécution venait de redoubler en France, et surtout le P. Picard venait de mourir à Rome, le 16 avril. Le R. P. François-Joseph, vicaire custodial, recevant les pèlerins au Saint-Sépulcre, demandait au Seigneur

que les Pèlerinages de Pénitence ne perdent jamais « la marque propre que leur imprima leur fondateur, de concert avec le fidèle interprète de ses desseins, le R. P. Bailly, dont nous regrettons l'absence, privés de lui adresser nos vœux à l'occasion de ce XXV<sup>e</sup> pèlerinage ».

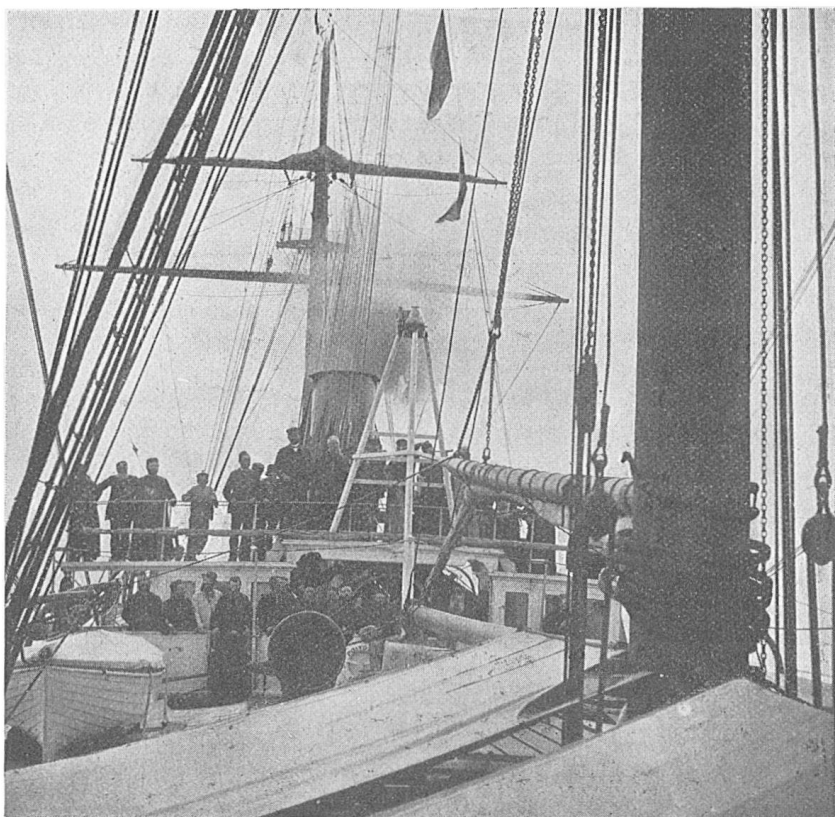
21. Pèlerinage du 1<sup>er</sup> septembre au 2 octobre 1903 (XXVI<sup>e</sup>); on passa d'abord par Rome, et le P. Bailly présenta les pèlerins au nouveau Pape. C'était just: un mois après l'élection de Pie X. Le Saint-Père, pour la première fois, se hasarda à parler en français en public, « et je tremble, disait-il, comme un enfant qui commence à marcher ».

22. Pèlerinage du 11 mai au 21 juin 1904 (XXVII<sup>e</sup>, avec M<sup>sr</sup> Langevin, archevêque de Saint-Boniface, au Canada; on revint par Rome, et le P. Bailly présenta encore les pèlerins à Pie X.

23. Pèlerinage du 10 mai au 20 juin 1905 (XXIX<sup>e</sup>); on revint par Rome, et le Pape bénit les pèlerins.

24. Pèlerinage du 24 mars au 26 avril 1906 (XXXI<sup>e</sup>); on revint par Rome.

25. Pèlerinage du 15 mai au 24 juin 1907 (XXXIII<sup>e</sup>); on revint par Rome, et le Saint-Père adressa un émouvant discours aux pèlerins, parmi lesquels le R. P. Genoud, devenu évêque de la Guadeloupe.



LE P. BAILLY SUR LE « POITOU » VERS 1890



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE FRANCE, AVEC LES PEINTURES DE FLANDRIN,  
OU SE RETROUVE LE PORTRAIT DU P. BAILLY

26. Pèlerinage du 25 mars au 29 avril 1908 (XXXV<sup>e</sup>); on débuta par Rome, et le Souverain Pontife adressa un paternel discours aux pèlerins.

27. Pèlerinage du 23 mars au 2 mai 1909 (XXXVII<sup>e</sup>), avec NN. SS. Albano, évêque titulaire de Bethsaïde, et Racicot, évêque titulaire de Pogle.



28. Pèlerinage du 15 mars au 26 avril 1910 (XXXIX<sup>e</sup>); ce fut le dernier dirigé par le P. Bailly (1).

Sur les 44 pèlerinages qui ont eu lieu depuis la fondation jusqu'à sa mort, le P. Bailly en a conduit 28. Ceux qu'il n'a pas dirigés sont les I<sup>er</sup>, VIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, XXIV<sup>e</sup>, XXV<sup>e</sup>, XXVIII<sup>e</sup>, XXX<sup>e</sup>, XXXII<sup>e</sup>, XXXIV<sup>e</sup>, XXXVI<sup>e</sup>, XXXVIII<sup>e</sup>. Son dernier fut le XXXIX<sup>e</sup>, printemps 1910.

A partir de cette époque, le grand âge du vaillant soldat de l'Église, ses forces déclinantes invitèrent ses supérieurs à ne pas l'autoriser à continuer la direction de ces longs et pénibles voyages. Il se soumit humblement, sinon sans regrets, à leur décision. Et ce n'est pas sa faute s'il n'a pas réalisé le désir de S. S. Pie X, qui lui avait demandé en souriant, à son XXVI<sup>e</sup> pèlerinage, en 1908, d'y retourner encore dix fois.

### Résultats non prévus.

En terminant ce chapitre, il ne serait pas juste de taire un double résultat de ces pèlerinages palestiniens, qui, bien que secondaire et non directement cherché, a été cependant fort appréciable et fort apprécié : c'est, d'une part, l'influence considérable qu'ils ont ménagée à la France, en Orient, et, d'autre part, un rapprochement jusque-là inconnu qu'ils ont provoqué entre

l'Église catholique et les « orthodoxes ».

Les consuls et les autorités compétentes ont affirmé que ces pèlerinages ont sauvé le renom et le prestige de la France en Palestine, qu'ils ont été un appui précieux pour notre protectorat dans tout l'Orient.

C'est grâce à ces pèlerinages que le Congrès eucharistique international a pu se tenir à Jérusalem en 1893, avec un éclat incomparable, sous la présidence d'un cardinal-légat, le cardinal Langénieux, envoyé par le Saint-Père, et avec cette couronne de rites orientaux unis à Rome qui montrait aux « orthodoxes » la vitalité de l'Église catholique.

Léon XIII, dans le magnifique *Bret Romanorum Pontificum*, qui accorde à l'église de Notre-Dame de France l'indulgence du tombeau de la Sainte Vierge, salue ces pèlerinages, la nouvelle hôtellerie, le bateau-chapelle qui pèlerine à travers les flots avec Notre-Seigneur à bord, comme une institution rappelant les âges de foi des Croisés et leurs immortelles entreprises.

Pie X, à son tour, dans une Lettre du 4 mai 1907, déclare que, grâce à l'institution de ces pèlerinages, un mouvement nouveau s'est fait vers les Lieux Saints, *de tous les pays du mondè*.

De sorte que cette audacieuse entreprise, qui n'avait pour but immédiat que le salut de la France par la prière et la pénitence, a pris une extension mondiale et a suscité dans tous les pays chrétiens une vive dévotion pour les Lieux Saints, et dans les pays « orthodoxes » un rayonnement fécond de l'Église catholique.

(1) Voir, dans les *Echos de Notre-Dame de France* (mars 1893, p. 67), un résumé assez complet des onze premiers Pèlerinages de Pénitence, dû au P. Bailly lui-même. — Voir également un article de LOUIS GUÉRIN dans *Jérusalem*, 24 décembre 1912.



# CHAPITRE VIII

## LA BONNE PRESSE

---

### Un acte de foi.

On aurait tort de considérer la fondation et le développement de la Maison de la Bonne Presse comme l'exécution d'un plan concerté d'avance, mûri, discuté, arrêté dans tous ses détails. Non, la Bonne Presse n'est point sortie, comme Minerve, du cerveau de Jupiter, armée, casquée et pourvue de tous ses engins pour la bataille. Il lui manquait tout d'abord le nerf de la guerre, ce qui la dispensait de dresser des plans de mobilisation. Elle porte cette marque des œuvres de Dieu qu'elle était dépourvue de moyens humains.

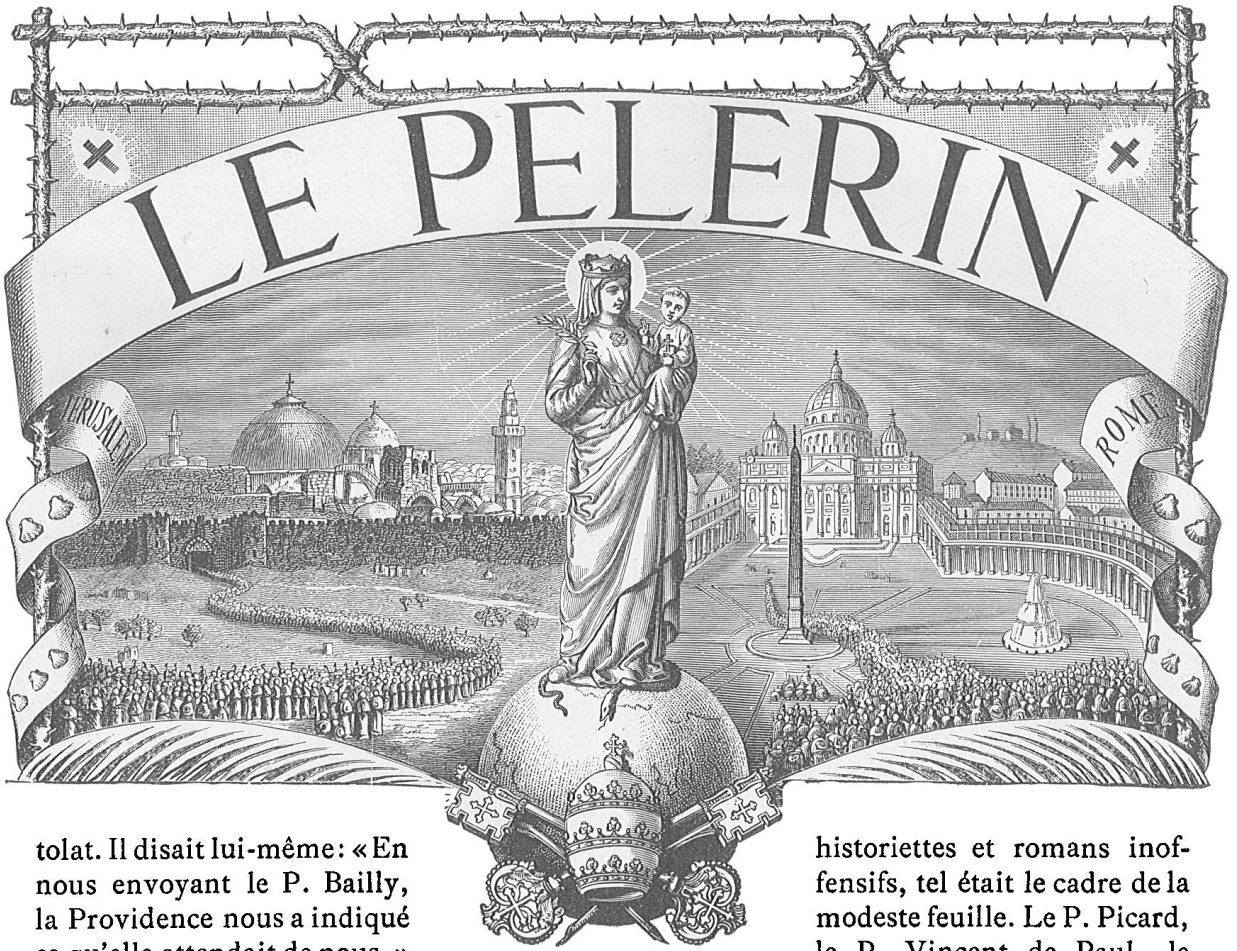
Ceux qui veulent lancer un journal commencent ordinairement par réunir de gros capitaux. C'est considéré comme la base indispensable. La Bonne Presse commença sans le sou; voilà son acte de naissance contresigné par dame Pauvreté, une fée que, malgré Bethléem, on n'aime guère autour des berceaux. La Bonne Presse vint au monde sous ce patronage, et c'est une originalité dont peu de personnes sont jalouses.

La création de la Bonne Presse est le résultat d'un acte de foi et de circonstances providentielles. L'œuvre de Notre-Dame de Salut, en déployant son action de relèvement moral de la France, devait aboutir normalement, régulièrement, à l'apostolat par le journal. La presse empoisonnait les masses, il fallait qu'elle leur offrit aussi le contrepoison. Si à chaque manifestation du mal Dieu ménage des remèdes appropriés, il est clair qu'au venin du mauvais journal devait s'opposer l'antidote du bon journal. C'était dans la logique de la Providence : la mauvaise presse susciterait la bonne par contre-coup. L'Association de

Notre-Dame de Salut, sorte de ligue catholique pour la défense de l'Église, ne pouvait manquer, pour combattre les ravages de la mauvaise presse quotidienne, d'aller jusqu'à la création de la bonne presse quotidienne. Mais c'est un aboutissant qu'elle n'avait pas expressément cherché à réaliser d'abord : il vint tout seul, comme de lui-même, au moment voulu de Dieu.

La Congrégation des Augustins de l'Assomption s'acheminait à cela insensiblement par la simple fidélité aux pensées et à l'esprit de son fondateur. Le P. d'Alzon, en effet, avait toujours eu la préoccupation de la presse populaire. Il ne s'était pas contenté de créer des revues pour la classe cultivée, ou d'y collaborer : dans sa soif de propagande catholique par la publicité la plus étendue, il avait contribué à la création des tracts, des opuscules mis à la portée des classes inférieures. Il sentait et prêchait la nécessité de « ces semeurs incessants de vérité ». A Nîmes, il avait pris une part fort active à la fondation et à la rédaction du journal *la Liberté pour tous* (1848), qui batailla avec crânerie. S'il ne put instituer définitivement la presse populaire, c'est que le temps n'était pas encore venu; mais il avait donné l'impulsion, le programme, et son esprit était bien vivant dans sa Famille religieuse. Aussi, quand les occasions favorables se présentèrent, le P. Picard en profita.

Il n'aurait jamais osé engager sa Congrégation dans une œuvre pareille sans le P. Bailly. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir toutes les audaces apostoliques, il faut encore des apôtres capables de les réaliser. Or, le P. Picard avait sous la main, dans la personne du P. Bailly, un homme merveilleusement doué pour ce genre d'apos-



tolat. Il disait lui-même: « En nous envoyant le P. Bailly, la Providence nous a indiqué ce qu'elle attendait de nous. »

### Le « Pèlerin ».

L'Assomption avait déjà fait bonne figure dans les combats par la plume. La *Revue de l'Enseignement chrétien*, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries, avait glorieusement bataillé pour la liberté de l'enseignement secondaire d'abord, puis de l'enseignement supérieur. Le P. Bailly avait donné un large concours à la 2<sup>e</sup> série.

En 1873 se fonda une sorte de bulletin hebdomadaire intitulé *le Pèlerin*, organe officiel du Conseil central des Pèlerinages; il fut aussi l'organe de l'œuvre de Notre-Dame de Salut, mais à titre gracieux seulement. Le bulletin ne s'occupait guère que du mouvement des pèlerinages, publiant les circulaires du Conseil central, les communications utiles, les souscriptions, les comptes rendus, etc. Le directeur était Gondry du Jardinot. Récits édifiants, manifestations surnaturelles, légendes pieuses,

UN DES PREMIERS FRONTISPICES  
DU « PÈLERIN »

historiettes et romans inoffensifs, tel était le cadre de la modeste feuille. Le P. Picard, le P. Vincent de Paul, le P. Germer-Durand y écrivaient bien quelquefois, mais pas assez pour sortir le *Pèlerin*

de sa pieuse monotonie.

Cela devait changer.

Le dernier numéro de décembre 1876 s'ouvrait à la première page par le petit article suivant, signé V. DE P. BAILLY :

Le pauvre *Pèlerin* poursuit sa marche lentement, mais sûrement; c'est ainsi que depuis quatre ans, luttant contre bonne et mauvaise fortune, fort de sa mission aimée, il a fait sa visite de chaque semaine chez les lecteurs qu'il s'est chargé d'édifier.

Je n'ai pas dit qu'il a édifié, mais qu'il a été chargé d'édifier, car quel prédicateur peut affirmer avoir toujours satisfait tout son public?

Aujourd'hui, le pauvre *Pèlerin*, sans devenir plus riche, va entrer dans sa cinquième année sous un manteau neuf et continuer sa marche.

Ce nouveau manteau sera le large format qu'il va prendre afin d'avoir une grande variété d'histoires et de conseils à l'usage de tous.

Quoique manteau de pèlerin, le journal

agrandi portera le moins de coquilles possible, mais il sera émaillé, comme certains vieux costumes, d'images pieuses.

Le *Pèlerin* s'illustre donc après d'autres journaux plus riches, car il sait mieux que personne, par ses longs voyages, combien la prédication faite aux yeux est puissante.

Désormais, nous connaissons les sanctuaires par les figures avant de les toucher dans la réalité. Nous apprendrons à aimer mieux les saints en regardant leurs images.

Adieu donc, chers lecteurs de 1876, et salut, pèlerins de 1877.

### Le « Pèlerin illustré ».

En janvier 1877, à la suite d'une transaction, le *Pèlerin* changea d'allure. Il doubla son format, s'embellit d'illustrations, et surtout mit à sa tête le P. Vincent de Paul Bailly. Une seule chose restait la même,



LE « PÈLERIN » ARRIVANT A SON MILLIÈME NUMÉRO  
1<sup>ER</sup> MARS 1896  
(Dessin de LEMOT.)

malgré ces considérables améliorations, le prix d'abonnement : 6 francs par an.

Il se proposait, en qualité de pèlerin, d'être plus catholique, mais il déclarait que les récits édifiants et les manifestations

surnaturelles ne seraient plus les seuls à l'intéresser. Dans l'article-programme signé du P. Picard, on lisait :

Aucune considération humaine ne peut l'arrêter, il n'a rien [le *Pèlerin*]. Il a pour fonctions d'aller de l'avant et de marcher avec une certaine hardiesse, comme les pauvres, qui n'ont rien à craindre parce qu'ils n'ont rien à perdre. *Non habemus hic manentem civitatem*. Dès lors, le monde entier est notre domaine, parce que le monde entier est le domaine du Christ. La politique humaine lui est seule interdite; il ne sait qu'une seule politique: connaître, aimer, servir Dieu, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

Le *Pèlerin* devint alerte, joyeux, entraînant. On ne s'ennuyait pas à le suivre dans ses pieuses randonnées. Il parlait toujours du bon Dieu, de la Sainte Vierge, des saints, du Pape, de l'Église, des pèlerinages; mais, dans ses histoires édifiantes, la piété n'excluait pas la verve.

À sa chronique des pèlerinages, il ajouta aussi une « Promenade à travers le monde des nouvelles », qui était joliment allègre et pittoresque. Il étonnait son monde par des réflexions topiques qu'il sortait on ne sait d'où, en style de télégraphe, car il fallait aller vite; on voyait beaucoup de choses et on n'était jamais lassé. Il parlait toujours du surnaturel, et c'était toujours étonnamment intéressant. Il vilipendait le diable, se moquait de lui, le caricaturait, le mettait toujours finalement en fâcheuse posture, et, malgré toutes les roueries de sa méchanceté, le Malin finissait toujours par se prendre à ses propres pièges. Il caricatura aussi les suppôts de Satan, les adeptes de ses maximes, les victimes de ses suggestions, surtout les propagateurs de son impiété, fussent-ils ministres ou chefs d'État.

Tout cela était assaisonné de beaucoup de finesse et ne sortait ordinairement pas des limites du bon ton et de la distinction. Son ironie enveloppait ce qu'elle avait de piquant dans des façons gracieuses et charmantes. Ses coups de griffe ne furent-ils pas quelquefois trop acérés? C'est possible, et qui pourrait s'en étonner dans une œuvre de ce genre, qui, pour devenir

populaire, devait être un peu à l'emporte-pièce? Mais s'il eut des oublis, des coups un peu violents, ils furent rares, et du reste parfaitement justifiés.

Les lecteurs accoururent par centaines, par milliers, par dizaines de mille. Quand le P. Bailly prit la direction du *Pèlerin*, il y avait à peine quelques centaines d'abonnés. Deux ans après, il y en avait 80 000, et finalement le chiffre de 500 000 fut atteint, ce qui représente environ deux millions de lecteurs.

La presse populaire catholique était commencée.

Il y eut des gens sages qui s'alarmèrent de l'allure trop crânement surnaturelle du *Pèlerin*, et ils lui donnaient des conseils de circonspection. Ils engagèrent même le P. Bailly à ôter du frontispice l'image de Notre-Dame de Salut placée là comme un drapeau, entre les sanctuaires de Rome et de Jérusalem qui se dessinaient dans le fond. Ils promettaient un succès plus grand. N'obtenant rien, un de ces sages annonça qu'il allait lancer un journal autrement littéraire, sans signe religieux, et qu'il irait partout. On fit grand fracas avec la certitude d'une clientèle énorme; on dissipa, selon la coutume, beaucoup d'argent, et quand cette feuille expira, on proposa au P. Bailly d'acheter le cadavre. Le *Pèlerin* crut l'acquisition inutile et continua à augmenter son tirage.

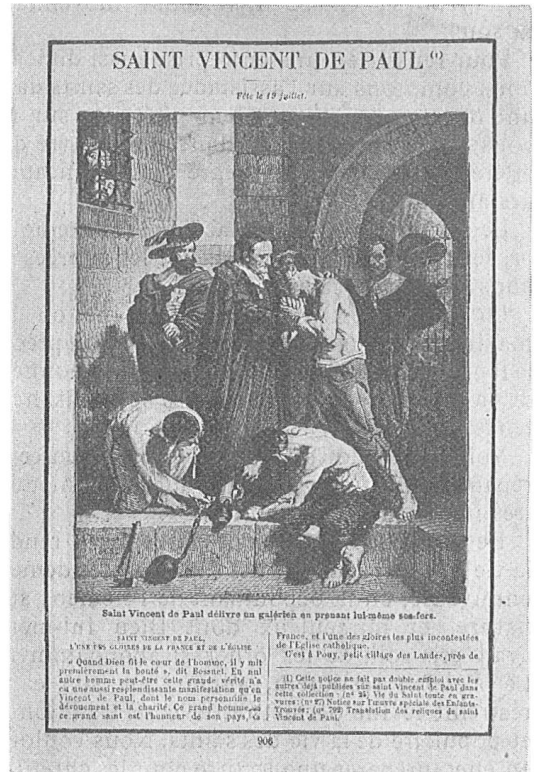
Nous ne pouvons raconter les détails des débuts, qui furent héroïques. Rappelons seulement que le *Pèlerin* n'avait pas le sou dans son escarcelle, et que, pour son illustration toujours coûteuse, il faisait des prodiges d'ingéniosité. Il allait dénicher quelques vieilles gravures dans les boîtes des revendeurs de clichés, les achetait au rabais et s'en inspirait souvent pour créer de toutes pièces une histoire appropriée. Pour quelques sous il avait ainsi son illustration; le reste, il le tirait de son esprit, de sa verve intarissable.

### Les « Vies de Saints ».

Le *Pèlerin* publiait dans la plupart de ses numéros une « fleur de saint ». C'était

comme un trait de vertu vivante et agissante.

On fut amené à désirer mieux, et le P. Bailly rêvait d'éditer chaque semaine une vie de saint tout entière sous une



PREMIÈRE PAGE D'UNE « VIE DE SAINT »

forme assez courte, simple, populaire, mais suffisamment complète pour faire bien connaître le Saint et le faire aimer.

Cette publication s'ajouta au *Pèlerin*, comme feuille de supplément, et elle débuta avec 50 000 exemplaires par semaine. Depuis, on parvint à 500 000.

Voici comment, en janvier 1880, le P. Bailly annonçait aux lecteurs du *Pèlerin* la nouvelle publication, en leur adressant ses souhaits de bonne et sainte année :

Afin de donner toute vérité à ses souhaits, le *Pèlerin* appelle à son secours, en 1880, de très puissants personnages.

En effet, à l'heure où les gouvernants de la France s'efforcent si obstinément à mettre le ciel contre eux, le *Pèlerin* met de son côté les saints du paradis; voici comment :

Dès le mois de février, le journal offrira en prime à ses abonnés qui voudront payer deux

sous par mois une belle *Vie de Saint* illustrée, chaque semaine.

Cette *Vie des Saints* aura le format du *Pèlerin* et huit colonnes; elle formera donc au bout de douze mois un volume illustré ayant la matière de plus de 400 pages grand in-8°. Et pour les abonnés ce volume énorme aura été reçu *franco*, en 52 livraisons, moyennant 24 sous.

Pour réussir en une entreprise aussi difficile, nous comptons sur l'assistance des saints dans une œuvre qui intéresse leur gloire, et sur les bons anges des chrétiens dans une œuvre qui intéresse à un si haut degré la sanctification des âmes....

Le sermon le plus profitable, c'est l'exemple; or, les saints sont par excellence les sources de bons exemples; faisons-les prêcher.

Le monde est rempli de romans où les maximes de Satan sont exaltées, où l'on prêche le faux honneur, le duel, les vanités, le bonheur de la richesse et les impuretés les plus honteuses.

Voilà pourquoi aux nouvelles de l'enfer si répandues le *Pèlerin* veut opposer l'histoire très intéressante des saints.

De prétendus sages sont parvenus à rendre la vie très merveilleuse des saints profondément ennuyeuse, en la dépouillant de l'élément surnaturel et miraculeux dont Dieu lui-même avait pris soin de la orner si abondamment. Le *Pèlerin* restituera, autant que son cadre restreint le lui permettra, le côté traditionnel et populaire de la vie des saints. Nous voulons, en effet, préparer une lecture pour les chrétiens et non des travaux d'érudition pour l'École des chartes.

### La « Croix-Revue ».

Bientôt apparut la nécessité de livrer une bataille plus acharnée aux entreprises toujours plus audacieuses de la Maçonnerie contre l'Église. Après des pourparlers qui eurent lieu à Nîmes entre le P. d'Alzon, le P. Picard, le P. Vincent de Paul, le P. Emmanuel et quelques autres religieux du collège de l'Assomption, on décida la fondation d'une revue de combat qui s'appellerait *la Croix*.

Le P. Vincent de Paul devait en porter le poids principal, à titre de rédacteur en chef. Le P. d'Alzon y écrivit tous les mois un magistral article, en cette année tragique de 1880, qui devait être la dernière de sa vie. Ce sont les suprêmes éclairs de sa vaillante épée, toujours sur la brèche et

toujours au premier rang. Il ne déposa la plume qu'avec la vie, et son dernier article — qu'il écrivit après avoir reçu l'Extrême-Onction — parut le lendemain de sa mort.

Le P. Vincent de Paul annonçait avec une fière allure l'esprit et le programme de la nouvelle revue dans le *Pèlerin* du 31 janvier 1880 :

Une guerre à outrance est déclarée à l'Église par la Franc-Maçonnerie, qui jette son masque, et l'heure des luttes suprêmes a sonné.

Lorsque Mahomet ravageait les cités et les campagnes, il disait au chrétien vaincu : « Meurs ou renverse la croix. » L'Europe, envahie, fut le champ de bataille d'une lutte terrible; tout semblait perdu, lorsque le croissant victorieux rencontra cette croix qu'il voulait briser, et fut brisé par elle à Poitiers et à Grenade, à Lépante et à Vienne.

Aujourd'hui, l'affreux triangle du franc-maçon; qui a quelque chose de la géométrie de la guillotine, se dresse au lieu du croissant. mais il est plus terrible: car si le Turc était le pirate du dehors, le franc-maçon est devenu le pirate du dedans; il a envahi notre foyer, et hier, du haut de la tribune, l'un d'eux osait réclamer les jeunes filles comme les garçons.

L'heure serait désespérée, et humainement nous ne proposerions point la lutte, si nous n'avions toujours pour renverser le triomphe du franc-maçon le divin talisman, la croix !

C'est dans ces graves circonstances qu'un groupe d'hommes, qui sera bientôt une armée, se croise, décidé à ne mourir que pour vaincre, et, à cause du malheur des temps, commence à faire une revue de combat, *la Croix*.

Elle paraîtra dès le mois de mars, le mois que les anciens consacraient au dieu de la guerre, mais que les chrétiens consacrent au Dieu qui lutte par les souffrances et triomphe par la croix.

Et le P. Bailly réfutait avec humour les objections qui s'élevaient contre la nouvelle entreprise, dont la principale était que la nécessité ne s'en faisait pas bien sentir, qu'on ajouterait inutilement une nouvelle revue à tant d'autres, et qu'on ferait double emploi.

On nous dit amicalement: « Ne craignez-vous pas d'être de trop, d'être une doublure ? »

Non, nous n'avons pas même cette crainte, si terrible qu'elle nous paraisse.

D'abord, cette objection, souvent légitime, a cependant en elle-même un tort grave, c'est d'être employée contre toutes les saintes entreprises.

Etre une doublure ?

Non, vraiment, ce n'est pas notre genre.

Lorsque le *Pèlerin*, journal pieux et non savant, entra dans le monde, on prétendit que son vieux manteau, renouvelé du moyen âge, ne serait qu'une doublure de mille petites feuilles qui vivent en parasites dans les familles catholiques.

Le *Pèlerin* assura que l'étoffe du manteau pourrait être pauvre, ornée de naïves images comme celles des vieux voyageurs de la prière, mais qu'elle ne serait pas doublure, et il commença son voyage. Depuis, on lui a répété maintes fois : « Prenez garde ! Faites donc comme les autres ! Soyez long, calme, méthodique ! » Le *Pèlerin* comprit qu'on voulait le faire passer à l'état de doublure, et il passa son chemin.

Nous ne croyons donc pas que personne veuille prendre la nouvelle revue pour s'en faire une doublure, et nous croyons que nous ne subirions pas facilement cette servitude.

Mais nous avons la confiance d'être bientôt dans la mêlée, sous une armure éclatante au soleil, un nouveau soldat, et notre armure toute neuve ne doublera aucun vêtement, si beau qu'il soit.

Puis il assigne à ce « nouveau soldat » son « poste de combat ». Il n'est pas pour la défensive timide et apeurée, mais pour l'offensive hardie et courageuse. Sa place est à l'avant-garde. Écoutons-le :

Quelle sera notre place de combat ?

Il y a beaucoup de soldats au centre, il y en a davantage à l'arrière-garde, car des temps malheureux nous ont trop habitués à demeurer sur la défensive, alors cependant que nous sommes toujours, comme au temps de saint Pierre, destinés à conquérir le monde.

Notre place de combat sera donc auprès du petit nombre, à l'avant-garde.

Le Concile du Vatican a proclamé des vérités qui font peur : nous nous proposons de les jeter à l'ennemi comme des bombes qu'il faut faire éclater à l'heure où l'on nous dispute même les vérités amoindries.

Nous voulons affirmer la vérité sainte dans toute sa plénitude, et puisqu'on refuse à Dieu la petite place dont nous nous sommes parfois

contentés, nous revendiquerons partout la place d'honneur qui appartient à notre Maître.

Selon nos forces, nous ferons ainsi en politique et dans toutes les questions d'enseignement, et nous prétendons introduire cette sève catholique dans l'histoire comme dans la littérature, les sciences et les arts.

Le P. Bailly se demande ensuite quels sont les titres des Assomptionnistes — car il s'agissait là d'une œuvre de Congrégation — « à tenir ce langage et à se présenter dans le monde des lettres avec cette attitude martiale ».

Il explique alors comment la nouvelle revue n'est que la reprise d'un combat que la Congrégation de l'Assomption avait déjà vaillamment mené dans la *Revue de l'Enseignement chrétien*, une première fois en

1850, pour conquérir la liberté de l'enseignement secondaire ; une seconde fois en 1871, en pleine Commune — puisque le premier numéro parut en mai, — pour conquérir la liberté de l'enseignement supérieur qu'on obtint en 1875.

Après la victoire, la revue avait cessé, et ses rédacteurs

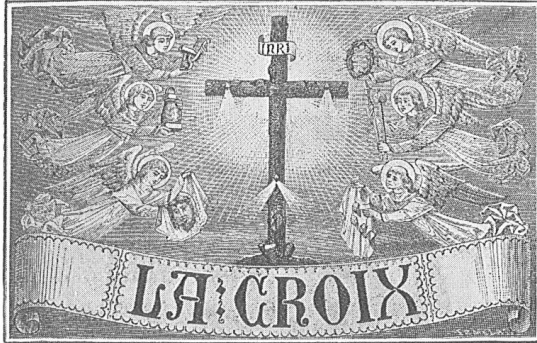
étaient passés à d'autres œuvres.

Aujourd'hui — continuait le Père, — la lutte reprend. On veut détruire l'œuvre de 1850 et de 1875. La *Revue de l'Enseignement* se jette donc à nouveau en 1880 dans la mêlée, et, pour répondre aux adversaires déclarés du Christ, elle s'appelle la *Croix*.

Enfin, résumant son article, le P. Bailly concluait avec une crânerie qui ressemble à une charge claironnante :

La *Croix*, revue de combat, paraissant chaque mois en 160 colonnes, avec gravures, traite des matières qui ne rentrent pas dans le cadre du *Pèlerin*.

Son allure sera toute différente de celle qui convient à ce petit journal, ses illustrations seront de toute autre nature ; mais, en traitant des sujets élevés et en approfondissant le travail, elle ne deviendra ni obscure ni ennuyeuse



FRONTISPICE DU PREMIER NUMÉRO  
DE LA « CROIX-REVUE »



UN DES PROJETS PROPOSÉS POUR LE TITRE DE LA « CROIX »

et ne cessera point de présenter la vie qui a été jusqu'à ce jour l'un des succès du *Pèlerin*.

Nous avons cité abondamment,

parce que ce programme sera toujours celui du P. Bailly — un programme de combat, — et il le poursuivra jusqu'à la fin. Sa tactique était celle des grands capitaines, l'offensive. La défensive, sans être toujours mauvaise, est souvent inspirée par la crainte et dispose à la reculade. Le P. Bailly n'y avait aucun goût. Évidemment, il ne possédera tous ses moyens que quand il pourra descendre dans la lice tous les jours, quand il aura un journal quotidien. Son humeur combative s'exaspère en face des attaques incessantes, son zèle pour la défense de la religion s'enflamme à la vue des efforts de l'ennemi et des ravages qu'il sème déjà dans le camp catholique. Dans ses lettres, dans ses conversations de cette époque, il révèle une sorte d'impatience de créer enfin ce journal quotidien. Cela se prépare. La persécution devenant plus intense, la lutte sans trêve s'impose.

Mais le journal quotidien était une grosse affaire qu'on ne pouvait entreprendre à la légère. Le P. Picard, le nouveau Supérieur général de la Congrégation, y pense; il prie, il réfléchit aux pieds du bon Dieu, et il attend l'heure de la Providence pour

prendre sa résolution. Quant au P. Bailly, il ne demande qu'à être perpétuellement sur la brèche, qu'à faire front sur toute la ligne. Il ne connaît ni fatigue ni découragement.

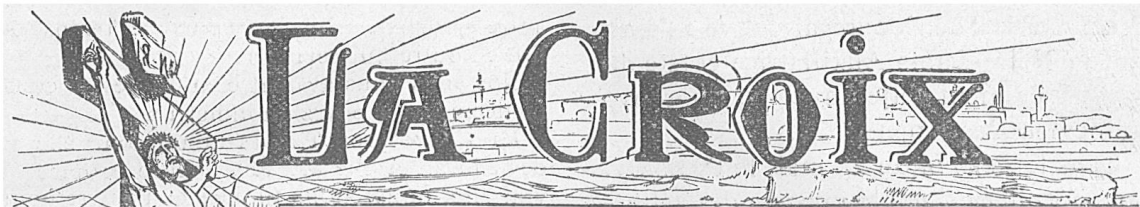
### La « Croix » quotidienne.

La question d'un journal quotidien populaire s'était donc présentée plusieurs fois dans des conversations entre le P. Picard et le P. Bailly. *L'Univers*, grand journal de doctrine, occupait une place illustre, la première, dans la presse religieuse; mais, par la haute tenue de sa rédaction et aussi par son prix élevé, il s'adressait à une élite et ne visait pas les masses. Or, c'est le grand public qu'on voulait atteindre, et il fallait pour cela un journal d'information populaire et à très bon marché.

M. le comte Henri de l'Épinois, qui donnait à la *Croix-Revue* une collaboration active autant que savante, mais qui n'en avait pas moins un grand souci d'apostolat populaire, insistait souvent auprès du P. Picard pour qu'il se décidât enfin à lancer un journal quotidien d'information à un sou.

Le projet mûrissait dans l'esprit du P. Picard, et bientôt, s'étant rendu compte qu'avec le P. Bailly l'œuvre pouvait réussir, il ne fut plus arrêté que par un scrupule de délicatesse; il craignait de paraître achever un journal catholique, *la France Nouvelle*, qui était justement un journal à un sou. Comme cette feuille agonisait





LE PREMIER FRONTISPICE DE LA « CROIX » (16 JUIN 1883)

ou à peu près, il ne voulait point avoir l'air de lui donner le coup de grâce en lui créant un concurrent. Et il disait à M. le comte de l'Épinois :

— Si la *France Nouvelle* disparaît, je vous promets que nous lancerons un journal quotidien à un sou.

Le 7 mars 1883, le P. Bailly s'embarquait pour Jérusalem, où il conduisait 500 pèlerins de la Pénitence. On devait prier aux Saints Lieux pour l'œuvre projetée (1).

Après le retour du pèlerinage, Don Bosco se trouvait à Paris. Il visita longuement le P. Picard, car entre les deux hommes de Dieu existaient d'anciennes et intimes relations. Le P. Picard invita Don Bosco à déjeuner avec lui et quelques amis, à Grenelle, chez les Petites-Sœurs de l'Assomption, le 20 mai 1883.

On sortait de table, et le P. Picard descendait du premier étage, appuyé sur le bras du P. André, lorsque, arrivé à la troisième marche de l'escalier, il rencontre le comte de l'Épinois qui montait et qui lui dit :

— Mon Père, vous m'avez promis de fonder, à la mort de la *France Nouvelle*, un journal quotidien à un sou. Or, la

*France Nouvelle* cesse aujourd'hui sa publication, et je viens vous demander si vous êtes prêt à tenir votre promesse. J'ai couru vous relancer jusqu'ici.

Le P. Picard répond :

— Je n'ai qu'une parole, et j'accepte en principe. Mais venez dîner ce soir chez nous, rue François-I<sup>er</sup>, avec le P. Bailly et moi, et nous verrons ce qu'il est possible de faire.

M. de l'Épinois fut fidèle au rendez-vous. On causa longuement, et la question fut examinée sous toutes ses faces. A cet entretien assistaient le P. Picard, le P. Vincent de Paul, le P. André et M. le comte de l'Épinois.

On débattit le titre du nouveau journal. Plusieurs furent proposés : le *Catholique*, le *Crucifix*. On s'arrêta à celui de la *Croix* avec l'image du Crucifix. Toutes les objections qui surgirent plus tard contre ce titre et cette image avaient été prévues et discutées ce soir-là, et on avait résolu de passer outre. Il fut convenu que le journal serait uniquement catholique, sans attaches politiques d'aucune sorte, qu'il ne publierait ni romans ni annonces. Finalement, on vota, et à l'unanimité la création du journal quotidien à un sou fut résolue, avec son titre *la Croix*.

On arrêta aussi les moyens d'exécution. Le vendredi 1<sup>er</sup> juin, fête du Sacré Cœur, fut choisi pour lancer un numéro spécimen dont le P. Picard rédigerait le premier article. En même temps, le P. Bailly annoncerait le nouveau journal dans le *Pèlerin* et inviterait ses lecteurs à souscrire des abonnements à la *Croix*. Si le 15 juin on avait assez d'argent pour le premier numéro on commencerait résolument, s'en remettant pour la suite à la Providence.

(1) M. l'abbé BOUCHER, curé de Margival (Aisne), écrit au lendemain de la mort du P. Vincent de Paul : « J'ai eu l'honneur de faire le pèlerinage de Jérusalem sous sa direction si paternelle, en l'année 1883, l'année terrible de la tempête de Jaffa : mais aussi j'ai eu un bonheur inappréciable pour moi, ce fut d'assister, dans une petite salle du couvent de Bethléem, à la décision définitive de faire la *Croix* quotidienne. C'était le 29 mars 1883. Je me souviens encore du P. Bailly disant : « Je crois pouvoir me charger d'avoir un peu d'esprit tous les huit jours (faisant allusion au sel du *Pèlerin*) ; mais en avoir tous les jours, c'est à la grâce de Dieu ! »

Un Conseil de Congrégation, le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice et fête du Saint Sacrement cette année-là, approuva pleinement ces projets.

Dans le *Pèlerin* du 26 mai, le P. Bailly, sans dévoiler encore le mystère des délibérations, demandait des prières instantes. On y lit cette courte note :

MOIS DU SACRÉ CŒUR. — Voici l'heure de le faire très saintement. Nous recommandons instamment aux prières une très grande œuvre qui se propose de commencer le vendredi 1<sup>er</sup> juin, qui est cette année la fête du Sacré Cœur de Jésus.

Il était plus explicite avec des amis intimes. La *Croix des Comités* du 25 mai 1895 nous révèle comment M. Léon Harmel fut mis immédiatement au courant :

UN ANNIVERSAIRE. — Un ami de la première heure [M. Harmel] nous renvoie aujourd'hui, à titre d'éphéméride, une carte de visite sur laquelle nous lui écrivions dans la soirée du 24 mai 1883 :

« La journée du 24 mai est achevée, minuit vient de sonner. Le T. R. P. Picard a décidé ce soir en Conseil la création immédiate de la *Croix* quotidienne. Prions pour avoir la force de la porter, ou plutôt afin que Notre-Seigneur nous permette de faire semblant de l'aider alors qu'il la portera lui-même. »

C'était le soir du jour où, à la Fête-Dieu qui tombait le 24 mai, on avait planté solennellement à Montmartre la croix ramenée quelques jours auparavant de Jérusalem. Le numéro spécimen de la *Croix* parut le 1<sup>er</sup> juin suivant, vendredi de la fête du Sacré Cœur, et le premier numéro au 16 juin, anniversaire de la pose de la première pierre du Sacré-Cœur en 1875 et de la consécration de la France au Sacré Cœur. Ces heureuses coïncidences n'avaient pas été cherchées.

Le *Pèlerin* du 2 juin 1883 annonçait le « journal à un sou » et expliquait qu'il serait la transformation de la *Croix*, revue mensuelle en journal quotidien :

En faisant notre examen de conscience, nous avons trouvé que le programme principal [de la *Croix*] : la lutte pour le triomphe de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'était point assez rempli ; la périodicité mensuelle ne se prêtait pas à l'ardeur du combat, qui est de tous les jours. D'autre part, les catholiques qui ont besoin de savoir les nouvelles quotidiennes, obligés de recevoir un

autre journal, n'avaient plus le temps de lire en outre une revue.

Nos amis nous avaient bien dit dès le commencement : « Soyez quotidien ! »

La *Croix* promit alors qu'un jour elle le deviendrait et elle attendit l'heure propice. A vrai dire, nous étions timides et l'œuvre nous semblait colossale.

Aujourd'hui, après avoir attendu et prié, nous croyons reconnaître que cette œuvre, si difficile qu'elle soit, est selon la volonté de Dieu. DIEU LE VEUT ! disons-nous comme pour Jérusalem, et nous cessons d'hésiter.

Après avoir annoncé qu'une des originalités du nouveau journal serait son bon marché, qu'il ne coûterait qu'un sou le numéro, chose très rare à cette époque, il ajoutait :

— Pour entreprendre un journal aussi bon marché, nous dira-t-on, vous avez donc un capital immense : car les autres journaux éprouvent à Paris le besoin d'avaler à leur naissance deux et trois cent mille francs, sous peine de mourir très jeunes, après avoir fait peu de bien.

Voici notre réponse :

— La *Croix* n'a pas plus de capital que Notre-Seigneur quand il expira sur la croix du Golgotha.

— En pareil cas, il faut le million ou rien.

— Eh bien ! nous n'avons rien.

— Mais vous avez des actionnaires, des prêteurs ?

— La *Croix* n'a d'autres actionnaires que ses futurs abonnés, mais ce sont des actionnaires à qui l'on remboursera leur capital trois fois par an, s'il est vrai qu'un journal pareil vaille trois fois son prix d'abonnement.

— Vous êtes des imprudents. Croyez l'expérience.

— L'expérience a été faite. Le *Pèlerin illustré*, qui devait réclamer, lui aussi, 200 000 francs de capital avant de commencer, et qui, disait-on, ne pourrait pas vivre à 6 francs [par an], a commencé précisément sans un sou.....

Aujourd'hui, le *Pèlerin* lui-même servira de prospectus, et dans quinze jours nous aurons un capital.....

Nous inscrirons dans huit jours, à titre de salutaire amorce, le nom des souscripteurs.

Que les employés de M. Cochery [sous-secrétaire d'Etat des Postes et Télégraphes] ne suffisent pas à remplir les coffres de la *Croix* quotidienne.

Et qu'on se souvienne que donner vite, c'est donner deux fois pour fonder un journal à un sou qu'on appelle encore un journal sans le sou.

L'annonce de la *Croix* quotidienne fut accueillie avec un véritable enthousiasme. Au bout de quinze jours, elle avait 5 000 abonnés. Elle parut, confiante dans l'avenir. Pour la taquiner, le gouvernement la menaça d'un procès parce qu'elle disait se vendre « un sou », terme exclu du système métrique. Ce fut l'occasion de dix désopilantes caricatures de Lemot dans la *Croix*.

La *Croix* du 29 juin 1883 portait, en effet, en manchette : « Un ordre nous ayant interdit de mettre ici que le journal se vend *un sou*, nous avertissons que désormais il se vendra *cinq centimes* ».

Le premier article du même jour, intitulé *Un sou*, encadré de noir, explique

que, la veille, le substitut de la République a fait appeler le gérant pour lui annoncer qu'il allait être obligé de poursuivre la *Croix* à cause de ce mot, et l'article se termine ainsi :

Eh bien ! nous nous soumettons ; nous ôtons le *sou*, car si le sou a pour lui le bon sens, il n'est pas un principe que nous ayons juré de défendre. Inscrivons donc cette sottise désignation : *cinq centimes*, que le peuple n'aura jamais la sottise de prendre, parce qu'il appelle les choses par leur nom et parce qu'en écrivant sur un journal *cinq centimes*, vous ne l'empêcherez jamais de dire que c'est un *journal à un sou*.

Le P. Vincent de Paul fut le rédacteur en chef de la *Croix* ; il en fut l'âme, il en fut la vie. Presque tous les jours il en rédi-



LE LOUP ET L'AGNEAU

LE LOUP. — Ah ! tu bois ton saoul, au lieu de boire un litre !

AU JUIF ERRANT

— Tu as toujours cinq sous ; mais, malheureux, voilà deux mille ans que tu es récidiviste !  
— Il ne me manquait plus que cette aventure !

L'IVROGNE. — Je suis complètement fou.

LE GENDARME. — A la bonne heure, car si vous étiez sou....

gea le premier article, qu'il signait du pseudonyme devenu célèbre « LE MOINE ».

Désormais la *Croix* et « LE MOINE » ne semblent plus faire qu'un, c'est le P. Bailly qui lui imprime cette allure surnaturelle, originale, alerte, vigoureuse, qui plaît par sa crânerie, attire et encourage. Il avait pour principe qu'un organe catholique, si moderne soit-il, agit selon la vieille tradition des âges de foi, lorsqu'il cherche à plaire et à faire rire à l'occasion. Il ne redoutait pas un bon mot au milieu d'un sujet sérieux, mais il redoutait énormément une faiblesse dans l'affirmation de la foi. Comme dans le *Pèlerin*, il heurtait le diable sans détour.

Il eut sans doute quelques collaborateurs, mais fort peu, et tout le journal

passait réellement par ses mains. Dès l'origine, un de ses collaborateurs fut chargé de préparer pour le journal ce que le P. Bailly appelait le « menu spirituel ». C'était un trait de la vie des saints assaisonné de quelques réflexions pieuses pouvant servir de méditation.

Celui qui l'aida le plus dans les débuts fut M. le comte de l'Épinois. Le P. Picard, en fondant la *Croix*, avait mis comme condition que M. de l'Épinois viendrait aider le P. Bailly pendant trois mois.

### Le crucifix.

Le succès de la *Croix* fut tellement rapide, tellement surprenant, que, quelles que fussent la valeur de sa rédaction et la



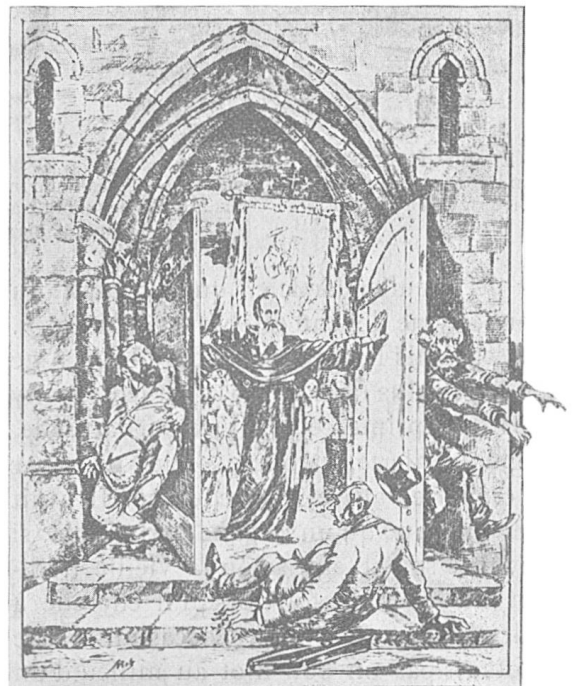
Dessin de LEMOT.



Dessin de LEMOT.



Dessin de LEMOT.

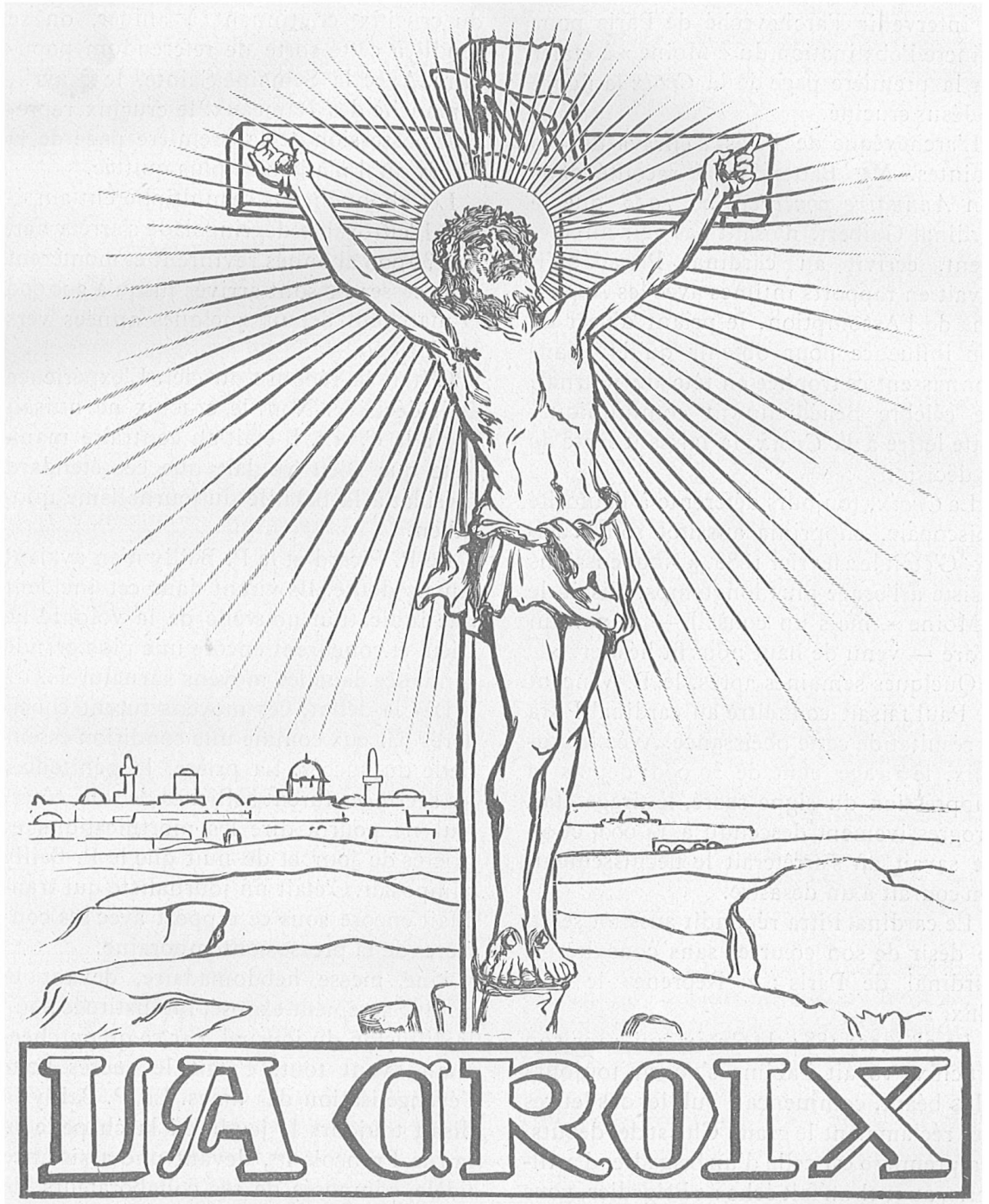


Dessin de MOB.

QUELQUES CROQUIS OFFERTS AU P. BAILLY

sagesse — discutée du reste — de son administration, ce sujet ne pouvait être attribué qu'à une protection surnaturelle.

C'était visible : Dieu récompensait l'acte de foi qui avait inspiré le journal, le but uniquement apostolique qu'il poursuivait.



FRONTISPICE DE LA « CROIX » QUOTIDIENNE POUR LES JOURS DE FÊTE,  
 PARU POUR LA PREMIÈRE FOIS EN LA FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX (14 SEPTEMBRE 1883)

Le drapeau qu'il arborait lui portait bonheur.

On en eut bientôt une preuve manifeste.

Il se rencontra, en effet, des catholiques timides qui se scandalisèrent de voir un grand Christ en tête d'un journal. Ils commencèrent par prédire des insuccès. D'après

ces sages, *le Christ devait tuer la Croix*. Puis ils se lamentèrent et se fâchèrent. Cet ornement ne convenait pas, disait-on, à une feuille exposée à traîner partout. C'était une profanation.

Le journal n'avait cure de ces clameurs et allait de l'avant. Elle; redoublèrent. On

fit intervenir l'archevêché de Paris pour vaincre l'obstination du « Moine » à étaler sur la première page de la *Croix* la figure de Jésus crucifié.

L'archevêque de Paris s'effraya de ces plaintes. M<sup>sr</sup> Battandier a raconté dans son *Annuaire pontifical de 1913* que le cardinal Guibert, n'osant pas agir directement, écrivit au cardinal Pitra, qu'il savait en rapports intimes avec les Augustins de l'Assomption, le priant d'user de son influence pour obtenir qu'ils abandonnassent ce trophée en tête du journal. Le célèbre Bénédictin fit communiquer cette lettre à la *Croix*, la laissant libre de sa décision.

La *Croix*, toujours déferente à l'autorité épiscopale, supprima aussitôt son crucifix. C'était le 2 février 1883. « Nous eussions résisté à l'orage plus longtemps, disait le « Moine », mais un conseil — et non un ordre — venu de haut nous fit hésiter. »

Quelques semaines après, le P. Vincent de Paul faisait connaître au cardinal Pitra le résultat de cette obéissance. Avec le crucifix, le tirage était de 30 000; depuis la suppression du signe sacré, le tirage était progressivement descendu à 14 000, et on ne savait où s'arrêterait le fléchissement. On courait à un désastre.

Le cardinal Pitra répondit aussitôt selon le désir de son cœur et sans consulter le cardinal de Paris : « Reprenez le crucifix. »

Le 28 mars 1884, la *Croix*, qui, sans son crucifix, voyait l'abîme s'ouvrir toujours plus béant, commença à publier des lettres qui réclamaient le grand Christ des débuts. La première est celle d'un brigadier d'artillerie, auquel on fait écho : « Brigadier, vous avez raison ! »

Enfin, on eut expressément de l'archevêché de Paris l'autorisation d'arborer à nouveau l'emblème sacré, et, les demandes

du crucifix continuant à affluer, on se rendit à cette sorte de referendum populaire. Avec la Semaine Sainte, le 5 avril, dimanche des Rameaux, le crucifix reprenait possession de la première page de la *Croix* qu'il n'a jamais plus quittée.

Les abonnements se multiplièrent aussitôt. L'effroyable dégringolade s'arrêta net. Les 30 000 abonnés revinrent et montèrent sans cesse; ils sont arrivés jusqu'à 200 000 et marchent depuis quelques années vers les 300 000.

C'était la réponse du ciel. L'expérience était décisive. Non, le crucifix ne nuisait pas à la *Croix*. Il était au contraire manifeste que Dieu voulait que cet étendard présidât à la bataille du journalisme quotidien.

Le P. Picard et le P. Bailly n'en avaient jamais douté. Ils virent dans cet incident une indication nouvelle de la volonté de Dieu, et conçurent encore une plus grande confiance dans les moyens surnaturels.

Dès le début, ces moyens furent considérés par eux comme une condition essentielle du succès. La prière, la pénitence, les sacrifices furent sollicités de tous côtés. Nul ne pourra dire les mortifications et prières de jour et de nuit que le P. Bailly s'imposait. C'était un journaliste qui tranchait encore sous ce rapport avec ses confrères de la presse contemporaine.

Une messe hebdomadaire, devant le Saint Sacrement exposé, fut instituée pour la diffusion du journal, car ce qu'on cherchait avant tout, c'était le succès pour l'évangélisation des âmes. Le P. Bailly la disait toujours le jeudi, en la chapelle de la rue François-I<sup>er</sup>, devant une assistance fidèle, composée de ses collaborateurs, de zélateurs et zélatrices, et, plus tard, des pieuses ouvrières des ateliers. Il leur adressait toujours quelques paroles pour stimuler le zèle de l'œuvre surnaturelle.



# CHAPITRE IX

## LA VRAIE LIGNE POLITIQUE DE LA « CROIX »

### Les grandes luttes.

Il semble que le journalisme quotidien, le journalisme de combat, ait été inventé principalement pour les luttes politiques, et on ne conçoit guère un journal sans le dessein bien arrêté de soutenir un parti (1).

Or, la *Croix* déclara hautement qu'elle était un journal purement catholique, sans attaches politiques d'aucune sorte, et que, pour elle, les luttes religieuses étaient sa seule raison d'être.

Nous avons dit que M. le comte de l'Épinois lui donna, dès les premiers mois, une collaboration assidue. Malgré ses idées et ses traditions royalistes, le noble comte ne voulait faire de la *Croix* qu'un organe catholique en dehors et au-dessus de tous les partis; mais il était persuadé que le P. Picard et le P. Bailly avaient, pour leur compte personnel, des opinions monarchistes. Il fut fort étonné de leur entendre dire qu'il n'en était rien, et que, même personnellement, ils n'avaient pas d'opinion politique arrêtée. S'il admettait fort bien que le journal n'en eût point, il ne comprenait pas cette abstention chez les rédacteurs et directeurs.



LE P. BAILLY (VERS 1883)

Il y eut sur ce sujet des discussions assez vives, quoique toujours courtoises et amicales, entre le P. Picard et le comte de l'Épinois.

Le P. Picard lui affirmait en toute sincérité que, s'il avait créé la *Croix* sans tendance politique, c'est que réellement il n'était lui-même d'aucun parti politique, et que, surtout après la mort du comte de Chambord, il se sentait vraiment incapable de prendre parti pour aucun prétendant, pas plus pour le comte de Paris que pour les autres, ne reconnaissant de droit légitime aux uns pas plus qu'aux autres. Il n'en était pas plus républicain pour cela. Il se contentait d'être purement catholique et de réclamer la liberté de l'Église.

Un ami de M. de l'Épinois, M. de Combettes du Luc, président de l'Hospitalité du Salut, fondée par le P. Picard pour le Pèlerinage National de Lourdes, sollicitait vivement celui-ci d'aller voir le comte de Paris, qui avait manifesté le désir d'un entretien.

Le P. Picard répondit qu'il ne demanderait aucune entrevue; que, si le comte de Paris lui faisait l'honneur de l'appeler, il se rendrait avec empressement à son appel, mais que cela n'aboutirait à rien. Il dirait loyalement sa pensée au comte de Paris, et la *Croix* refuserait de s'inféoder à la cause orléaniste. Elle avait été fondée pour soutenir l'Église et le Pape et non l'un quelconque des prétendants. Elle ne sortirait pas de cette voie.

(1) Depuis quelques années, les mœurs américaines, qui envahissent l'Europe de plus en plus, ont introduit dans le journalisme une nouvelle orientation: le journal « dernier cri » n'est plus qu'une affaire commerciale (le *Matin*, le *Journal*, etc.). Cette tendance a fini par prévaloir même dans les organes appartenant à des opinions politiques tranchées (*Petit Parisien*, etc.) Inutile de dire que cet esprit mercantile — qui déshonore la presse — n'entra jamais en aucune façon dans la pensée du P. Bailly.

C'était, du reste, celle que le fondateur, le P. d'Alzon, avait tracée à ses religieux et à leurs œuvres, dès 1845, comme il ressort des documents concernant les origines de sa Congrégation.

Après plusieurs entretiens importants de ce genre entre le P. Picard, M. de l'Épinois et quelques autres personnages de marque, M. de l'Épinois dit au P. Picard :

— Vous porterez devant Dieu une grande responsabilité, celle d'avoir consolidé pour toujours la République, en prêchant la neutralité en politique.

Mais le P. Picard ne varia jamais. Fermement résolu à n'inféoder le journal *la Croix* à aucun parti, il poursuivait un but exclusivement religieux. Défendrez les droits de Dieu envers et contre tous, étendre le règne de Notre-Seigneur dans une obéissance absolue aux directions de son Vicaire, voilà son unique ambition, son unique souci ; — le reste lui importait peu. « Formons des troupes catholiques, disait-il, et Dieu leur donnera le chef qui leur convient, monarque ou président de République. » — Faisons d'abord des chrétiens, recommandait le P. Bailly à ses collaborateurs ; le reste viendra par surcroît.

Sous ce rapport, le P. Bailly était pleinement d'accord avec le P. Picard, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Il n'y eut jamais entre eux la moindre divergence de pensée. Ils ne faisaient vraiment qu'un. Il est rare de rencontrer deux esprits animés à ce degré-là du même souffle. Il n'y avait pas place dans leur âme éminemment apostolique pour les vues et les sentiments humains.

Du reste, ils ne blâmaient aucunement la fondation de Comités politiques, royalistes ou autres, mais la *Croix* resterait en dehors et ne serait jamais, ni de près ni de loin, l'organe d'aucun. On pouvait compter sur elle pour tout ce qui était catholique, mais seulement en tant que catholique.

### Le ralliement.

Il y eut du nouveau en 1892. Le 16 février de cette année parut l'Encyclique *Au milieu des sollicitudes* qui allait susciter des ardentes polémiques parmi les partis politiques. Le Pape disait :

Dans cet ordre d'idées spéculatif, les catholiques, comme tout citoyen, ont pleine liberté de préférer une forme de gouvernement à l'autre, précisément en vertu de ce qu'aucune de ces formes spéciales ne s'oppose, par elle-même, aux données de la saine raison ni aux maximes de la doctrine chrétienne.....

Que si l'on descend des abstractions sur le terrain des faits..., tous les individus sont tenus d'accepter ces gouvernements [établis] et de ne rien tenter pour les renverser ou pour en changer la forme. De là vient que l'Église, gardienne de la plus vraie et de la plus haute notion sur la souveraineté politique, puisqu'elle la fait dériver de Dieu, a toujours réprouvé les doctrines et toujours condamné les hommes rebelles à l'autorité légitime. Et cela dans le temps même où les dépositaires du pouvoir en abusaient contre elle.....

Par là s'explique d'elle-même la sagesse de l'Église dans le maintien de ses relations avec les nombreux gouvernements qui se sont succédé en France en moins d'un siècle et jamais sans produire des secousses violentes et profondes. Une telle attitude est la plus sûre et la plus salutaire ligne de conduite pour tous les Français dans leurs relations civiles avec la République, qui est le gouvernement actuel de leur nation. Loin d'eux ces dissentiments politiques qui les divisent ; tous leurs efforts doivent se combiner pour conserver ou relever la grandeur morale de leur patrie.....



LE P. PICARD  
(1895)



La *Croix* n'avait qu'à applaudir à cette consigne, qui était la sienne depuis l'origine. Elle n'y manqua pas. Trêve aux discussions politiques, acceptation de la forme du gouvernement de fait, concentration de tous contre la législation qui s'attaque à Dieu et à la religion : c'était sa ligne de conduite depuis le commencement.

Devait-elle, en outre, faire quelque déclaration sensationnelle sur ce programme tracé par Léon XIII et qui était le sien ? Elle préféra garder une modeste réserve pour ne point paraître triompher bruyamment. Quel besoin avait-elle de proclamations solennelles, de professions de foi tapageuses, comme si elle avait eu quelque chose à renier de son passé ? Elle se tut sur ce point.

D'aucuns lui reprochèrent ce silence, bien à tort cependant, tandis que, ailleurs, on discutait fort la parole du Pape. Comment accepter, disait-on, un gouvernement aussi antichrétien que celui qui régente la France et semblait n'avoir d'autre but que de la rendre athée ?

La *Croix* s'abstint de toute intervention dans cette bataille des partis.

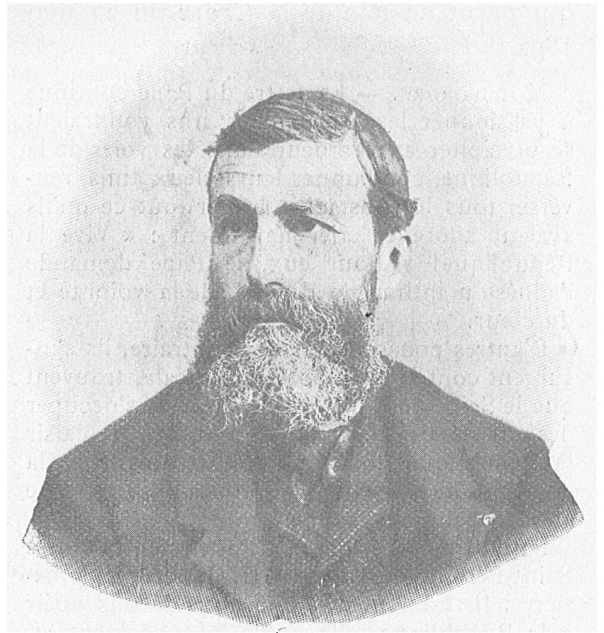
Le 3 mai 1892, le Pape adressa une lettre aux cardinaux français — et par eux à tous les catholiques — qui était une confirmation éclatante de l'Encyclique *Au milieu des sollicitudes* et semblait demander plus que la neutralité politique. Elle contenait des exhortations pressantes au ralliement comme un moyen d'assurer l'union de tous :

Un de ces moyens — disait le Pape — est d'accepter sans arrière-pensée, avec cette loyauté parfaite qui convient au chrétien, le pouvoir civil dans la forme où, de fait, il existe..... Acceptez la République, c'est-à-dire le pouvoir constitué et existant parmi vous, respectez-le, soyez-lui soumis comme représentant le pouvoir venu de Dieu..... Les hommes qui subordonneraient tout au triomphe préalable de leur parti respectif, sous prétexte qu'il leur paraît plus apte à la défense religieuse, seraient dès lors convaincus de faire passer en fait, par un funeste renversement des idées, la politique qui divise avant la religion qui unit.

Il y eut des oppositions irréductibles et des

enthousiasmes exagérés. Pour les enthousiastes excessifs, c'était une rébellion contre Rome si on ne criait pas « Vive la République ! » et si on ne chantait pas la *Marseillaise*. Pour les opposants — qu'on appela « réfractaires », — adhérer à la République, c'était canoniser la Franc-Maçonnerie dans la personne des sectaires qui sévissaient en France et renoncer à tout espoir d'un gouvernement chrétien.

La *Croix*, qui n'était inféodée à aucun parti, n'avait à renoncer à rien. Mais n'avait-elle pas à adhérer à quelque chose ?



M. TARDIF DE MOIDREY (VERS 1895)

M. Tardif de Moidrey, ancien avocat général qui signait « Le Paysan », et qui remplaçait momentanément à la rédaction du journal le P. Bailly (pendant le pèlerinage que celui-ci conduisait à Jérusalem), alla trouver le P. Picard, qui, en tant que véritable chef de la *Croix*, prenait toujours les mesures décisives, et lui dit :

— Il me semble que vous devez faire un article pour formuler l'adhésion du journal à la politique du Pape, laquelle paraît demander plus que ne fait la *Croix*.

Le P. Picard répondit :

— Vous me proposez là un acte grave. Je veux réfléchir et prier.

L'adhésion à la République ne lui coûtait pas personnellement, ne l'ayant jamais combattue; mais une profession de ce genre lui paraissait dangereuse, au milieu de l'effervescence des partis. Les discussions allaient s'envenimer, et la scission entre catholiques deviendrait irrémédiable, quand, au contraire, il importait souverainement de les unir entre eux beaucoup plus que de les unir aux incroyants soi-disant honnêtes. C'est ce sombre avenir qui l'inquiétait.

Il prit vingt-quatre heures.

Le lendemain, il dicta l'article suivant, qui parut en tête de la *Croix* du 25 mai 1892 :

MOT D'ORDRE. — La lettre du Pape continue à passionner les esprits. Les uns voudraient se précipiter avec ardeur dans les voies de la République, condamner leurs vieux amis, renverser tous les obstacles, brûler tout ce qu'ils avaient adoré et crier hardiment : « Vive la République ! » Pour eux, le Pape demande l'adhésion intime de l'esprit, de la volonté et du cœur.

D'autres poussent en sens contraire, ils s'insurgent contre la volonté pontificale, trouvent que le Saint-Père n'a pas le droit de s'occuper des affaires de la France, confondent à plaisir la République, forme de gouvernement, et la doctrine de certains républicains, doctrine antichrétienne et antisociale.

Partant de ce principe, ils attribuent à Notre Saint-Père le Pape Léon XIII des erreurs grossières. Ils lui font dire que nous devons obéir à la République telle qu'ils la conçoivent et, dès lors, nous soumettre aux lois impies portées par les républicains, et garder à notre tête les francs-maçons qui précipitent la France à la ruine.

Etrange façon, pour des catholiques, de traiter leur Père le Souverain Pontife, et de juger le gardien infailible de la vérité !

En face de ces deux extrêmes, quelle sera notre ligne de conduite ?

Elle est bien simple. Nous sommes avec le Pape. Nous acceptons ce qu'il accepte, nous condamnons ce qu'il condamne, mais nous ne voulons pas aller plus loin que lui.

Nous engageons donc nos amis à relire et à méditer les deux lettres de Léon XIII.

A la suite de cette étude, ils se convaincront que le Pape, gardien de la vérité, est aussi le véritable interprète du bon sens.

Il nous dit :

Toute société, pour vivre, a besoin d'un

gouvernement. Ce gouvernement peut être un gouvernement légitime ou simplement un gouvernement de fait, mais ce gouvernement est absolument indispensable. Sans lui, ni société ni nation. — Vous avez en France un gouvernement, ce gouvernement existe depuis vingt-deux ans. Les élections successives n'ont fait qu'affermir son existence. Ce gouvernement s'appelle la République. Au lieu de vous diviser en partis innombrables pour renverser ce gouvernement, et de fortifier ainsi les hommes mauvais qui font de la République « leur chose », oubliez vos dissensions, cessez les querelles de parti, acceptez le gouvernement, quoiqu'il puisse ne pas être le gouvernement de votre choix, arrachez ainsi aux ennemis de l'Eglise une étiquette dont ils se servent pour achalander leurs erreurs et leurs ambitions; et, sous ce gouvernement, usez des droits que vous donne la Constitution pour arriver au pouvoir, arrêter le mal, paralyser les lois mauvaises et faire des lois bonnes.

Les paroles du Pape sont dictées par le bon sens. Elles devraient être respectées même à ce simple titre. A plus forte raison doit-on les accueillir avec respect lorsqu'elles se présentent sous une forme plus solennelle et s'imposent comme l'enseignement d'un Père à ses fils.

Les assemblées catholiques entrent dans cette voie du bon sens et de la vérité. Elles se gardent bien de jeter la pierre aux hommes honorables qui ont combattu jusqu'ici les combats de l'Eglise en restant royalistes, mais elles cherchent à les entraîner dans les voies de l'action pratique et sociale vers lesquelles nous pousse le Saint-Père.

Le Congrès de la Jeunesse française, réuni à Grenoble sous la présidence de M<sup>sr</sup> Fava, vient de se poser sur ce terrain établi par le Pape. Devant cinq archevêques ou évêques, notre ami M. Descottes a affirmé sa résolution d'accepter loyalement la République et « de conquérir sur le terrain constitutionnel, sous le drapeau de la République, par les voies légales, les réformes et les progrès qui, à notre point de vue, s'imposent pour la sauvegarde de nos intérêts, de nos croyances et de nos libertés ».

L'éloquent champion des libertés sociales et ouvrières, M. de Mun, s'est placé sur le même terrain et a ajouté : « Je ne puis qu'affirmer ici que je suis résolu à suivre sur le terrain constitutionnel toutes les indications données par le Souverain Pontife. »

A son tour, M<sup>sr</sup> d'Hulst, l'éloquent prélat qu'on a tant calomnié depuis quelques jours, a proclamé énergiquement son adhésion aux paroles du Saint-Père, et puis il a tracé, avec une autorité et une éloquence incomparables,

les devoirs de la jeunesse catholique en nos temps de trouble et de révolte.

« Les jeunes gens catholiques peuvent, dit M<sup>sr</sup> d'Hulst, entrer en contact avec la société de deux manières : en s'en faisant aimer ou bien en s'en faisant craindre.

» Pour ce faire, les jeunes gens doivent se préparer à l'action par l'étude consciencieuse, approfondie, non seulement de la science sociale, mais aussi de toutes les sciences humaines. Car c'est sur le terrain scientifique tout autant que sur le terrain économique que se livrera la suprême lutte entre l'Eglise et l'erreur.

» La même autorité qui nous invite à nous incliner devant l'organisme politique nous interdit de nous courber devant la tyrannie d'une législation oppressive et sacrilège. C'est pour fortifier notre résistance qu'on nous conseille d'entrer sans arrière-pensée dans le jeu des institutions politiques. Quels que soient nos sentiments et nos opinions, nos préférences et nos regrets, nous pouvons loyalement porter à nos adversaires ce défi; nous pouvons leur dire : Ce régime que vous représentez n'est plus contesté, montrez qu'il est compatible avec le respect des droits sacrés que nous n'abdiquons jamais.

» Si les hommes dont je parle sont assez bien inspirés pour relever cet honnête défi, s'ils renoncent à des errements odieux et funestes, s'ils justifient le sens étymologique qui désigne aujourd'hui la constitution du pays et fait de la puissance publique la *chose de tous, res publica*, nous serons pris au mot, nous tiendrons notre parole; il n'y aura plus de partis en France, et il ne sera même pas besoin d'un changement de personnel pour amener la pacification générale.

» En attendant que l'avenir ait dégagé l'inconnue du problème, tenons-nous-en au programme que j'essayais de vous tracer tout à l'heure : sachons-nous faire aimer du grand nombre, et, s'il y a des pervers qui repoussent l'amour, gardons même envers ceux-là la charité de nos cœurs; mais dans notre action, à force de valeur et de foi, de science et de courage, sachons nous faire craindre, et montrons à ceux qui parlent le jargon du jour qu'ils se sont trompés en traitant de « quantité négligeable » les revendications des consciences catholiques françaises. »

Voilà la vérité.

N'épiloguons pas sur les termes; gardons, si nous le voulons, nos préférences dans l'ordre spéculatif, le Pape nous le permet; mais ne stérilisons pas nos efforts par des divisions intestines.

Les francs-maçons marchent avec ensemble à l'assaut de nos institutions et de nos libertés, et ils nous battent parce qu'ils obéissent au mot d'ordre.

Obéissons aussi, sans nous préoccuper de nos sympathies ou de nos antipathies. République ou monarchie, que nous importe, pourvu que la France reste la France et soit vraiment chrétienne? Dans ce journal on n'a jamais crié : « Vive le roi! » à moins qu'il ne s'agit du grand Roi : le Christ! On ne crie pas non plus : « Vive la République! » Mais on crie toujours : « Vive le Pape! »

Suivons le mot d'ordre du Pape!

N'attaquons aucun de nos amis. S'ils vont trop loin, laissons-leur la responsabilité de leur hardiesse; s'ils restent trop en arrière, respectons leurs craintes, mais excitons-les à entrer dans le mouvement. Disons à tous : Le Pape veut l'union, soyons unis comme il le veut. Il nous dit d'accepter la République, acceptons-la. Marchons résolument contre les institutions mauvaises. Renversons, si nous le pouvons, les hommes néfastes qui nous écrasent. Attaquons les lois de malheur, et poussons tous les catholiques, royalistes, bonapartistes, républicains, à unir leurs efforts pour essayer loyalement d'établir en France une République chrétienne.

Si les événements ne répondent pas à nos efforts, qu'aurons-nous perdu? Rien. Il nous restera toujours le mérite d'avoir obéi au Pape et de n'avoir pas désespéré de notre pays.

LE PÈRE.

Après avoir signé cet article, le P. Picard le remit à son secrétaire et lui dit :

— Emportez-le à la composition. C'est la fin de la paix religieuse en France!

L'illusion qu'on se faisait en haut lieu était double. D'une part, on croyait que tous les catholiques s'empresseraient d'obéir aux nouvelles directions politiques. D'autre part — et c'était le pire, — on croyait que les gouvernants français, les républicains, étaient honnêtes en politique. Léon XIII espérait la soumission unanime de ceux-là et se fiait à l'honnêteté de ceux-ci. Sa confiance était trompée sur les deux points.

Sans qu'il fût nécessaire d'entendre les « enfants terribles » des partis anticléricaux crier en pleine Chambre : « En politique il n'y a pas de justice », il était clair, à voir l'attitude des radicaux et de la plupart des opportunistes, qu'ils ne se souciaient, vis-à-vis de leurs adversaires, ni de justice ni d'honnêteté. Aussi le P. Picard ne croyait pas du tout à l'honnêteté politique et presque pas à l'honnêteté naturelle des gouvernants de cette époque.

Il vit le Pape l'année suivante, en 1893, et Léon XIII lui demanda :

— Que pensez-vous de la politique du ralliement ?

— Très Saint-Père, je n'en augure rien de bien.

— Alors, vous ne les croyez pas honnêtes ?

— Non, Très Saint Père ; ils sont franc-maçons ; ils vous trahiront et ils nous trahiront. Méline, en particulier, nous lâchera, même avec une majorité. Si nous ne les combattons pas, nous livrons nos troupes à nos ennemis, et nous ne pourrions rien faire.

D'autres appréciations inclinaient le Souverain Pontife à croire encore à l'honnêteté des membres du gouvernement avec lequel il traitait. Même après les lois les plus iniques, des « informateurs » lui garantissaient la sincérité des législateurs. De là sa confiance dans cette entreprise de ralliement où — est-il besoin de le dire ? — il voyait et visait uniquement le salut de la religion en France. Ce n'est qu'à la fin de son pontificat, après de lamentables insuccès, que, découragé, il disait avec une amertume profonde : « Ils m'ont trompé ! »

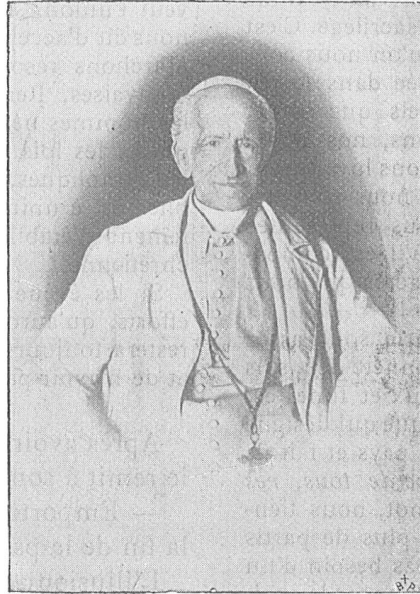
Ces souvenirs d'une époque encore trop récente pour être complètement livrés au public nous ont retenus longtemps. Mais il était nécessaire d'en dire quelque chose pour expliquer la ligne de conduite de la *Croix*, qui fut toujours fidèle aux directions pontificales dans une juste mesure, sans les restreindre ni les exagérer (1). Le

(1) Une des causes de l'échec du ralliement fut certaines interprétations outrées des conseils du Pape. C'est ce que constatait dès 1902 le R. P. Janvier, O. P., depuis prédicateur de Notre-Dame de Paris : « Les interprétations outrées que certains catholiques..... donnèrent à la direction de Léon XIII contribuèrent à augmenter le mal. Ceux-ci, anciens partisans des gouvernements nouveaux, n'avaient guère d'autorité pour prêcher la soumission au Pape. On les avait entendus parler avec une liberté exces-

sive du Concile de Vatican, du *Syllabus*, du pouvoir indirect de l'Eglise dans les choses temporelles ; on les avait trouvés d'une indulgence extrême pour la Révolution, accusant vite les bons, excusant plus vite encore les méchants, prêchant toujours le pardon et la patience vis-à-vis des persécuteurs, et frappant sans assez de scrupule sur les persécutés. On s'étonna que, tout d'un coup, ils fussent devenus les partisans si résolus des idées romaines, et on les eût facilement accusés de faire ce qu'ils avaient tant reproché aux anciens partis, de se servir de la religion pour amener le triomphe de leurs idées politiques. » L'auteur explique ensuite avec beaucoup de précision comment ces « interprétations forçaient la doctrine du Pape sur la forme du gouvernement » à accepter, « et l'atténuaient sur la question des lois » mauvaises à combattre, et il conclut par une observation essentielle, généralement oubliée par les historiens de ces années si troublées : « Malheureusement les hommes dont nous avons parlé, si loin de la vraie volonté du Pape, passèrent auprès de beaucoup pour des interprètes fidèles, et ainsi furent déconcertés des gens que l'on eût gagnés si l'on avait traduit exactement la pensée du Saint-Père. » (*Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France* [Paris, Lecoffre], p. 120-126.)

P. Bailly, comme le P. Picard, n'avait qu'une ambition, être l'écho de la parole du Pape, et l'un et l'autre s'y sont appliqués de leur mieux, sans réticence et sans détour. Les articles quotidiens du « Moine », les articles beaucoup plus rares du « Père », qui n'écrivait que dans les circonstances importantes, sont encore là pour en témoigner.

Assurément, la *Croix* n'eut pas souvent l'occasion de donner des *satisfecit* aux gouvernants. Mais était-ce sa faute ? Et le Pape défendait-il de stigmatiser vigoureusement des lois mauvaises et de ridiculiser des sectaires pour qui tout était bon contre les catholiques ? Bien au contraire, et les directions romaines étaient nettes sur ce point. Le Pape déclarait en termes formels que l'acceptation d'un gouvernement de fait n'impliquait pas l'acceptation de toutes les lois qu'il lui plaisait d'édicter. Si la consigne pontificale imposait la soumission, elle demandait aussi la résistance : soumission à la forme républicaine, résistance aux lois injustes. La *Croix* fut toujours fidèle à ce programme.



LÉON XIII

La *Croix* ne cria pas non plus : « Vive la République ! » Quelques-uns le lui reprochèrent. Mais avait-elle à le faire ? Est-ce que Rome le demandait ? Rome, en ordonnant une soumission loyale exempte de discussion et de conspiration, exigeait si peu qu'on se ralliât à la République avec amour comme à un gouvernement idéal, à un gouvernement définitif, que ses paroles mêmes réservaient l'avenir :

Il faut soigneusement le remarquer ici : quelle que soit la forme des pouvoirs civils dans une nation, on ne peut la considérer comme tellement définitive qu'elle doive demeurer immuable, fût-ce l'intention de ceux qui, à l'origine, l'ont déterminée. (Encyclique *Au milieu des sollicitudes*.)

Léon XIII revient sur cette pensée dans sa lettre du 3 mai aux cardinaux français :

En politique plus qu'ailleurs surviennent des changements inattendus. Des monarchies colossales s'écroulent ou se démembrant comme les antiques royaumes d'Orient et l'Empire romain ; les dynasties supplantent les dynasties, comme celles des Carolingiens et des Capétiens en France ; aux formes politiques adoptées, d'autres formes se substituent, comme notre siècle en montre de nombreux exemples.

Le Pape ne demandait donc pas qu'on criât : « Vive la République ! » comme si ce gouvernement était le seul acceptable, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

. Comment, du reste, souhaiter longue vie à un gouvernement qui s'obstinait à déclarer que la République n'était pas seulement une forme de gouvernement, mais une philosophie, et que quiconque n'était pas un adepte de cette philosophie n'était pas un vrai républicain ? Les dogmes de cette philosophie étaient et sont encore la *suprématie de l'État sur l'Église*, la *laïcisation de la société*. Ces dogmes ont produit les fameuses lois *intangibles*. Ces dogmes se sont enveloppés dans les grands mots de *libéralisme*, de *démocratie*, de *solidarité*, de *tolérance*, de *civilisation moderne*, d'*esprit moderne*, de *neutralité*, et ils se sont résumés dans l'hérésie protéiforme du *modernisme*. Il se rencontra des catholiques, et non des moins bruyants

ni des moins intolérants, qui poussaient le ralliement jusque-là, et accusaient de tiédeur quiconque ne partageait pas leur enthousiasme républicain doctrinal. Le P. Bailly, si sincèrement rallié qu'il fût, ne crut jamais qu'un catholique pût en conscience abjurer le *Syllabus*, répudia les termes équivoques chers à une certaine école et tout ce qu'ils contenaient de pernicieux, malmena même ceux qui les prênaient trop fort — et ne le fit, du reste, qu'en des circonstances extrêmement graves, quand il y fut contraint par des attaques vives et prolongées ; il se méfia de cette philosophie républicaine ou de cette république philosophiste, la combattit en tant que philosophiste, et crut qu'il pouvait se dispenser de lui donner son cœur.

Qui oserait soutenir qu'en cela il n'était pas d'accord avec le Pape ?

De fait, si, en dépit de l'hostilité (ouverte ou hypocritement onctueuse) des « républicains nantis » et malgré la campagne menée par certains organes des anciens partis, les directions politiques de Léon XIII pour la France furent suivies par la quasi-unanimité du clergé et la grande majorité des laïques, tous les gens impartiaux reconnaissent maintenant qu'on le doit pour une bonne part à l'attitude de la *Croix*. Celle-ci eut quelque mérite à adopter une tactique qui contristait un grand nombre de ses meilleurs amis (1). Mais le P. Bailly n'hésita jamais devant une parole du Pape ; c'était pour lui, en toute vérité, la « consigne de Dieu ».

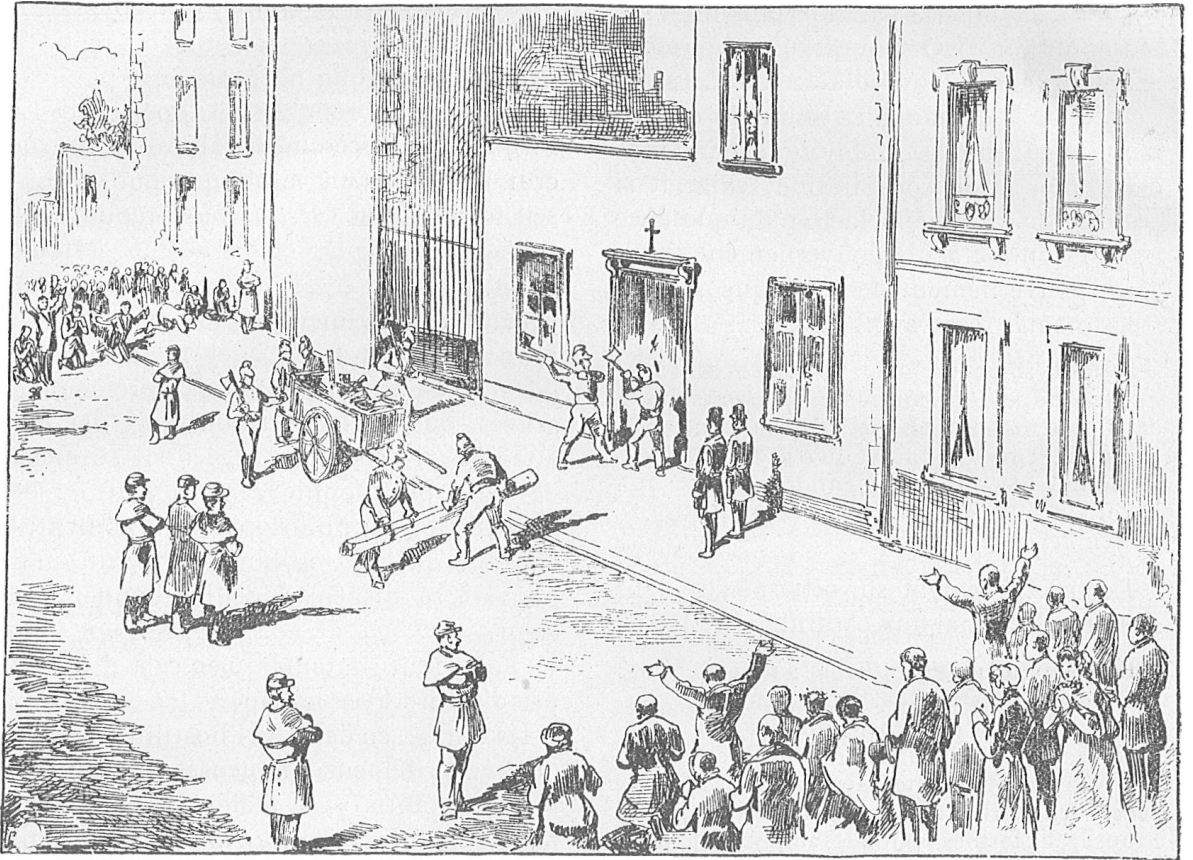
### Loi d'abonnement.

On a prétendu aussi que le P. Bailly s'écarta des directions pontificales à propos de la fameuse loi d'abonnement.

Rappelons les faits.

Les Congrégations religieuses furent le premier objectif de la persécution hypocrite. On voulait les supprimer.

(1) Dans le courant de 1892, l'année du ralliement, la *Croix* perdit 10 000 abonnés, dont beaucoup figuraient parmi les plus généreux bienfaiteurs des œuvres qu'elle patronnait.



Dessin de LEMOT.

L'ASSAUT DU COUVENT DES RELIGIEUX DE L'ASSUMPTION, 8, RUE FRANÇOIS-1<sup>er</sup>, LE 5 NOVEMBRE 1880

La tentative de 1880 avait avorté. Expulsées violemment par la porte, un certain nombre de communautés d'hommes — on ne s'attaquait encore qu'à celles-là — étaient rentrées par les fenêtres. Les Assomptionnistes subirent le sort commun, leurs maisons furent fermées et leurs chapelles mises sous scellés. Le *Pèlerin* raconte avec détails l'expulsion de la rue François-1<sup>er</sup>, comment tous les religieux étaient réunis à la chapelle, sous la présidence du P. Picard, devant le Saint Sacrement exposé, le P. Bailly disant la messe, pendant que les crocheteurs officiels enfonçaient les portes et envahissaient la chapelle pleine de fidèles. Le P. Vincent de Paul continua le Saint Sacrifice devant les agents, un peu intimidés et ne sachant que faire; puis, quand la messe fut terminée, il lut successivement sept fois la Passion, sans quitter l'autel, quatre fois du côté de l'Évangile, trois fois du côté de l'Épître. En même temps le

P. Picard faisait prier les bras en croix, les fidèles accourus nombreux récitaient des chapelets et chantaient comme à Lourdes. Enfin, les agents s'impatientèrent d'une messe qui durait depuis plus de deux heures et menaçait de ne pas s'achever. Le commissaire monta à l'autel, frappa sur l'épaule le P. Vincent de Paul qui lisait la Passion pour la huitième fois, et lui dit : « Vous avez cinq minutes pour finir. » Puis ce fut la protestation véhémement du P. Picard qui fulmina l'excommunication, et enfin l'expulsion brutale. Le *Pèlerin* narre tous les faits, et c'est une page émouvante et glorieuse.

Les scellés tombèrent tout seuls, ou on les y aida, et le couvent se repeupla. Il en fut à peu près de même partout.

En 1895, le gouvernement persécuteur s'y prit autrement.

Plus de ces violences qui concilient la

sympathie aux victimes et les rendent populaires. Mieux valait les supprimer sans bruit.

Le fisc se chargerait de cette besogne.

On avait inventé contre les Congrégations divers articles de lois de finances restés plus ou moins à l'état de lettre morte. On résolut de les rendre applicables par de savantes combinaisons — loi d'« accroissement » devenant « loi d'abonnement » — qui permettraient d'accabler les Congrégations d'impôts spéciaux, dans l'espoir de leur couper les vivres et de les empêcher de subsister. Ce système avait, outre son efficacité certaine, le grand avantage d'atteindre les communautés de femmes aussi bien que les communautés d'hommes.

Ces exactions devaient à bref délai tuer toutes les Congrégations, même les plus fortunées. Si le principe, posé alors, du droit de l'État à s'emparer, sous forme d'impôt exceptionnel, d'une partie des biens avait été admis silencieusement, cela eût préparé la spoliation totale, d'autant plus facilement que la loi d'abonnement était une loi annuelle de finances et que le taux de confiscation partielle, fixé la première année à 0 fr. 30 et 0 fr. 40 %, pouvait et devait être élevé successivement sans réclamation possible, les biens de Congrégations étant, par cette loi d'abonnement, mis hors du droit commun.

Fallait-il se prêter à une mort sans bruit par une sorte de strangulation lente, ou bien fallait-il user du droit de légitime défense et résister ?

Quand ce problème se posa, le P. Picard était gravement malade, et le médecin avait interdit toute conversation, même de cinq minutes.

Le P. Bailly ne voulait cependant risquer aucune solution sans l'avis du P. Picard. Il supplia l'infirmier de lui permettre un court entretien pour prendre le mot d'ordre :

— Il s'agit, disait-il, de la vie ou de la mort des Congrégations. J'ai absolument besoin de l'avis du Père.

Il obtint de voir un moment le P. Picard étendu dans son lit. Celui-ci lui dit :

— Cette loi est le commencement de la fin, non seulement contre les religieux, mais contre le clergé. Il est de notre devoir, tant que Rome n'aura rien dit, de la combattre quotidiennement de toutes nos forces. Ne craignez pas de faire l'opinion pour la résistance.

Le P. Bailly, fort de cette parole, entra aussitôt en campagne, et on peut dire qu'il la mena brillamment. Le mot *résistance* fut le cri spontané de la France catholique, la ligne de conduite de toutes les communautés soutenues et encouragées d'abord par l'unanimité de l'épiscopat (1), et la loi d'oppression resta lettre morte durant quelques mois. Plus tard, cinq Congrégations autorisées crurent nécessaire de se détacher de ce faisceau de résistance, pour sauvegarder de graves intérêts et avoir la vie sauve. Mais, à part ce dissentiment qui jeta quelque désarroi, les autres Congrégations, sur toute la surface du pays, refusèrent de payer un impôt d'exception, au nom même de l'égalité de tous les citoyens devant la loi. L'honneur, autant que les principes, semblait du reste ordonner la résistance à une exaction odieuse.

La *Croix* résumait sa pensée dans une formule topique qu'elle publiait tous les jours en gros caractères :

*Nous payerons le timbre-poste 0 fr. 30 s'il le faut, au lieu de 0 fr. 15, si tout le monde paye ainsi; mais nous refusons de payer le timbre-poste 0 fr. 16 si les autres citoyens le payent 0 fr. 15. Nous ne voulons pas admettre que le dévouement nous prive de l'égalité devant l'impôt que nous garantissons les Droits de l'homme et la Constitution.*

Mais quelle était la pensée du Pape ?

Officiellement, Léon XIII laissa les Congrégations libres de leur décision. Pouvait-il, du reste, prendre officiellement parti pour une *campagne de résistance* contre le gouvernement avec lequel il traitait ?

Cependant, il donnait à la résistance passive le plus significatif des encouragements, non seulement en bénissant avec effusion les résistants, mais en déclarant

(1) On ne put citer au début qu'une seule exception : M<sup>re</sup> Fuzet, alors évêque de Beauvais.

officiellement qu'on était libre de désobéir à la nouvelle loi ou d'y obéir. La liberté offerte était un indice grave contre le parti du gouvernement. Jamais, d'ailleurs, malgré les manœuvres de toutes sortes, on ne put obtenir du Saint-Siège qu'un ordre fût donné aux résistants d'obéir à une loi qui mettait les religieux « hors la loi ».

De plus, Léon XIII dit à plusieurs chefs de Congrégation, notamment au R. P. Le Doré, Supérieur général des Eudistes et président du Comité des religieux :

— Consultez les cardinaux de Paris et de Reims, et suivez leurs indications : ils ont ma pensée.

Ceux-ci, dès les premiers jours, donnèrent ce mot d'ordre : « Sur la question de principe comme sur la question de fait, la résistance passive s'impose : il faut refuser de payer ces impôts d'exception, afin que le fisc, s'il veut appliquer la loi, soit obligé



CAMPAGNE DU P. BAILLY POUR LA RÉSISTANCE  
(Allégorie de LEMOT.)

de prendre lui-même ce qu'on ne peut pas lui donner. »

A côté du silence significatif de Rome, la noble lettre des deux cardinaux accueillie avec enthousiasme, la magnifique démon-

stration des évêques réunis à Clermont, l'acte auquel ils adhérèrent, le cri « Dieu le veut ! » poussé en leur présence, en pleine cathédrale, par le P. Monsabré, qui eut un immense retentissement, l'attitude enfin de la presse catholique ouvrirent l'ère de la résistance que nous osons appeler l'ère glorieuse.

Le P. Picard eut l'occasion de voir le Pape plus tard, au moment où la lutte atteignait toute son acuité et quand de pénibles dissentiments s'étaient manifestés dans le camp catholique sur cette question devenue irritante.

Y eut-il un blâme pour la campagne de la *Croix* ? Au contraire, Léon XIII dit au P. Picard :

— Il faut faire comme saint Laurent. La loi est injuste, et, en conscience, Nous ne pouvons pas dire : Payez. Mais parce que Nous avons la responsabilité de toutes les Eglises, il Nous est difficile aussi de dire d'une façon générale : Ne payez pas. Mais, pour vous, Nous vous engageons à ne pas payer et à faire campagne contre le payement.

Selon la coutume, après l'audience du Saint-Père, le P. Picard monta chez le cardinal-secrétaire d'Etat, qui lui dit :

— Eh bien ! le Pape vous a dit de payer ?

— Mais non, Eminence, le Pape vient de me dire juste le contraire.

— Ah ! alors, vous n'avez pas peur pour vos maisons, pour vos missions ?

— Mais non, Eminence, vous savez que nous n'avons peur de rien quand il s'agit de mettre en balance des intérêts spirituels avec nos intérêts matériels.

— Très bien, très bien. Seulement il faut être prudent.

Et on parla d'autre chose.

Une confiance dont le mystère ne peut encore être dévoilé dans tous ses détails avait permis au P. Picard et au P. Bailly de préconiser avec assurance cette campagne de résistance et d'engager énergiquement les Congrégations à ne pas payer cet impôt d'exception.

Ils savaient d'une façon bien certaine que le gouvernement serait impuissant



contre les Congrégations si, *unanimentement*, elles refusaient de payer, car l'administration des Domaines, composée alors en majeure partie de gens foncièrement honnêtes, refuserait d'aller de l'avant et forcerait le gouvernement à s'arrêter et à reculer.

Dans les sphères gouvernementales — on le savait — régnait cette conviction que la loi était injuste et qu'on ne pouvait en conscience en exiger l'exécution. La résistance unanime des Congrégations confirmait cette opinion, tandis que la soumission, ne serait-ce que de quelques-unes, l'infirmait.

Aux Domaines on raisonnait ainsi :

Nous ne croyons pas pouvoir exiger l'acquiescement de cet impôt. Mais devons-nous avoir la conscience plus sévère que les Congrégations elles-mêmes et que Rome ? Si les Congrégations sont autorisées à payer, nous nous croirons autorisés à recevoir. Nous ne pouvons pas être plus papistes que le Pape. Si les Congrégations payent d'elles-mêmes et se soumettent à la loi, la difficulté est tranchée pour nous, et nous sommes dispensés d'avoir des scrupules. La soumission des religieux est une appréciation de fait qui juge la loi et lui ôte pratiquement à nos yeux ce caractère d'injustice qu'il nous semble qu'elle a et qui nous trouble. La conscience des religieux doit être mieux éclairée que la nôtre.

Ce n'était pas mal raisonné.

Malheureusement, quelques Congrégations payèrent.

Comment le gouvernement s'y prit-il pour arriver à briser le faisceau qui unissait d'abord les Congrégations dans une résistance commune ?

L'histoire le dira plus tard.

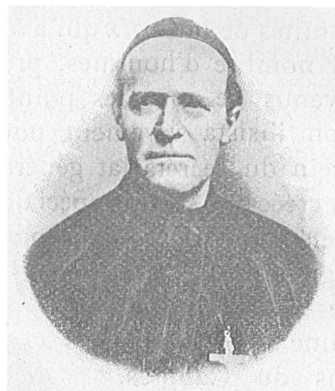
Ce fut à la fin une débandade.

Les évêques (ils sont les supérieurs canoniques des communautés de femmes) excitaient à la soumission dans certains diocèses, à la résistance dans d'autres. L'entente fut dissoute.

Par suite de la liberté obtenue de se soumettre ou non, les avis devenant libres, on vit se succéder parfois chez les mêmes per-

sonnages des appréciations diverses de la loi et de l'attitude à tenir. De là des conseils nécessairement divergents ou contraires qui jetaient l'angoisse ou la perplexité.

Le P. Picard entendait raconter, à sa grande surprise, que le nonce conseillait



LE T. R. FR. ABEL

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DE PLOERMEL

la soumission. C'était contraire au langage qu'il lui avait entendu tenir.

Pour en avoir le cœur net, il dit au T. R. Fr. Abel, Supérieur général des Frères de Ploërmel, qui était très ferme dans la résistance :

— Allez demander conseil au nonce.

Après cette audience, le T. R. Fr. Abel vint chez le P. Picard et lui dit, les larmes aux yeux :

— Nous sommes perdus ; le nonce m'a affirmé que la loi du 4 % est très juste, qu'il le dit au gouvernement, et que je devais m'y soumettre.

Malgré cela, le nonce professait une haute estime pour le P. Bailly, qui, appuyé sur l'autorisation donnée par le Pape au P. Picard, menait une si ardente campagne contre cette loi. Il disait même :

— Le P. Bailly, c'est mon plus grand ami à Paris.

Peut-être, à cause même de cette amitié, ne voulait-il pas dire au P. Bailly sa nouvelle façon de penser. Et on peut estimer que cela valait mieux à certains égards, car le P. Bailly en aurait éprouvé un grand embarras dans la lutte quotidienne dont il soutenait tout le poids.

## Le Comité « Justice-Égalité ».

Le désir de coordonner les forces catholiques en vue de l'action électorale allait grandissant et apparaissait comme la conséquence naturelle du ralliement demandé par Léon XIII.

En 1895 notamment, au Congrès général des Comités de la *Croix* qui avait réuni un grand nombre d'hommes, prêtres ou laïques, venus de tous les points de la France, on insista vivement pour que, dans le sein du secrétariat général de la *Croix*, fût créée une section spéciale d'organisation électorale, où l'on centraliserait les renseignements et d'où viendraient les indications utiles.

Ce fut une des premières résolutions du Congrès.

Chaque supplément régional de la *Croix* — près de 100 — et tous les Comités ou sous-Comités — plus de 10000 — étaient invités à se dévouer à cette œuvre nouvelle dans la mesure de leurs moyens.

Bien entendu, le terrain choisi pour établir cette union de catholiques était le terrain constitutionnel, comme venait de le demander le Saint-Père.

La tâche était ingrate et périlleuse. Le P. Picard et le P. Bailly n'acceptèrent que sur des instances réitérées, à défaut des hommes politiques plus qualifiés pour prendre cette initiative, qui se refusèrent, et en raison de la nécessité vraiment urgente qu'il y avait de l'entreprendre.

La même année, l'Assemblée générale des catholiques du Nord décida de promouvoir deux choses : un Congrès général à Reims l'année suivante et une organisation générale catholique en vue des élections.

A la *Croix*, on s'en réjouit, espérant que le Congrès de Reims prendrait toute la direction de l'œuvre électorale et qu'ainsi on n'aurait plus à s'en occuper. Mais M. Paul Feron-Vrau, le véritable promo-

teur de cette œuvre, pensait que, pour la constituer fortement, il lui fallait le travail constant, silencieux, d'un secrétariat tel que celui de la *Croix*, ayant déjà fait ses preuves dans la propagande.

Ainsi se fonda, à côté du secrétariat général de la *Croix*, le secrétariat électoral, qui prit le nom de Comité « Justice-Égalité ». Ce nom même (1) était une vraie devise et indiquait clairement qu'on faisait appel au concours de tous les honnêtes gens, conformément aux directions de Rome.

Le secrétaire général de la *Croix*, le regretté P. Adéodat Debauge, imprima au Comité une impulsion vigoureuse et pratique, d'accord avec un Conseil composé de quelques personnes éclairées et dévouées. A M. Louis Laya fut confié le secrétariat électoral proprement dit.

Le Comité « Justice-Égalité » fut encouragé dès ses débuts par les succès qu'il remporta aux élections municipales de Paris, où tous les conseillers catholiques sortants furent réélus à de belles majorités et dans des conditions d'union telles, que

M. Ferdinand Riant, doyen des conseillers municipaux catholiques, constatait après les élections : « Au moins, cette fois-ci, nous ne nous sommes pas disputés. »

On se mit à l'œuvre avec ardeur pour les élections législatives de 1898. Le Comité « Justice-Égalité » organisa, d'une part, un bureau de renseignements aussi précis que possible sur la situation électorale dans



LE P. ADÉODAT DEBAUGE  
(1897)

(1) Cette appellation apparaît un peu étrange aujourd'hui que la terminologie d'origine révolutionnaire est de plus en plus discréditée; mais elle s'expliquait par des circonstances spéciales. Cette expression était, en effet, comme le mot d'ordre de la campagne alors poursuivie avec succès, sur l'initiative de la *Croix* et de l'abbé Fourié, de Montpellier, en faveur de l'égalité des enfants indigents de toutes les écoles, privées et publiques, devant les secours officiels, campagne reprise, en ces dernières années, par la presse catholique, puis par certaines organisations, sous le nom de *Repartition proportionnelle scolaire* (R. P. S.)

chaque département, sur la revision des listes électorales et la surveillance des scrutins (1); d'autre part, un service de délégués pour aller sur place réveiller le zèle des catholiques, susciter des dévouements et créer des secrétariats départementaux. Tout ce travail éminemment pratique s'opérait sans bruit et promettait pour l'avenir une moisson féconde.

Le Comité « Justice-Egalité » aspirait si peu à la domination et à la direction du mouvement électoral, comme certains l'en accusèrent par la suite, que ses premiers efforts tendirent à réunir tous les groupes catholiques qui y consentirent — Association catholique de la Jeunesse française, œuvre des Congrès nationaux catholiques, Union nationale de M. l'abbé Garnier, Union du commerce et de l'industrie pour la défense sociale, Démocrates chrétiens, Groupe républicain catholique de la *Politique nouvelle* — dans une Fédération électorale (2) présidée par un catholique, dont le loyalisme républicain était indiscutable, M. Etienne Lamy. L'abnégation du Comité « Justice-Egalité » était d'autant plus manifeste, que seul, en réalité, des sept groupes fédérés, il possédait une organisation électorale sérieuse et des ressources fournies par les souscriptions ouvertes dans la *Croix*.

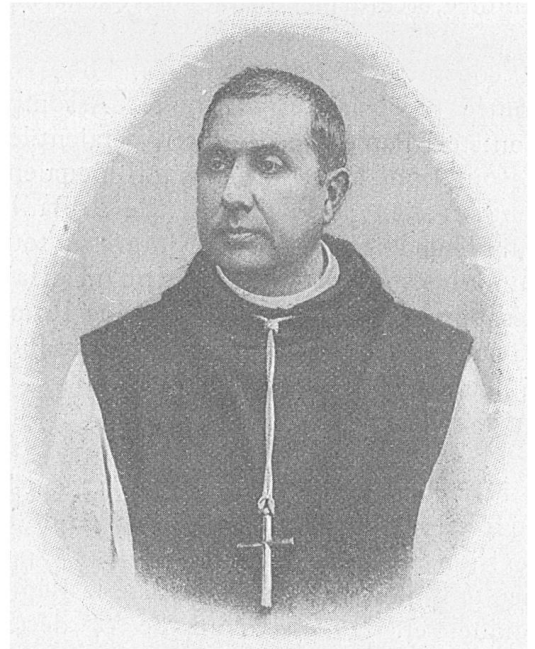
Malheureusement, au lieu d'élargir et d'accroître l'action pratique et méthodique du secrétariat électoral, la Fédération s'épuisa en longues discussions d'ordre général, qui la paralysèrent et l'empêchèrent de produire, lors des élections générales de 1898, les résultats espérés. Durant le bref délai de quinze jours, qui sépara les deux tours de scrutin, le Comité « Justice-Egalité », recouvrant sa liberté, agit, négocia et tira le meilleur parti possible de la situation.

(1) Un bulletin d'un caractère éminemment pratique, l'*Œuvre électorale*, était envoyé à tous les Comités et correspondants vraiment actifs.

(2) Le pacte de cette « Fédération » fut adopté le 4 décembre 1897, à un « Congrès national catholique » de Paris, composé en immense majorité des personnes qui venaient de prendre part aux réunions annuelles de la *Croix* et avaient été priées par le Comité « Justice-Egalité » d'assister au Congrès national pour assurer le vote de ce pacte.

Au cours de ces événements, un incident se produisit, qui prouve à quel point le P. Vincent de Paul, qui, par principe, se tenait personnellement en dehors de toute action électorale, se préoccupait de ne permettre dans la Bonne Presse ou à côté d'elle aucune organisation qui ne fût pleinement conforme aux directions du Pape.

Le secrétariat « Justice-Egalité » apprit tout à coup que des dénonciations avaient été portées à Rome contre lui et contre le Comité des Congrès nationaux catholiques. Une sorte d'invitation, mais non officielle,



DOM SÉBASTIEN WYART  
ABBÉ GÉNÉRAL DES TRAPPISTES

vint même de Rome de n'avoir pas à continuer l'œuvre électorale, à cause des attaques dont elle était l'objet.

Aussitôt, par esprit de soumission, le P. Bailly fit savoir au Vatican qu'il se disposait à dissoudre sans retard Comités et groupes divers, entre autres celui de Bordeaux, particulièrement visé par les milieux gouvernementaux. Immédiatement, par la même voie, une nouvelle instruction donnée en haut lieu, arriva de Rome, recommandant et même ordonnant de ne rien supprimer, au contraire, de continuer et d'activer le mouvement. Bien plus — il n'y a maintenant aucune indiscretion à men-

tionner cet épisode, déjà raconté avec de longs détails dans plusieurs ouvrages importants, — Léon XIII manda à Rome le P. Picard et le chargea, en même temps que Dom Sébastien, abbé général des Trappistes, de remettre en mains propres à chacun des évêques de France une note concernant, entre autres choses, les élections législatives de 1898.

Mais le gouvernement commençait à s'inquiéter de cette organisation qui devenait puissante. Les libéraux lui prêtèrent main forte d'une façon plus ou moins dissimulée, et ce fut bientôt une guerre acharnée contre « Justice-Egalité », contre la *Croix* et contre les Assomptionistes. Pourquoi contre la *Croix* et contre les Assomptionistes ? Parce que, disait-on, c'étaient les Assomptionistes et la *Croix* qui menaient tout ; c'étaient le P. Picard et le P. Bailly qui prétendaient régenter la France où tout au moins soutenir une action qu'on disait désapprouvée par Rome, alors que Rome l'avait suscitée et venait encore d'ordonner si nettement de la continuer.

### Election de M. Loubet.

M. Félix Faure était mort subitement le 16 février 1899, après avoir déclaré que la revision du procès Dreyfus n'aurait pas lieu tant qu'il serait président de la République, et, le lendemain de ce décès, demeuré étrange, M. Loubet, qui jusque-là n'appartenait pas au parti maçonnique, avait été adopté de façon soudaine comme candidat à la présidence de la République par la Franc-Maçonnerie. Il avait été choisi en échange — ce bruit courait avec insistance — de la promesse de ramener Dreyfus de l'île du Diable.

Quand le nouveau président arriva de Versailles à Paris, élu par toute la partie anticléricale et dreyfusiste du Congrès, il fut accueilli par de violents sifflets, par des huées, par des cris de : « A bas Panama 1<sup>er</sup> ! » Les reporters de la *Croix*, comme tous ceux de la presse indépendante sans exception, fidèles interprètes de l'opinion publique, relatèrent, naturellement avec complaisance, ces sifflets.

Ceci explique l'abîme qui exista tout de suite entre la *Croix* et M. Loubet, abîme qui ne pouvait que s'élargir avec la reprise immédiate de l'affaire Dreyfus, puisque le gouvernement du nouveau président accorda, selon les promesses présumées, le retour du prisonnier de l'île du Diable.

Ces notions sommaires sur la situation politique en 1899 étaient nécessaires pour expliquer l'orage qui va se déchaîner contre les Assomptionistes.

### La revision du procès Dreyfus.

D'autres nuages s'amoncelaient encore sur la tête des vaillants qui luttèrent sans peur et, ce qui était plus grave, avec succès, contre les ennemis de la religion et de la patrie. En mentionnant les diverses causes qui firent éclater l'orage, il n'est pas possible d'oublier « l'Affaire » avec toutes ses suites.

Quand s'ouvrit la seconde phase de l'affaire Dreyfus, la *Croix* et le Comité « Justice-Egalité » se trouvaient à la tête d'une petite armée disciplinée et agissante. Cette troupe prit évidemment position en face de l'ennemi du pays, contre les traîtres et les étrangers fauteurs de tous les troubles.

La puissante organisation de la *Croix* se révéla d'une manière étonnante à propos du second procès Dreyfus à Rennes, en 1899. Par ses centaines de dépêches, par ses heureuses informations et une série de circonstances favorables, ce petit journal catholique l'avait emporté sur toute la presse parisienne, en plusieurs régions et principalement à Rennes.

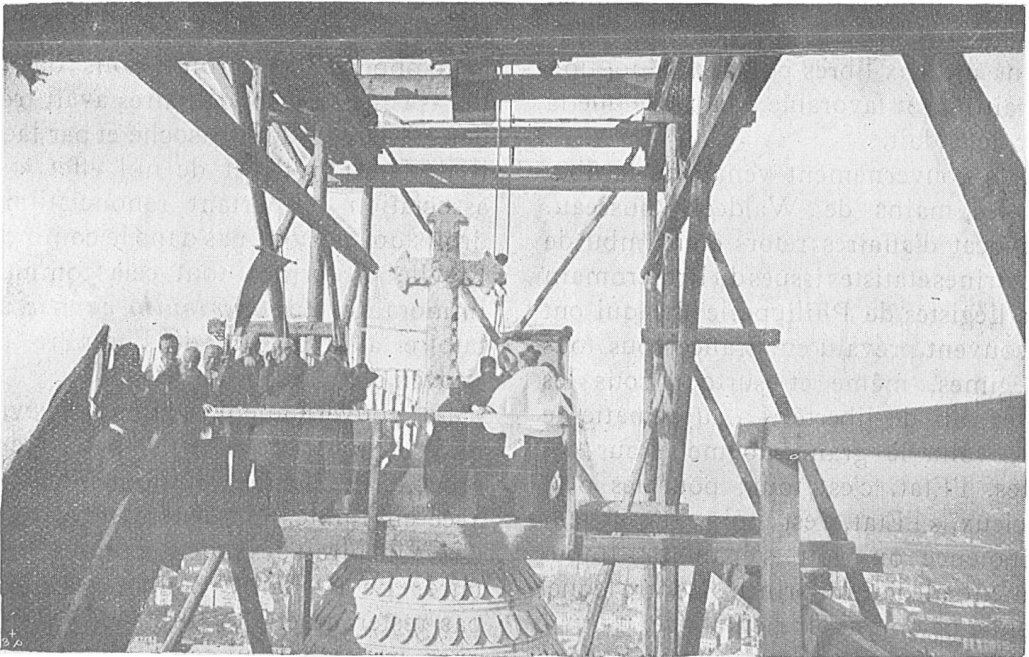
La seconde condamnation de Dreyfus était la défaite du gouvernement et de la franc-maçonnerie et l'échec du complot international qui, en procurant la ruine de la France, visait celle du catholicisme. Dès lors, la *Croix* devait être comprise dans le « chambardement général » par lequel les Juifs avaient juré de se venger.

### Le dôme du Sacré-Cœur de Montmartre.

Il convient d'ajouter une autre raison qui a un côté essentiellement religieux et qui, par ce motif même, rendait la *Croix* odieuse à la franc-maçonnerie.

Au retour du Pèlerinage de Jérusalem (11 juin 1899), après la consécration solennelle du genre humain au Sacré Cœur, la *Croix*, par la plume d'un de ses rédacteurs, « Pierre l'Ermite », lançait l'idée d'une souscription pour achever le dôme de Montmartre et faire tomber enfin le hideux échafaudage. On réclamait pour cette œuvre de foi 400 000 francs. Cela semblait énorme. Or, par la souscription et les dons qu'elle provoqua, la *Croix* réunit en quelques semaines près de deux millions,

ce qui stupéfia le gouvernement déjà mis en éveil sur la puissance de ce journal par le rôle qu'il avait joué dans le procès Dreyfus. On entendit des ministres et des députés radicaux faire, dans les couloirs de la Chambre, des réflexions inquiètes sur le succès de cette souscription et dire : « Si nous supprimions le budget des cultes, la *Croix* serait capable de le rétablir. Qui sait aussi les sommes qu'elle pourrait attirer au service des élections patronnées par elle? »



SCELLEMENT DE LA CROIX SUR LE DÔME DE MONTMARTRE (17 OCTOBRE 1899)  
(Le P. Bailly fut un des rares invités autorisés à monter au sommet.)

Voilà donc sommairement signalées les diverses origines de la persécution qui va sévir. Cette persécution satanique fut la rançon du dôme de Montmartre achevé, du succès et de l'influence croissante de la *Croix* sur le terrain de l'action franchement catholique, de la victoire contre la franc-maçonnerie internationale dans l'affaire Dreyfus, de la sérieuse organisation électorale élaborée par des catholiques indépendants de tous les partis qui inquiétait les politiciens et faisait peur aux Loges, de la résistance passive qui avait tenu en échec la « loi d'abonnement » et menaçait

d'enrayer à jamais la réalisation du programme législatif de déchristianisation de notre pays (1).

(1) Le président du Conseil Waldeck-Rousseau l'a avoué en termes aussi significatifs qu'hypocritement doucereux dans la péroraison du grand discours prononcé au Sénat au début de la discussion générale de la loi d'association : « Le danger pour l'Eglise — et j'entends par là celle que représentent en France des millions de catholiques — le danger, c'est que sa pensée philosophique et morale, que sa pensée dogmatique même ne soient défigurées désormais, pour ceux qui ne sont pas dans ses confidences, par tant d'événements, tant d'actes exorbitants, et je puis bien dire, en faisant allusion à cette Congrégation désormais célèbre des Assomptionistes, par tant d'actes qui sont de véritables scandales. (Très bien! Très bien! sur un grand nombre de bancs.) Ce n'était pas en vain qu'on aurait laissé, pendant des années encore, toute une partie

Telle fut la récompense de la ligne politique de la *Croix*, de sa fidélité aux directions pontificales, de sa loyauté à se placer sur le terrain constitutionnel et de son ardeur à combattre la législation impie, comme l'avaient recommandé les Encycliques et tant d'autres documents officiels et officieux de Léon XIII.

### Les « Moines-Ligueurs ».

Les Loges maçonniques s'étaient donc rendu compte de la grande puissance de la *Croix*. Les revendications catholiques gagnaient en force, obtenaient les sympathies des honnêtes gens, et même, dans certains milieux libres penseurs, l'opinion devenait plutôt favorable à la cause que la *Croix* défendait.

Or, le gouvernement venait de tomber entre les mains de Waldeck-Rousseau. Cet avocat d'affaires retors était imbu de ces doctrines étatistes issues du Droit romain et des Légistes de Philippe le Bel qui ont trop souvent prévalu en France sous tous les régimes, même et surtout sous les régimes dits de liberté. La suprématie de l'Etat, voilà le grand dogme. Pour ces légistes, l'Etat, c'est tout; pour les plus audacieux, « l'Etat, c'est moi », et sous leur omnipotence on voit s'épanouir impudemment « le fait du prince » contre lequel personne ne doit avoir rien à dire.

Pendant l'année 1899 s'élaborait dans les Conseils du gouvernement la fameuse loi d'association qui devait abolir l'article 291 du Code pénal par lequel étaient interdites les associations de plus de vingt personnes.

Sur les ruines de cet article archéologique, inapplicable et inappliqué, s'élèverait une nouvelle législation qui accorderait la liberté pour les associations de droit

commun. Seulement, il fallait prendre garde aux Congrégations; celles-ci étaient des associations qu'on voulait purement et simplement étrangler. Comme cette loi de liberté devait être pour les Congrégations une loi de prohibition, elle défendrait d'abdiquer les droits innés de l'individu et du citoyen : droits de se marier, d'acheter, de vendre, de commercer, de posséder; elle prohiberait aussi ce que les anticléricaux appellent l'abdication de la liberté.

En termes plus simples et plus francs, elle proscrirait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, tous les engagements perpétuels de la vie religieuse. Elle envelopperait ces prohibitions dans une phrase que l'avocat d'affaires avait trouvée dans le jargon de la basoche et par laquelle il déclarait nulle et de nul effet « toute association emportant renonciation aux droits qui ne sont pas dans le commerce ». Et elle proscrirait tout cela comme une immoralité, une *diminutio capitis* attentatoire à la dignité de l'homme et du citoyen (1).

Le gouvernement s'attendait évidemment à une rude bataille, peut-être à un échec, si les forces catholiques donnaient avec ensemble. L'ardeur combative de la *Croix* inspirait des soucis. Comment la faire taire? Le P. Bailly n'allait certainement pas rester muet. La lutte, loin de le fatiguer, multipliait au contraire ses forces et son talent.

On allait tenter, par une pression machiavélique, de mettre en œuvre la diplomatie pontificale.

Dans la première audience que le dernier nonce du Saint-Siège à Paris, le futur cardinal Lorenzelli, eut du président de la République M. Loubet, après la présentation des lettres de créance il ne fut question

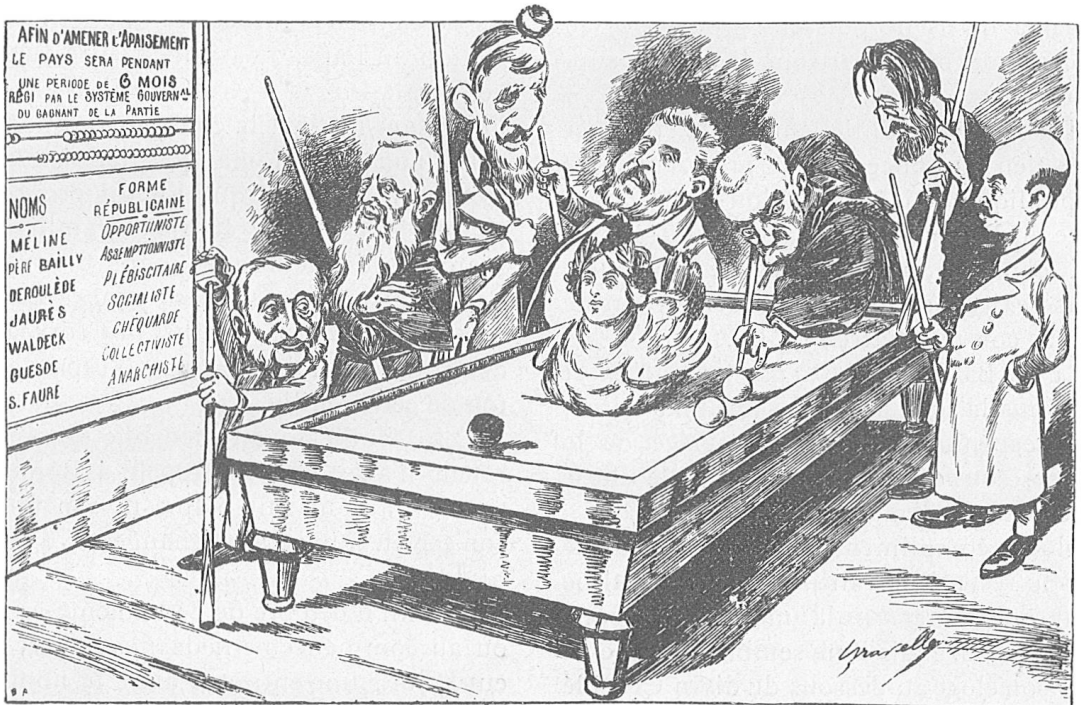
de la France, plus portée vers le libre examen que vers le catholicisme, considérer qu'Eglise et Congrégations étaient une seule et même chose, un seul et même fait. Il y a toujours quelque outrecuidance à parler de ce que pourrait être l'avenir dans une circonstance déterminée. Pour moi, Messieurs, j'ai obéi à cette conviction profonde que, dans dix années d'ici, il aurait été impossible de faire la loi que nous proposons. (*Marques très vives d'assentiment à gauche et sur plusieurs bancs au centre.*) » (Sénat, séance du 13 juin 1901 : *Journal Officiel*, 14 juin, p. 847. col. 1.)

(1) D'après le texte définitivement adopté, si, pour toute association de droit commun, on se contenta d'exiger qu'elle fût rendue publique par une déclaration préalable, avec indication de son objet, de ses membres, de ses biens, avec dépôt de ses statuts — ce qui revient à lui accorder de plein droit l'existence légale moyennant une simple déclaration, — on édicta, par contre, qu'une autorisation spéciale des pouvoirs publics serait nécessaire pour chaque Congrégation et pour chaque établissement congréganiste. Il était facile de prévoir le sort qui serait fait aux demandes d'autorisation des religieux.

que des Assomptionnistes et de la *Croix*. Le nonce alla aussitôt trouver le P. Picard pour le mettre au courant, et lui annonça que l'Élysée était très mécontent de la *Croix*, et des Assomptionnistes à cause de la *Croix*, laquelle menait tout le mouvement, disant sans cesse du mal des gouvernants et du président de la République. Il ajouta que l'Élysée lui avait demandé d'obtenir du Pape la suppression de ce journal.

Le prélat avait fait remarquer, disait-il, qu'on ne pouvait pas attendre d'un journal catholique le silence sur des lois d'oppression contre la religion et sur ceux qui les fabriquaient; que la *Croix* n'était sans doute pas la seule à mal parler du gouvernement, et qu'à ce compte-là il y aurait beaucoup d'autres journaux à supprimer.

— Pour les autres journaux, répondait-on à la présidence, ce n'est pas la même chose. La *Croix*, à cause de ses rédacteurs



GRANDE PARTIE AU BILLARD  
(Dessin du Grelot.)

qui sont des religieux, à cause du crucifix qu'elle arbore, est crue par ses lecteurs et par les honnêtes gens, tandis qu'on n'attache pas la même importance aux dires des autres journaux.

— Ainsi, ajoutait M<sup>me</sup> Loubet, la *Croix* a appelé mon mari « Panama I<sup>er</sup> »; c'est intolérable qu'on puisse lire une injure pareille sous l'image de Notre-Seigneur crucifié (1).

— Mais il me semble, objectait M<sup>sr</sup> Lorenzelli, que la *Croix* n'a pas dit ces choses

complaisances relevées avec sévérité dans un ordre du jour que la Chambre des députés adopta, le 30 mars 1898, à l'unanimité de 515 votants : « La Chambre... blâme les manœuvres de police concertées au ministère de l'Intérieur à la fin de 1892 et au commencement de 1893 [le ministre de l'Intérieur était alors M. Loubet], qui ont eu pour conséquence de faire engager, à Venise, des pourparlers entre un émissaire de la Sûreté envoyé à cet effet et un inculpé de droit commun [Israélite Arton] sous le coup d'un mandat d'arrêt. » Cet ordre du jour est plus cinglant que les plus vilains surnoms pour le ministre de l'Intérieur, qu'il accuse manifestement d'avoir protégé les « panamistes ». Il rappelle que M. Loubet expédiait à Arton des policiers en négociateurs pour acheter de cet escroc de haut vol le silence sur certains actes des amis du gouvernement, au moment même où, par des déclarations officielles réitérées, il affirmait qu'il multipliait les recherches en vue de le faire arrêter.

(1) Le sobriquet « Panama I<sup>er</sup> » était, en 1899, appliqué couramment à M. Loubet par toute la presse d'opposition, et ce n'était pas le plus virulent. Il lui avait été décerné à cause de certaines complaisances coupables à l'égard des parlementaires compromis dans l'affaire du Panama,

d'elle-même et pour son propre compte. Elle n'a fait que mentionner ces propos à titre de chronique, comme font du reste tous les autres journaux, dont une des principales obligations est de relater les événements du jour.

— Peut-être; mais, insistait-on à nouveau, la grande différence entre ce journal et les autres, c'est que celui-là est cru, et même certains catholiques, amis du président, nous ont dit: « Comme ce journal est rédigé par des religieux, ils ne doivent rien affirmer qu'ils ne puissent prouver. » On croit ce journal sur parole. Il faut le supprimer.

Tel fut substantiellement le premier entretien du nonce avec le président de la République, en 1899, selon la relation faite au P. Picard par le nonce lui-même, qui conseilla, par mesure de prudence, sans l'exiger, d'enlever le crucifix, afin de ne pas compromettre l'Église.

Le P. Bailly n'enleva pas le crucifix et continua la lutte contre les lois mauvaises; il fit cependant en première page de la *Croix*, sous le crucifix — la seule chose instamment demandée par le nonce, — quelques compliments à M. Loubet, contre qui du reste il n'avait jamais eu — nul ne peut en douter — la moindre rancune personnelle. Mais il ne semble pas que de voir son éloge au-dessous du divin Crucifié ait fait grande impression au président de la République. Un flot de lettres se plaignant de cet éloge pourtant bien anodin — il s'agissait des égards témoignés par M. Loubet à sa mère! — arrivèrent de tous les points de la France à la rédaction, témoignage non équivoque du genre de popularité dont jouissait le président.

### Les derniers coups.

Le gouvernement agit alors directement à Rome. On en a des preuves historiques dans le *Livre jaune*.

En cette année 1899, au retour du pèlerinage d'automne, que le P. Bailly ne conduisit pas à Jérusalem, mais qu'il alla spontanément attendre à Rome et qu'il présenta au Pape, il sollicita une audience particu-

lière de Léon XIII, et il eut beaucoup de peine à l'obtenir. Pendant l'audience, le Pape (c'est le P. Bailly lui-même qui l'a raconté) lui fit beaucoup d'éloges de la *Croix*. Seulement, à la fin, il lui dit :

— Il ne faut pas toujours crier : Dreyfus ! Dreyfus !.... Et puis il faut dire quelquefois du bien de Loubet.

Mais cela était dit comme en passant et noyé dans de très abondants éloges, de telle sorte que le P. Bailly, peut-être trop sensible aux encouragements, vit surtout les félicitations, et il crut à une telle satisfaction du Pape, qu'à peine rentré au couvent de la Piazza d'Ara Coeli il fit chanter un *Magnificat* par la communauté.

Le langage diplomatique traduit cette scène en un style qui lui est propre et auquel le P. Bailly était peu familiarisé. L'ambassade de France nous montre le Pape *faisant appeler de sa propre initiative* l'inspirateur du journal *la Croix* et lui déclarant « qu'il réprouvait l'esprit et le ton de cette feuille ».

Cette feuille savait bien que son inspirateur n'avait pas été appelé à Rome, et que le Pape n'avait blâmé ni son ton ni son esprit. Aussi elle ne changea ni d'esprit ni de ton.

A la fin d'octobre de cette même année, ou au commencement de novembre, il y eut à Paris une entrevue entre le nonce et Waldeck-Rousseau. Trois ou quatre jours après, le nonce raconta au P. Picard cette conversation.

— J'ai vu le président du Conseil, dit-il, qui m'a prévenu qu'on allait faire quelque chose contre les Assomptionnistes; que le Pape ne s'en étonnât pas; que lui, président du Conseil, était obligé d'agir à cause du Parlement, bien plus mauvais que lui (1), et que, par les mesures qu'il allait prendre, il espérait sauver les autres Congrégations, peut-être même pourrait-il éviter de présenter la loi d'association. Les Assomptionnistes auront ainsi l'honneur d'être le

(1) Il a été affirmé depuis lors par les personnes les plus sérieuses que l'initiative des poursuites remontait à Waldeck-Rousseau lui-même, qui avait eu surtout en vue la « revanche de Dreyfus. »



paratonnerre qui préservera les autres Congrégations.

— J'ai répondu, disait le nonce, que certainement le Pape serait très affecté de ces mesures, quelles qu'elles fussent; que c'était en somme un commencement de persécution contre l'Eglise.

— Je vous ai défendus de mon mieux, ajoutait-il, j'ai même dit à Waldeck-Rousseau : « Vous ferez du bien aux Assomptionnistes plutôt que du mal, car les attaquer eux seuls, c'est leur faire de la réclame et donner à penser qu'ils ont une puissance que je ne crois pas qu'ils aient. — Eh bien! Monseigneur, répondit Waldeck-Rousseau, si, en étant leur persécuteur, je leur fais du bien, ils prieront Dieu pour moi, d'autant plus qu'ils doivent prier pour leurs persécuteurs. »

Le P. Picard dit au nonce :

— Si vous nous laissez attaquer, toutes les Congrégations y passeront après nous. On nous en veut et on nous redoute parce que nous crions. Nous usons de la liberté de la presse qu'on ne peut nous contester. Nous sommes ainsi la seule digue en France qui puisse encore arrêter le torrent. C'est pour cela qu'on veut nous détruire. Quand nous aurons disparu, Waldeck-Rousseau, à l'instigation de la franc-maçonnerie ou de sa propre initiative, présentera la loi d'association, qui sera pour tous les religieux une loi de proscription, et cette loi sera votée, et elle sera exécutée.

Que méditait Waldeck-Rousseau contre les Assomptionnistes? On ne le savait. Sa menace restait dans le vague, et il est probable qu'il n'avait pas fait au nonce de confidences détaillées sur ce point.



LES PERQUISITIONS DANS LA SALLE DE RÉDACTION  
DE LA « CROIX » ET DU « PÈLERIN » (11 NOVEMBRE 1899)  
(Dessin de CARRIER.)

On attendait les événements.

On n'attendit pas longtemps. Trois jours après cette conversation, le 11 novembre 1899, toutes les maisons de l'Assomption, dans toute l'étendue du territoire, étaient envahies à la même heure, 8 heures du matin, par une nuée de magistrats, d'agents et de gendarmes, et minutieusement perquisitionnées, afin d'établir que les Assomptionnistes étaient associés plus de vingt ensemble sans en avoir obtenu l'autorisation. C'était fort grave, paraît-il. Et voilà l'article 291 du Code pénal qui se réveillait de sa longue léthargie et qui, avant de disparaître à tout jamais de l'arsenal des lois, n'allait pas mourir sans faire parler de lui. Le Parquet, stylé par le gouvernement, lui donnaient même une vertu que ne lui avait pas attribuée les législateurs, car on n'avait jamais émis la prétention absurde d'appliquer la prohibition qu'il formulait aux personnes vivant sous le même toit, et par conséquent aux Congrégations.

Quoi qu'il en soit, un procès retentissant s'ensuivit, le fameux « procès des Douze ». Le procureur de la République Bulot y alla de sa personne, il réquisitionna abondamment, commença par « faire la lumière »

sur cette association politico-religieuse qui « n'était pas une Congrégation », clamait ce F.-M., membre lui-même d'une association politique illégale. Ah! si elle eût été une Congrégation pieuse, charitable, apostolique, comme on l'aurait respectée,



LE PROCÈS DES DOUZE  
(Dessin de la *Croix*.)

comme on l'aurait protégée ! Mais ce n'était pas une Congrégation. C'était une association dangereuse, c'était un Etat dans l'Etat, organisant partout l'inquisition, l'espionnage, la délation, intervenant au grand jour dans les élections, etc.

Bref, après cinq jours de débats, que le *Siècle* reproduisit *in extenso* — avec un zèle surprenant et des frais que ses finances justifiaient peu, — les prévenus furent condamnés, le 25 janvier 1900, à 16 francs d'amende et.... à se dissoudre. La Cour d'appel confirma, le 6 mars, la décision du tribunal, accordant pour l'amende le bénéfice du sursis, mais pas de sursis pour la dissolution.

La presse religieuse jeta feu et flamme dans toute la France, et la *Croix* y gagna un énorme regain de popularité (1). Les

(1) Léon XIII, ému et attristé des procédés employés contre les Assomptionnistes, déclara qu'il voulait qu'ils se défendissent et épuisassent toutes les juridictions. En même temps, il faisait savoir aux journaux catholiques officieux son désir de les voir prendre la défense des accusés. L'*Osservatore Romano*, la *Voce della Verità*, la *Livittà Cattolica* reçurent l'ordre exprès de faire campagne en leur faveur. Jamais les Assomptionnistes n'avaient entendu une telle apologie, et avec tant d'ensemble, de la *Croix* et de leurs œuvres en général. De plus, le Pape annonça qu'il voulait leur écrire une lettre publique pour les consoler et les encourager, et il chargea M<sup>r</sup> de Pélacot, évêque de Troyes, alors à Rome, de le leur dire, ce que fit aussitôt cet évêque dans une visite au procureur général, à Rome, et au Supérieur général, à Paris, dès son retour en France.

manifestations de sympathie affluaient aux Assomptionnistes ainsi que les encouragements à la résistance. La *Croix* les publiait crânement et prouvait ainsi que le souffle d'indignation prenait des proportions de tempête. La condamnation de ses rédacteurs, au lieu de la bâillonner, ne faisait que donner à sa voix une formidable ampleur (1).

Aussitôt après la condamnation, le cardinal Richard, archevêque de Paris, qui n'avait jamais eu l'occasion jusque-là de se rendre au couvent de la rue François-I<sup>er</sup>, accourut chez les condamnés, ses diocésains, pour les féliciter. Le gouvernement lui adressa une lettre de blâme. NN. SS. Gouthesoulard, archevêque d'Aix, de Cabrières, évêque de Montpellier, Goux, de Versailles, Bonnet, de Viviers, Cotton, de Valence, Denéchau, de Tulle, qui se permirent de protester publiquement par lettre, avant ou après la condamnation des Assomptionnistes, furent privés de leur indemnité concordataire. La *Croix* ouvrit une souscription pour la leur rendre. Au bout de quelques jours, la souscription avait quadruplé le traitement de ces prélats.

C'était intolérable et inquiétant.

Le député Rouanet annonça une interpellation au gouvernement sur les mesures qu'il comptait prendre « pour réprimer les manifestations antirépublicaines et les écarts de langage des dignitaires de l'Église » (10 février).

Le 12 février, Waldeck-Rousseau dépose un projet de loi dans le but de « réprimer les troubles apportés à l'ordre public par les ministres des cultes » et rendant passible d'emprisonnement le fait d'avoir critiqué ou censuré les actes du gouvernement, *sous quelque forme que ce fût*.

(1) Il y eut une telle avalanche de lettres de sympathie, d'adhésion et d'encouragement pour les persécutés, que la *Croix* ne pouvait suffire à les enregistrer. On résolut de publier un *Livre d'or des Défenseurs de la liberté religieuse*. Il paraissait par fascicules tous les samedis, et s'il constitue un véritable monument à la gloire de la Congrégation naissante des Assomptionnistes, il est surtout une preuve évidente de l'admirable solidarité de tous les catholiques militants, évêques, prêtres séculiers et réguliers, simples fidèles, en cette crise douloureuse.

De plus, le président du Conseil se plaignait par voie diplomatique à Rome, par son ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, de cette agitation religieuse croissante, demandait que le Pape mît à la raison les malcontents et les rebelles, donnant à entendre qu'on saurait, dans la pratique, reconnaître ces bons procédés.

Et le ministre laissait généreusement au Pape le choix entre un double mode d'intervention : ou une condamnation des évêques qui félicitaient les Assomptionistes, ou une approbation à ceux qui s'étaient abstenus. Il faisait dire, en effet, au cardinal Rampolla par l'ambassadeur, Nisard : « Une condamnation prononcée spontanément contre les auteurs d'une telle agitation, ou simplement une approbation exprimée d'aussi haut à l'égard de ceux qui se tiennent à l'écart de ces luttes, suffirait probablement pour empêcher de se développer un mouvement encore hésitant. » (1)

Entre temps, Henri Brisson proposait de nouvelles aggravations à la loi d'association.

Le Souverain Pontife s'alarme ; d'autre part, un haut personnage ecclésiastique — qui s'en est vanté — se rendit à Rome pour l'assurer au nom de Waldeck-Rousseau que le gouvernement n'avait aucune intention hostile aux religieux.



LE CARDINAL RICHARD

En conséquence, au lieu d'écrire aux Assomptionistes une lettre de consolation dans leurs épreuves, comme il l'avait fait espérer, Léon XIII fit savoir au gouvernement, en mars, que, pour le bien de la paix et pour éviter un plus grand mal, il venait d'inviter les Assomptionistes à s'abstenir désormais de prendre part à la rédaction de la *Croix*.

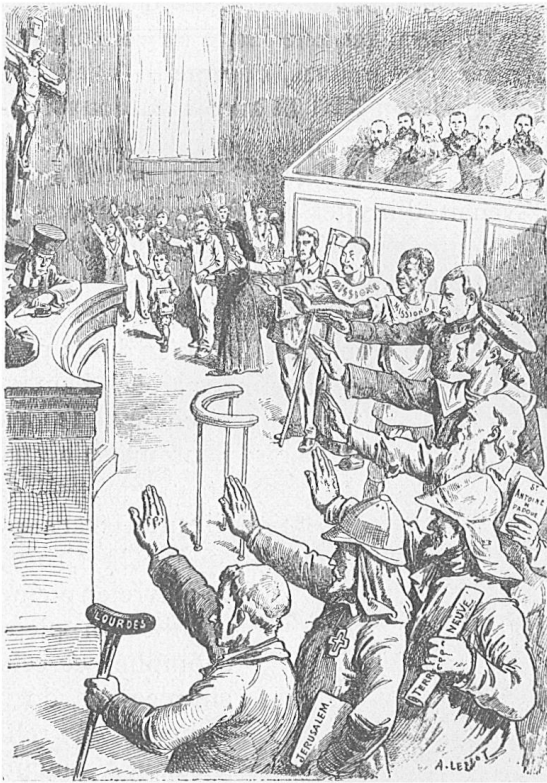
La plume du P. Bailly était brisée.

Son cœur aussi, on n'en doute pas.

Mais aucune parole d'amertume ne s'échappa de ses lèvres. Sans une plainte, sans un mot d'explication, il rendit les armes, il quitta la *Croix*, son œuvre en pleine bataille, en plein triomphe, et cela simplement, docilement, en religieux. A aucun prix il n'eût voulu récriminer ni découvrir son Chef et son Père, qui, dans sa sagesse, et avec l'espoir d'arrêter l'ennemi, croyait devoir sacrifier un de ses intrépides défenseurs.

Il n'est pas dit que cette immolation courageuse, héroïque même, n'ait pas été d'un grand poids dans le relèvement religieux et national qu'on constate aujourd'hui en France. La croix est toujours un élément de salut. En tous cas, les exemples du « Moine » n'ont pas été perdus et ils continuent à exercer une heureuse influence. C'est ce que fait ressortir M. l'abbé Yves de la Brière en un article nécrologique consacré au P. Bailly dans les *Études* du 5 janvier 1913. Le brillant « chroniqueur religieux » de la Revue des Pères Jésuites montre délicatement à quel point le signe de la croix s'imprima jusqu'au bout sur le fondateur de la Bonne Presse.

(1) La dépêche de M. Delcassé à M. Nisard était du 26 janvier 1900. La réponse de Rome ne tarda pas : l'*Univers* du 30 janvier publiait en première page une dépêche de Rome où on disait que le Pape était « préoccupé des événements de France » et que, tout en « comprenant les sympathies des catholiques pour ces religieux [les Assomptionistes], il jugerait dangereuse toute manifestation qui pût revêtir un caractère politique ». Du coup, l'incendie que redoutait M. Delcassé fut arrêté.



Allégorie de LÉMOT.

## AU PROCÈS DES DOUZE (1900)

Croquis d'audience : audition de quelques témoins à décharge.

Le signe de la croix devait s'imprimer d'une manière plus profonde sur l'œuvre du P. Vincent de Paul quand l'obéissance imposa aux moines-ligueurs d'abandonner à d'autres lutteurs le journal qu'ils avaient eux-mêmes fait prospérer au prix de tant de sacrifices, et qui, en 1900, était devenu, grâce à eux, le plus puissant organe de l'opinion catholique. Waldeck-Rousseau déclarait au Vatican que les Assomptionnistes allaient, par leurs polémiques, attirer la foudre sur toutes les Congrégations, et que l'orage, au contraire, serait conjuré si le P. Vincent de Paul et ses confrères abandonnaient la rédaction du journal *la Croix*. Léon XIII et le cardinal Rampolla, ne pouvant croire à une mauvaise foi comme celle dont Waldeck-Rousseau allait bientôt donner la preuve au sujet des Congrégations, jugèrent que le moindre mal était de sacrifier un corps d'élite plutôt que d'exposer toute l'armée à une destruction com-

plète. Le P. Vincent de Paul et les Assomptionnistes reçurent l'ordre de quitter la *Croix* et les œuvres de la Bonne Presse (1). Par leur obéissance immédiate, silencieuse et digne, malgré les frémissements qui se produisirent alors dans l'opinion catholique, les moines-ligueurs montrèrent que leur attachement au Vicaire de Jésus-Christ était *un amour fort comme la mort*.

Quelques années plus tard, la loi de Séparation manifestait l'existence d'une nombreuse élite catholique militante. Cette élite se montra résolue, dès les inventaires, à toutes les résistances, jusqu'à l'effusion du sang : et, quoique les catholiques n'aient accompli aucune des formalités prescrites par le législateur, les églises demeurèrent livrées au culte catholique. La même élite militante de prêtres et de laïques, mettant à profit les circonstances nouvelles, donne aux œuvres d'apostolat une impulsion que l'on constate partout et qui nous fait assister à un véritable renouveau de zèle, de ferveur et de conquêtes populaires. Mais il n'est pas douteux que les pèlerinages nationaux, que la propagande méthodique de la *Croix* et des publications annexes avaient contribué, durant les vingt ou trente années précédentes, à constituer, à instruire, à discipliner cette élite militante qui pratique avec tant de cœur l'affirmation et la résistance catholique et qui *ne rougit pas de l'Évangile*. N'est-il donc pas juste de reconnaître au P. Vincent de Paul Bailly quelque part d'influence et de mérite dans le grand mouvement de réorganisation religieuse dont nous sommes aujourd'hui les témoins ?

(1) Cette affirmation formulée d'une façon aussi générale est conforme à la version qui a couru toute la presse ; mais elle est inexacte. Le Saint-Père, dans l'expression de ses désirs de pacification, n'avait parlé que du journal quotidien *la Croix* ; il demandait que le P. Bailly s'abstînt désormais de prendre part à la rédaction de la *Croix*, mais il laissait aux religieux pleine liberté pour les autres œuvres et publications de la Bonne Presse. Il faut dire, en outre, que, contrairement à l'affirmation réitérée de certains journaux de l'époque, Léon XIII ne donna pas cet avis par écrit et qu'il n'existe à ce sujet aucune lettre ni du Pape ni d'aucune Congrégation romaine adressée au P. Bailly ou aux Assomptionnistes. On n'en trouvera trace nulle part. Aucune Congrégation romaine n'a délibéré sur cette affaire. Ce qui, du reste, ne fait que mettre en une plus vive lumière l'esprit de soumission et d'obéissance du P. Bailly et des religieux de l'Assomption, pour lesquels un désir du Pape manifesté de n'importe quelle manière était largement suffisant. — E. LACOSTE.



# CHAPITRE X

## LE JOURNALISTE

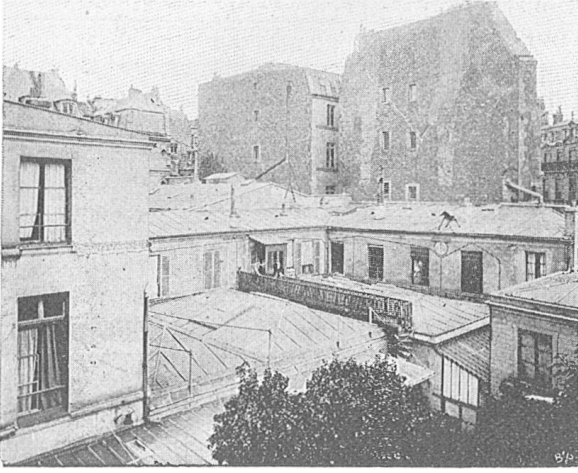
### L'homme du métier.

Nous ne connaissons le P. Bailly que fort incomplètement si, à côté de l'ardent apôtre, du lutteur courageux toujours sur la brèche pour défendre la cité sainte contre les entreprises de l'impiété, nous ne considérons encore en lui le journaliste, l'homme du métier. Il ne suffit pas, en effet, d'être un homme de foi, ni même un homme d'esprit, pour créer un journal, le rendre intéressant, lui procurer un gros tirage. A quoi bon écrire si on n'est pas lu ? Au savoir tout court, et au savoir écrire, il faut

ajouter le savoir-faire. Quiconque n'a pas une sorte d'intuition de ce qui peut rendre la vérité attrayante au public n'est pas journaliste. Tout doit être mis à contribution — dans les limites du bon et de l'honnête, bien entendu, — les progrès scientifiques, les moyens rapides d'information, etc., et il faut sans cesse avoir l'esprit en éveil sur les améliorations possibles.

Le journalisme, comme le nom l'indique, est une profession où l'on s'occupe de ce qui se passe au jour le jour. C'est la chasse aux nouvelles : journaliste et nouvelliste, c'est tout un.





LES ANCIENS BUREAUX DE LA « CROIX »  
au-dessus de la vieille chapelle (de 1880 à 1892).

Le journaliste doit être à l'affût de tout événement, le noter rapidement, le commenter brièvement, finement, longuement quelquefois, tantôt avec éloquence, tantôt avec indignation, tantôt avec humour, selon que le fait le comporte, puis lui donner des ailes et le faire s'envoler aux quatre coins du ciel. L'essentiel est d'arriver vite; on n'a pas le temps des longues réflexions. Des remarques vives, ingénieuses, des mots topiques, saisissants, des titres alléchants, une disposition qui plaise à l'œil, qui rende le journal de lecture facile, voilà l'idéal.

Le P. Bailly possédait à un degré rare cet idéal-là. On ne peut lui dénier un véritable génie pour tout ce qui concerne la presse quotidienne. Ses adversaires eux-mêmes le reconnaissent. Le *Temps* lui a rendu cet hommage :

Ses articles courts, substantiels, faits pour la propagande, ne demandaient leur force qu'à la clarté et à la simplicité. Mais il était journaliste dans l'âme. Il avait compris la

puissance de cette arme moderne qu'est la presse et savait s'en servir. Il se plaisait dans le travail fiévreux, rapide, du journalisme, et communiquait sa flamme à ses collaborateurs. C'est cela seulement qu'aujourd'hui voudront se rappeler les journalistes de tous les partis, et même ceux qui furent ses adversaires directs...

### Les facteurs au service de la chaire.

Il eut le mérite de deviner le rôle que la presse populaire avait à jouer dans la lutte pour le bien à une époque où les églises sont désertées et où on n'a souvent que le journal pour atteindre les âmes. Aux incrédules et aux indifférents, rongés par le besoin de lecture et de reportage, le P. Bailly médita de parler de Dieu par la presse populaire. Il mit les facteurs au service de la chaire. Le *Journal de Roubaix* admire cette nouvelle forme d'apostolat due au P. Bailly :

Fils d'un journaliste catholique, qui était en même temps un homme d'œuvres, le fondateur de la *Croix* ne devait avoir durant les quatre-vingts années de sa vie que deux passions : l'apostolat et la presse.

D'une intelligence vive et ouverte, il comprit l'un des premiers parmi les militants chrétiens toute la valeur, au triple point de vue religieux, politique et social, de cette arme moderne incomparable : le journal populaire. Sur ce terrain d'offensives, nous avons laissé



ANCIENNE SALLE DE RÉDACTION DES DERNIÈRES NOUVELLES, RUE BAYARD (1897)  
(Devenue la salle de rédaction actuelle de la *Croix*.)



L'ANCIEN BUREAU DE L'ADMINISTRATION, RUE BAYARD (1897)

prendre la place par nos adversaires. Vers 1880, pour lutter contre l'invasion des feuilles indifférentes ou franchement hostiles à la religion, il n'existait pas, à Paris, un seul organe catholique d'informations bien fait, attrayant, vivant, bon marché.

La province n'était guère mieux partagée. A part quelques centres privilégiés comme Roubaix, Lille, Lyon, qui possédaient des quotidiens modérés quant aux opinions, mais fort avancés quant à l'organisation et au développement, combien de régions, en France, où ne pénétrait jamais un journal de doctrine sûre et de morale honnête?

C'est pour chercher à remédier à ce déplorable état de choses que le P. Bailly créa cette Maison de la Bonne Presse d'où, après le *Pèlerin*, la *Croix* devait sortir en 1883.

Sur la conception de l'organe catholique, la politique qu'il a défendue, les résultats obtenus, les avis peuvent naturellement différer; mais sur l'effort admirable tenté par son fondateur et ses successeurs, sur les progrès journalistiques réalisés, il doit y avoir unanimité dans l'éloge.

### Nouvelle forme d'apostolat.

M. Henri Bazire, dans la *Libre Parole*, sous le titre « Moine et journaliste », s'élève

à des considérations plus générales et voit, dans l'apostolat par la presse tel que le P. Bailly l'a réalisé sous la direction du P. Picard, la manifestation d'un dessein de la Providence, qui suscite à chaque époque une forme d'apostolat appropriée et une Famille religieuse pour l'entreprendre :

Chaque âge a eu les moines qu'il fallut : défricheurs, agriculteurs quand il s'agissait de fixer les conquérants nouvellement baptisés; savants et lettrés quand la barbarie menaçait d'éteindre le flambeau des civilisations antiques; guerriers quand une féodalité trop brutale pesait sur les faibles ou quand il fallait défendre les Lieux Saints; plus tard, orateurs, controversistes, hospitaliers, missionnaires. Il était fatal qu'au siècle où la presse, cette force nouvelle, cette puissance formidable, allait s'emparer de la direction des esprits et faciliter prodigieusement l'expansion du verbe, il était fatal qu'un moine vint pour utiliser cette grande force au service de la religion.

Ce moine a été le P. Vincent de Paul Bailly. Il avait tout du moine : la foi profonde, l'ardeur apostolique, la ténacité, la gaieté (*hilaritas*), cette humeur joyeuse qui était le fond de sa verve, et dont Fulbert de Chartres

signalait de son temps déjà l'union avec la simplicité des moines en la qualifiant d'angélique.

Cet homme de grand caractère et de haute valeur, qui avait été reçu à Polytechnique, qui avait affronté les périls des champs de bataille, s'improvisa soudain journaliste à quarante ans passés. Et il ne songea point à faire de la littérature ou de la politique. Nul n'eut moins que lui le souci de la gloriole, cette maladie des gens de plume. Voulant faire un journal populaire, il se fit peuple, c'est-à-dire simple, familier, se mettant à la portée de tous. Je crois bien que jamais il ne se préoccupa de « faire un article ». Aucune recherche de style, aucun étalage de culture. Sa vocation était celle d'apôtre et non d'écrivain. Et cependant, il avait du trait, une grande finesse et un entrain que la langue courante qualifierait d'endiable, si précisément, dans l'espèce, le diable n'en eût fait tous les frais et subi tous les dommages.

Comme ces moines du moyen âge qui plongeaient le diable dans les bénitiers, il prit le démon moderne de la publicité et l'aspergea à le faire hurler.

Nous avons entendu ces hurlements, ils durent encore.....

..... Dans l'histoire du journalisme catholique, une grande place sera réservée au P. Bailly, à côté de Louis Veillot, dont son père, M. Bailly, avait jadis été le bienfaiteur et l'ami.

Si Louis Veillot fut le type du grand écrivain, du puissant polémiste catholique, le P. Vincent de Paul Bailly créa, lui, le journal catholique à grand tirage, avec son outillage moderne, ses moyens d'information, de propagande.....

### Administrateur hardi.

Le P. Bailly n'était pas seulement un homme d'esprit qui tournait agréablement un article, un écrivain d'une puissante originalité, il était en outre un administrateur hardi dont la prudence ne s'enlisait pas dans la routine. M. Léon Berteaux, le directeur de l'imprimerie de la Bonne



L'ANCIEN GRAND ATELIER DE COMPOSITION DE LA BONNE PRESSE (1897)

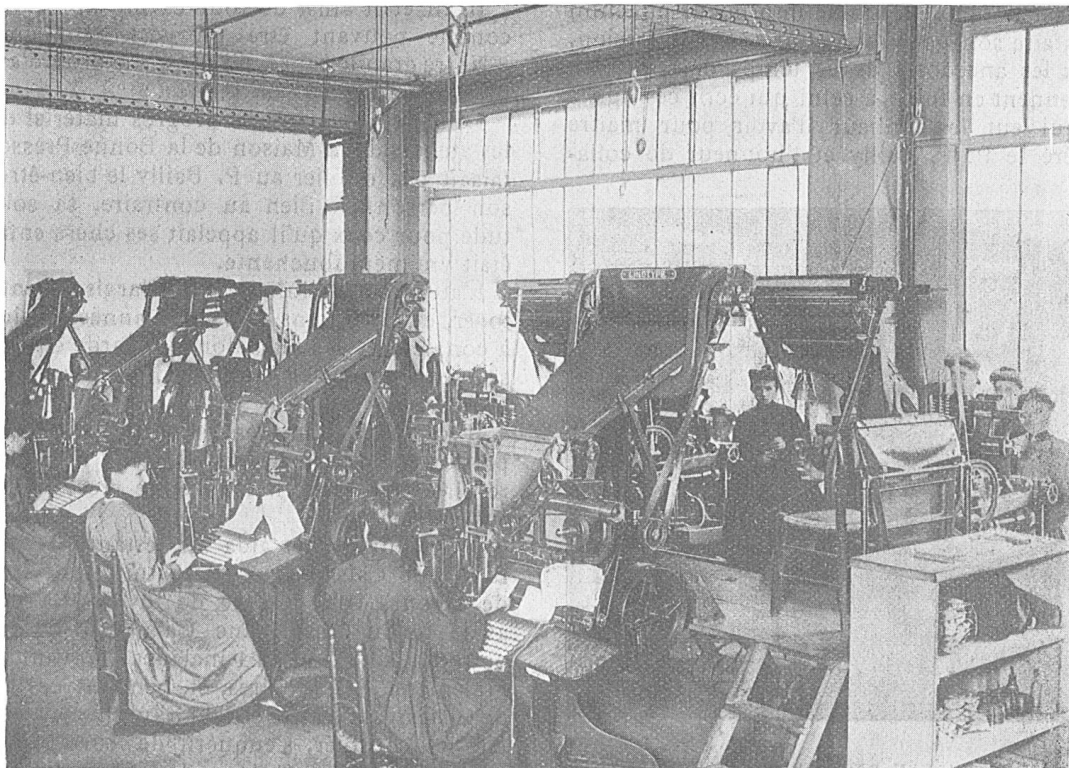


Presse, qui l'a beaucoup connu, qui fut même d'abord à son école avant de devenir un maître, nous donne dans le *Courrier du Livre* du 16 décembre 1912 des détails fort intéressants où il nous montre comment le P. Bailly était « un chercheur avisé de tout ce qui, en imprimerie, était de nature à faire mieux et plus vite ». Il se souvient aussi avec cœur de l'affection

dont le P. Bailly entourait le nombreux personnel d'employés et d'ouvriers :

Il ne se désintéressait pas de sa copie : après l'avoir confiée à la composition, il la suivait, si je puis m'exprimer ainsi, pas à pas, en spectateur curieux de toutes les manipulations qu'elle subissait successivement avant d'atteindre le lecteur, sous sa forme définitive.

Il était pour ainsi dire imprimeur d'instinct ; il avait l'intuition du métier et lisait attentive-



L'ATELIER ACTUEL DES LINOTYPES DE LA « CROIX »

ment le *Courrier du Livre*, dont il voulait bien suivre avec un intérêt bienveillant les progrès. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il était fils d'imprimeur, son père ayant jadis créé l'imprimerie de l'*Univers*.

Avec ses goûts, ses aptitudes et son activité dévorante, le P. Bailly ne pouvait rester longtemps tributaire d'une imprimerie étrangère pour les nombreuses publications qu'il créait et qui jaillissaient avec une rare fécondité de son puissant cerveau, toujours en travail d'idées nouvelles, d'inventions pratiques.

Vers 1883, il organisa modestement l'embryon de l'imprimerie qui devait prendre rapidement l'importance et les proportions que tout le monde lui connaît. Elle occupe aujourd'hui plus de 400 ouvriers ou ouvrières, en dehors des 300 employés de l'administration. A côté

de la modeste machine « en blanc » des premiers jours, vint bientôt s'ajouter un atelier de composition pour la *Croix*.

Les ressources étaient bien restreintes, les locaux insuffisants, le matériel des plus rudimentaires. Ainsi, la composition une fois faite, on devait chaque jour transporter les formes à l'imprimerie Dubuisson, rue Coq-Héron, pendant que, de leur côté, le *Pèlerin*, le *Cosmos* et la *Vie des Saints* s'imprimaient au *Moniteur*, à Issy.

Le P. Bailly suivait avec une curieuse attention et une bienveillante affectueuse le travail des ouvriers, et ceux-ci aimaient cet homme à l'œil vif, pétillant d'esprit, au regard franc, au cœur loyal et bon, qui se plaisait à converser familièrement avec eux sur les choses de leur profession, sur leurs familles, leurs

intérêts; aussi c'était toujours avec une vraie joie qu'il était accueilli; on le sentait si heureux de serrer les mains embuées d'encre d'imprimerie, de respirer cette odeur de papier noirci qui était pour lui la mitraille dont il couvrait la France, que tous avaient pour lui un respectueux et inlassable dévouement.

L'embryon d'imprimerie avait cependant peu à peu grandi rue Bayard, et le moment vint, en 1887, où les « formes » purent se dispenser de leur voyage quotidien, si néfaste aux nouvelles de la dernière heure.

C'est alors que le moine imprimeur put enfin satisfaire son goût inné pour notre profession.

Et les anecdotes de ce temps déjà lointain reviennent en foule à celui qui écrit ces lignes et qui eut le bonheur d'avoir pour maître vénéré le R. P. Bailly et l'honneur de colla-



ANCIEN BUREAU DES CORRECTRICES (1897)

borer à ses côtés à toute la partie matérielle de son œuvre. Combien originales presque toujours, ces anecdotes; combien imprévues souvent et aussi combien nombreuses..... si nombreuses, que je me contente, aujourd'hui, de rendre à l'activité créatrice du « Moine » un témoignage de vingt ans d'intimité dans le travail joyeusement accepté et heureusement accompli.

Non seulement le « Moine » était à l'affût de toutes les nouveautés en matière d'imprimerie, mais il stimulait ses collaborateurs pour opérer des modifications, des transformations; il était indulgent aux mécomptes inséparables de tous les essais, mais avec quelle joie il accueillait les tentatives heureuses et les initiatives qui aboutissaient! « Allez de l'avant, cher ami; allez toujours : dix succès préparent une réussite », avait-il coutume de dire.

C'est ainsi qu'il fut un précurseur dans l'illustration des journaux quotidiens, car le

premier il osa dans la *Croix* des caricatures au trait. Les lecteurs aiment les images, et il appela à la rescousse de son texte les caricaturistes, à qui il fournissait avec un humour inépuisable des sujets et des légendes. Mais l'image en couleurs le hantait, et il n'eut de repos que le jour où il vit sortir de la rotative son cher *Pèlerin* multicolore.

A peine avait-on parlé de la simili, qu'il la voulut et fit l'installation d'un atelier de photogravure, devançant de plusieurs années toutes les installations similaires dans les journaux.

Il en était ainsi de tout ce qui apparaissait comme pouvant être un perfectionnement. « Notre grande cause, disait-il, a le droit d'avoir tous les progrès à son service. »

Le souci constant du progrès matériel dans les ateliers de la Maison de la Bonne Presse ne faisait pas oublier au P. Bailly le bien-être de son personnel. Bien au contraire, sa sollicitude pour ceux qu'il appelait ses chers enfants était vraiment touchante.

L'atelier, pour lui, était un élargissement du foyer, et, à certains jours de l'année, il aimait à convier, en des fêtes dont on garde encore le souvenir ému, les employés, les ouvriers et toutes leurs familles.

Il recrutait d'immenses chars, et, sous la présidence paternelle du « Moine », on allait respirer l'air des champs et se récréer en de rustiques repas.

Il encouragea et aida un restaurant coopératif, une Caisse de prêts gratuits, une Caisse de secours, une Caisse de loyers. Sa bonté avait rendu inutile une Caisse de chômage pour maladie, tous les malades recevant intégralement leurs salaires, et, pendant ces jours de tristesse, le « Moine » allait lui-même à domicile les consoler, s'enquérir de leurs besoins; toujours il songea au pain de leurs vieux jours, et si elle ne se fonda que plus tard, la Caisse de retraites de la Maison de la Bonne Presse n'eut pas de sa part que des encouragements.

Naissances, mariages, deuils étaient pour le P. Bailly l'occasion de se mêler à la joie ou à la tristesse de ses collaborateurs de façon efficace et avec une touchante délicatesse. Il a créé ainsi une tradition qui se continue; elle est une des forces de la Maison de la Bonne Presse, qui unit presque fraternellement employés et employeurs.

### Un saint « débrouillard ».

La « Presse régionale » a consacré, dans ses journaux quotidiens, au P. Bailly un article où les souvenirs du « métier » sont rappelés avec autant de vérité que de verve entraînant :

Le P. Bailly était de ces Français pour qui



L'ANCIENNE PHOTOGRAVURE — LA PHOTOGRAPHIE

l'impossible n'existe pas et qui ont à peine la notion des difficultés..... Sa tranquille audace naturelle s'est trouvée tout naturellement accrue encore par son esprit de foi — une foi à transporter les montagnes et qui, d'ailleurs, en a transporté, des montagnes..... — Eh bien! mettez en face d'un prêtre de cinquante ans (en 1883), ayant cette « mentalité », le problème de la création d'une presse religieuse populaire, et vous pressentirez la manière dont il va le résoudre : élégamment et par l'absurde!.....

Je sais; il a déjà derrière lui vingt ans de vie religieuse et de ministère actif; il a été à Castelfidardo et à Metz, il a vu la Commune, il a été mêlé au mouvement des Cercles catholiques; depuis dix ans, il rédige le *Pèlerin*, publication hebdomadaire fondée avec deux ou trois louis! Il a conduit des pèlerinages, il a évangélisé les pauvres, tout ce que vous voudrez..... Mais qu'est cela, en comparaison de ce qu'il va tenter? Il sourit, le saint « débrouillard », et, avec 2 000 francs qu'il a quêtés auprès d'amis aussi pauvres et aussi ingénument enthousiastes que lui, il fonde un journal, un vrai journal, un quotidien. Et ce journal, il l'appelle bravement — certains diront : cyniquement — *la Croix*, et il met sur sa première page l'image du Crucifié..... Ah! cela fit un beau scandale!..... Je m'en souviens parce qu'un de mes professeurs, l'excellent abbé P...,

fut en 1883, dès le début, un abonné immédiatement fanatique de la *Croix*, qu'il appelait *le bon* ou *le petit « Radical »*.....

La *Croix* paraît donc, avec son crucifix. Que va faire notre moine, improvisé journaliste par son zèle et aussi par une sorte de divination du rôle que sa petite feuille va jouer? Oh! c'est bien simple: il ne fera certes jamais fi des leçons que l'expérience lui donnera au jour le jour. Mais, du premier coup, il trouve une formule inédite, il se crée un genre inimitable et invente, à son usage et pour sa clientèle, toute une technique nouvelle! Je ne crains pas de dire qu'il est en journalisme le plus grand innovateur du XIX<sup>e</sup> siècle, après Emile de Girardin.

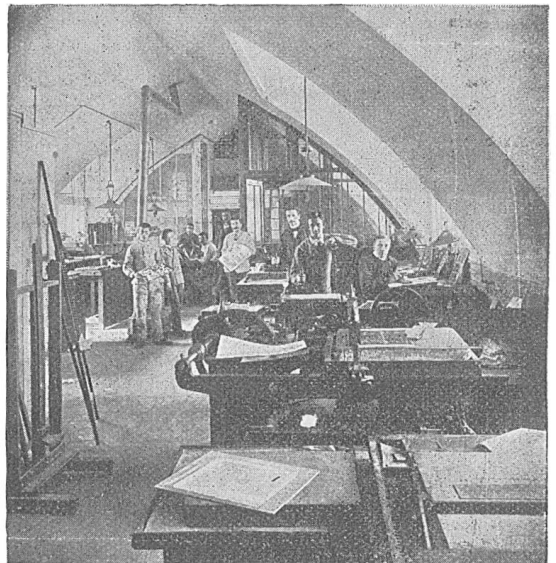
Si nos bonzes des associations de presse étaient des journalistes, ce qui s'appelle des journalistes, ils auraient salué dans le P. Bailly leur maître, un incomparable « fabricant » de journal, un audacieux novateur. Je m'explique.

L'éditeur de la *Croix* s'adresse, en 1883, à une clientèle *populaire*: il s'attache donc à faire une feuille *populaire*. Foin des longs articles et des titres rebutants!

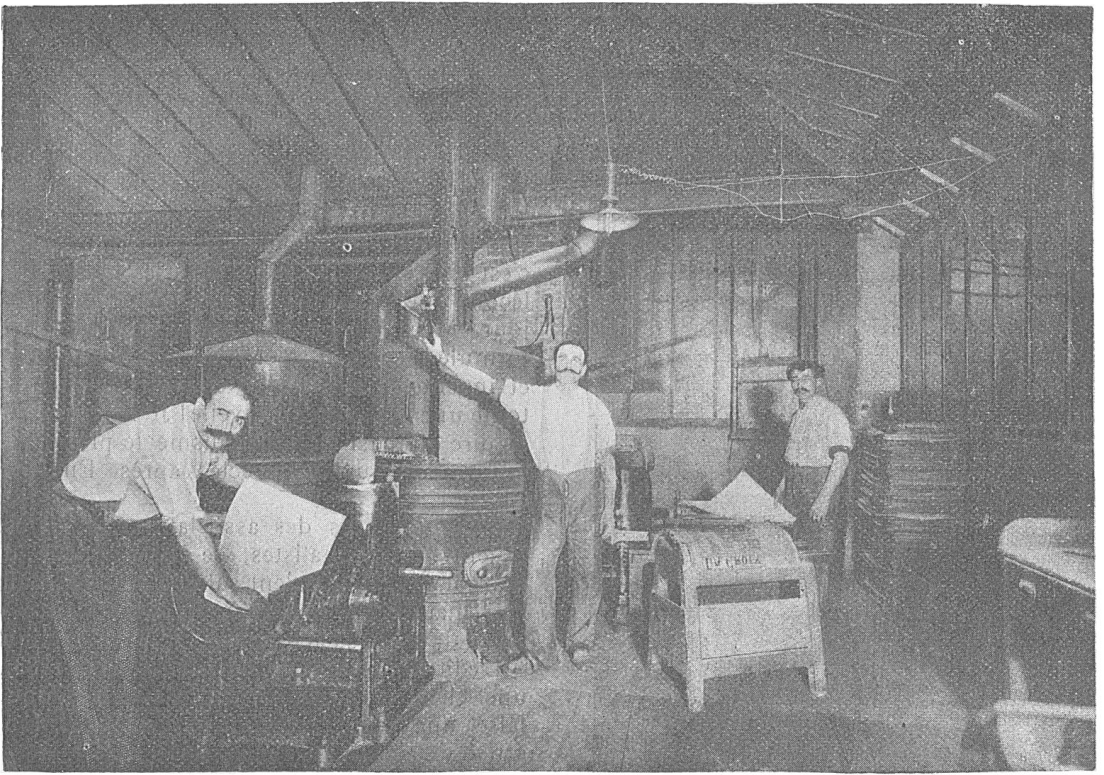
Et jusqu'à la question d'Orient,  
Tout s'y lira gaîment.

Il invente chaque jour dix, vingt titres de « filets », expressifs, jolis, rieurs ou terribles. Les textes — quoique brefs, clairs et rédigés simplement, — il les éclaire encore de dessins, de caricatures parlant aux yeux, et, pour ces dessins, il trouve des légendes tantôt exquises, tantôt d'une drôlerie épieque!

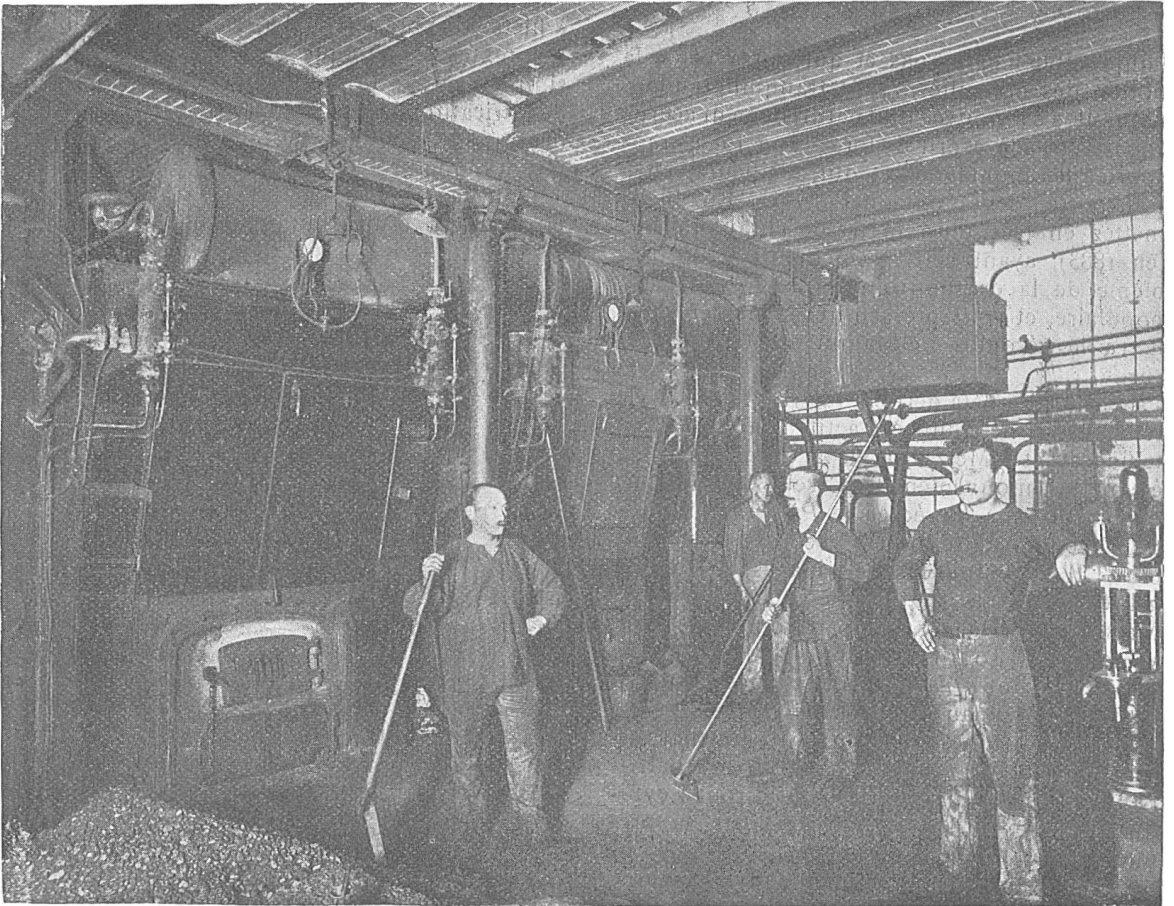
Le lecteur ne lira pas la *Croix* ainsi faite; il la dévorera d'un trait avec une allégresse



L'ANCIENNE PHOTOGRAVURE — LA RETOUCHE

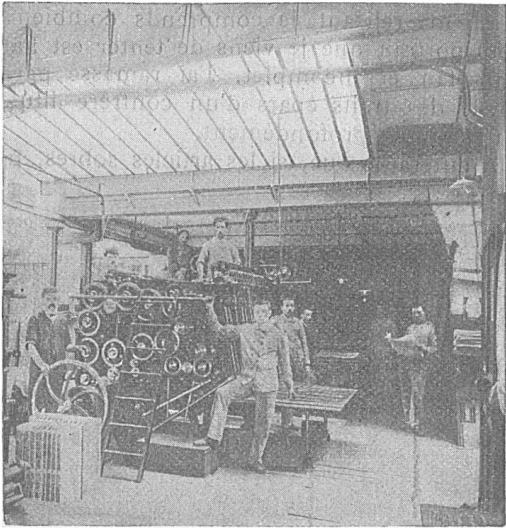


LE CLICHAGE (1909)



SALLE DES ANCIENNES CHAUDIÈRES (1900)

avide. En quelques minutes, il saura tout l'essentiel des événements universels, car le



UNE DES SIX ROTATIVES DE LA « CROIX »

P. Bailly veut être renseigné vite et bien, et il l'est par les dévouements qu'il sait susciter partout.

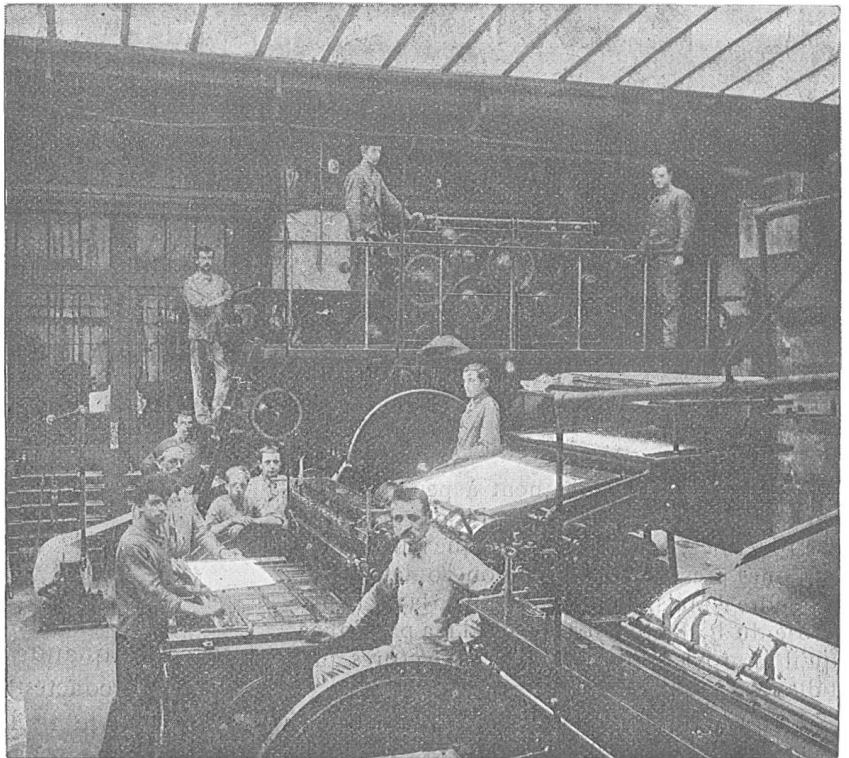
Voyez comment il fait son journal : les rédacteurs, clerks ou laïques, viennent à 8 h. 1/2 du matin. Lui, sa messe dite, son oraison faite, était à la rédaction depuis 6 heures..... Il a lu, annoté tous les journaux, dépouillé les dépêches de la nuit. Ses collaborateurs lisent les journaux ; chacun a l'ordre de découper dedans ce qui l'intéresse..... Les « coupures » sont toutes soumises au « Moine », rédacteur en chef, qui les relit, en garde une partie pour lui et répartit le reste selon les « spécialités », bien qu'il professe qu'un bon journaliste est apte à tout et doit tout faire. Maintenant, au travail !

On ne donne plus de coups de ciseaux, la colle n'a pas d'emploi ici. Chaque rédacteur rédige entièrement sa copie, résume, arrange,

présente les choses, la plume à la main. Et voilà du premier coup une supériorité de la *Croix* du P. Bailly : elle était entièrement rédigée par ses rédacteurs, et toutes les « copies » étaient revues et souvent remaniées par « le Moine », qui, lui-même, écrivait, avec une facilité, une verve et une abondance stupéfiantes.

Mais cette *Croix* alerte, ailée, il la faut expédier à travers tout le pays et la vendre aussi bon marché que possible. Notre génial « débrouillard » fait alors appel à toute son ingéniosité et à sa mathématique. Il calcule l'infinitésimal, rogne des quarts, des demi-quarts de centime ! Il pèse le papier, combine les tarifs de la poste et des chemins de fer, etc. Il invente — c'est toujours le mot qu'il faut — les Comités de la *Croix* et le système dit des « petits paquets » : pour quelques sous par mois, le pauvre ouvrier, l'humble cultivateur aura son journal quotidien, fait pour lui.

Je n'en finirais pas d'énumérer les inventions que le zèle apostolique a suggérées au P. Bailly : publications spéciales, *Croix* de province, moyens de propagande modernes, etc. Je veux noter cependant parmi ses innovations la prime à la vente ou la remise en marchandises : au lieu d'une bête de remise de 20 à 30 pour 100 [sur le prix d'achat] aux vendeurs, on leur livre 15 journaux (ou revues, ou images) pour 12, 30 pour 24, 70 pour 50, etc.



LA ROTATIVE EN SIX COULEURS DU « PÈLERIN »

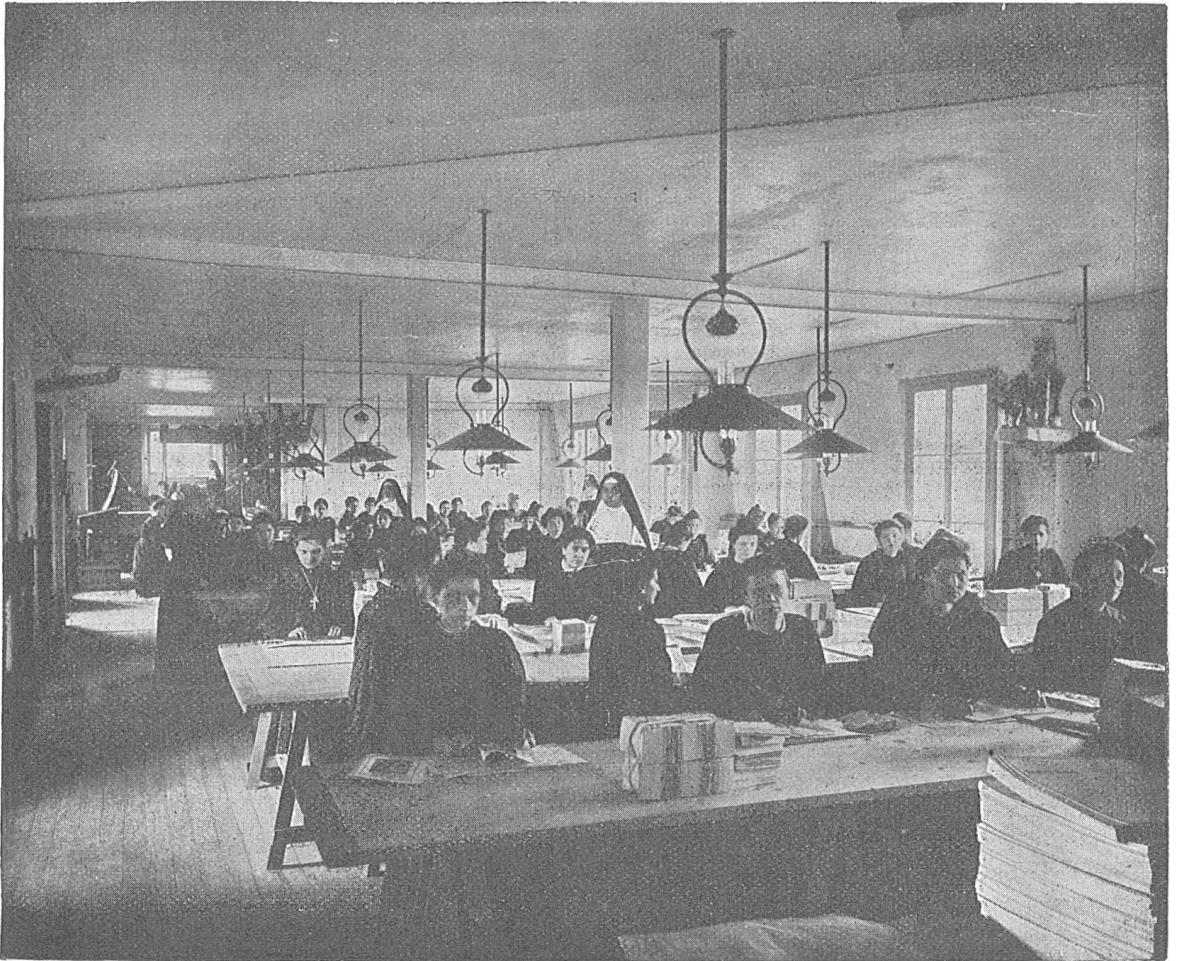
Enfin, il me faut aussi, pour n'être pas trop incomplet, mentionner au moins le goût très prononcé du « Moine » pour tous les perfectionnements de l'imprimerie et des arts graphiques. En cela encore il se montrait grand journaliste et éditeur éminent. D'ailleurs, aucun progrès scientifique ne le laissait indifférent.

Jeune, le télégraphe l'avait si bien séduit, qu'il s'était fait télégraphiste et excellait dans

ce métier alors tout neuf et de choix. Plus tard, les merveilles de la science le ravissaient et lui donnaient l'occasion de louer Dieu de ses dons mieux connus.

En me relisant, je comprends combien le petit portrait que je viens de tenter est hâtif, imparfait et incomplet. J'ai ramassé par-ci, par-là des traits épars d'un confrère illustre que j'admire profondément.

Ajouterai-je que, si les articles sobres, nets



L'ANCIEN ATELIER DE BROCHAGE (1897)

du « Moine » ne contiennent à peu près rien du vain éclat « littéraire », ils ont le mérite d'être fermes, expressifs de ce que leur auteur, toujours pressé, voulait dire ou voulait laisser entendre ? Mais, de l'avis de tous, la meilleure prose du P. Bailly est celle qu'il n'a pas signée, qu'il improvisait au hasard de ses lectures quotidiennes.

— Donnez-moi les mauvais journaux pour que j'en fasse de bonnes « gazettes » ! était un des mots délicieux et familiers de ce maître journaliste.

### Comment le P. Bailly confectionnait la « Croix ».

M. J. Bouvattier, qui donna longtemps sa collaboration au « Moine » avant de lui succéder, quand vinrent les jours sombres, comme rédacteur en chef, nous montre comment le P. Bailly confectionnait son journal :

Son cher journal était, de la première à la

dernière ligne, animé de son esprit. Il en pénétrait ses rédacteurs, qu'il réunissait tous les matins, après une courte prière. Dans cette conférence, dont la tradition a été précieusement gardée, chacun de nous émettait ses idées en toute indépendance; on parlait, on discutait, on tombait d'accord; on se partageait le travail. Et le journal était fait non sur des ordres venus du cabinet directorial, mais après une sorte de délibération de famille, présidée par le chef.

Inutile de dire que, lorsque le P. Bailly me confia provisoirement la rédaction de la *Croix*, je maintins l'habitude de cette conférence, et que, quand M. Feron-Vrau fit le geste généreux d'où sortirent le salut et la prospérité de la *Croix*, il confirma ma résolution.

« On se partageait le travail », ai-je dit. Le P. Bailly en prenait la plus grande part; il était seul à ne pas se confiner dans une spécialité; il faisait l'article de tête, où il mettait les trésors de sa foi dominant l'ardeur de sa polémique; après avoir mené le combat, il se plaisait à mettre sa verve aimable et plaisante dans des « gazettes » pleines de charme, d'où l'esprit débordait. Et l'on était bien sûr de trouver un enseignement fécond et une idée chrétienne au fond de ces badinages légers.

Elles étaient d'un journaliste expérimenté, mais avant tout d'un journaliste chrétien.



L'ARRIVÉE DU PAPIER, RUE BAYARD

On le voyait et on le sentait partout pendant la confection du journal. Il allait dans les

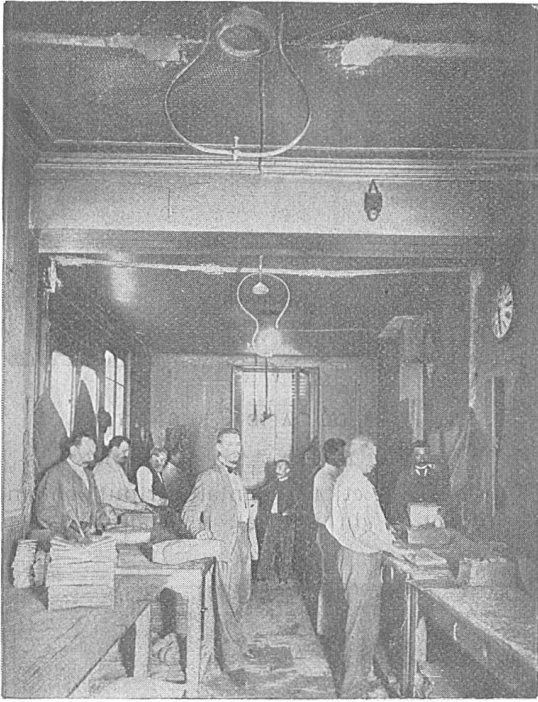


LA GRANDE SALLE ACTUELLE DU PLIAGE ET DU BROCHAGE AU QUATRIÈME ÉTAGE (1911)

bureaux, encourageant les uns, égayant les autres : « Il faut travailler gaiement », se plaisait-il à dire; et combien il avait raison ! Il suivait la feuille du jour jusqu'à la composition, où il jugeait en connaisseur averti « du coup d'œil du numéro ».

Il n'était pas seulement le modèle des journalistes, il était le modèle des directeurs !

Il en était aussi le plus respecté et le plus aimé : je ne connais pas un de ses collabora-



SERVICE DU « DÉPART » DE LA « CROIX » (1897)

teurs, rédacteurs, membres de l'administration ou ouvriers de l'imprimerie, qu'il n'ait visité en un jour de fête familiale, de peine ou d'angoisse. On sentait que la *Croix* n'était pas un journal pour une politique quelconque, mais fait pour Dieu et pour la France, et que les collaborateurs de la *Croix* n'étaient pas, pour le directeur, des mercenaires, mais des amis, des enfants, une famille groupée autour de lui pour le service de Dieu et de la France.

Il ne recula jamais devant une vérité à dire; il la disait sans détour ni ménagement. Ce qui

ne l'empêcha pas d'être toujours un bon confrère.

Tous ces témoignages d'hommes du « métier » donnent une idée des grandes qualités du P. Bailly journaliste. Nous pourrions les multiplier, car il n'est presque pas de feuilles qui n'aient tenu à dire leur mot sur le « Moine », et, à part deux ou trois trop anticléricales pour louer un religieux, elles sont unanimes dans l'éloge. Si toutes ne vont pas jusqu'à la vénération, aucune cependant ne lui marchandait l'admiration et le respect. Elles proclament toutes qu'avec le P. Bailly disparaît une grande figure. Le nom du « Moine » fera certainement époque. C'est ce qu'exprime avec bonheur M. l'abbé J. Laurec dans la *Semaine littéraire* du 8 décembre 1912 :

Aux regards de l'historien futur de l'Église de France, la personnalité du P. Bailly émergera de ces trente dernières années comme une des plus significatives et des plus notables. L'œuvre qu'il a créée, en effet, a occupé et occupe dans le mouvement religieux de notre pays une place de toute première importance. S'il en est qui la discutent et la combattent, nul ne peut nier qu'elle ne soit une force immense et que, si elle n'avait pas existé, notre histoire religieuse aurait suivi peut-être un cours différent ou, du moins, ne serait pas exactement ce qu'elle a été : il est telles et telles circonstances décisives où la *Croix*, si on l'ose dire, eût « manqué » à la Providence.

On a déjà noté l'avènement de la *Croix* comme un fait capital de nos annales religieuses. Il ne peut manquer, à mesure qu'on aura le recul nécessaire, d'apparaître avec un relief de plus en plus accusé, et en même temps la personne du P. Bailly prendra une *importance historique* de plus en plus grande. L'histoire, qui simplifie, synthétisera bientôt le journalisme catholique du XIX<sup>e</sup> siècle en ces deux noms : Louis Veuillot et le P. Bailly. Ces deux admirables « coureurs » de la vérité catholique se sont comme passé le flambeau, puisque la *Croix* est née l'année même où succombait à la tâche le directeur de l'*Univers*.





# CHAPITRE XI

## L'ARSENAL DE LA BONNE PRESSE

Il nous faudrait donner ici un aperçu des multiples publications sorties de la Maison de la Bonne Presse et dues presque toutes au génie créateur et à l'activité dévorante du P. Bailly. Mais nous ne pouvons entrer dans tous les détails : cela nous entraînerait trop loin. L'arsenal de la lutte contre l'erreur et l'impiété s'enrichissait à peu près tous les ans de quelques nouveaux engins. Après les avoir énumérés par ordre de date, nous nous contenterons de donner de chacun un bref aperçu, en nous excusant d'oublier encore probablement quelque périodique.

Le *Pèlerin* (juillet 1873).

Le *Pèlerin illustré* (janvier 1877).

L'*Almanach du Pèlerin*, petit format (1875-1879); grand format (1880).

La *Vie des Saints* (1880).

La *Croix-Revue* (1880).

La *Croix* quotidienne (16 juin 1883).

Le *Catéchisme en images* (1884).

Le *Cosmos* (1852-1885).

Les *Questions Actuelles* (janvier 1887-octobre 1891).

Le *Laboureur* (1887).

Ligue de l'« Ave Maria » et *Petit Journal bleu* (1888-mars 1897).

Les *Echos de Notre-Dame de France* (juillet 1888).

La *Croix du Dimanche* (janvier 1889).

La *Croix des Comités* (septembre 1889), devenue le 25 avril 1900 la *Chronique de la Bonne*

*Presse*, dédoublée en juin 1902 en *Croisade de la Presse et Chronique de la Presse*.

Les *Bonnes Lectures* (1890).

Les *Contemporains* (octobre 1892).

*Mon Almanach* (1893).

La *Croix des Marins* (avril 1894).

La *Franc-Maçonnerie démasquée* (1894).

*Album de la Croix* (octobre 1894), transformé en *Croix illustrée* (décembre 1900), puis en *Semaine littéraire* (janvier 1912).

Le *Noël* (mars 1895), d'où sont sortis l'*Echo du Noël* (février 1906) et le *Sanctuaire* (janvier 1911).

Le *Bulletin des Congrégations* (novembre 1895), transformé en *Revue d'Organisation et de Défense religieuse* (février 1906).

Les *Echos d'Orient* (octobre 1897).

*Causeries du Dimanche* (novembre 1898).

L'*Œuvre électorale* (1898).

*Annuaire pontifical catholique* (1898).

Les *Conférences* (avril 1898).



Allégorie de LEMOT.

LES PRODUCTIONS DE LA BONNE PRESSE (1893)

*Le Mois littéraire et pittoresque* (janvier 1899).

*Le Petit Cosmos* (1901).

*Imagerie du « Pèlerin »* (images pieuses, tableaux, bons points, menus, etc.).

Toutes ces publications, toutes ces inventions se présentent uniquement comme des armes forgées pour lutter contre l'erreur, selon les besoins du moment. Aucune qui n'ait avant tout un but apostolique. Jamais une pensée de lucre ou de vaine gloire n'a présidé à leur éclosion. L'erreur et le vice s'embusquent dans le journalisme quotidien; dans la gravure, dans l'image en couleur, dans les projections, dans les lois, dans la science, dans la littérature; il faudra les pourchasser sous ces diverses formes par les moyens les plus efficaces. De là ces multiples créations de l'esprit fertile du P. Bailly. Si on loue — et avec raison — le patriotisme vigilant sans cesse attentif à doter l'armée des meilleures poudres, des armes les plus perfectionnées pour la défense nationale, le P. Bailly, soldat de Dieu et de l'Église, ne mérite pas



Dessin de LEMOT.

LE PUBLIC DES DIFFÉRENTS PÉRIODIQUES EN 1896

de moindres éloges pour sa préoccupation constante et son habileté à munir les catholiques des armes les mieux appropriées à la défense de la religion chrétienne, cette patrie des âmes.

Le P. Bailly voulait porter Notre-Seigneur et sa croix dans les familles, aux cabarets et partout, jusqu'à ce que le Christ règne en maître sur le monde. C'est ce qu'il proclamait au Congrès des Œuvres ouvrières tenu à Rodez du 20 au 29 septembre 1887 :

Il ne faut pas ignorer que le foyer de presque tous les ouvriers, de ceux mêmes qui envoient leurs enfants à nos œuvres, est souillé par la présence quotidienne d'un docteur hérétique, accompagné d'un polisson impudique: c'est le journal avec son feuilleton. Vis-à-vis de cet ennemi intérieur, de ce chancre qui dévore peu à peu la foi et la morale, on commet deux erreurs: la première, c'est de croire qu'on peut lutter contre lui sans l'extirper; la seconde, c'est de croire qu'il est difficile, sinon impossible, de le supprimer.

Voyons-le maintenant à l'œuvre dans



Allégorie de MONTÉGUT.

L'ARSENAL DE LA BONNE PRESSE  
AU CONGRÈS DE LA « CROIX » EN 1895

cet immense labeur d'apostolat qui cherche à atteindre tous les âges, toutes les conditions, en un mot toutes les âmes, et l'incite sans cesse à de nouvelles créations.

Nous avons suffisamment parlé, au chapitre VIII, du *Pèlerin*, de la *Vie des Saints*, de la *Croix-Revue*, de la *Croix* quotidienne. Nous n'y reviendrons pas, et nous nous contenterons de donner ici quelques notes sur les autres périodiques de la Bonne Presse.

Dans cette courte notice nous parlerons d'abord des publications hebdomadaires, puis des publications mensuelles, annuelles, pour terminer par l'imagerie.

### Le « Cosmos ».

Le *Cosmos*, fondé par l'abbé Moigno en 1852, est la plus ancienne des revues françaises étudiant l'ensemble des sciences.

Se sentant vieillir, l'illustre savant avait vivement sollicité, à maintes reprises, les Pères de l'Assomption, non seulement de l'admettre dans leurs rangs, mais encore d'assurer la continuation de sa revue. Il espérait, en la confiant à une Congrégation religieuse, lui conserver son caractère apologétique, qu'il avait élevé si haut. On consulta le Saint-Père; Léon XIII, en envoyant une bénédiction pleine d'encouragements, demanda qu'on rappelât le Bref adressé jadis à M. Moigno, où était exprimé le *vœu ardent que beaucoup, excités par votre exemple, unissent leurs forces en ce genre d'études et d'écrits*. On sait du reste à quel point l'Église a toujours exalté l'étude de la science. Grâce à la vérité surnaturelle qu'elle possède, elle peut parcourir avec une lumière plus sûre le champ des vérités naturelles et contingentes.

Quelque temps après la mort du fondateur, le *Cosmos* fut donc adopté par la Bonne Presse; il fut acheté, en 1884, à MM. les abbés Valette et Maze, anciens collaborateurs de M. Moigno.

Le P. Bailly voulut que le frontispice même de la revue fût une profession de foi. Il remplaça les ornements qui y figuraient, sans porter avec elles aucun symbole surnaturel, par une vignette qui

reproduit la fresque du Vatican où Raphaël a représenté le Créateur organisant les mondes. Et il s'en expliquait ainsi :

Le général Lamoricière, répondant à M. Thiers qui lui demandait un rendez-vous pour causer de batailles, lui disait : « Pas à 7 heures du matin, je suis toujours à la messe à cette heure-là. » Sans faire une longue profession de foi, c'était prendre position vis-à-vis d'un homme politique incrédule; il est utile, dans le monde de la science, qu'un journal comme celui-ci prenne position, et cette vignette sur sa couverture dira qu'il n'a pas de respect humain.



On voit combien le P. Bailly tenait à établir tout de suite que, dans la revue, l'esprit de foi présiderait à l'esprit scientifique.

Le *Cosmos* est une revue chrétienne des sciences. Elle publie principalement les actualités et les applications de la science.

Dans une magnifique lettre à M<sup>r</sup> Batandier, collaborateur du savant recueil, le cardinal Pitra traçait magistralement le programme du *Cosmos* :

Il est bon que le clergé, qui par la théologie a la clé de toutes les sciences, n'en néglige

totallement aucune. Il importe que nous ayons, nous aussi, nos spécialistes qui, comprenant les savants, nous les fassent comprendre et, au besoin, soient en mesure de leur tenir tête et de les contrôler. Il n'est pas moins important qu'avec un riche fonds de la science du sanctuaire, le clergé ne soit pas étranger aux connaissances dont le monde est fier....



L'ABBÉ MOIGNO  
fondateur du *Cosmos*.

Ensuite l'homme du temple et du cloître sera éminemment, sur ce champ de recherches aventureuses, le représentant de la tradition. Et la tradition n'est pas moins nécessaire à la science qu'à la foi....

La direction de la revue fut confiée, en 1885, à M. Bernard Bailly, frère du P. Vincent de Paul, ancien officier de marine, dont la compétence scientifique est reconnue de tous. Il améliora considérablement le *Cosmos*, l'agrandit, doubla le nombre des pages, multiplia les illustrations et lui procura une rédaction d'élite.

### La « Croix du Dimanche ».

Elle parut le 1<sup>er</sup> janvier 1889. Elle était destinée surtout aux ouvriers de la campagne, aux paysans, peu lecteurs d'habitude et qui n'ont guère de loisirs en dehors du dimanche.

Elle condense en peu de colonnes les nouvelles religieuses et politiques de la France et de l'étranger. Elle contient des articles variés, des faits divers, des récits intéressants, des bons mots récréatifs, des caricatures amusantes.

Surtout pas d'annonces; à la place, une page d'agriculture et de renseignements sur le commerce, les cours des marchés dans les principales villes de France.

Jamais de querelles de pure politique. La *Croix du Dimanche*, comme la *Croix* quotidienne, s'adresse aux chrétiens de tous les partis, qu'elle veut unir et grouper à l'ombre de la *Croix*.

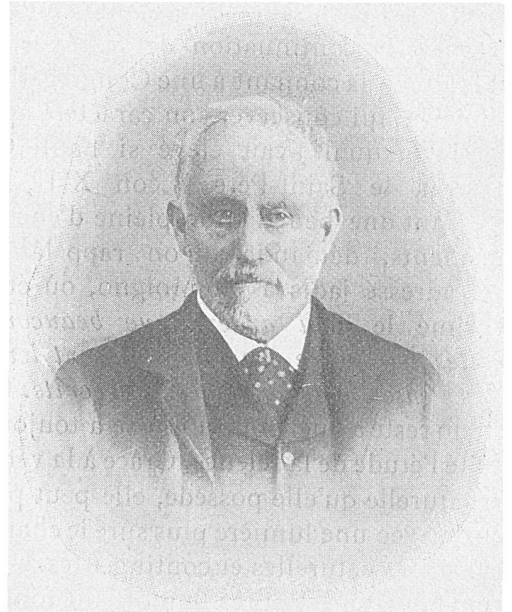
Elle eut un rapide succès, dut prendre divers formats et varier ses éditions, s'ad-

joignit au *Pèlerin* comme supplément politique, ce qui permit au *Pèlerin* de développer le côté *histoires et nouvelles*, suivit les vicissitudes du format de la *Croix* quotidienne, atteignit un tirage énorme qui se maintient autour du chiffre de 500 000 exemplaires.

Elle est complétée par les *Croix* départementales, la plupart hebdomadaires, qui ajoutent à sa lecture l'intérêt des nouvelles locales rédigées sous leur entière responsabilité. Cette combinaison a été qualifiée de « géniale » par toutes les personnes compétentes en matière de presse périodique.

### Le « Laboureur ».

Cette publication commença, le 1<sup>er</sup> août 1887, par occuper une simple petite feuille supplémentaire du *Pèlerin*. On l'appela alors le *Pèlerin-Laboureur*, et on lui écrivait de tous côtés: « Bonne chance, cher *Pèlerin*, aux champs comme à la ville! »



M. BERNARD BAILLY  
directeur du *Cosmos*.

Il eut bon courage, le *Pèlerin-Laboureur*. Quand, en 1889, le « Moine » fonda la *Croix du Dimanche*, supplément politique du « *Pèlerin* », le *Laboureur* s'y installa à bail, à la dernière page, dans un petit coin. Il logeait tantôt en haut, tantôt en bas.

Enfin, il prit position sur les deux pages 3 et 4, en feuilleton. Il vécut quatre ans dans cet humble et double rez-de-chaussée. Il s'y plaisait.

En 1894, il déménagea et se pavana plus à son aise sur toute la quatrième page de la *Croix du Dimanche*, qu'il occupa comme une vaste propriété. A la fin de l'année, tous les numéros étaient édités en un volume commode, pas cher, facile à conserver et à consulter.

Il a fait son chemin, le petit *Laboureur*, et il a dû son légitime succès à la haute compétence d'abord de M. Tardif de Moindre (qui signait *La Pioche*) et de M. Garnot, puis, durant de longues années, d'un Assomptionniste, le P. Adéodat Debauge (*Un Petit Laboureur*), dont les connaissances techniques et pratiques faisaient autorité dans le monde des agriculteurs.

### « Album de la Croix ».

« *Croix illustrée* ». — « *Semaine littéraire* ».

L'*Album de la « Croix »* commença en octobre 1894. Son but était d'offrir aux porteurs de la *Croix* une prime à bon marché à distribuer, afin de susciter des abonnements.

Cet *Album* contenait une longue histoire et une reproduction très soignée de grands tableaux artistiques, sans rapport avec cette histoire, tableaux religieux, tableaux historiques, tableaux de genre, etc., comme, en un salon, faisait remarquer le « Moine » psychologue, les tableaux des maîtres ne se rapportent pas nécessairement aux divers sujets dont s'entretiennent les visiteurs.

Cette disposition artistique de la nouvelle feuille fit choisir le nom d'*Album de la « Croix »* :

La création de l'*Album* est un recueil de beaux tableaux, accompagné d'une œuvre littéraire illustrée, formant une prime artistique, et constituant un volume que la vue des tableaux intercalés dans le récit, à titre d'ornement, toutes les trois pages, rendra une œuvre précieuse et qui n'existe pas sous cette forme (1).



Au bout de six ans, l'*Album* se transformait, et, le 24 décembre 1900, il devenait la *Croix illustrée*, et servait de supplément hebdomadaire à la *Croix* quotidienne.

Onze ans après, en janvier 1912, la *Croix illustrée* changeait de format et de titre. Elle s'appelle désormais la *Semaine littéraire* et conserve sous cet aspect nouveau la place d'honneur depuis longtemps conquise parmi les journaux illustrés et littéraires (son tirage dépasse 100 000 exemplaires) : romans, poésies, histoire, littérature, causeries musicales, jeux et conseils pratiques, petit courrier, nombreuses gravures, etc., tout fait de ce journal une vraie récréation artistique et instructive.

La Ligue de l'« *Ave Maria* »  
et le « *Petit Journal bleu* ».

La Ligue de l'*Ave Maria* — Ligue de prière, comme son nom l'indique, — réclamée de tous côtés, est définitivement lancée le 1<sup>er</sup> octobre 1888, grâce à la ténacité du vice-amiral Gicquel des Touches, ancien ministre de la Marine, qui représenta l'élément franchement catholique dans le célèbre Cabinet du Seize-Mai.

(1) *Croix des Comités*, 17 octobre 1894.

Aussi intrépide chrétien que vaillant soldat, l'amiral harcelait le P. Picard et le P. Bailly pour les amener à organiser cette Ligue de prière sous le patronage de la Sainte Vierge.

Dans la *Croix* du 9 octobre 1888, le MOINE écrit :

Proclamons aujourd'hui sans pusillanimité, au lendemain de la fête du Rosaire, cette sainte Ligue que ni les hommes ni les démons n'arrêteront et qui triomphera aux prochaines élections. Qui ose, en ce moment, se grouper sans distinction de parti politique sur le vieux terrain national catholique ? Qui veut chercher la vérité et la paix où elles sont, du côté de Dieu ? Ceux-là forment déjà la Ligue de l'*Ave Maria*.

Qu'ils aient confiance, et, aux prochaines élections, ils n'éliront que de braves gens, des défenseurs de l'Eglise, et ces gens-là, soyez-en sûrs,

L'action et la prière, voilà l'unique programme des ligueurs.



L'AMIRAL GICQUEL DES TOUCHES

Le but de la Ligue est d'unir les âmes dans une croisade nationale de prières pour demander :

1° L'indépendance du Pape ;

2° Le salut de la France par son retour à Dieu, par l'entente des bons catholiques et de bonnes élections ;

3° La réparation du mal fait par la mauvaise presse et les mauvaises lois ;

4° La restauration chrétienne des diocèses et des paroisses.

Les conditions pour en faire partie sont :

1° Réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* avec l'invocation *Notre-Dame de Salut, priez pour nous* ;

2° Recevoir le *Petit Journal bleu* ;

3° S'engager à ne jamais acheter ni lire, sans de graves raisons, une publication qui attaque la religion ou la morale ;

4° Travailler à détourner les autres des mauvaises lectures et à répandre la bonne presse.

Bientôt la Ligue eut son journal : le *Petit Journal bleu*. Elle en fut dotée en la fête de l'Annonciation, fête des ligueurs de l'*Ave Maria*, le 25 mars 1897. C'est un petit bulletin mensuel destiné à servir de lien entre tous les membres de la Ligue. Il leur fournit de pieuses pensées, des exemples à imiter, des intentions à réaliser, tout un programme de prière et d'action. Il est donné gratuitement à tous les ligueurs.

Au mois de mars 1905, S. S. Pie X daigna bénir et encourager, en une lettre signée de sa main, la diffusion de ce petit journal.

Jusqu'au moment de sa mort, le P. Bailly rédigea lui-même en entier ce petit journal de piété. Il ne laissait guère à d'autres le soin de stimuler le zèle de la prière et de la vie surnaturelle.

DIEU PROTEGE LA FRANCE

**LIGUE DE L'AVE MARIA**

Action par la Prière

10 exemplaires chaque mois . . . 1 fr. 5 par an  
 10 exemplaires chaque mois . . . 0 fr. 25 par an  
 (France des Croisés d'Anvers) de la Presse réservant leur  
 exemplaire par leur chef de division. O. fr. 60 par an.

PARIS, 5, RUE BAYARD

**LA PESTE REGNE  
 AU MILIEU DE NOUS**

On a maintes fois décrit les horreurs de la peste. L'histoire de ce fléau traversant les siècles nous glace d'épouvante. Or, la peste regne au milieu de nous, elle a même cela de plus cruel que l'ancienne qu'elle tue les âmes, plus nobles que le corps, et cause des morts éternelles.

Cette corruption menace les pauvres enfants sans défense assaillis par les journaux immondes, conduits aux écoles sans prières, sans espérances.

Si nous avions une foi vive, la terreur d'un si grand mal ne nous inspirerait-elle pas les sentiments les plus héroïques ?

Comprend-on qu'en présence du fléau qui sévit, les vrais chrétiens puissent encore s'amuser aux folies mondaines ? Le deuil devrait être la parure des femmes, et le combat par la parole, par l'exemple, l'occupation des hommes de cœur.

Pévrier 1912 179

Messe, le . . . à heures.

feront de la bonne besogne. Quant aux solutions politiques bonnes, elles viendront par surcroît.

### La « Croix des Comités ».

Cette revue hebdomadaire d'au moins seize pages, quelquefois plus, fut fondée le 1<sup>er</sup> septembre 1889.

Elle fournissait des communications régulières de la direction de la *Croix* aux divers Comités de province, d'où son nom de *Croix des Comités*.

Cette feuille — disait le P. Bailly dans le premier numéro — est donc destinée à des confidences; elle doit servir à donner des vérités à des gens capables de les porter, c'est-à-dire qu'elle ne s'adresse qu'à un très petit nombre, assez humbles pour s'oublier plus complètement en travaillant au règne de Notre-Seigneur. Elle n'ira donc qu'aux Comités qui s'engageront à ne pas divulguer les questions de famille qu'on y traitera, lesquelles chagrinerait parfois les amis qui auraient une plus haute idée de leur dignité personnelle.

Comme premiers avis, voici ceux par lesquels le P. Bailly commençait ses communications « en famille » :

Ce journal intime peut s'écrire sans la préoccupation du gros public, avec lequel il faut compter ailleurs, et sans les atténuations qu'il faut parfois donner à la vérité, même à la *Croix*.

Nous commencerons donc par reconnaître que, si la diffusion de notre œuvre n'a pas eu encore toute sa vie, cela vient de ce que nous recommandons plus la prière aux autres que nous n'en usons, et que, sauf des exceptions, nous ne venons pas assez à Notre-Seigneur, qui daigne présider personnellement à nos efforts. C'est un premier abus contre lequel nous réagirons après nous être examinés.

La prière veut du sacrifice; quelques-uns en ont fait d'admirables; nous en avons vu venir à Paris et se priver de voir l'Exposition, renoncer à des excursions, retrancher encore d'une table frugale; ils ont surtout affronté des mépris, des outrages. D'autres n'ont pas encore compris de cette façon le titre et l'image de leur journal, second motif d'examen.

Mais à la prière et au sacrifice il faut ajouter la foi, qui fait courir de l'avant.

Le grand adversaire de notre œuvre, c'est le cadenas que nous pose Satan sur les lèvres en nous disant: *Il faut ne pas oser parler du journal de Notre-Seigneur*. C'est juste l'inverse du *non possumus non loqui*....

Osons, et vous verrez s'évanouir comme des fantômes ces inconvénients, et à ceux qui disent: *Ça ne se fait pas*, répondons enfin: *Ça se fait*.

Des communications de ce genre, toujours à base surnaturelle, montrent bien que la pensée dominante du P. Bailly était une pensée exclusivement apostolique. Il excitait le zèle des Comités et des propagateurs pour la diffusion du journal *la Croix*



Dessin de DAMBLANS.

DES HOMMES DU MONDE CRIENT LA « CROIX »  
SUR LES GRANDS BOULEVARDS A PARIS (1896)

en commençant par leur insuffler l'esprit de foi, de prière et de sacrifice.

### La « Chronique de la Bonne Presse ».

En 1900, au moment où le P. Vincent de Paul dut quitter la rédaction de la *Croix*, la *Croix des Comités* devint la *Chronique de la Bonne Presse*. Les procès récents avaient prouvé que le mot *Comité* était alors un mot dangereux auquel le gouvernement persécuteur se plaisait à attribuer, contre toute évidence, un sens politique. C'est pourquoi on jugea bon de désigner les « Comités » de la *Croix* sous le nom — d'ailleurs tout aussi exact — de « Correspondants » de la *Croix*, et leur organe

spécial, la *Croix des Comités*, s'appela désormais la *Chronique de la Bonne Presse*.

Mais c'était le même esprit, le même but général, qui était de fournir toutes les nouvelles intéressantes concernant l'œuvre importante de la Bonne Presse.

Le premier numéro, qui parut le 25 avril 1900, reproduisait l'article signé LES MOINES sur la « transformation de la *Croix* », qui passait sous la direction de M. Paul Feron-Vrau; en voici la fin :

Les religieux de l'Assomption continueront à se consacrer aux autres publications sœurs de la *Croix*. Ils concentreront leurs efforts sur ces autres œuvres, plus surnaturelles et non moins importantes, de la Maison de la Bonne Presse.

Secondons avec confiance les desseins de la Providence; restons unis dans le dévouement au Pape, notre père et notre guide; à l'Eglise, notre Mère, et à la France, notre chère patrie. Travaillons pour Dieu sans faiblesse, sans amour-propre, avec une grande joie.

Notre obéissance continuera les victoires de la foi.

Paris, 4 avril 1900.

LES MOINES.

### La « Croisade de la Presse ».

Peu à peu, la *Chronique de la Bonne Presse* avait étendu son champ d'informations, et, afin de tenir les amis au courant, elle reproduisait des articles bons ou mauvais concernant la Bonne Presse ou ses fondateurs. Bientôt même, ne se contentant plus des informations relatives aux personnes ou aux faits de la Bonne Presse, elle voulut donner encore des idées directrices, grâce à des reproductions d'articles « suggestifs » pris dans les bons comme dans les mauvais journaux et revues. De sorte que cette *Chronique* finit par se composer de deux parties bien distinctes : une première partie, qui renfermait tout ce qui avait trait à la propagande et aux faits intéressants de la Bonne Presse, et une seconde partie, surtout documentaire et d'une portée plus générale, destinée au clergé, aux rédacteurs et à l'élite des propagateurs.

Cette seconde partie n'intéressant pas l'ensemble des propagateurs, on décida, en 1902, de dédoubler la *Chronique* et de

constituer, avec ce qui concernait seulement la propagande et les événements de la Bonne Presse, une feuille à part, de 8 pages, qu'on appellerait la *Croisade de la Presse*. Quant à la *Chronique*, elle continuerait avec son même format et contiendrait toujours les deux parties.

### La « Chronique de la Presse ».

Enfin, en 1909, la partie générale de la *Chronique*, prenant toujours de plus amples proportions dans sa partie documentaire plus abondante, s'adjudgea le titre plus général de *Chronique de la Presse*, et laissa complètement à la *Croisade* tout ce qui concerne les questions de propagande ou de diffusion.

La *Chronique de la Presse* se limite à donner tout ce qui intéresse la presse en général, ainsi que les informations, les polémiques, les études les plus « représentatives » des périodiques de tous les partis. Elle s'adresse plus spécialement aux hommes d'études, aux rédacteurs, les tient au courant du mouvement des idées, les oriente, même en citant les adversaires, vers les solutions catholiques et romaines, en un mot leur rend les plus appréciables et les plus appréciés services.

### Les « Bonnes Lectures ».

C'était une publication hebdomadaire de 16 pages que le P. Bailly inaugura le 5 octobre 1890, dans le dessein de fournir des lectures intéressantes qui ne fussent pas des romans. On publia ainsi le *Chevalier apôtre*, qui eut un immense succès; *Au pays des fjords*, etc. Les *Bonnes Lectures* vécurent deux ans et furent remplacées par les *Contemporains*.

### Les « Contemporains ».

C'est une publication hebdomadaire illustrée que le P. Bailly fonda en 1892 et confia à un de ses frères en religion, le P. Drochon, qui la dirigea jusqu'à sa mort (avril 1900). Elle paraît par livraisons de 16 pages grand in-8°, à deux colonnes, et



chaque livraison donne la vie d'une célébrité du siècle.

Ces biographies — disait le P. Bailly en les annonçant dans le *Pèlerin* du 2 octobre 1892 — sont destinées à répondre au désir ardent de lecture en notre temps, tout en proposant, au lieu de romans, des histoires vraies, intéressantes, utiles et vraiment instructives et moralisantes.

Et, après avoir expliqué chacune de ces épithètes, il ajoute :

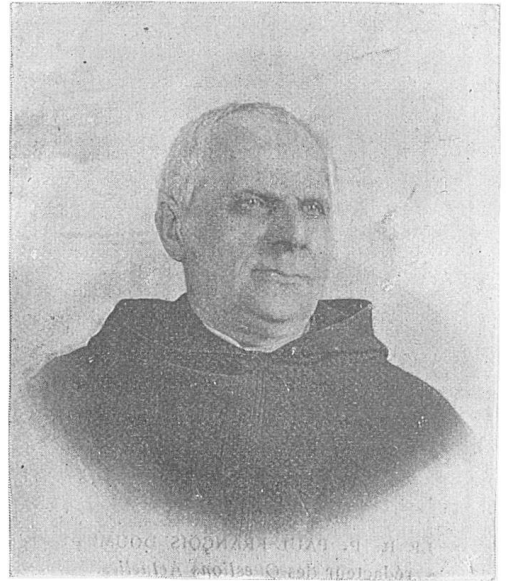
Nous varierons les biographies, alternant des plus guerrières aux plus pieuses et abordant même les plus étrangères à la sainteté.

Ainsi, quand M. Renan sera mort, il aura la sienne, car il faut être tout à fait mort pour pénétrer dans nos parvis. Les vivants en sont exclus, fussent-ils rois, empereurs et même chanceliers.

La première biographie publiée fut celle de *Lamoricière*. Elle parut le 25 octobre 1892. Elle fut suivie de celles du *P. d'Alzon*, du *Cardinal Pie*, de *Pélissier*, de *Sœur Rosalie*, de *Dom Guéranger*, de *Courbet*, du *Général de Sonis*, de *Lord Byron*, de *Darwin*, etc. Elle offre aux lecteurs la galerie la plus variée, la plus instructive, la plus attrayante.

Plus de mille biographies très estimées ont déjà paru.

Cette publication, comme toutes celles de la Bonne Presse, est une œuvre de pro-



LE R. P. J.-E. DROCHON  
premier rédacteur des *Contemporains*.

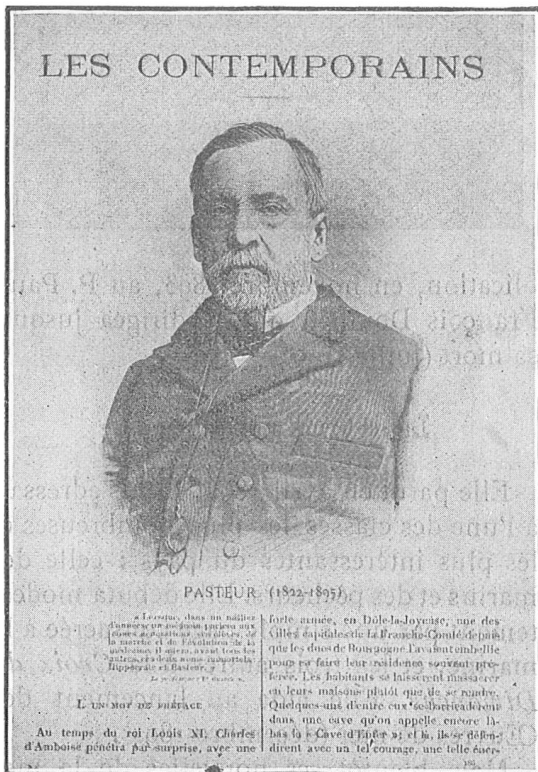
pagande catholique. Elle fait connaître les célébrités contemporaines et les juge au point de vue chrétien, apprécie les services rendus, examine si certaines réputations retentissantes n'ont pas été surfaites. Chaque semaine, une physionomie nouvelle est présentée, et ce sont parfois des choix heurtés et des contrastes frappants. Hommes et événements sont jugés à la lumière de la foi.

Les *Contemporains* ont réalisé la parole prophétique de l'abbé Simonis, le célèbre député protestataire au Reichstag, qui disait, en saluant les débuts de cette belle œuvre : « Avant peu, nous aurons là une galerie incomparable. Ce sera un musée vivant et parlant ! »

### Les « Questions Actuelles ».

C'est une revue documentaire qui fut fondée en 1887 par l'abbé Pagès. Le P. Bailly l'adopta en octobre 1891 et la rendit hebdomadaire, de bimensuelle qu'elle était.

Les *Questions Actuelles* ne sont pas une revue populaire. Elles sont destinées à con-



server en volumes les principaux actes du Saint-Siège et des Congrégations romaines



LE R. P. PAUL-FRANÇOIS DOUMET  
rédacteur des *Questions Actuelles*.

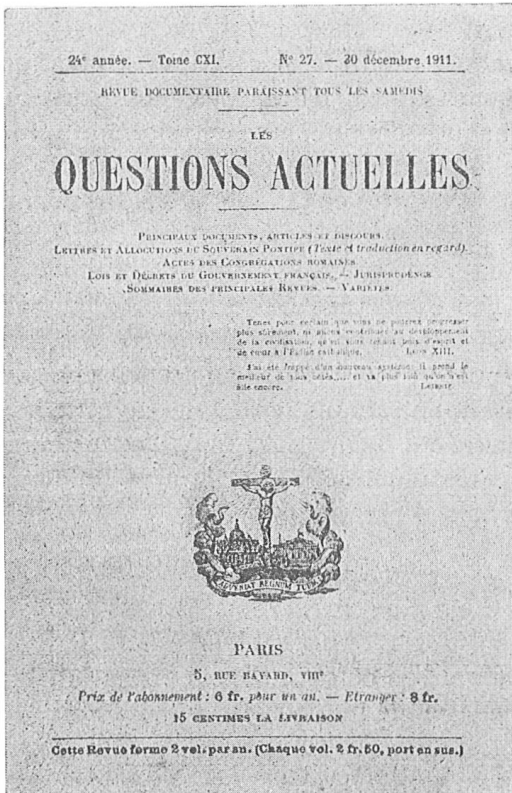
académiques et des prix de vertu, les principaux discours politiques, les études publiées par les grandes revues sur les questions d'actualité : religion, politique, questions économiques, sociales, les statistiques qu'on ne trouve que dans les grandes publications officielles, etc.

C'est un arsenal indispensable aux hommes d'étude et le complément de tout journal quotidien.

Le P. Bailly confia cette importante pu-



(texte latin et traduction française), le texte et les discussions parlementaires des lois importantes, les discours des réceptions



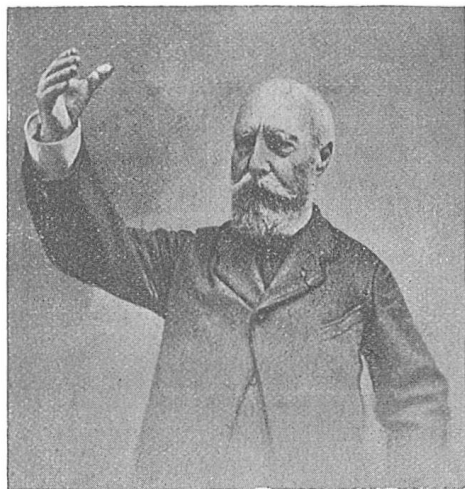
blication, en novembre 1893, au P. Paul-François Doumet, qui la dirigea jusqu'à sa mort (juillet 1905).

La « Croix des Marins ».

Elle parut en avril 1894. Elle s'adressait à l'une des classes les plus nombreuses et les plus intéressantes du pays : celle des marins et des pêcheurs. Elle débuta modestement par une simple page consacrée à la marine, et les trois autres à la *Croix du Dimanche*. Elle aida au lancement des *Ceuvres de mer* (décembre 1894).

Mais bientôt ses nouvelles de la mer

ayant augmenté, elle en remplit ses quatre pages et devint un journal ayant une rédaction spéciale complète. Aujourd'hui, elle est un organe maritime qui jouit d'une réputation méritée auprès des populations



M. ERNEST OLLIVIER  
rédacteur de la *Croix des Marins*.

de nos côtes. Elle aide à promouvoir toutes les œuvres pour les marins.

M. Ernest Ollivier, ancien officier de marine, frère d'Emile Ollivier, en fut le rédacteur en chef jusqu'à sa mort, en 1911.

### La « *Franco-Maçonnerie démasquée* ».

Cette revue, dont le but est clairement indiqué par son titre, fut fondée à Paris en 1884, passa presque aussitôt sous la haute direction de M<sup>sr</sup> Fava, évêque de Grenoble, et mena, grâce à l'active collaboration de M. Rastoul, rédacteur à l'*Univers*, une campagne incessante contre la secte.

En 1894, elle songeait à disparaître, à cause de difficultés d'ordre financier.

Le P. Bailly, sollicité de faire sien ce périodique, accepta bien volontiers de continuer le combat si nécessaire contre la secte perfide qui est cause de tous nos malheurs. Il adopta la *Franco-Maçonnerie démasquée* en mars 1894, et confia la direction de cette revue contre Satan au religieux qui était déjà chargé de la *Vie des Saints*.

En avril 1897, les Pères de l'Assomption

renoncèrent à rédiger la *Franco-Maçonnerie démasquée*, tout en continuant à l'éditer.

En janvier 1905, M. Paul Feron-Vrau céda gracieusement à l'Association antimaçonnique de France le titre et la propriété de la *Franco-Maçonnerie démasquée*, qui est devenue l'organe officiel de cette Association.

### Le « Noël ». — L'« *Echo du Noël* ». Le « *Sanotuaire* ».

Dans sa préoccupation apostolique de prêcher Notre-Seigneur à tout le monde, le P. Bailly désirait procurer un journal spécial aux diverses catégories de lecteurs : enfants, jeunes gens, jeunes filles, hommes faits, soldats, marins, etc. Beaucoup avaient demandé un journal pour les enfants. On le promettait depuis longtemps, et on ne trouvait pas le moyen de réaliser la promesse.

Une dame, qui avait été particulièrement pressante, eut la douleur de perdre son enfant, qu'elle voulait y abonner. Mais quand le *Noël* parut, elle envoya tout de même un abonnement qu'elle pria de servir à un enfant pauvre en souvenir de son petit mort.

On avait songé à appeler le nouveau journal la *Croix des Enfants*, mais ce titre paraissait un peu austère. Au Pèlerinage de Pénitence de Noël 1893, le P. Bailly pria et fit prier auprès de la Crèche de l'Enfant Jésus, à Bethléem, pour cette future publication, et il y trouva l'inspiration d'appeler le nouveau journal le *Noël*.

Voici comment il s'en explique dans un article intitulé *Aux enfants*, paru dans le *Pèlerin* du 1<sup>er</sup> mars 1895.

Depuis longtemps, la Maison de la Bonne Presse, qui fait à Paris des journaux pour tout le monde, en promettait un, plus beau que tous les autres, aux enfants.

On sert toujours les enfants les derniers, et, bien que l'*Almanach du « Pèlerin »* eût annoncé avec fracas, il y a deux ans, ce journal charmant, il arrive seulement pour la fête de l'Annonciation 1895.

Enfants, vous avez maintenant votre journal comme vos parents, et il sera si intéressant, que les grandes personnes le liront autant que vous.



Nous voulons traiter les enfants avec respect, tout en amusant beaucoup, car les petits comprennent plus qu'on ne croit....

Quand le Sauveur est venu au monde, il s'est fait petit, puis il a eu douze ans, quinze ans, uniquement afin de servir de modèle aux enfants en leur montrant un Dieu fait comme eux.

Avec sa Crèche, Jésus a voulu, pendant tous les siècles à venir, frapper les yeux des enfants et les gâter par ce spectacle incomparable de Bethléem où viennent les bergers et les rois....

Aussi le nom qui convient le mieux à votre journal, chers enfants, c'est : Noël ! Vive le Noël !

C'est, du reste, à Bethléem, en Judée, où nous avons été prier de tout notre cœur pour la fondation de ce journal si important des enfants, que la pensée nous est venue que le Roi de la Crèche voulait qu'il s'appelât le Noël.

Nous sommes vieux, disions-nous à ce Roi, pour plaire à ces joyeux écoliers, à ces gracieuses pensionnaires : comment faire ?

Or, nous avons alors pour secrétaire un jeune prêtre très aimable et très pieux, excellent écrivain — il nous excusera de le dénoncer, — qui venait d'être ordonné, et, à cause de cela, il avait chanté la messe de saint Jean ; il nous sembla que l'Enfant Jésus nous le réservait pour ce journal, car il conte les histoires comme personne....

Le Noël a obtenu auprès d'une nom-

breuse et gracieuse clientèle, qui raffole de son journal, le plus éclatant succès, par son esprit éminemment apostolique, par ses histoires touchantes ou amusantes, ses romans toujours intéressants et irréprochables, ses causeries scientifiques, ses jeux d'esprit, ses concours variés, son illustration aussi artistique que distinguée. La famille du Noël constitue une œuvre de jeunesse de premier ordre. C'est le seul journal catholique en ce genre.

D'abord modeste feuille hebdomadaire de 16 pages, il s'est adjoint peu à peu des suppléments variés de façon à paraître sur 32, puis sur 48 pages.

Mieux que cela, il s'est dédoublé et même détriplé, et ce n'est pas fini.

En février 1906, le Noël a produit l'*Echo du Noël*, en vue de la propagande dans les milieux populaires, pour permettre de donner des lectures saines, édifiantes, variées, aux enfants à qui la modicité de leur bourse ne permet pas de s'abonner au Noël.

Et, en janvier 1911, il a produit la revue *le Sanctuaire*, spécialement destinée aux enfants de chœur. C'est une combinaison fort heureuse de l'*Echo du Noël* avec une partie très spéciale concernant les petits servants de messe : *Calendrier liturgique*, *Catéchisme des enfants de chœur*, *Histoire des enfants de chœur*, *Associations des enfants de chœur*, *Histoire des cathédrales*, *Musique religieuse*, etc.

#### Le « Bulletin des Congrégations »

parut le 15 novembre 1895 pour défendre et protéger les Congrégations religieuses contre les persécutions, surtout fiscales alors, qu'un gouvernement anticlérical et antireligieux leur faisait subir. Beaucoup réclamaient un organe de renseignements et de conseils pour inspirer l'attitude des catholiques dans cette lutte sans merci qui s'envenimait de jour en jour et suppliaient le P. Bailly, qui menait si vigoureusement la campagne dans la *Croix*, de se charger de ce nouveau fardeau.

Le P. Vincent de Paul écrivait en tête de ce Bulletin :

Après bien des hésitations, nous avons assumé en ces temps troublés, et au moment de la lutte à outrance qui commence contre les Congrégations, un Bulletin pour les aider et les renseigner.

Le T. R. P. Le Doré, Supérieur général des Eudistes; le R. P. Stanislas [Capucin], président de la réunion des religieux de Paris, et plusieurs amis nous l'avaient proposé.....

Notre rôle est restreint aux luttes des Con-

grégations, non pas entre elles, mais contre la franc-maçonnerie, et quand nous aurons obtenu la victoire, nous cesserons de paraître. Que ce soit bientôt!

Le programme de ce Bulletin était :

1° De reproduire les principaux articles parus pendant la semaine sur cette question;



UN GROUPE DU PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM (NOEL 1893), OU FUT DÉCIDÉ LE « NOEL »

2° De renseigner sur les faits utiles à porter à la connaissance des Congrégations;

3° De mettre les intéressés au courant de la jurisprudence, des documents ministériels ou administratifs et de leur fournir des conseils.

Le but poursuivi par cette publication était :

1° Encourager;

2° Relier les Comités ou groupements de Congrégations pour obtenir l'unité de vue et d'action, et au besoin faire tomber les découragements qui proviennent de la crainte d'être isolé.

Le « Moine » écrivait souvent dans le Bulletin. Ce fut une belle bataille qui dura plus de dix ans.

## La « Revue d'Organisation et de Défense religieuse ».

Après la loi d'association de 1901 et le refus d'autorisation brutalement signifié par le régime combiste aux Congrégations, celles-ci durent en grand nombre se dissoudre, et le Bulletin n'avait plus grand-chose à leur dire.

D'autre part, l'odieuse séparation de l'Eglise et de l'Etat et l'abrogation du Concordat rendirent la lutte religieuse plus générale. Il ne s'agissait plus seulement des Congrégations, mais de la défense du clergé tout entier, tant séculier que régulier, de toute la hiérarchie et de toutes les œuvres catholiques.

C'est pourquoi, en 1906, le *Bulletin des Congrégations*, élargissant son cadre et changeant de titre, devenait la *Revue d'Organisation et de Défense religieuse*, recueil précieux qui devait promptement acquérir une grande autorité dans le monde judiciaire.

Nous nous appliquons surtout, disait-il, en nous conformant aux décisions attendues du Saint-Siège, à l'étude des questions d'organisation et de défense qui intéressent les ecclésiastiques et les personnes d'œuvres et les hommes de loi.

### Les « Causeries du Dimanche ».

hebdomadaire illustré à 4 pages, analogue à la *Vie des Saints*, commencèrent à paraître en novembre 1897. Le P. Bailly en confia la rédaction au P. Marie-Léopold Gerbier.

Ces *Causeries* sont une espèce de prône à domicile. Des traits historiques nombreux sont choisis pour soutenir la démon-

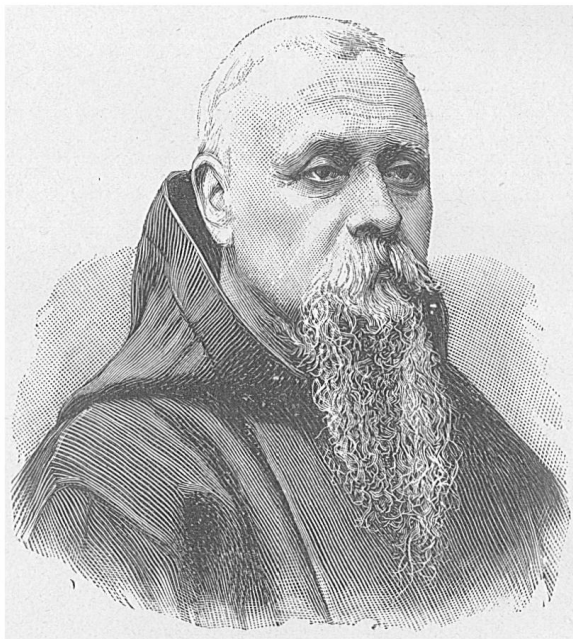
stration dogmatique, la mettre à la portée de tous et la faire goûter des enfants comme des grandes personnes.

Les vérités y sont exposées en un plan suivi qui s'enchaîne et formera peu à peu un édifice complet de la religion.

Les *Causeries du Dimanche* ont obtenu le plus légitime succès, puisqu'elles arrivent à un tirage de 150 000 exemplaires.

### Le « Petit Cosmos ».

était un supplément de *science pittoresque* que le P. Bailly ajouta au *Pèlerin* en 1901.



LE R. P. STANISLAS, CAPUCIN  
ancien président du Comité des religieux de Paris  
et rédacteur au *Bulletin des Congrégations*.

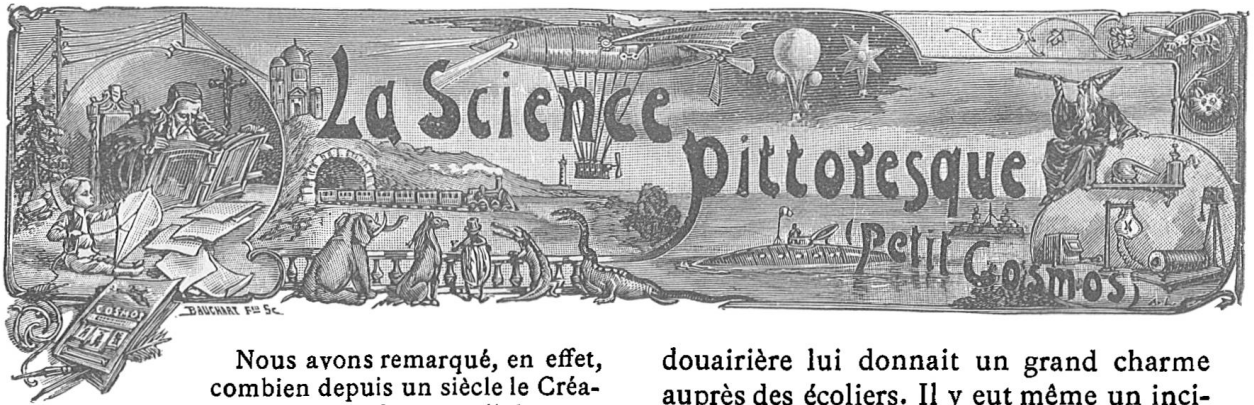
L'ancien candidat de Polytechnique avait conservé le goût des sciences, et le publiciste qu'il était devenu se préoccupait de rendre aimable cette dame austère et quelquefois rébarbative, afin qu'elle reçût bon accueil dans tous les milieux. Le succès fut tel, que le *Petit Cosmos* devint en 1902 une feuille de 4 pages agréablement illustrée et pleine d'attraits. Le P. Vincent de Paul l'annonçait en ces termes (*Pèlerin*, 23 février 1902):

Sous le titre *Petit Cosmos*, la science a occupé souvent une place notable dans le *Pèlerin*, tout en laissant les grands et sérieux travaux à son aîné le *Cosmos*.

Aujourd'hui, nous faisons ici à la science une situation à part, nous la présentons comme *science pittoresque* et avec un frontispice humoristique de Lemot, dans lequel une espèce de moine enregistre les évolutions des inventions futures.

Ce titre, ce frontispice n'ont pas les allures graves qu'affectent les représentants officiels des sciences, et l'on s'étonnera peut-être que nous traitions sur un ton badin ces questions parfois profondes — *Deus scientiarum* — et que nous ne les considérions pas à travers les solennelles lunettes des Académies.

Ce n'est pas mépris, mais c'est justice.



Nous avons remarqué, en effet, combien depuis un siècle le Créateur s'est joué de l'orgueil de ceux que la science enfla et qui croyaient tenir captifs les derniers secrets. A mesure qu'ils ont posé une règle invariable, il plaît au divin Ouvrier de laisser tomber sur terre quelque notion sur les forces de la nature qui renverse leur édifice scientifique.

Ainsi, pour ne considérer que les applications, ne fut-ce pas merveille de voir l'Académie nier avec hauteur la possibilité de la navigation à vapeur, la possibilité de la traction sur les rails unis, affirmer avec Arago l'impraticabilité d'un chemin de fer de Paris à Saint-Germain ? Le télégraphe électrique, a déclaré le plus célèbre physicien en disant : « Je m'y connais en électricité », le télégraphe « ne pourra jamais rendre de service régulier. » D'autres ont affirmé : « Le téléphone ne sera qu'un jouet », certains l'ont traité de supercherie ; « le sans-fil ne peut pas sortir des laboratoires » ; les « locomotives électriques sont un pouf d'Amérique », etc., etc. Nous ne parlons pas de la médecine, car on a trop besoin des médecins pour en médire.

Or, à peine les monopolisateurs de la science infailible ont-ils démontré l'impossibilité d'une application, que cinq ou six inventeurs à la fois se disputent la priorité de l'invention ; elle sort de terre ici et là, et envahit le monde.

Nous ne parlons donc pas toujours des choses matérielles avec le langage des Académies, nous nous permettons d'ajouter souvent aux articles de sciences quelques aperçus prophétiques sur l'emploi des inventions, et nous envisageons volontiers qu'elles pourront être demain distancées jusqu'à dégonfler les fiers savants et les rendre humbles.

Le *Petit Cosmos* fut très goûté des grands et des petits. Comme il traitait la science avec quelque désinvolture, certain savant grincheux se permit d'appeler cette feuille originale une « petite ordure » ; mais la jeunesse la trouvait délicieuse, et le brin de fantaisie que se permettait la vieille

douairière lui donnait un grand charme auprès des écoliers. Il y eut même un incident qui amusa beaucoup le P. Bailly.

Dans un collège, dont nous pourrions dire le nom, une composition scientifique porta sur des sujets que le *Petit Cosmos* avait exposés à sa manière. L'examineur, en corrigeant la première copie, estima la réponse un peu saugrenue : « Où est-il allé pêcher ces idées-là ? » se disait-il, et il donna une mauvaise note. La seconde copie ressemblait à la première pour le fond, mais la rédaction, très différente, éloignait tout soupçon de tricherie. De même, la troisième et toutes les autres jusqu'à la dernière : si bien que le savant fut troublé dans ses appréciations et commença par douter de ses propres théories à lui. « Est-ce moi qui me trompe ? » Il consulta et s'affermait dans la solidité de sa doctrine. Mais, alors, comment se faisait-il que les élèves eussent avec tant d'unanimité des théories si drôles ? Après enquête, on découvrit que le coupable était le *Petit Cosmos*. Finalement, la composition fut annulée, et avant d'en donner une autre on eut bien soin de s'assurer qu'elle n'avait pas été déjà traitée par la *Science pittoresque* de cet original docteur.

En 1904, le *Petit Cosmos* fut remplacé dans le *Pèlerin* par 4 pages de causeries historiques : le P. Vincent de Paul, condamné une seconde fois pour « délit de Congrégation », errait hors des frontières de France.

#### « Les Conférences ».

La *Croix des Comités* du 13 avril 1898 annonce qu'elle publiera désormais tous les quinze jours un *supplément* destiné à

donner à l'usage de *nos amis* des conférences populaires.

Le premier numéro de *Nos Conférences* donne un plan de conférences sur le « Péril juif », et, dès le deuxième fascicule, on aborde les conférences avec projections.

Les sujets les plus actuels et les plus variés se suivent tous les quinze jours.

On se proposait d'abord de fournir des sujets de conférences avec un plan et un canevas aux amis et propagateurs de la Bonne Presse. C'est pour cela que ces conférences furent, à l'origine, un simple supplément de la *Croix des Comités*.

En janvier 1901, les *Conférences* deviennent une revue spéciale et distincte avec la collaboration de plusieurs conférenciers éminents. Elles paraissent toutes les semaines.

Les *Conférences* ont pour but d'aider dans l'apostolat par la parole et par l'image les orateurs et conférenciers en leur fournissant des textes et des matériaux sur les divers sujets qu'ils peuvent avoir à traiter : religieux, apologétiques, historiques, économiques, littéraires, scientifiques, etc. La collection forme déjà une mine très riche.

« *Échos de Notre-Dame de France* ».

« *Échos d'Orient* ». — « *Jérusalem* ».

A partir du 1<sup>er</sup> juillet 1888, les communications aux anciens pèlerins de Jérusalem sont faites au moyen d'un bulletin spécial, sans périodicité bien régulière qui porte le titre de *Communications faites par la Direction aux anciens pèlerins*.

Les pèlerins de la Pénitence de l'an de grâce 1888 — lit-on dans l'article-préface de la première livraison — ont demandé qu'on leur transmette par des circulaires spéciales les comptes rendus des choses relatives à l'œuvre, qui ne peuvent trouver place entièrement dans leurs journaux. La demande fut accordée en principe; mais le projet a été un peu ajourné, car on ne s'avance qu'à travers mille enchevêtrements d'exécution dans le champ de Dieu, où le démon jette sans cesse des obstacles, et aujourd'hui, nous sommes heureux d'entrer, par cette première publication, en conversation avec les pèlerins de la Pénitence et autres pèlerins de Jérusalem.

Ces *Communications* ne fournirent que cinq livraisons pendant l'espace de deux ans.

En août 1890, ces fascicules prirent le titre d'*Échos de Notre-Dame de France*, et promirent d'être réguliers tous les deux mois.

Ils ne tinrent pas toujours parole, mais le retard était compensé par une augmentation de pages, et leur collection forme un recueil illustré fort intéressant et varié.

Au 1<sup>er</sup> octobre 1897, les *Échos de Notre-Dame de France* se transforment en un organe plus général sous le titre d'*Échos d'Orient*, avec le but d'aider à l'union des Églises orientales, et le programme de s'occuper d'archéologie, d'histoire, de liturgie et de littérature byzantines.

D'abord mensuelle avec 32 pages, cette revue devint bimestrielle avec 64 pages, en janvier 1899, et transporta le siège de sa rédaction à Constantinople, sous la direction du P. Louis Petit, supérieur de la maison d'études de Chalcédoine des Pères Assomptionistes, aujourd'hui archevêque d'Athènes et délégué apostolique pour la Grèce.

Grâce à la compétence de ses rédacteurs, dont les principaux furent les PP. Louis Petit, Pargoire, Siméon Vailhé, Rabois-Bousquet, etc., cette savante revue s'est acquise une haute réputation parmi tous ceux qui s'intéressent aux questions byzantines et aux relations entre le monde « orthodoxe » et l'Église catholique.

Voici comment les *Échos de Notre-Dame de France*, avant de disparaître, annonçaient et expliquaient leur métamorphose :

Les *Echos de Notre-Dame de France* prennent un développement qui dépasse les limites prévues par leur titre : le cadre est débordé, et, dès lors, il convient de l'élargir.

A l'origine, ils ont eu pour objet de prolonger entre les pèlerins de Jérusalem les bonnes relations de charité chrétienne, cette intimité des jours bénis où l'on priaient ensemble, sur mer comme sur terre, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans l'amour de Dieu, de l'Église, de la France et des Lieux Saints; raviver les fortes impressions du pèlerinage par des nouvelles de Terre Sainte, de l'hôtellerie des pèlerins, des divers Comités organisés en France,



tenir les amis de l'œuvre du pèlerinage au courant de ses développements : tel fut le but premier de cette feuille intermittente.

L'association des *Croisés du Purgatoire*, érigée en faveur des âmes du Purgatoire dans l'église de Notre-Dame de France, sanctuaire de Jérusalem enrichi par la libéralité de Notre Très Saint Père le pape Léon XIII de l'indulgence du tombeau de la Très Sainte Vierge, vint donner aux *Echos*, avec un élément nouveau, le bienfait d'une périodicité régulière. Enfin, des études locales d'histoire sacrée et d'archéologie leur ont apporté un nouvel accroissement qui, sans sortir du cadre, dépassait le programme primitif. Les religieux de l'Assomption, rédacteurs ordinaires des *Echos*, ont reçu du Saint-Siège une mission spéciale en Orient : celle de travailler à l'union des Eglises par le respect et le maintien des anciens rites. Cet apostolat spécial appelle des études spéciales, pleines d'intérêt, soit sur les rites eux-mêmes, soit sur les peuples et les pays qui en conservent la tradition.

Invités à servir d'organe à ces études, à donner des nouvelles relatives à cette union si désirée des Eglises d'Orient, les *Echos de Notre-Dame de France* se transforment, sortent du cocon comme le bombyx et se sentent pousser des ailes pour aller recueillir des échos ailleurs qu'à Jérusalem : ils s'appelleront désormais les *Echos d'Orient*.

Le P. Bailly ajoutait : « Bien que cette revue disparaisse comme recueil spécial, nous considérons les *Échos d'Orient* comme leur continuation, et nous maintenons à la fin des livraisons, sous la rubrique ancienne : *Échos de Notre-Dame de France*, les nouvelles plus intimes de l'œuvre des Pèlerinages de Pénitence. A cet égard, rien n'est changé, sinon l'accroissement des travaux spéciaux qui débordaient du cadre restreint de ce Bulletin. »

Mais ce ne fut qu'une demi-éclipse. Les *Échos de Notre-Dame de France* ressuscitèrent six mois après, en avril 1898.

Il y eut désormais deux publications distinctes :

Les *Échos d'Orient*, qui prenaient une allure de plus en plus scientifique et dont le cadre paraissait peu approprié à une simple chronique de pèlerinages ;

Les *Échos de Notre-Dame de France*, plus modestes, mais très vivants, qui s'appliquèrent à redire avec détails tout ce qui se rattachait au mouvement des pèlerinages

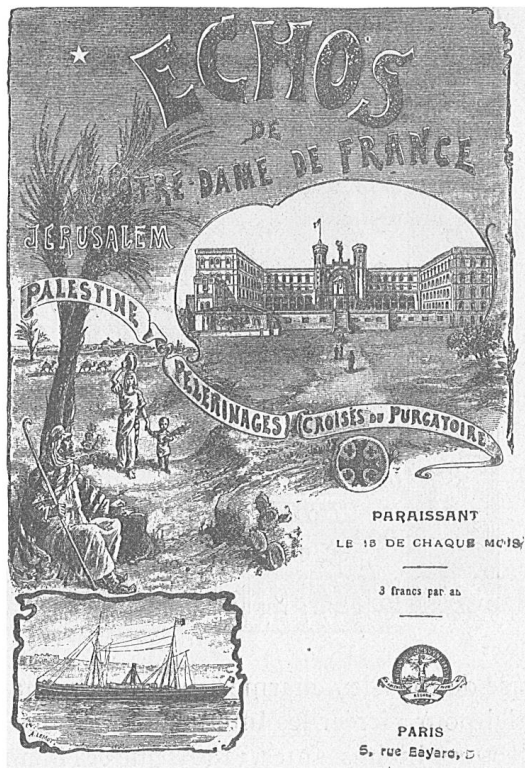
en Terre Sainte et aux nouvelles locales de Jérusalem et de la Palestine. Ils vécurent ainsi jusqu'en 1904.

A cette époque (en juillet), ils s'embellirent encore et prirent le nom de *Jérusalem*, avec des horizons plus étendus et plus variés que précédemment.

Cependant, les *Échos de Notre-Dame de*

15<sup>e</sup> année N° 108

Mars 1908



FRONTISPICE

DES ANCIENS « ÉCHOS DE NOTRE-DAME DE FRANCE »

*France* reparurent en novembre suivant, mais sous un plus petit format, et devinrent exclusivement l'organe des *Croisés du Purgatoire*.

Les fidèles Croisés — disait l'article qui annonçait la transformation — se plaignaient que leur organe ne parlât pas assez des âmes du Purgatoire, et beaucoup d'entre eux trouvaient peu d'intérêt aux questions palestiniennes ; ils désiraient une publication spéciale : pleine satisfaction leur est donnée.

Le P. Vincent de Paul s'occupa de cette publication du Purgatoire jusqu'à son dernier jour. Il la rédigeait seul entièrement, et il en fit une revue très pieuse et très intéressante à la fois, qui recueillit en peu de temps plus de 12 000 abonnés.

## Le « Mois littéraire et pittoresque ».

vit le jour le 1<sup>er</sup> janvier 1899.

C'est une revue mensuelle d'art et de littérature, comme son nom l'indique, qui



use de tous les charmes du progrès matériel pour récréer les intelligences avides de lectures intéressantes, tandis que ces mêmes progrès, avec toute leur séduction, sont mis, dans d'autres revues analogues, au service de la légèreté, de l'indifférence et même de l'impiété contemporaine.

Le P. Bailly visait à sanctifier aussi ce genre de publications.

Ces recueils — disait-il dans l'article programme — ont manqué en partie leur destinée; les meilleurs n'osent pas avoir la foi, afin de ne pas perdre l'abonné incrédule; ils ne heurtent point la morale pour conserver l'abonné chrétien; ils aspirent donc trop souvent à n'être rien.

Le *Mois*, fils de la Bonne Presse, n'aura pas ces timidités; il emploiera tous les moyens extérieurs, tous les instruments du progrès, à conduire les cœurs et les intelligences vers les bons sentiers, s'efforçant d'accomplir la forte parole de l'Apôtre : *Instaurare omnia in Christo*.....

Convions donc lecteurs croyants ou indiffé-

rents en cette oasis où la politique est bannie. Ils y trouveront, pour répondre au besoin grandissant de lecture, une littérature saine et élevée, de l'idéal, du pittoresque, des récits vrais et aussi des œuvres d'imagination.

La musique y aura sa place comme l'art graphique. On y trouvera ce qui convient aux différents âges, aux différentes situations, et même ces lois variables, mais impérieuses, dit-on, qui régissent le costume des dames.

Nous remercions ici les hommes de talent qui apportent leur concours à l'œuvre catholique.

A tous nos amis, nous demandons un secours que l'on réclame rarement dans des entreprises semblables : celui de la prière. Avec cette force, nous sommes sûrs d'atteindre le but.

Et maintenant, beaux *Mois* de l'année, dévoilez successivement vos splendeurs sous le souffle de Dieu et à l'ombre de la croix.....

## L' « Almanach du Pèlerin ».

Le premier *Almanach du Pèlerin* parut en 1875, dans un format assez modeste; il était la propriété de M. Gondry du Jardinot, à qui le P. Picard et le P. Bailly l'achetèrent en 1879, et, dès l'année suivante (1880), ils lui donnèrent sa forme définitive, en grand in-8°.

Il est surabondamment illustré. Il se permet tous les tons et tous les genres, tour à tour sérieux, touchant, pieux, jovial, humoristique, caricatural, scientifique même, mais toujours surnaturel et délectable.

Il obtint un succès « épatant » (puisque le mot est maintenant académique), et son tirage dépassa vite les 500 000 exemplaires (actuellement 560 000).

Son apparition annuelle fut toujours un événement. La verve du P. Bailly — qui savait être paradoxale — trouvait des titres mirobolants, des éloges pompeux, en un style amusant de foire, pour lancer le « Roi des almanachs », et vanter ses incomparables mérites aux foules avides. Cette littérature était bien quelque peu funambulesque, mais c'était si spirituel ! Et la grosse caisse jouait des airs si entraînants ! Le P. Bailly seul était capable d'être si fin avec un instrument si gros.

L'*Almanach* de 1888 valut au P. Bailly un incident qui l'amusa beaucoup.

En 1887, on avait fait, aux grandes ma-

nœuvres du 9<sup>e</sup> corps d'armée l'essai de chiens militaires. Le P. Bailly saisit cette occasion pour publier, dans l'*Almanach du Pèlerin* de 1888, une étude ayant pour titre : « Le chien réhabilité », où il racontait l'histoire des chiens de guerre à travers les âges. Cette étude fut signalée sans doute à l'officier qui avait été chargé, par le ministère de la Guerre, d'organiser le service en question.

A peine, en effet, l'*Almanach* venait-il de paraître, que cet officier se présenta rue François-I<sup>er</sup>, demandant à être mis en rapports avec l'auteur anonyme de l'article qu'il attribuait à un spécialiste des plus compétents. Le P. Bailly se fit connaître. L'officier exprima sa surprise admirative du talent avec lequel le religieux s'était assimilé et avait traité un sujet de caractère aussi technique, s'informa des sources aux-

vit, non l'hommage qui s'adressait à lui-même, mais la garantie de l'intérêt très réel que présentait son travail, et il en fut un moment tout égayé.

L'*Almanach du Pèlerin* était presque tout entier composé par lui. Il cherchait de belles histoires, souvent signées d'académiciens et d'auteurs en renom. Mais il remplissait l'*Almanach* de son esprit, de croquis de tout genre, de bons mots, de récits pittoresques, de légendes merveilleuses, etc. Il en dirigeait l'illustration, inspirait ses dessinateurs, multipliait les compositions polychromes. Bref, l'*Almanach* était son œuvre.

Il les a presque tous composés jusqu'au dernier, et il laissa même de la matière pour le suivant. A l'apparition de celui de 1913, à la fin de septembre 1912, il était déjà bien fatigué, et quand on lui apporta de l'imprimerie le premier exemplaire broché, sentant bien que c'était son dernier, il le baisa.

### « Mon Almanach ».

Si l'*Almanach du Pèlerin* est le roi des almanachs, celui-ci en est le roitelet, dans son format modeste et pimpant, avec ses utiles renseignements agricoles, ses ravissantes histoires pour attendrir et pour faire rire.

Il commença à paraître en 1893. Il n'est jamais tard venu, fait généralement son entrée dans le monde dès le mois d'août, s'enlève rapidement et semble destiné à préparer les voies à son grand frère, son illustre aîné, l'*Almanach du Pèlerin*.

Son tirage annuel est de 210 000 exemplaires. Par une combinaison analogue à celle de la *Croix du Dimanche*, un certain nombre de *Croix* départementales utilisent *Mon Almanach* comme « partie générale » d'almanachs régionaux, dont elles rédigent elles-mêmes la partie locale.

### « Annuaire pontifical catholique ».

Le P. Bailly enrichit la Bonne Presse de cette publication annuelle en 1898. Elle est l'œuvre d'un docte prélat, M<sup>sr</sup> Albert Bat-



quelles il avait puisé ses renseignements, et termina en priant instamment de le tenir au courant des documents qu'il pourrait encore se procurer sur la question.

Dans cette visite inattendue, le P. Bailly

tandier, qui était déjà connu à la Bonne Presse par sa collaboration au *Cosmos* et fut aussi pendant plusieurs années le correspondant romain de la *Croix*.

L'*Annuaire* donne, en 800 pages, avec de nombreuses illustrations, les renseignements les plus utiles et les plus précis sur la vie de l'Église, le Pape, les cardinaux, les évêques, etc., et des articles spéciaux d'histoire, d'archéologie ou d'érudition ecclésiastique. Tous les documents officiels de l'année y sont analysés, les sièges épiscopaux indiqués avec leurs titulaires et une courte note sur leur origine; les Ordres et Congrégations religieuses y ont place avec une notice historique et les noms de leurs principaux dignitaires; les Sacrées Congrégations Romaines avec leur personnel, leur fonctionnement et leur procédure. Les statistiques d'Ordres religieux y sont tenues à jour. Enfin, un grand nombre d'articles historiques, liturgiques ou autres, écrits par des hommes très compétents, de Rome ou des contrées les plus diverses, achèvent de faire de l'*Annuaire* une mine inépuisable et dont le nom a une réelle autorité. « Il

condense énormément de choses, et des choses fort utiles, en un format réduit et dans un ordre parfait. » (M<sup>sr</sup> BONNET, évêque de Viviers, à l'auteur.)

Dans une préface au volume de 1913,



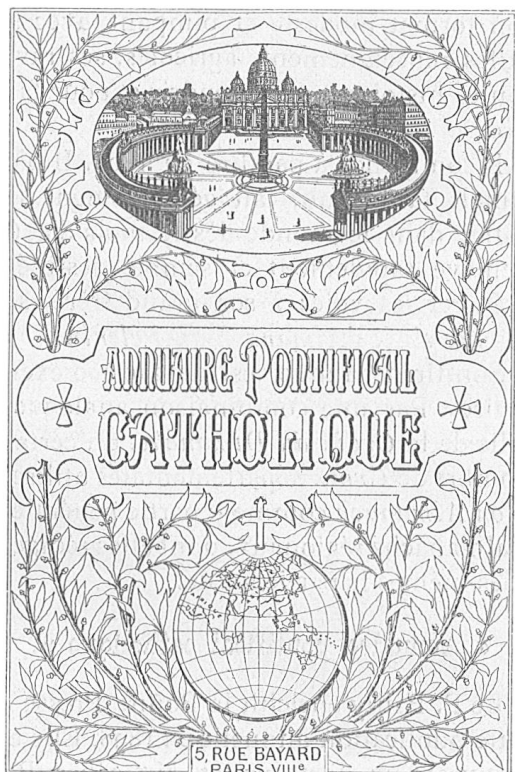
M<sup>sr</sup> ALBERT BATTANDIER  
auteur de l'*Annuaire pontifical catholique*.

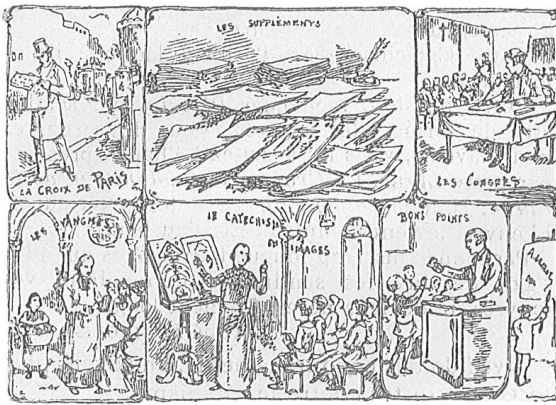
M<sup>sr</sup> Battandier rappelle le rôle du P. Bailly dans l'apparition de l'*Annuaire* :

Or, il faut le dire : si cette publication existe, c'est au P. Vincent de Paul qu'elle le doit. Il fut tout de suite saisi par le but pratique de l'*Annuaire*, qui voulait faire connaître l'Église dans son ensemble et dans ses détails et mettre en rapports entre eux tous les chrétiens, en les reliant au centre commun de leur foi, Rome. De plus, l'*Annuaire* devait initier les fidèles à la vie de l'Église, enregistrer ses conquêtes, pleurer ses pertes, se réjouir de son épanouissement toujours grandissant; en un mot, condenser comme dans un tableau la vitalité catholique. La sagacité du P. Bailly ne s'était point trompée, et je n'en veux pour preuve que la faveur toujours croissante dont jouit cette publication.... Toute la vie du P. Vincent de Paul se résume dans ce mot, qui fut sa signature à la *Croix* : *le Moine*. Du haut du ciel, que ses vertus, son obéissance, ses souffrances lui ont bien mérité, il continuera, je l'espère, à protéger cette publication, qui fut en partie son œuvre et à laquelle il donna tout son appui.

### Catéchisme en images.

Pour clore ce trop long chapitre, nous citerons, à propos du *Catéchisme en images* — une œuvre qui lui tint fort au cœur — un article du *Pèlerin* où l'esprit qui animait tant le P. Bailly se révèle avec une grande force d'affirmation. Il y fait siennes





Dessin de LEMOT.

LES ŒUVRES ANNEXES DE LA « CROIX »  
(Suppléments, Congrès, Catéchisme, Imagerie.)

avec complaisance les paroles élevées, et de foi ardente, que lui envoyait l'abbé Simonis (« LE SAGE » de la *Croix*), son grand ami, le félicitant de cette œuvre et en proclamant les avantages. On y prendra aussi, par les détails techniques que donne en passant le P. Bailly, une idée de sa hardiesse dans les entreprises difficiles :

Nous vous saluons, chers amis, qui lisez et aimez ce petit journal.

Vous formez en France un groupe de plus de deux cent mille chrétiens, par lesquels se font les grandes choses de Dieu : *magnalia Dei*.

En revenant de Jérusalem, nous trouvons une de vos œuvres les plus excellentes, le monument tant annoncé, qui sera plus qu'une simple église où le peuple d'une seule ville vient prier et s'instruire.

Ce monument, c'est ce catéchisme unique dans le monde que les anges nous avaient promis.

Plusieurs ont fait comme Sara, et ont ri : Est-ce possible en notre siècle ? disaient-ils : il est stérile pour les grandes choses de Dieu.

Eh bien ! Sara est devenue, malgré son sourire, la mère d'innombrables croyants, et vous aussi, chers amis du *Pèlerin* par qui l'œuvre a commencé.

Deux tableaux imprimés par quarante pierres couvertes de couleurs variées ont seulement paru (1) : mais nous avons déjà entrevu les résultats du travail de cent vingt autres pierres qui mettent en ce moment au jour six nouveaux splendides tableaux.

Le catéchisme entier sera formé de quatorze cents pierres, sur lesquelles on aura fait quatorze cents tirages, pour produire toute la

doctrine chrétienne, prêchée en 70 tableaux.

Oui, certes, on dépensera plus que pour une basilique ; mais n'est-ce pas convenable, puisqu'il s'agit de grouper les enfants et les grandes personnes des familles chrétiennes ; les enfants de toutes les paroisses, de toutes les écoles, de tous les collèges, de toutes les communautés ?

N'est-ce pas une œuvre qui doit s'étendre à plusieurs nations et à plusieurs générations ?

N'est-ce pas une œuvre destinée à faire glorifier Dieu ? Dès lors, il faut y employer plus d'or qu'aux diamants de toutes les reines de la terre.

Quelqu'un va peut-être nous répondre : Vous êtes un orgueilleux. — Hélas ! qui échappe à ce reproche parmi nos contradicteurs eux-mêmes ?

On nous dira : Vous supposez que vous ferez bien, et peut-être que vous ferez pire que tous vos prédécesseurs.

Cela pourrait arriver ; tous ceux qui ont vu les premiers tableaux disent autrement, et envoient tant d'actions de grâces à l'entreprise que nous devons nous écrier : Le doigt de Dieu est là.

Nous avons reçu une lettre que nous avons prêtée à la *Croix* pour en faire un de ses meilleurs premiers articles.

Elle émane d'un prêtre d'Alsace, député au Reichstag allemand, le vaillant abbé Simonis, dont le coup d'œil a toujours été si juste dans les affaires politiques.

Nous espérons que son jugement n'est pas moins sûr ici et sera encore une fois vérifié dans l'avenir pour l'œuvre colossale que nous venons d'entreprendre ; nous devons à nos collaborateurs, à nos bienfaiteurs, de citer cette lettre qui s'adresse plus à eux qu'à nous ; elle est d'ailleurs étincelante de doctrine :

Oberbronn (Alsace), 20 juin 1884.

MON CHER « PÈLERIN »,

Je viens tardivement vous accuser réception des deux premiers tableaux du *Catéchisme en images*.

Je les ai reçus avec émotion ; je les ai contemplés avec une reconnaissance enthousiaste.

Vous avez eu là une idée merveilleuse. Votre *Catéchisme* se place dignement à côté de vos autres œuvres, à côté du *Pèlerin*, de la *Croix*, de vos Pèlerinages Nationaux à Lourdes, du Pèlerinage en Terre Sainte. Vous apprenez aux hommes à chercher Jésus-Christ ; vous leur apprenez à le trouver.



M. L'ABBÉ SIMONIS  
ancien député alsacien  
au Reichstag.

(1) Chaque tableau passe vingt fois sous la presse et à chaque fois il emprunte à de grandes pierres lithographiques une nouvelle nuance.

Votre Catéchisme fait faire un pèlerinage, ou plutôt d'innombrables pèlerinages *en chambre*.

Je ne sais combien de fois j'ai considéré les deux tableaux parus. Chaque fois je le fais avec une émotion nouvelle. Provisoirement, ils ornent ma chambre, où j'ai l'occasion de les montrer aux amis qui viennent me voir. Tous en sont enchantés comme moi.

Saint Augustin nous dit que nous sommes les *mendiants de Dieu*. La grande aumône de Dieu aux hommes, c'est Jésus-Christ.

Cette société qui chancelle sur ses bases, ces nations frémissantes à qui seuls leurs déchirements intérieurs font oublier leurs haines réciproques, la guerre sociale, toutes ces choses nous montrent la grandeur du crime qu'on a commis envers l'humanité en lui enlevant le règne de Jésus-Christ.

L'on s'étonne trop de voir enlever le crucifix des tribunaux et des écoles. Cela est logique, du moment où l'on a chassé Jésus-Christ et des institutions, et des lois, et des mœurs, et des âmes.

Mais ce qui suivra ne le sera pas moins. A la place de Jésus-Christ, on mettra ce qui a chassé et vaincu Jésus-Christ, c'est-à-dire Satan. Déjà ce remplacement se fait sous les formes les plus diverses. Un reste de pudeur empêche encore d'étaler le satanisme dans toute sa laideur. Mais ce peu de honte qui demeure encore en l'âme des persécuteurs sera bien vite passé!

Et l'on verra alors des choses que tout homme de sens eût désiré ne jamais voir, que l'on eût crues impossibles.

Ont été et seront toujours les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui ont travaillé, ceux qui travailleront encore à lui transmettre l'aumône divine, à lui donner Jésus-Christ.

Cette vérité est la vérité palpitante de notre époque. Toutes les questions, la question sociale comme les autres, seront résolues par là.

Et en dehors de la solution que Jésus-Christ nous donne, elles sont inextricables et insolubles. Tout effort pour les résoudre ne sert qu'à les compliquer davantage.

De ce fait, Jésus-Christ est plus que jamais le *Désiré des nations*. Ce dont les hommes ont soif, ce ne sont ni des constitutions nouvelles, ni des progrès humanitaires, mais c'est de Jésus-Christ.

L'absence de Jésus-Christ dans la vie publique, voilà le mal de la France, le mal de l'Allemagne, le mal de l'humanité.

En présence de cet effondrement, vous grandissez votre courage et votre zèle à la hauteur des événements.

Vous apaisez Dieu en précipitant les hommes par centaines de mille aux lieux de pèlerinages.

Vous promenez la croix et la prière à travers le monde pour relever ceux qui sont tombés, pour fortifier les faibles, pour susciter des apôtres.

Puis vous venez embaumer la génération nouvelle des célestes senteurs de la foi. Par votre Catéchisme, vous transporterez les enfants au milieu des mystères de Notre-Seigneur, de ses enseignements et des manifestations de sa tendresse. Heureux les enfants qui seront élevés au milieu de ces merveilles! Partout ils rencontreront Jésus-Christ, ils verront Jésus-Christ, ils aimeront Jésus-Christ.

Ces enfants d'aujourd'hui seront appelés un jour à reconstruire la société chrétienne.

Votre Catéchisme est l'école à laquelle ils se formeront.

Votre mission, mon cher *Pèlerin*, me semble être de former des apôtres. Vous les préparez pour l'avenir, vous les suscitez à l'heure présente par votre *Ligue*. La *Croix* sera le *Moniteur de la Ligue*, comme le *Pèlerin* l'est des pèlerinages. L'œuvre devient complète. Et Dieu bénira.

Pardonnez ma trop longue lettre. Mais quand il s'agit de dire les sentiments qu'inspirent vos œuvres, je deviens nécessairement long.

Abbé J. SIMONIS.

Avec de tels encouragements, on se sent plus fort pour lutter contre le satanisme.

Merci à nos correspondants, que nous ne pouvons pas citer tous; merci à tous ceux qui prieront et feront prier pour que la grande entreprise de l'enseignement par l'image reçoive toute son extension.

### Imagerie de la Bonne Presse.

Le P. Vincent de Paul donna tous ses soins au développement de cette forme d'apostolat par l'image, afin de lutter contre l'esprit du mal, qui faisait de plus en plus de l'image un instrument de perversion.

Entre les mains des impies, des sectaires,



ACHILLE LEMOT

dessinateur du *Pèlerin*, mort en septembre 1909

des corrompus, l'image, comme la presse, venait battre les parvis du sanctuaire et attenter aux âmes et à Dieu. Il fallait arracher à Satan toutes les armes dont il se servait pour le mal et les employer à faire le bien. Telle fut la pensée constante du P. Bailly.

De même qu'il avait arraché au *Chat noir* de Montmartre le spirituel dessinateur et caricaturiste qu'était Lemot, pour l'enrôler sous la bannière du *Pèlerin*, de même il voulait mettre au service de Dieu les séductions artistiques que le siècle met au service de Satan.

C'est pourquoi il créa peu à peu ces magnifiques ateliers de photogravure, de phototypie, de chromolithographie, de projections lumineuses d'où sortent par milliers des images artistiques de toute espèce qui complètent si heureusement l'œuvre de la Bonne Presse. On est loin du temps où le pauvre *Pèlerin* allait acheter au rabais chez les revendeurs quelque vignette ou quelque cliché de fortune pour se procurer une illustration qui ne grevât

pas trop son escarcelle. Aujourd'hui il produit lui-même de quoi satisfaire tous les besoins et tous les goûts. Son imagerie, sa chromolithographie est aussi abondante que variée, et elle parle toujours du bon Dieu, même dans les sujets profanes.

C'est une nouvelle forme d'évangélisation. Le « Moine », en prenant la plume, en empruntant au génie moderne ses engins multiplicateurs, en s'armant du tonnerre des rotatives, en revêtant son enseignement de toutes les séductions artistiques par les attraits du dessin et de la couleur, ne pensait qu'à l'extension du règne de Notre-Seigneur, et obéissait simplement à l'ordre de l'apôtre saint Paul : *Revêtez l'armure de Dieu, ceignez vos reins de la vérité, revêtez la cuirasse de justice, prenez le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu....., afin de lutter contre les princes, les puissances et les dominateurs de ce monde de ténèbres et contre les esprits mauvais qui infestent les airs (Ephes. VI, 12-17).*



Croquis de LEMOT (1896).

#### DANS CINQUANTE ANS

- Mon bon saint Pierre, c'est moi le P. Bailly; indiquez-moi donc ma petite place, que je puisse enfin me reposer.....
- Vous reposer? Vous n'y pensez pas! Il y a assez longtemps que nous vous attendons pour nous faire notre *Petite Gazette du Paradis*.
- Illustrée, alors!..... J'ai amené mon dessinateur.....

# CHAPITRE XII

## L'HOMME DE DIEU

---

### **Esprit surnaturel.**

Comment le P. Vincent de Paul Bailly pouvait-il fournir un si formidable labeur? Nous l'avons dit, par une activité prodigieuse qui semblait ignorer la nécessité du sommeil et du repos, et aussi par une fécondité d'esprit toujours renouvelée. Les pèlerinages de Jérusalem, qu'il conduisait avec les mille soucis d'un directeur toujours sur la brèche, étaient sa seule détente, et quand il en revenait, au lieu d'avoir besoin, comme tant d'autres, d'un repos prolongé pour se remettre des fatigues d'un pénible voyage, il reprenait dès le jour même sa place à la salle de rédaction avec un nouvel élan. Il avait assurément une énergie physique et une facilité de travail peu communes.

Mais il puisait encore ses forces et ses inspirations à une source mystérieuse où ne s'abreuve guère la presse quotidienne : la prière. Cet homme si actif, si prompt dans son action, si clairvoyant dans ses entreprises, si judicieux dans ses calculs, était un mystique.

Il vivait d'une vie intérieure intense. L'atmosphère surnaturelle était le milieu dans lequel son âme respirait, puisait sa vie; il s'y plongeait comme un poisson dans l'eau. De là l'esprit de foi si caractéristique de ses paroles, de ses écrits, de ses actions. Je crois qu'on ne découvrirait pas un acte dans toute sa vie où n'ait présidé la pensée de Dieu.

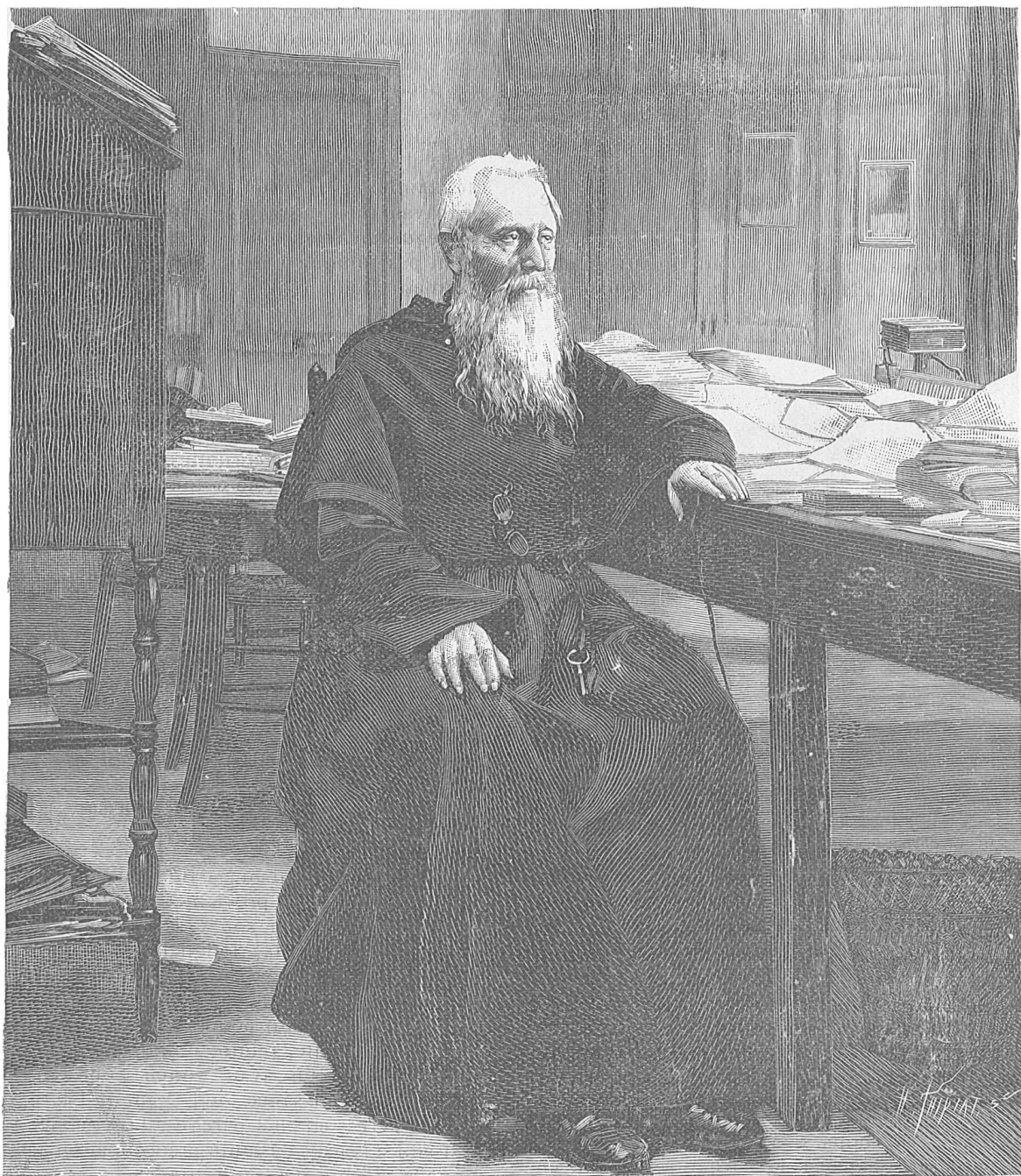
La vie religieuse le plaça dans une dépendance totale de Dieu et de ses supérieurs, en réalisant plus parfaitement les aspirations qui avaient été celles de toute sa vie. Sa pensée, au milieu du monde, montait vers Dieu sans effort, comme inconsciem-

ment. Nous avons vu l'enfant de dix ans, après des vacances où il avait eu des distractions nombreuses et variées, remercier Dieu, et, malgré l'insouciance et la légèreté inhérentes à cet âge, ne regretter qu'une chose, de n'avoir pas assez offert à Dieu les plaisirs dont il avait joui. Nous l'avons vu, apôtre de bonne heure, se consacrant, dès sa première Communion, aux œuvres de zèle, s'occupant des patronages, y intéressant des élèves de l'École polytechnique, entraînant ses camarades à des manifestations de foi, à des processions, à des assistances à la messe le dimanche dans des églises de banlieue où on ne voyait jamais d'hommes et où il communiait. Télégraphiste, il entend la messe tous les jours, s'approche souvent de la sainte Table, à une époque où ces pratiques n'étaient guère de mode; il s'adonne plus que jamais aux patronages et aux Conférences de Saint-Vincent de Paul. Sa piété n'est pas morose, il n'est certes pas un saint triste, il demeure un gai compagnon, un boute-en-train. Il a cependant peu de goût pour se produire dans le monde. On veut l'y attirer, on le sollicite beaucoup, car il est l'ornement des sociétés mondaines; mais, quoiqu'il ne soit question que de réunions très honnêtes et très chrétiennes, il se montre rétif à ces exhibitions, préférant les réunions d'œuvres ou bien la solitude de sa chambre et de son travail.

Le voilà enfin religieux. C'est maintenant que les aspirations surnaturelles de son âme vont prendre leur plein essor.

Le P. Bailly n'a pas fait tout seul l'œuvre gigantesque de la Bonne Presse. Celui qui l'a conçue et voulue et qui a tout soutenu par la direction de sa forte intelligence, présidé à toute l'organisation avec sa puis-





LE P. BAILLY A LA SALLE DE RÉDACTION DE LA « CROIX »  
(Cliché de l'*Illustration*, publié à propos des perquisitions du 11 novembre 1899.)

sante volonté, c'est le P. Picard, et, en bon religieux, le P. Bailly soumettait ses initiatives à son supérieur, entrait pleinement dans ses vues et s'appliquait à les faire réussir. Mais quelle que soit l'action du P. Picard, quel que soit aussi le concours de collaborateurs dévoués et compétents, c'est bien le P. Bailly qui a créé le *Pèlerin*,

qui a créé la *Croix*, ces deux œuvres maîtresses de sa vie. Il leur a infusé son esprit, ce ton alerte, dégagé, cette allure crâne et vaillante qui leur ont conquis une popularité de bon aloi. Il n'avait pas peur de heurter les idées courantes ni d'étonner par une affirmation nette, audacieuse même, du surnaturel. Et quoique parlant sans

cesse du bon Dieu, il a su rendre son journal intéressant. Il n'y fallait pas un talent vulgaire. Il s'était même privé de certains éléments de succès, comme la politique, et surtout la polémique, qu'il avait exclue de son journal, malgré les aptitudes remarquables qu'il avait pour ce genre de littérature.

Son journal passa vite pour un des mieux faits. Son habileté technique à présenter les



LE P. BAILLY

(Croquis de la *Revue Larousse*, 2 décembre 1899.)

nouvelles, à disposer les matières, à rendre enfin son journal intéressant, était prodigieuse, et un grand nombre de ses trouvailles et de ses ingéniosités ont été adoptées ou imitées par les journaux les plus renommés.

La préoccupation qui animait son immense labeur était toujours une préoccupation apostolique. Il n'a jamais accepté de faire de la politique proprement dite ni de s'occuper des intérêts humains et électoraux des partis. A ceux qui étaient tentés de lui reprocher cette abstention, il répondait : « Faisons des chrétiens, et tout le reste nous sera donné par surcroît. » La pensée religieuse et surnaturelle était, en effet, son unique pensée. Son journal était avant tout un journal religieux. Tout lui servait de matière à prédication, mais c'était une prédication pittoresque, vive, alerte, jamais guindée ni ennuyeuse, où les événements du jour étaient éclairés des lumières de la foi et appréciés par un jugement très élevé, selon les principes de l'Évangile. Il n'avait pas peur de suivre les traces de l'Apôtre, de ne connaître que Jésus et Jésus crucifié.

Que dans l'ardeur de la bataille quotidienne, et en face des coups perfides portés à la religion par l'insolence des puissants du jour, il n'ait pas toujours eu de grands égards pour les

ennemis haut placés du Christ et de son Eglise, qu'il se soit souvenu parfois de la parole du doux saint François de Sales recommandant de « décrier tant qu'on peut les ennemis de la religion », qui oserait lui en faire de sérieux reproches ?

Ah ! il n'aimait pas les capitulations ni les atténuations de la vérité ! Dans l'intégrité de sa foi, il avait horreur des modérations onctueuses, qui déguisent mal l'absence de convictions. Il n'était pas homme à s'effacer devant l'ennemi et à mettre, comme on dit, son drapeau dans sa poche. Il aimait à répéter à ses collaborateurs : « Ne faites jamais d'article qui puisse être signé par un protestant ou un libre penseur. Qu'on sente dans tout ce que vous écrivez le catholique convaincu qui n'a pas peur d'affirmer sa foi. Fuyez comme la peste cette soi-disant honnêteté naturelle qui s'accommode de tout, qui tolère tout, qui voudrait concilier Dieu et Satan, par crainte de déplaire ou d'étonner. » Aussi son journal était vivifiant et semait l'esprit de foi à profusion, même dans les terrains les plus stériles et les plus rebelles, grâce à l'habile manière de son rédacteur en chef. J'ai entendu un prélat romain dire avec admiration : « Le mérite incomparable du journal *la Croix*, tel que le rédige le P. Bailly, est qu'il peut servir de lecture spirituelle. Je le lis tous les jours et il me fournit le sujet de ma méditation. » (1)

Ajoutons cet éloge du R. P. Vassal, S. J., dans le *Messenger du Sacré-Cœur* :

Le R. P. Vincent de Paul Bailly mettait autant de fierté à se proclamer religieux qu'il en mettait à déployer son drapeau : *la Croix*. A l'ombre du crucifix, il signalait LE MOINE. Ce nom archaïque, évocateur d'un lointain passé, ne lui paraissait pas malsonnant. Comme journaliste, il n'en voulut point d'autre. Il pensait par là, sans doute, rendre hommage à la vie religieuse, qui lui avait donné pour servir l'Eglise une puissance qu'il n'aurait pas eue sans elle. C'est en effet parce qu'il fut religieux, c'est-à-dire dégagé de toute préoccupation personnelle et libre de toute attache, c'est parce qu'il fut religieux, c'est-à-dire entouré, aidé, secondé par des frères, qu'il put oser ce que personne avant lui n'avait osé et qu'il y réussit. A une époque où l'on admettrait assez aisément que la vie religieuse est inféconde, qu'elle a fait son temps et qu'elle s'harmonise mal avec les exigences de l'apostolat moderne, Dieu a permis que la seule entreprise de presse catholique populaire qui ait vraiment réussi en France ait été conçue par des moines : preuve éclatante que la vie religieuse garde toujours

(1) *Chronique de la Presse*, 5 décembre 1912, p. 770.

ce qui de tout temps a fait sa gloire, la vertu de susciter de grandes initiatives et d'ouvrir à l'action catholique en Europe et dans les pays lointains de nouvelles, belles et larges routes.

### L'écrivain.

Essayons de caractériser le genre du P. Bailly comme écrivain.

Le P. Bailly n'a pas écrit de livres, non qu'il en fût incapable, mais il n'en a pas eu le temps ni le goût. Il lui fallait la lutte quotidienne, cela allait mieux à son tempérament d'apôtre, et il préférait les armes légères à la grosse artillerie. Soldat d'avant-garde, il se plaisait aux escarmouches. Il n'était pas un faiseur de traités ni de dissertations. Jamais il n'a eu la préoccupation de travailler son style, jamais il ne s'est soucié de polir des phrases ni d'arrondir des périodes. Il était trop désireux du feu de l'action pour se complaire en ces raffinements qui demandent du loisir. Il pouvait avoir tous les genres, sauf le genre solennel et fatigant.

Pour certaine école soi-disant littéraire, si un écrit est sans recherche, sans air compassé, sans ton apprêté, s'il ne s'ankylose pas dans le convenu, s'il ne s'éloigne pas du *style parlé*, il n'a pas de style. Les docteurs de cette école tracent des règles pour tenir l'esprit en lisière, promulguent des théories hors desquelles rien ne doit être beau, construisent des méthodes irréprochables pour régenter les productions intellectuelles, mais qui ne garantissent pas ceux qui s'en servent contre le danger d'être correctement ennuyeux.

Le P. Bailly n'était pas de cette école, ou même, si l'on préfère, n'était d'aucune école ni d'aucun clan. Sa méthode était de n'en pas avoir, ou, s'il en avait une, on pourrait peut-être la résumer en ce double principe : être toujours surnaturel, être toujours spirituel. Il fuyait en effet avec une égale horreur la neutralité et la banalité.

Chez lui la pensée se résume et se ramasse dans une phrase incisive qui jaillit de source, dans un mot caractéristique, piquant, savoureux, inattendu, d'une justesse et d'une simplicité parfaites. Son idée est tout en

relief, elle se burine dans un trait qui ne paraît jamais cherché, et ce trait ne s'allonge pas, ne devient pas un câble, c'est comme le résidu concentré, tonique, de méditations prolongées. Il a des expressions neuves, rares — de vraies trouvailles; elles frappent surtout par leur bon sens, leur sens profond. Il a ordinairement une certaine gaieté de style qui est un régal.

On pourrait peut-être lui reprocher de ne pas assez pratiquer « l'art des transitions ». Ce n'est pas qu'il l'ignore, mais il le néglige. La vivacité de son esprit saisit promptement, entre les idées qui accourent en foule, des liens ténus que, toujours pressé, il ne prend pas le temps de dévider, et, comptant trop sur l'intelligence du lecteur, il lui laisse le soin de deviner la logique de son argumentation.

Il ne marche pas d'ordinaire par *Atqui* et par *Ergo*. Cette allure lourde, un peu guindée, n'a jamais été la sienne. Son esprit éminemment intuitif et primesautier procède par bonds, et si le lecteur n'a pas



LE CONFESSONNAL DU P. BAILLY  
à l'ancienne chapelle de la rue François-1<sup>er</sup> (1897).

une égale agilité pour le suivre, il risque de se perdre dans le passage trop brusque d'une idée à l'autre. Avec un peu de réflexion on arrive bien à découvrir le fil du discours, mais le lecteur aime généralement mieux n'avoir pas à faire ces sortes de découvertes, et quand il faut trop réfléchir, il préfère déclarer tout de suite qu'il ne comprend pas.

Le Père cousait trop volontiers ses pensées par « trois étoiles » placées entre deux alinéas, plutôt que par des développements intermédiaires, qu'il préférait supprimer ; et cela laissait parfois comme une impression de lacune, d'intervalle pénible à l'esprit. Certains s'en plaignaient. D'autres, d'intelligence plus prompte, l'en félicitaient, admirant « tout l'esprit qu'il savait mettre dans ses virgules ».

On ne peut nier que le P. Bailly n'exerçât un peu trop quelquefois la sagacité de ses lecteurs ; c'était dû certainement, pour une bonne part, à la grande hâte que réclamait le journal quotidien, et aussi à la multiplicité des affaires et des occupations qui dévoraient ses journées. Il n'avait pas le temps. C'est une excuse sans doute pour l'auteur, mais les lecteurs ne l'admettent guère, et, non moins difficiles que le Misanthrope, ils disent aigrement : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Ils n'accordent pas à celui dont ils exigent tous les jours un article intéressant le droit d'être fatigué, de prendre du repos, de s'occuper à autre chose.

M. l'abbé Faurax, le regretté curé de Sainte-Blandine, à Lyon, dans une petite scène prise sur le vif, nous a montré comment le P. Bailly pouvait à la fois suivre une conversation, écouter un discours et rédiger un article :

.....Jamais je n'ai oublié ses bontés paternelles et les encouragements qu'il m'a prodigués au cours du Congrès de Sainte-Anne d'Auray. Mais je n'ai pas oublié non plus mon admiration pour son talent vigoureux. Oh ! il était bien doué par le divin Maître ! En voulez-vous une preuve dont j'ai été témoin ? Pendant qu'un rapporteur lisait son travail, le P. Bailly me parlait de la presse..... et il écrivait. Je voulais garder le silence dans la crainte de gêner son compte rendu, du moins ce que je croyais être le compte rendu du rapport qu'on lisait.

— Causons, causons, me dit-il à voix basse, cela ne me gêne pas, car votre question m'intéresse.

— Mais, lui dis-je, vous faites le procès-verbal de la réunion ?

— Non, j'écris un article pour la *Croix* de demain soir.

J'étais stupéfait. Ce bon Père écoutait le rapporteur, me parlait d'une question particulière, et il composait son article pour le lendemain : tout cela en même temps.

Au reste, le P. Bailly n'avait aucune prétention d'auteur. Jamais il n'a écrit pour se faire admirer. Sa personne ne comptait pas. Il ne cherchait pas la vanité du bien dire, il avait de plus nobles soucis. Il ne dédaignait certes pas un article bien tourné, d'une belle venue, d'un jet puissant, et il en a écrit un grand nombre remarquables à tous égards. Mais c'était la force de la pensée qui éclatait ainsi par la vie débordante qui était en elle, sans que les artifices de la rhétorique eussent rien à y voir.

Ses articles si variés constituent une œuvre aux innombrables facettes et dont le prisme ne filtre jamais que la lumière surnaturelle. Il avait en horreur le style neutre, et, comme nous l'avons déjà remarqué, il répétait à ses collaborateurs : « Ne faites jamais un article qu'un protestant ou un libre penseur pourrait signer. Dans vos écrits, soyez franchement catholiques et surnaturels. »

Là où il était lui-même, c'était dans les « gazettes », qu'il enlevait d'un trait toujours réussi. Son esprit tout en saillies triomphait dans ces courts récits, dans ces piquantes anecdotes et dans ses réflexions topiques.

### Sa correspondance.

Toutefois, il était encore plus lui-même dans sa correspondance. C'est là vraiment qu'on voit vivre le P. Bailly tout entier, avec toutes les ressources de son esprit et de son cœur.

Sa correspondance était immensément étendue et variée, car il s'appliquait à ne laisser aucune lettre sans réponse. Il ne manquait jamais de s'associer par un petit mot aux divers événements de la vie des amis et connaissances, et il en avait aux

quatre coins du monde et dans tous les rangs de la société. On ne saura jamais combien de personnes il a réjouies, stimulées, consolées par ses lettres. Elles n'étaient généralement pas longues, mais combien édifiantes et intéressantes! Toujours aimable, spirituel, enjoué, divertissant, délicieux, il avait le talent de relever les plus petites choses par un tour délicat, pitto-

resque et original. Pas le moindre billet qui ne porte sa marque.

Voici comment il remercie, sur une simple carte de visite, de quelques pommes dont on lui avait fait cadeau :

Le verger de S. F. produit des cartes de visite de la façon du bon Dieu, et la Bonne Presse de la façon des hommes. Je vous envoie celle-ci afin que vous méditiez sur la différence. Cela



L'ANCIENNE CHAPELLE DE LA RUE FRANÇOIS-1<sup>er</sup> (1833-1897)

me confond de songer que nos arbres de fer ne produisent que des feuilles..... de papier noirci (1).

Du reste, sa plume facile, au service d'une imagination brillante et d'un très bon cœur, avait aisément tous les tons. Elle savait secouer la torpeur, consoler dans l'affliction, pousser à la ferveur, donner la direction la plus appropriée à l'état de cha-

cun, porter partout le flambeau de la foi. Il prêchait le sacrifice avec bonne humeur et comme en se jouant. Il écrivait à une dame à propos de son neveu :

Je pense que vous êtes devenue la tante d'un heureux bachelier; je voudrais que vous deveniez la tante d'un et de plusieurs apôtres; mais les pauvres enfants riches laissent les grandes places au menuisier saint Joseph, aux bateliers Pierre et Jean, au paysan Sarto; qu'ils deviennent au moins de bons prêchés, sinon des prêchants : il faut bien dans le monde des

(1) Lettre à M<sup>me</sup> M..., 4 janvier 1901.

prêchés aux prédicateurs. Je souhaite donc aux neveux et nièces beaucoup de succès et à tous, en votre X..., de trouver souvent Notre-Seigneur. Il est toujours tout près de nous; au temps de l'adversité il est fidèle; il fait notre joie quand nous voulons nous tourner vers lui. Aimez-le de tout votre cœur, pensez toujours à lui, parlez de lui, qu'il soit votre vie entière. C'est déjà une occupation d'élu (1).

C'est dans sa correspondance surtout que le P. Bailly fait penser au doux et spirituel saint François de Sales. Comme à l'aimable Saint, tout lui est occasion d'élever les âmes vers Dieu, et sa plume, sans effort, trouve en toute circonstance la parole et le ton qui vont droit au cœur.

Une qualité que nul ne pourra dénier au style du P. Bailly, c'est la qualité éminente que n'enseignent pas les traités de littérature, que possèdent seuls ceux qui sont nourris de la sève surnaturelle, c'est ce qu'on appelle le style des saints.

### Sa piété.

La piété du P. Vincent de Paul alla toujours grandissant. Il n'est pas rare de rencontrer de saintes âmes qui se lamentent sur leur première ferveur disparue, de bons prêtres qui regrettent de ne plus éprouver les élans de leur jeunesse sacerdotale et les émotions de leur première messe. Rien de semblable chez le P. Vincent de Paul, dont la ferveur montait toujours plus lumineuse et plus chaude comme le soleil jusqu'au plein midi et, à la fin de sa course, sa vie de prière, son union avec Dieu avaient atteint une rare intensité.

Dès son adolescence, l'Eucharistie était le centre de sa vie intérieure. Sa piété rayonnante et apostolique cherchait des imitateurs, et s'il céda à des camarades pour les accompagner dans des soirées, c'était à condition qu'à leur tour ils l'accompagneraient à la messe et à la sainte Table. Ces pieux marchandages indiquent bien que la dissipation des soirées même dansantes ne troublait point son âme et ne mettait aucune gêne dans ses rapports avec Dieu. Il déclarait lui-même, à la fin de sa vie, dans un élan de reconnaissance

envers Dieu, qu'il avait été favorisé de grâces de préservation extraordinaires dont il ne s'était pas rendu compte sur le moment, tant il apportait à ces relations mondaines, à ces camaraderies de jeunesse, une âme candide et comme insouciant du danger.

Plus tard, au milieu de sa prodigieuse activité, il n'admit jamais que ses occupations, si nombreuses, si variées, si importantes qu'elles fussent, autorisassent un relâchement quelconque dans ses exercices de piété. Au contraire, il y consacrait d'autant plus de temps qu'il avait plus à faire. Il ne se dispensait pas de l'assistance au chœur ni des exercices communs, bien que son genre de travail lui eût fait trouver de légitimes excuses. Comment s'arrangeait-il pour mener de front avec les observances monastiques cette activité extérieure dispersée sur tant d'objets? C'était son secret, comme c'est le secret des saints, comme c'était le secret de saint Paul, tellement élevé en Dieu qu'on le croirait toujours au troisième ciel, et tellement occupé des hommes qu'on le croirait incapable d'avoir le temps de réciter un *Pater*. Le P. Vincent de Paul se rattrapait la nuit; il trouvait là pour la prière les heures que la journée lui dévorait pour l'action.

Un jour, le P. Vincent de Paul demande à son Supérieur général, le P. Picard, de nouveaux collaborateurs: la besogne devient accablante, le temps manque pour y suffire. Le P. Picard:

— De nouveaux collaborateurs? Je n'en ai pas à vous donner! Mais je vais vous indiquer le moyen de trouver plus de temps et de fournir plus de travail pendant la journée: ajoutez, chaque matin, une heure à votre oraison.

Désormais, le P. Vincent de Paul se leva une heure plus tôt et put suffire aux surcharges de besogne (1).

Ce n'est pas un système fort en vogue dans les salles de rédaction, mais l'esprit de foi du P. Bailly, se haussant à la hauteur de celui du P. Picard, était capable d'apprécier la valeur d'un pareil adjuvant.

Sa piété personnelle ne lui suffisait pas;

(1) Lettre à M<sup>me</sup> M..., 1<sup>re</sup> août 1904.

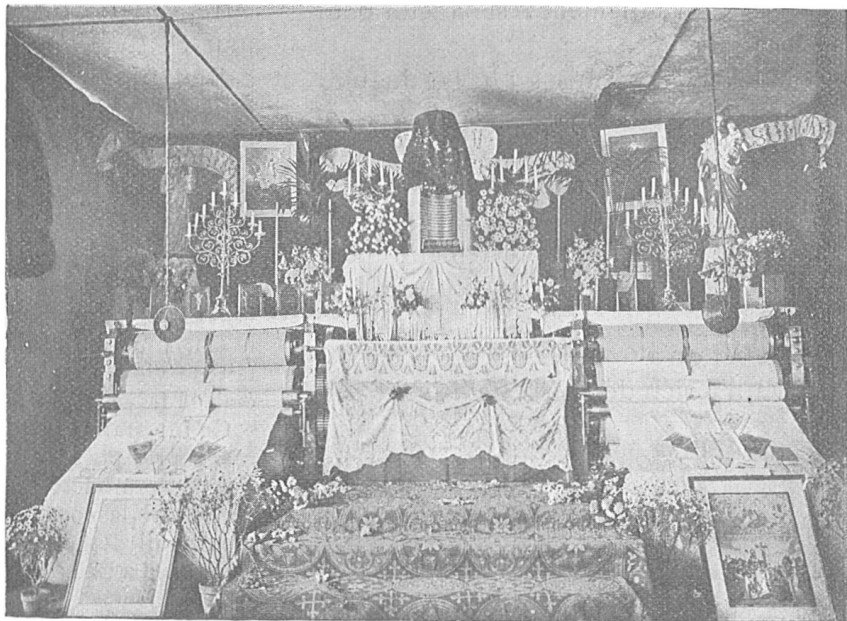
(1) *Etudes*, 5 janvier 1913, p. 129.

il aurait voulu tourner vers Dieu les cœurs de tous les hommes. Il s'appliqua du moins avec un zèle constant — que d'aucuns trouvaient même intempérant — à peupler les couvents, à consacrer des âmes au service exclusif de Dieu. Susciter, recueillir, encourager, sauver des vocations sacerdotales ou religieuses est un trait dominant de sa vie.

Quiconque l'approchait était également frappé du profond respect que sa piété lui inspirait pour la dignité sacerdotale. Il était vraiment plein d'attention, de vénération pour le prêtre, qu'il s'agit d'un personnage élevé de la hiérarchie ou du plus humble desservant, ainsi qu'en témoignent en des termes émus tous les ecclésiastiques qui ont eu des rapports avec lui, soit dans les Congrès de la Bonne Presse, soit dans les pèlerinages de Jérusalem. Il faudrait citer ici une grande partie du magnifique volume d'*Hommages*.

#### Sa dévotion à l'Eucharistie.

Ses rapports avec Notre-Seigneur étaient empreints d'une confiance tendre, naïve, audacieuse même dans sa simplicité. Il lui semblait que l'amour excusait tout. On l'a trouvé parfois, pendant la nuit, prosterné devant le tabernacle qu'il avait ouvert, après avoir placé un cierge allumé de chaque côté, comme pour se mettre dans un contact plus intime avec le divin Maître, et il passait ainsi des heures d'adoration. Peut-être bien que les règles liturgiques auraient exigé une réserve plus grande; elles font un peu — et nous ne les en blâmons pas — comme les apôtres qui défendaient Notre-Seigneur contre les envahis-



LA FÊTE-DIEU A LA BONNE PRESSE (1895)  
(Un repositoir dressé dans l'atelier des rotatives de la Croix.)

sements de la foule. Cependant, on ne règlemente pas les pieux excès de l'amour : *Charitas foras mittit timorem*. Je ne garantis pas qu'il n'y ait jamais eu quelque excès dans les manifestations eucharistiques du P. Bailly. Mais doit-on juger les saints d'après la commune mesure, d'après les rigides prescriptions d'un maître des cérémonies? Faut-il leur faire un crime de n'être pas toujours très protocolaires dans leurs rapports avec le divin Maître? J'imagine que l'Homme-Dieu ne leur en veut pas trop de leurs intimités. Assurément, le P. Bailly n'était rien moins que janséniste.

La sainte Messe lui procurait des délices ineffables. Elle était le centre de sa vie, le sommet de sa journée. Aucune affaire, si pressée qu'elle fût, aucun voyage, quelque long et quelque pénible qu'il pût être, ne l'auraient fait consentir à se priver de la Messe.

En 1898, revenant de Jérusalem, il lui était impossible d'arriver rue François-I<sup>er</sup> avant 1 h. 1/2 du soir. Pendant la récréation qui suit le déjeuner de la communauté, les religieux qui l'attendaient près du P. Picard se disaient entre eux :

— Il sera certainement resté à jeun pour dire la messe.

— Mais est-ce permis, à 1 h. 1/2 du soir ?

On discutait ce point, et chacun donnait son avis, quand le P. Vincent de Paul arriva, et en effet il déclara aussitôt qu'il désirait dire la sainte Messe.

— Nous discutons justement pour savoir si vous en aviez le droit, dit le P. Picard.

— Ah ! et qu'a-t-on décidé ?

— On n'a rien décidé, les avis sont partagés.

— Très bien, alors continuez la discussion pendant que je vais célébrer. Je serai bien aise ensuite de connaître votre décision.

Il fut un fervent de l'Eucharistie, et, très longtemps avant le décret de Rome qui réforma bien des timidités sur la fréquence de la Communion, il poussait à la Communion quotidienne. Quand ce décret parut, ce fut comme un triomphe pour lui ; il s'en fit l'apôtre en toute occasion, il l'appela d'un mot qui a fait fortune : le *Décret libérateur*.

Ceux qui ont eu le bonheur de faire le pèlerinage de Jérusalem avec lui savent avec quelles instances il recommandait la Communion et la Communion quotidienne. Pour y amener les braves pèlerins qui se croyaient bons chrétiens parce qu'ils faisaient leurs Pâques, il aimait à dire :

— Le pèlerinage est une fête continuelle, une série de grandes fêtes où nous vénérons les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur, depuis sa naissance jusqu'à son Ascension et jusqu'à la descente du Saint-Esprit qu'il envoya à ses apôtres. Le cycle liturgique ne peut être dignement fêté qu'en communiant tous les jours.

Et la presque totalité des pèlerins s'approchaient de la Table sainte tous les matins. Chacun était libre.... mais l'élan était donné, et, soit sur le bateau, soit à

terre, c'était Communion générale tous les jours.

De cette action bienfaisante exercée en vingt-huit pèlerinages, combien ont gardé l'accoutumance à la Communion moins rare, et combien aussi l'heureuse habitude de la Communion quotidienne !

Quand sa plume fut brisée par la persécution, quand il fut réduit à l'inaction, lui qui avait tant agi, il lui resta d'être victime cachée comme le Christ de l'hostie, il employa ce qui lui restait de vie à prier et à glorifier celui dont il était le fervent adorateur.

Ce fut grande joie quand le Très Saint Sacrement prit possession du petit oratoire établi dans son modeste appartement. On aurait pu écrire sur la porte, comme M<sup>re</sup> de Ségur, son pieux ami des anciens jours, l'avait fait jadis à la rue du Bac : *ad consolationem*.

Il passait là de longues heures en adoration, récitant l'office liturgique, pour lequel il avait la grande dévotion inspirée par le P. d'Alzon à ses fils. On l'avait vu souvent jadis au chœur, debout, tenant un lourd bréviaire in-folio dont le poids l'aidait à vaincre le sommeil causé par ses longues veilles.

C'est très fréquemment à son oratoire que ses visiteurs le trouvaient, les yeux fixés sur le tabernacle ou sur l'Enfant Jésus de Noël.

Combien de fois ne l'a-t-on pas surpris la nuit en adoration, alors qu'on le croyait au repos !

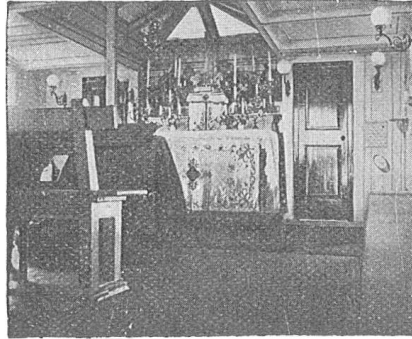
Quand, dans les derniers temps, ceux qui le soignaient durent le surveiller, ils vinrent bien souvent l'y surprendre.... Alors, le pieux malade, se disculpant comme un enfant pris en faute, s'excusait en disant :

— Ne vous dérangez pas, je ne pouvais pas dormir, mais je vais me recoucher....

On estime que, dans la première période de sa vie, il passait de six à huit heures par jour devant le Très Saint Sacrement.

Il s'y traînait encore quand ses forces furent épuisées. Malgré la paralysie qui gagnait sans arrêt, il se fit assister pour célébrer la sainte Messe et mit tout ce qui lui restait de forces à offrir le Saint Sacrifice jusqu'aux derniers jours avant sa mort.

Lorsque, après une nuit des plus pénibles, le mardi 12 novembre, on jugea que ses forces ne lui permettaient pas de monter à l'autel, il se résigna tristement et reçut la sainte Communion. Cette première privation de la messe l'affecta



CHAPELLE DE LA NEF DU SALUT



beaucoup. Le lendemain, il essaya douloureusement. Il se fit porter près de l'autel et tenta vainement de rester debout quelques minutes pour éprouver ses forces. Il n'osa pas commencer, dans la crainte, hélas! trop fondée, de ne pouvoir finir. « Je vois malheureusement que ce sera impossible, dit-il au prêtre qui l'assistait; dites la messe, vous; je vais la servir. »

Assis sur un fauteuil, il répondit à toutes les prières et communia.

« C'était fort impressionnant, a raconté un témoin, de l'assister à l'autel. Je ne sais si un cérémoniaire méticuleux n'eût pas trouvé quelque chose à redire à la vue de ce vieillard pouvant à peine se servir de son unique bras gauche; mais son regard, sa piété, son accent de foi, étaient tels, que la divine Victime devait éprouver du bonheur, si l'on peut dire, à se trouver entre ses mains tremblantes et infirmes, et que les anges, en dépit des liturgistes, devaient être dans l'admiration. Le Père voyait vraiment Notre-Seigneur; il le palpa; les espèces sacramentelles qui voilent son corps n'existaient pour ainsi dire pas pour lui. C'était manifeste, et ce spectacle était fort édifiant. Joseph d'Arimathie et les saintes femmes, en embaumant le corps de Jésus à la descente de la croix, ne devaient pas en prendre soin avec plus de respect et d'amour que lui. Du reste, il n'omettait aucune cérémonie importante, s'appliquait à tous les détails, et il n'y avait véritablement qu'une chose à craindre — si cela peut être un objet de crainte, — c'est que, absorbé par la vivacité de sa foi, il ne s'oublîât dans une sorte d'extase, ou ne remplaçât quelque prière prescrite par l'effusion de son cœur. C'est à cela surtout que devait veiller le prêtre assistant. » (1)

Un certain air de sainteté était répandu sur toute sa personne, et quiconque l'approchait ne pouvait éviter d'en être frappé. C'était comme la bonne odeur du Christ que saint Paul déclare être le privilège des âmes intimement unies au divin Maître: *Christi bonus*

*odor sumus*. Mais ces reflets célestes rayonnaient, éclataient particulièrement dans la prière. M. l'abbé Chaffanjon, chapelain de Fourvière, écrivait au lendemain de la mort du P. Bailly :

Je voyais hier une des nombreuses personnes qui avaient eu le bonheur de l'approcher et qui me disait : « Dans les récits que j'ai lus sur le P. Vincent de Paul, tous ont remarqué quelque chose à sa louange, et moi je dirai : « Si vous l'aviez vu prier!..... »

Heureux, en effet, ceux qui ont pu être témoins des effusions de son âme dans la prière! Son extérieur en était tout illuminé. Voici ce que nous raconte M. l'abbé Rollet, curé de Harol (Vosges) :

Je faisais partie du pèlerinage de 1906. Nous étions dans la mer Ionienne. Je voulais passer la nuit à la chapelle où j'arrivais doucement, très doucement. Avant d'entrer, que vois-je? Au coin de l'Evangile, à genoux sur un prie-Dieu, un vénérable religieux dont la figure était illuminée par sept ou huit cierges qui brûlaient sur l'autel; ses mains gesticulaient à la hauteur de son visage; il semblait parler, et j'affirme qu'il était tout souriant et que j'eus l'impression que ce prêtre avait une vision: c'était le bon P. Bailly.

Si jamais vous allez à Mattaincourt (Vosges),



LE P. BAILLY DISANT LA MESSE SUR LES RUINES DE CORINTHE (JANVIER 1894)

demandez où est la chambre de saint Pierre Fourier; il y est représenté ayant une vision de la Sainte Vierge. Comme *ressemblance de visage*, comme expression et attitude, c'est le portrait du P. Bailly devant le Saint Sacrement, la nuit du 26 mars 1906, sur l'*Etoile* qui le conduisait aux Lieux Saints. Je m'arrêtai quelques instants

(1) *L'Eucharistie*, 16 janvier 1913.



LE P. BAILLY DISANT LA MESSE DEVANT L'ARBRE DE LA SAINTE VIERGE A MATARIEH (AVRIL 1909)

à contempler un spectacle si édifiant; mais, finalement, le bon P. Bailly s'aperçut qu'il avait été découvert; il en éprouva une sorte de confusion et rentra dans l'immobilité la plus complète.

Cet esprit surnaturel domine toute sa vie. Sa correspondance, très volumineuse et digne à tous égards d'être connue, comme nous l'avons déjà remarqué, pour l'édification des âmes comme pour le régal des lettrés, mettra en évidence cette note de son caractère. Il faut souhaiter que ses frères en religion, sa famille de la terre, ses amis ne veuillent pas trop longtemps garder pour eux seuls cet incomparable trésor. On y découvrira plus facilement, et comme à nu, les sentiments intimes qui actionnaient toute sa vie extérieure.

### Les « Apôtres » et les « Enfants de Notre-Dame de Salut ».

Le P. Bailly ne se contentait pas d'être apôtre par la plume. Parmi les diverses œuvres dont il trouvait encore le temps de s'occuper, nous en signalerons une qui lui était chère entre toutes : l'Œuvre des *Apôtres* et des *Enfants de Notre-Dame de Salut*.

Il fonda les « Apôtres » en 1878, sous l'impulsion du P. Picard. C'était une Association de femmes pieuses qui se recrutaient parmi les personnes de condition modeste,

femmes de chambre, cuisinières, couturières, etc., et qui se proposaient de susciter des prières et des sacrifices pour la conversion de la France. Outre leur sanctification personnelle, elles devaient stimuler la sanctification des autres et propager le règne de Notre-Seigneur: d'où leur nom d'*apôtres*.

Le premier noyau de l'œuvre fut formé par sept personnes ferventes qu'il groupa et qui tinrent leur première réunion le 7 juillet 1878, fête de la Dispersion des Apôtres. Le jour où elles furent douze, le Père leur donna à chacune le nom d'un membre du collège apostolique. Il savait leur inspirer un grand esprit de zèle et de dévouement, et Dieu seul connaît le bien accompli par ces saintes filles.

Elles formaient une sorte de Tiers-Ordre, dont le but était de trouver des associées pour l'Œuvre générale de Notre-Dame de Salut, et de quêter des communions, des assistances à la messe, des chapelets, des chemins de croix, etc., pour le salut de la France. Comme on le voit, c'était une œuvre éminemment apostolique.

Le P. Bailly leur traça un règlement dont les points principaux étaient :

1° Assistance quotidienne à la messe.

2° Petit examen de prévoyance, tous les matins, sur ce qu'on pourrait faire pendant la journée, selon le but de l'œuvre.

3° Assiduité aux réunions mensuelles, tous les troisièmes dimanches du mois, après midi. Le P. Vincent de Paul présidait et faisait une instruction. Chacune ensuite s'accusait de ses manquements au règlement et recevait une pénitence. Puis on rendait compte humblement et simplement du bien accompli pendant le mois. Une secrétaire rédigeait le procès-verbal de la séance.

4° Après un an de persévérance, on était admis à faire profession de fidélité au règlement, on recevait la ceinture de Saint-Augustin, qu'on portait sous le vêtement, et on s'engageait à réciter la couronne de Notre-Dame de Consolation. On recevait un diplôme d'agrégation.

De cette œuvre en sortit une autre presque semblable, six mois plus tard. Elle ne se

distinguait de la première que par la plus grande jeunesse de ses membres : on n'y admettait que des jeunes filles. Le P. Vincent de Paul la fonda le 19 janvier 1879, en la fête du Saint Nom de Jésus, avec trois miraculées de Lourdes, et il donna à cette Association le nom d'*Enfants de Notre-Dame de Salut*. On n'y enrôlait que des enfants assez pieuses pour communier au moins tous les huit jours. Le règlement n'exigeait pas la Messe quotidienne parce que ces jeunes personnes ne jouissaient pas de la même liberté que leurs aînées, les *Apôtres*. Leurs réunions mensuelles avaient lieu le dimanche matin, ordinairement chez les Petites-Sœurs de l'Assomption, les premières années.

Pendant quelque temps, on délégua quelques « Enfants » de Notre-Dame de Salut au Pèlerinage National de Lourdes ; une année leur nombre s'éleva jusqu'à trente. Elles accompagnaient les malades sous la direction des Petites-Sœurs de l'Assomption et aidaient comme infirmières. Leur simplicité et leur dévouement faisaient l'édification de tous. Plus tard, des personnes de la haute société prirent leur place.

Une preuve manifeste de la ferveur de cette Association, c'est que, au bout de trois ou quatre ans, on comptait déjà vingt-cinq « Enfants » de Notre-Dame de Salut entrées au couvent : Trappistines, Dominicaines, Petites-Sœurs et Oblates de l'Assomption.

### Sauvage agression.

Un fait douloureux et consolant à la fois a marqué dans l'existence de la pieuse Association.

Le vendredi 20 mai 1881, pendant que le P. Picard, passant à Venise avec le pèlerinage français qu'il ramenait de Rome, recevait du patriarche de cette ville une des six épines de la sainte Couronne de Notre-Seigneur, que la cité de saint Marc conserve au trésor de sa cathédrale, à Paris une jeune fille âgée d'environ quinze ans était l'objet d'une agression inqualifiable de la part d'un jeune homme qui

déchargea sur elle les six balles de son revolver. Or, c'était une Enfant de Notre-Dame de Salut, la plus jeune de toutes, que, pour cette raison, on appelait le bébé de l'Association. Elle avait été admise à la profession malgré son jeune âge, tant elle était pieuse et sérieuse. Le meurtrier fut arrêté aussitôt, et on transporta la victime à l'hôpital de la Charité.

Pendant, une de ses compagnes avertit M<sup>lle</sup> A..., qui faisait partie des *Apôtres de Notre-Dame de Salut*, laquelle accourut auprès du P. Vincent de Paul.

Nous citons son récit :

J'arrivai toute désolée rue François-I<sup>er</sup>, et je dis au portier :

— Prévenez vite le Père que je suis là et que c'est très pressé.

Le Père descendit tout joyeux, tenant une dépêche à la main, et m'annonça, en me la montrant, la bonne nouvelle du don de la sainte Epine, ajoutant que le P. Hippolyte devançait le retour du P. Picard avec ce précieux trésor.

— Mais qu'avez-vous ? me dit-il, en remarquant ma tristesse.

— Mon Père, il y a quelques heures, on a tiré un coup de revolver sur une jeune fille, place des Invalides.

— Oui, je le sais, dit le Père, je viens de le lire dans le journal, on le criait tout à l'heure. Hélas ! c'est une pauvre fille de mauvaise vie.

— Ah ! mon Père, cette prétendue fille de mauvaise vie, c'est A. M..., la plus pure de nos Enfants de Notre-Dame de Salut.

— Quoi ! c'est cette chère enfant !

Il était bouleversé.

Je lui annonçai qu'elle était à l'hôpital de la Charité. Il partit sans retard, disant au concierge : « Je reviens tout à l'heure. »

La pauvre enfant, en arrivant à l'hôpital, était sans connaissance, le visage défiguré par deux balles, dont l'une avait fracassé la mâchoire et l'autre était entrée dans la tête par l'arcade sourcilière en abîmant l'œil, qui pendait hors de l'orbite. C'était horrible à voir. Médecins et étudiants s'étaient empressés autour d'elle, et, en la déshabillant, avaient découvert sous son vêtement une ceinture de cuir. L'un des étudiants avait dit aussitôt : « Messieurs, cette jeune fille n'est pas ce que l'on pense ; elle porte la ceinture de la chasteté, respectons-la. » Tous furent de cet avis. Ils pansèrent les plaies, mais ne purent extraire la balle de la tête. Ensuite ils placèrent la pauvre enfant dans une chambre, seule.

Le P. Vincent de Paul la vit dans cet état,

toujours sans connaissance, et ne parvint pas à se faire entendre d'elle. En s'en retournant, il passa chez la mère de l'enfant. La pauvre femme était tout en larmes et expliqua au Père qu'un jeune Italien tourmentait sa fille depuis quelque temps pour l'épouser, et que ce drame était sans doute la conséquence d'un nouveau refus. Le Père apprit en même temps que cette enfant était une Italienne née à Venise.

Le lendemain, les journaux, rétablissant la vérité, réhabilitaient la réputation de l'enfant.

Le P. Bailly retourna la voir les jours suivants, mais il lui fut toujours impossible de se faire comprendre : la jeune fille ne recouvrait pas ses sens. Un jour, il récita à genoux, au pied du lit de la victime, le rosaire tout entier à demi-voix. On le laissa seul.

Le mercredi 25 mai, le P. Hippolyte arriva à Paris avec la sainte Épine. Le lendemain, fête de l'Ascension, les associés de Notre-Dame de Salut faisaient un grand pèlerinage à Montmartre; le P. Vincent de Paul s'y rendit avec l'insigne relique, la fit vénérer et recommanda aux prières de tous A. M..., toujours mourante.

Dans la soirée, il revêtit le surplis, l'étole, monta en voiture et porta la sainte Épine à la petite blessée, dont l'état n'avait pas changé. Après lui avoir posé la relique sur les plaies de la tête et suggéré une courte prière, il l'engagea à mettre sa confiance en cette Épine de la Couronne de Notre-Seigneur qui venait de Venise et qui la guérirait. Ensuite, il récita le chapelet et bénit l'enfant. Le Père pensa qu'il avait été

entendu cette fois, quoique la jeune fille ne donnât aucune marque de connaissance. De fait, la pauvre victime affirma plus tard qu'elle avait vaguement compris.

Le lendemain, quand le Père retourna la voir, il la trouva debout et se promenant. La balle qu'on n'avait pu extraire était sortie d'elle-même. Peu de jours après, les cicatrices étaient imperceptibles, l'œil avait repris sa place, et le visage ses traits habituels. L'année suivante, au jour anniversaire de la sauvage agression, il y eut réunion de « Enfants » de Notre-Dame de Salut, et le Père apporta la sainte Épine chez les Petites-Sœurs, et on la vénéra.

### Sa charité pour les humbles.

Voici, entre mille autres, un trait qui montre avec quel empressement le P. Bailly se mettait à la disposition des pauvres et des petits.

Il s'intéressait à deux bons vieillards (le mari et sa femme), qu'il connaissait depuis longtemps et qui habitaient, en ces dernières années, au boulevard Montparnasse. Il les visitait assez régulièrement, et son apparition était un jour de fête pour ses deux vieux amis. Le mari mourut âgé de quatre-vingt-un ans, en 1907, et sa veuve, seule au monde, avait plus que jamais besoin de soutien et de consolation. Le Père continua à lui rendre visite, bien qu'il fût lui-même presque infirme et marchât difficilement.

Elle avait dû changer d'appartement en 1910. La première fois que le Père alla la voir après ce changement de domicile, il s'informa de l'étage qu'elle occupait auprès de la concierge. Mais il ne trouva dans la loge qu'un jeune garçon tout en larmes :

— Ah! mon pauvre enfant, tu as bien du chagrin! lui dit-il.

— Oh! oui, Monsieur, car maman est malade.

Et en même temps le Père entendit une voix dolente qui gémissait :

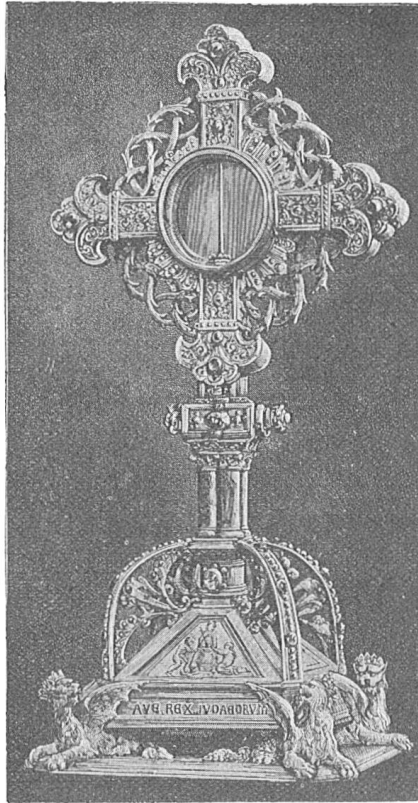
— Oh! oui, Monsieur le Curé, je suis bien malade!

— Mais où donc est-elle, ta maman? demanda le Père étonné.

— Elle est là-haut, répondit l'enfant en levant le bras.

Le Père aperçut, en effet, dans le plafond, une trappe de soupente.

— Mais, dis-moi, pauvre enfant, comment fais-tu pour monter?



RELIQUAIRE DE LA SAINTE ÉPINE

— Je mets l'échelle.

— Voyons, mets-la, ton échelle, pour que j'aie dire bonjour à ta maman.

Quand l'échelle fut placée, le P. Bailly, malgré ses soixante-dix-huit ans, ses jambes mal assurées, son bras tremblant, grimpa jusqu'à la malade et resta un bon moment avec elle, puis il redescendit comme il put. Et il était bien heureux, car il avait confessé la pauvre mourante, qui ne s'était pas approchée des sacrements depuis de longues années.

Ensuite, après avoir consolé un peu l'enfant, il monta voir sa vieille amie.

En s'en retournant bien lentement, à pied, il s'arrêta à Notre-Dame des Champs pour demander au clergé de la paroisse de vouloir bien aller administrer sa pauvre mourante. Le lendemain, on la transportait à l'hôpital, où elle mourait le surlendemain.

### Son désintéressement.

La vie religieuse se résume dans cette formule de Notre-Seigneur à ses disciples: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, porte sa croix et me suive.* Toutes les vertus religieuses sont contenues dans ces quelques mots. On peut même dire qu'un seul concentre en lui toute la force d'un Ordre religieux, c'est le renoncement. Quiconque veut gagner des âmes doit d'abord être désintéressé.

Cette formule ne fut pas pour le P. Bailly une phrase vaine, un cliquetis de sons quelconques; il la réalisa à la lettre. Les quelques traits que nous avons glanés dans sa vie si pleine nous ont bien montré un Vincent de Paul se renonçant, portant sa croix et suivant le Maître. Et cependant c'est à peine si — à dessein, du reste — nous avons, dans cette hâtive notice, effleuré l'action extraordinairement étendue et multiple du P. Vincent de Paul.

Il est incontestable qu'il n'a jamais eu d'autre souci que la gloire de Dieu et le bien des âmes. Dès sa tendre enfance, nous voyons ce sentiment s'emparer de lui. Jusqu'aux approches de la trentaine, il vit dans le monde, dans le voisinage même

de la cour des Tuileries, au contact de camarades qui sont loin d'être tous des saints. Il est lui-même un jeune homme séduisant qui a des succès mondains. Il est exubérant, spirituel, charmant, bien fait de sa personne, de figure agréable, d'un tempérament très impressionnable et très ardent. Rien pourtant ne peut le détourner des préoccupations surnaturelles. La pensée de Dieu, le désir de lui amener des cœurs, est le secret ressort qui le fait toujours agir.

Il se donnait aux enfants des patronages pour les attirer à Dieu; aux œuvres ouvrières pour les rendre fécondes en esprit de foi; aux pèlerinages pour enhardir la foi, l'afficher au grand jour; aux œuvres de presse pour en faire le véhicule de la pensée surnaturelle, pour élargir la prédication de l'Évangile; à l'illustration, aux projections lumineuses, pour arracher à Satan ces moyens de propagande et les donner à Dieu. Voilà sa seule ambition. Aucune idée de lucre, aucune idée de vaine gloire ni pour lui ni pour sa Congrégation (1) n'a gâté l'intention exclusivement surnaturelle et apostolique qui l'inspirait.

### Les 1800000 francs.

Il fallait sans doute que ces œuvres pussent vivre. De là les calculs et les ingéniosités d'un directeur plein des ressources et d'inventions originales. Mais il ne cherchait pas le gain, il n'en voulait même pas. Il calculait les prix de revient avec une grande rigueur, jugée même excessive par les administrateurs, et établissait son marché de manière à n'avoir que les bénéfices strictement indispensables à l'entretien et au développement de ses entreprises, comptant avec une confiance illimitée sur la Providence pour parer aux aléas. Il était uniquement apôtre. Le missionnaire ne va pas évangéliser les sauvages pour acquérir des rentes, lui non plus n'évan-

(1) Que de fois ses collaborateurs immédiats l'ont entendu déplorer comme un malheur les éloges décernés, soit à lui, soit aux Assomptionistes en général, pour certaines œuvres comme la Bonne Presse et les Pèlerinages! « Défions-nous, disait-il d'un ton suppliant, de ces félicitations publiques. Si nous les acceptons, nous nous préparerions les pires catastrophes. »

gélisait pas, par les moyens très modernes de la presse — qui a la réputation de gagner gros quand elle réussit, — pour se créer des ressources. Il ne cherchait pas à s'enrichir ni à enrichir sa Congrégation. Comme l'Apôtre il disait : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.*

Tout cela est écrit explicitement ou du moins apparaît toujours d'une façon claire dans ses journaux. C'était du neuf dans le monde de la presse, tellement neuf que la légende contraire s'est facilement établie. Et la légende est tenace : encore aujourd'hui, après les expulsions, les spoliations, les vols légaux, on accuse — ou on félicite, cela dépend des tempéraments — les Assomptionnistes d'être devenus, par leurs œuvres, une puissance d'argent (1). Ce commissaire de police qui prétendit avoir découvert 1 800 000 francs dans leur coffre-fort, en prenant — est-ce involontairement ? — des rouleaux de sous pour des rouleaux de louis et des collections de factures pour des liasses de billets de banque, n'a pas peu contribué à corser la légende. Elle dure encore malgré toutes les invraisemblances. Cela étonne moins quand on sait qu'un gouvernement malintentionné mobilisa ses brigades de police et sa magistrature pour lui donner du crédit.

Quant au P. Bailly, il se consolait d'une façon que ses spoliateurs ne soupçonnaient guère : « Enfin, je bénis le bon Dieu qui nous secoue un peu, écrivait-il, car les religieux aussi ont besoin d'être remués pour ne pas s'encroûter, et connaître l'épreuve et la pauvreté autrement que dans leurs sermons. »

Quelle que soit la légende, il n'en demeure pas moins vrai que les entreprises du P. Bailly n'ont été que des œuvres et jamais des affaires.

### Histoire d'une machine.

Voici un trait qui peint sur le vif la générosité et le désintéressement du P. Vin-

(1) Le P. Bailly en prenait plaisamment son parti : « Puisqu'on s'obstine à nous croire riches, nous aurons du crédit pour nos œuvres et nous pourrons faire des dettes ! »

cent de Paul. Quand la Bonne Presse n'était encore qu'à ses débuts et que ses diverses publications étaient imprimées dans des ateliers étrangers, le P. Bailly s'était procuré une petite machine à pédale pour imprimer les bandes d'adresses des abonnés. De ce petit embryon devaient sortir plus tard les immenses ateliers qu'on ne prévoyait nullement alors. A quelque temps de là, il racontait, pendant un repas où se trouvait invité un curé de province, comment il venait d'acheter une superbe minerve toute neuve, pour remplacer sa vieille petite pédale dont maintenant il n'avait plus que faire, pensant qu'il n'aurait jamais à utiliser deux machines ! Le curé dit timidement :

— Elle me rendrait bien service à moi pour mon orphelinat, cette petite machine !

— Eh bien ! elle est à votre disposition.

— Mais je n'ai pas de quoi l'acheter.

— Je vous la donne.

Comme le bon curé devait poursuivre son voyage et ne pas repasser par Paris, il fut convenu qu'on emballerait la machine et qu'on la lui expédierait. Ainsi fut fait. Quelqu'un demanda plus tard au P. Bailly des nouvelles de sa pédale, si elle était arrivée à bon port, si le curé avait été content :

— Oui, cher ami, très content ; il m'a même fait payer le port !

### Les paroles inutiles.

En dehors des joyeusetés et des plaisanteries de bon aloi que se permettent les saints — comme celle à l'adresse de ce bon curé, — une de ses préoccupations habituelles était de ne pas manquer de charité en paroles et de ne pas dire de choses inutiles.

L'Esprit-Saint déclare parfait celui dont la langue n'offense personne : *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* C'est un genre de perfection auquel le P. Bailly s'appliquait assidûment et où il réussissait. Si pourtant, sous le coup de quelque grave contrariété, il lui arrivait de prononcer des paroles trop vives contre quelqu'un, fussent-elles pleinement justi-

fiées, il s'en excusait aussitôt, demandait pardon très humblement, commandait à son émotion de se calmer; il n'aurait jamais laissé « le soleil se coucher sur sa colère ».

Il savait aussi qu'au jugement dernier Dieu nous demandera compte des paroles oiseuses. Cette perspective lui inspirait une sainte terreur d'une chose qu'il abhorrait déjà naturellement. Il n'a jamais pu supporter les inutilités. Que de fois on l'a entendu dire à ses frères en religion, pendant les récréations, ou pendant les repas sans lecture : « Si nous disions des choses utiles? » Cela ne signifiait certes pas des choses graves et ennuyeuses. L'utile chez lui n'excluait jamais l'agréable, et personne n'a su plus que lui en faire un heureux mélange.

Les entretiens prenaient aisément avec lui un tour distingué, joyeux, expansif, bruyant même, mais ils n'étaient pas oiseux. Sans cesser d'être utiles, ils étaient distrayants et récréatifs, ils procuraient une véritable détente. Le P. Bailly savait qu'« il faut de tout aux entretiens », et il avait vraiment l'art d'y mettre tout avec sa manière si originale et si aimable de le présenter. Pourtant, dans ce tout n'entraient pas les banalités, les trivialités, surtout pas les médisances. Voilà ce qu'il rappelait par ces mots : « Disons des choses utiles. » Il craignait que les récréations eussent été du temps perdu. Et plusieurs fois, au moment de se séparer, il demanda à l'un ou à l'autre, avec un certain air de confiance, et comme pour se rassurer :

— Est-ce que nous avons dit des choses utiles?

### Son humilité.

Nous n'avons nullement l'intention de passer en revue toutes ses vertus. Il nous faut cependant dire quelque chose de sa modestie et de son humilité, qui sont peut-être moins connues, plus surprenantes en un sens, car ces vertus « passives », comme les qualifie une école récente, semblent quelque peu dépaysées au

milieu d'une si entreprenante activité. En tout cas, ceux qui prétendent que ces vertus sont paralysantes n'ont qu'à considérer comment les pratiquait le P. Bailly pour se bien convaincre de cette vérité de tous les temps — du moyen âge comme des temps modernes et même des temps les plus contemporains, — que l'humilité, loin de nuire aux œuvres de Dieu, en est la base nécessaire et le meilleur gage de leur prospérité. Voici quelques traits au fil des souvenirs.

Pendant l'Exposition de 1839, des industriels, amis de l'Assomption, mais qui ne connaissaient pas intimement le P. Bailly, le trouvèrent un jour parmi les appareils d'électricité. Cette rencontre les étonna, et ils pensèrent que le brillant journaliste, le paladin des choses saintes et de la doctrine sacrée, s'était égaré parmi les œuvres des hommes.

Puis, très poliment, ils s'empressèrent de se mettre à sa disposition pour lui expliquer les appareils exposés. Le P. Bailly les laissa faire et les écouta même avec intérêt, mais sans jamais leur donner à entendre que cette matière n'avait rien de nouveau pour lui et qu'il était au courant des plus récents progrès. Les scientifiques *ciceroni* remarquèrent bien en lui une grande vivacité d'intelligence, une étonnante facilité à saisir promptement leurs explications, mais ils ne se doutèrent pas qu'ils parlaient à un ancien directeur des télégraphes, qui avait même été un peu inventeur. Ils l'apprirent plus tard et se plaignirent aimablement au P. Bailly de les avoir quelque peu mystifiés en jouant une espèce de rôle d'examineur sans les en avertir.

Il assista un jour à une réunion ecclésiastique dans la région de l'Est, où se trouvaient invités de nombreux personnages. Au repas, chacun s'empressa de prendre place autour des tables dressées, qui remplissaient plusieurs grandes salles. Aux tables d'honneur étaient les prélats, les grands vicaires, les chanoines, les invités de marque. Le P. Bailly chercha une place dans les derniers rangs; il n'y en

avait plus. Cependant, des curés charitables se serrèrent, et on finit par lui laisser un bout de banc. Quelqu'un le reconnut et lui dit :

— Mais, Père Bailly, vous ne devriez pas être ici, votre place est avec les dignitaires!

— Qui est ça, le P. Bailly? demanda-t-on.

— Comment! vous ne connaissez pas le P. Bailly? Mais c'est le « Moine » de la *Croix*!

— C'est le « Moine »? C'est le « Moine »? Où est-il? On n'a jamais vu le « Moine », quoiqu'il soit connu dans tous les presbytères! Qu'il se montre!

Tout le monde voulait le voir. On lui fit un petit triomphe. Il dut se placer au milieu, et dans cette salle il y eut des toasts bien plus vibrants que dans la salle d'honneur.

Cette fois la modestie n'avait pas réussi au « Moine ». Il disait ensuite : « Quand je voudrai garder l'incognito, je m'appellerai le P. Bailly. »

Parmi les amis dont les témoignages ont afflué de toutes parts autour de son tombeau, plusieurs notent l'humilité du P. Bailly comme une vertu qui les avait particulièrement frappés en lui, non une humilité vague et de pure disposition, mais une humilité en exercice, en face des humiliations, en face de vives apostrophes qui en auraient bouleversé plus d'un, mais qui le laissaient parfaitement calme. C'est même dans ce spectacle que quelques-uns — que nous pourrions nommer — ont trouvé la vocation religieuse.

Bien plus étonnante encore est l'humble docilité de l'écrivain et du directeur de journal à refaire un article et à le détruire, sur l'injonction de son supérieur. Voici un fait bien caractéristique qui nous est raconté par un témoin oculaire :

Au retour d'un de mes voyages de Terre-Neuve, je me trouvais un soir chez le P. Picard, quand le P. Vincent de Paul y entra, tenant un papier à la main. Je voulus aussitôt me retirer, mais le P. Picard me retint. Il prit le papier, le parcourut et dit au P. Vincent de Paul :

— Mais, mon ami, ce n'est pas cela!....

Ce n'est pas cela que je vous ai demandé..... Vous tenez trop à votre idée..... Allez, changez-moi cet article.

Le « Moine », tel un enfant docile, reprit son papier, ne fit aucune objection, et s'en alla, disant : « Bien! bien, mon Père. »

J'étais encore chez le Père général quand le P. Bailly revint avec son article *revu et corrigé*. Il était debout, attendant avec une certaine émotion, pendant que le P. Picard relisait son travail. Nous pouvions discerner par le visage du censeur, par ses mouvements de tête très significatifs, ses petites exclamations, qu'il n'était pas satisfait. Avant d'avoir fini la lecture, le P. Picard froissa le papier dans ses mains, le déchira et le jeta au panier, disant :

— Non, non, ce n'est pas cela..... Après tout, il vaut mieux ne pas traiter ce point dans la *Croix* en ce moment.....

Le P. Bailly essaya une remarque :

— Mais, mon Père.....

Il n'eut pas le temps de continuer, car le P. Picard l'arrêta net en lui disant :

— Allez..... qu'il n'en soit plus question!

Le P. Bailly se retira alors sans rien dire, et, après s'être incliné devant son supérieur, il marcha à reculons jusqu'à la porte et disparut.

J'étais sous le coup d'une grande admiration qu'il me serait difficile de décrire. J'étais fort ému et comme abasourdi en présence d'un tel acte de vertu religieuse, dans des circonstances pareilles, et de la part d'un homme de l'autorité du P. Bailly. Le P. Picard s'en aperçut sans doute, et il me dit :

— Oh! ce n'est rien! Avec nos anciens Pères il n'est pas besoin d'aller par quatre chemins. Nous avons l'habitude de nous dire franchement ce que nous pensons. Le P. d'Alzon nous a ainsi formés, et aussi longtemps que les religieux de l'Assomption suivront cette voie, nous serons forts.

Puis il reprit notre entretien avec une parfaite liberté d'esprit.

Mais le « Moine », le grand « Moine », avait encore grandi dans mon estime; car, pour agir comme il l'avait fait, il fallait tout simplement être un saint.

Et nous dirons à notre tour : Heureux les supérieurs qui ont le bonheur de commander à des religieux d'une aussi haute vertu, et heureux les inférieurs qui ont à obéir à des supérieurs gouvernant hardiment et avec une solide fermeté de caractère! Ils trouvent les uns dans les autres une grande force pour le bien et de précieux éléments de sainteté.



# CHAPITRE XIII

## APRÈS LA DISSOLUTION LÉGALE

### Sur les chemins de l'exil.

Après l'arrêt de la Cour de Paris qui condamnait la Congrégation des Augustins de l'Assomption à se dissoudre, le P. Picard se pourvut en cassation.

Ce fut un émoi dans le camp catholique. De graves jurisconsultes, redoutant à juste titre que la sentence ne fût confirmée par la Cour suprême et ne fit jurisprudence, supplièrent le P. Picard de retirer son pourvoi. « Une fois la jurisprudence établie, disaient-ils, elle sera appliquée aux autres Congrégations, et toutes subiront votre sort. Le salut des autres vaut bien que vous vous sacrifiez pour elles et que vous acceptiez tout de suite votre sentence de mort, étant donné surtout que vous n'avez nul espoir de vous sauver. »

Le P. Picard n'espérait assurément pas le salut de la Cour de cassation, et il ne voulait en aucune manière empêcher les autres Congrégations de vivre, quoique, d'autre part, il ne se fit aucune illusion sur le destin que leur réservait la loi d'association présentée aux Chambres; mais il lui importait de gagner du temps. Il avait tout d'abord à penser à ses religieux. Il tenait à leur assurer des refuges et à les mettre

à l'abri avant que la sentence fût exécutoire. Et comme le recours avait au moins un effet suspensif, il le maintint provisoirement.

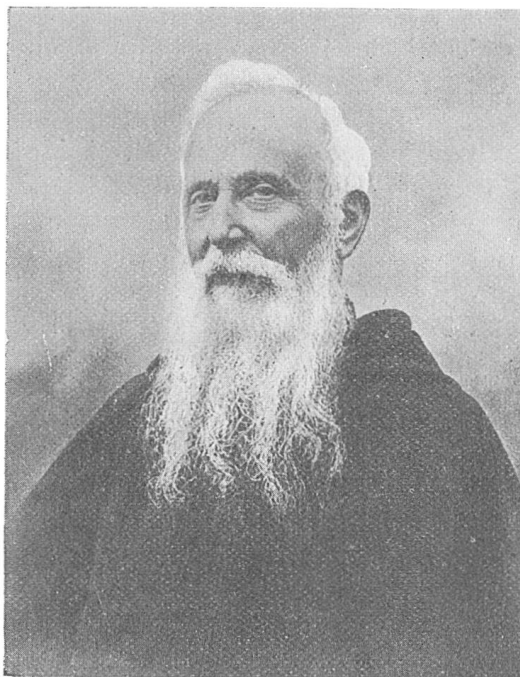
Sur ces entrefaites, les scolasticats, noviciats, alumnats, maisons d'éducation, toutes les maisons en un mot pour lesquelles la vie commune est indispensable, prirent le chemin de l'exil.

Les religieux des maisons de résidence se dispersèrent par petits groupes de deux ou trois, sans rapports entre eux.

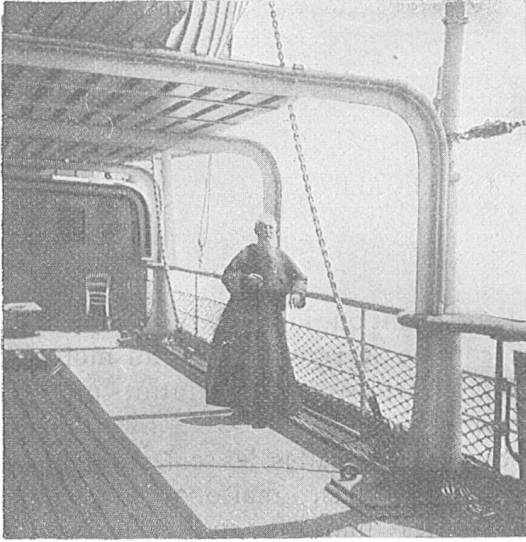
Quelques-uns se résignèrent même à vivre isolés, broyant leur cœur dans cet abandon forcé des joies de la vie commune et familiale. On se figure difficilement la douleur de ces séparations! C'était le sacrifice des consolations les plus chères et du soutien mutuel le plus précieux.

Ces diverses mesures étaient achevées aux environs de Pâques. On se hâtait, car on savait le gouvernement pressé d'en finir et que le Parquet ne laisserait pas traîner cette cause. Il ne fallait pas être pris au dépourvu.

Certains trouvaient, au contraire, que les Assomptionnistes mettaient bien de l'empressement à exécuter eux-mêmes une sentence inique. Ils ne savaient pas que



LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY EN 1903



LE P. BAILLY SUR LA NEF DU SALUT (1901)

les Assomptionnistes obéissaient à des instances venues de très haut et qu'on devait accueillir avec déférence.

Le P. Picard et le P. Bailly, comme les capitaines à bord d'un navire en détresse, restaient seuls au milieu de la tempête, après le sauvetage de tous les naufragés. Ils avaient assuré l'existence de la *Croix* grâce au dévouement de M. Paul Feron-Vrau, ce généreux Cyrénéen qui ne craignit pas de placer ce lourd fardeau sur ses épaules.

Enfin, au mois d'avril, lorsque fut fixée l'audience de la Chambre criminelle qui devait s'occuper de l'affaire des Assomptionnistes, le P. Picard retira son pourvoi, afin d'obtempérer à d'augustes désirs. Mais il avait suffisamment paré au sort de ses enfants et sauvegardé la vie religieuse de sa Congrégation.

Puisqu'il ne lui était pas permis de subsister en France, elle irait travailler au règne de Dieu sur d'autres plages : c'est jusqu'aux confins de la terre qu'il doit s'étendre. « Si on vous chasse d'une ville, allez dans une autre, disait le Sauveur; vous n'épuiserez pas les cités d'Israël. *Non consummabitur civitates Israël.* » Et quelle que soit la haine dont le nom du Maître est poursuivi, Dieu permet qu'elle ne se manifeste pas simultanément en tous lieux,

de sorte que sa Providence ménage toujours quelques cités de refuge.

### Les dispersés.

Les religieux, dispersés en France, traités en parias dans leur propre pays, étaient les plus à plaindre, dans cet état de dislocation, de démembrement, que leur infligeait la persécution. Plus de lien possible entre eux, car le gouvernement veillait; il violait impudemment les correspondances, et les moindres soupçons de relations quelconques, de simples témoignages d'amitié entre frères du même Institut exposaient à des poursuites judiciaires pour crime de reconstitution de Congrégation, avec toutes les aggravations de la récidive. Il y eut contre eux de nouveaux procès et des condamnations sévères. Il fallait toujours se dissoudre et on ne savait pas comment. Même isolé, même seul, on n'était pas encore suffisamment dissous. Il aurait été nécessaire de se volatiliser pour échapper à toute atteinte.

Plusieurs, traqués sans relâche, durent se résoudre encore à passer la frontière.

C'est ce que fit le P. Bailly. Il vécut en grande partie à l'étranger pendant les années 1900 et 1901.

Il conduisit à Jérusalem le pèlerinage du printemps 1900 et revint par Rome. Il alla ensuite à Gemert (Hollande), où s'était réfugié le noviciat.

Puis il visita Bure (Belgique), où s'étaient réfugiés les étudiants assomptionnistes de Paris et de Toulouse, en une première étape, avant de s'établir à Louvain; et il rentra ensuite à Paris pour suivre à la fin de l'année la discussion de la loi contre les Congrégations.

En 1901, il conduisit deux pèlerinages à Jérusalem, en mai et en septembre. Ce sera désormais son œuvre de prédilection, et, tout en y travaillant pour la gloire de Dieu, il contribuera très efficacement, en ces lointains pays, au rayonnement de sa patrie qui le persécutait.

En août, il avait pris part au Pèlerinage National de Lourdes pour la dernière fois.

Le 30 septembre 1901, il fallut laisser

définitivement la rue François-1<sup>er</sup>. Après un nouveau séjour de quelques mois en Belgique, le P. Bailly s'installe à Paris dans un modeste appartement qu'il appelle sa « catacombe », au numéro 4 de l'avenue Rapp.

Il écrivait de Louvain, le 8 octobre 1901, à une personne dévouée et amie qu'il consolait d'un deuil affreux (1) :

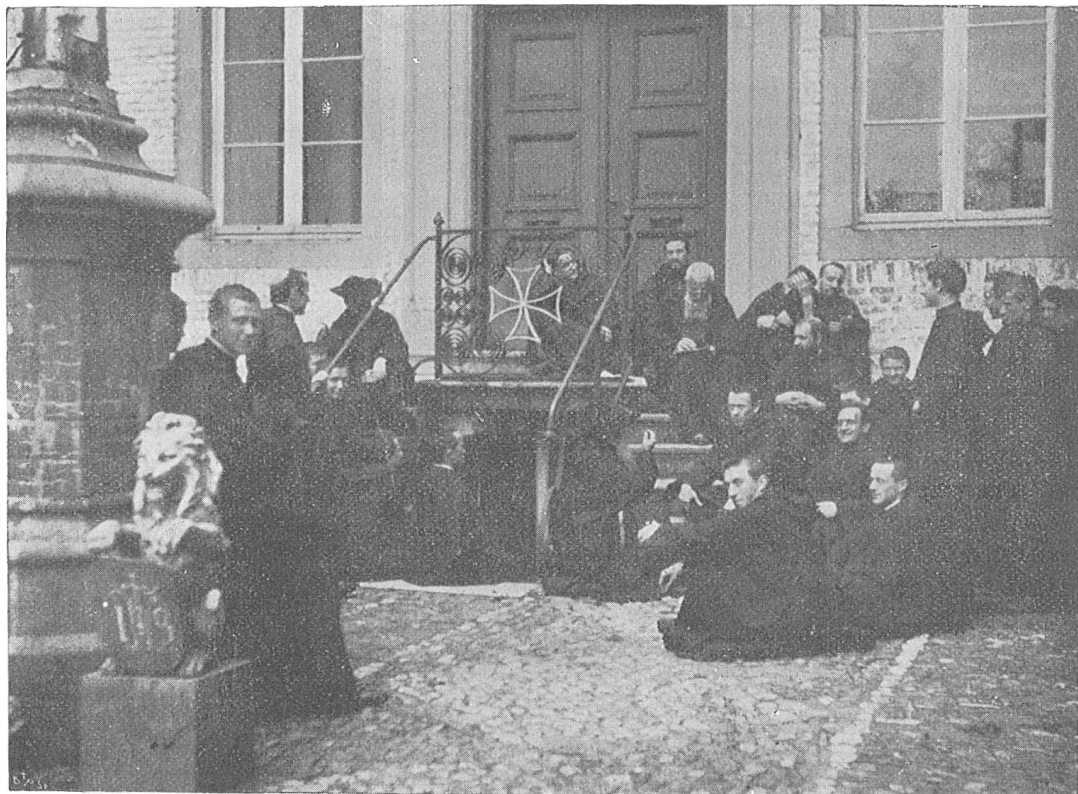
C'est donc à Paris que je bénirai les chers

enfants dont vous êtes le père et la mère. A Paris, j'ai loué une catacombe en un entresol très clair, où je dirai secrètement la messe de grand matin et je vous y inviterai.

A Paris, y reviendrai-je ?

Avant de partir, j'ai été dire adieu à tous les autels de la rue François-1<sup>er</sup>; chacun avait des souvenirs; c'est à celui du Sacré-Cœur que j'ai été expulsé pendant la messe en 1880; on n'en meurt pas; il occupe la même place.

Je vous bénis de Louvain et tous les vôtres, avec le P. Picard, au milieu des pigeons dispersés qui arrivent de tous les horizons.



LE P. BAILLY LISANT DES NOUVELLES AUX NOVICES ASSOMPTIONISTES DE GEMERT (HOLLANDE)  
AVANT LE DÉPART POUR LA PROMENADE

### Sentiments du persécuté.

Quels étaient ses sentiments au milieu de tant de tribulations ?

Qu'il ait beaucoup souffert, ce n'est pas douteux. Son âme extrêmement sensible était brisée à la vue des ruines qui s'accumulaient : sa chère *Croix* lui était arrachée, ses frères étaient dispersés, exilés, en butte à toutes les tracasseries; les immeubles nécessaires aux œuvres de sa Congrégation

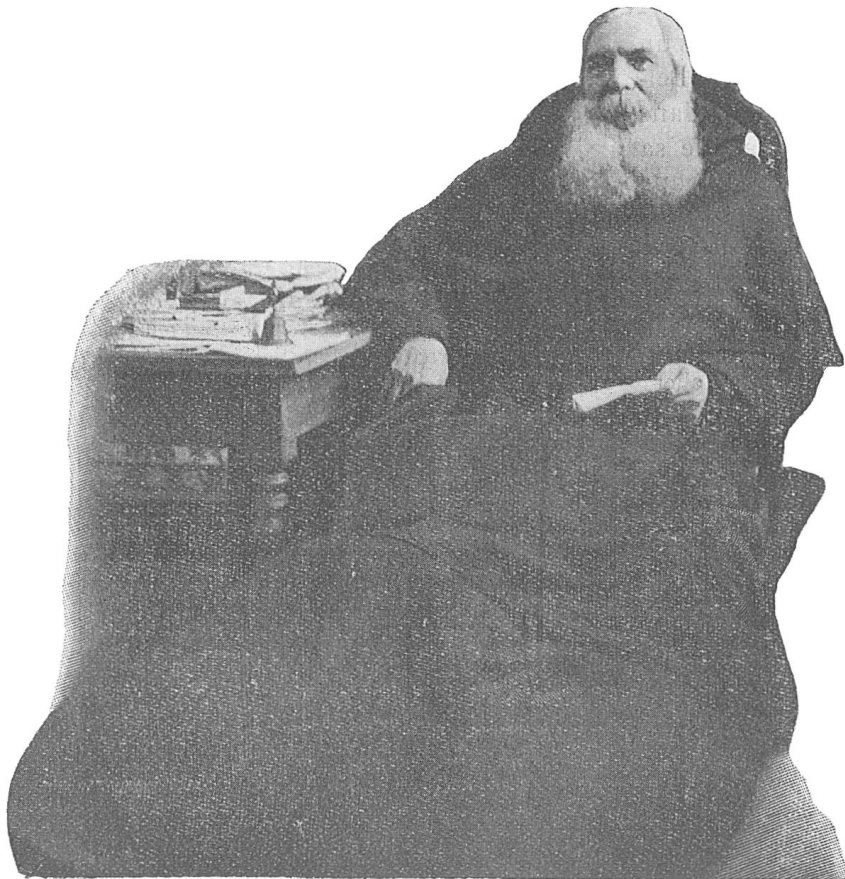
volés, toutes les maisons fermées. Va-t-il se plaindre, manifester de l'amertume ? Écoutons-le, et voyons comment les saints acceptent les épreuves.

Il écrivait de Rome le 27 mai 1900 (1) :

Restons à l'école de sanctification dans les mains de Dieu. Notre-Seigneur a fini son œuvre de prédicateur sur la croix à Jérusalem, c'est peut-être ainsi qu'il faudra exalter la Bonne Presse pour tout attirer à elle.

(1) Lettre à M<sup>me</sup> R...

(1) Lettres à la famille C...



LE P. PICARD ÉTENDU SUR SA CHAISE LONGUE (1901)

L'année suivante, au début du Carême, il disait encore :

Nous sommes, en ce commencement de Carême, au jardin des Oliviers, demandant en une ardente prière que le calice s'éloigne de nous si c'est possible, mais que la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement jusqu'à la couronne d'épines, la condamnation, la mort.

En pensant à l'anniversaire de la première condamnation, il écrivait de Londres le 2 février 1904 :

J'ai reçu votre souvenir de la date néfaste du 22 janvier, qui sera peut-être écrite en lettres d'or en notre paradis; nous ne l'avions pas oubliée en cet exil.

Et encore quelques jours plus tard, de Louvain, le 29 mars :

Chaque journal de France apporte de mauvaises nouvelles. C'est le Calvaire; mais si c'est le Calvaire, ça va bien (1).

Il ne gardait point de rancune contre ses persécuteurs; il priait pour eux et invitait

les autres à prier, sous cette forme humoristique :

Prions pour nos ennemis, écrivait-il de Louvain le 24 avril 1904; ils nous font tant de bien, les coquins! Ce sont de chers coquins (1).

Quelques mois plus tard, il était à Rome pour le Congrès marial international qui s'y réunissait à l'occasion du cinquantième de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et il écrivait le 29 novembre :

Oui, nous allons célébrer de belles fêtes, de grands souvenirs; mais combien il a été bon qu'en 1854, lorsqu'on escomptait tant de résultats heureux de la définition, on n'ait pas vu ce qui devait arriver dans cinquante ans! Sera-ce pire au centenaire? On a tant de peine à admettre en pratique que c'est la croix qui est la victoire sur le monde, et que plus on est à l'aise, comme disait Newman,

plus ça va mal. Donc, ça va bien.

Sa foi lui montrait les vrais succès dans les humiliations, les épreuves et les insuccès. Évidemment, il faut autre chose que des vues humaines pour apercevoir cela. Il écrivait de Louvain, le 25 août 1906 :

Sous l'inspiration de sa foi, saint Louis est parti en guerre et n'y a point eu succès, n'ayant moissonné que la prison et la mort. Donc, le succès n'est pas nécessaire pour servir le bon Dieu.

On pourrait multiplier à l'infini les citations de ce genre. Voilà ses sentiments en face des épreuves; ils reviennent sans cesse dans ses lettres, à propos de tout. Son âme monte dans un détachement universel. Elle vit des pensées de Dieu, et il pousse les autres à considérer toutes choses surnaturellement. A propos d'un incendie qui avait failli dévorer la maison de Louvain où il se trouvait, il écrit le 31 août 1907 :

(1) Lettre à la famille C...

(1) Lettre à la famille C...

Cela fait songer qu'à la mort on quittera subitement collections, archives, et tout ce qu'on amoncelle.

### Le P. Bailly perquisitionné de nouveau et condamné une seconde fois.

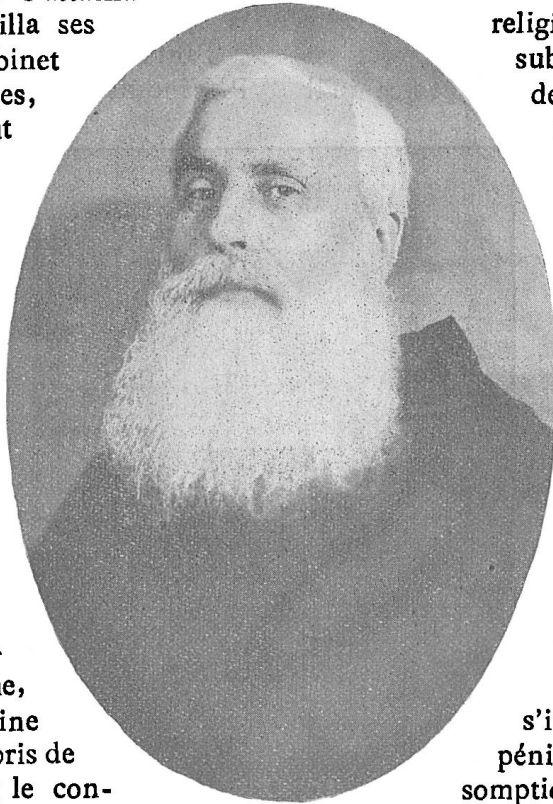
On ne laissa pas longtemps le P. Bailly tranquille dans sa « catacombe » de l'avenue Rapp. Il y passa d'abord quelques mois inaperçu. Puis la police s'attacha à ses trousseaux, surveilla ses allées et venues. Le cabinet noir décacheta ses lettres, et le gouvernement n'eut plus de doutes : c'était le terrible P. Bailly ; il fallait sauver la République de ce nouveau et pressant danger.

Sur ces entre-faites, le P. Picard, qui depuis 1900 parcourait tous les chemins d'exil où s'étaient réfugiés ses enfants, après deux voyages à Constantinople et en Asie Mineure, était allé à Rome, où, pendant la Semaine Sainte de 1903, il fut pris de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Le P. Vincent de Paul, averti le Mercredi-Saint, accourut aussitôt de Paris.

A peine était-il parti pour Rome que, le Samedi-Saint, son appartement de l'avenue Rapp fut envahi par un commissaire de police, escorté d'une escouade d'agents. Ne trouvant pas le principal coupable recherché, on se mit en devoir d'attendre son retour avant de procéder à la perquisition, et on monta la garde toute la nuit. Le lendemain, comme le P. Vincent de Paul ne revenait pas, la perquisition eut lieu, le jour même de Pâques, en l'absence de l'intéressé. Les perquisiteurs, auxquels s'était joint le juge d'instruction en personne, ramassèrent des tas de papiers, au

petit bonheur : un instructeur malin trouverait toujours moyen d'y découvrir des cas pendables.

Pendant ce temps, le P. Picard, souriant au P. Vincent de Paul debout au chevet de son lit, agonisait à Rome et paraissait devant le bon Dieu, les mains enrichies de ces nouvelles persécutions. Il mourut le 16 avril 1903.



T. R. P. EMMANUEL BAILLY  
(1903)

Un certain nombre d'autres religieux dispersés avaient subi le sort du P. Vincent de Paul. La *Croix* elle-même, bien qu'il n'y eût plus un Assomptionniste, ne fut pas épargnée, vit plusieurs fois sa salle de rédaction bouleversée par des irruptions de police ; ses rédacteurs, dont plusieurs pères de famille, traités comme de simples moines ; son nouveau directeur, M. Paul Féron-Vrau, traîné devant les tribunaux.

Un nouveau procès s'instruisit longuement et péniblement contre les Assomptionnistes, et il aboutit, pour le P. Bailly, à une condamnation à trois mois de prison et 500 francs d'amende. Tout cela

en dehors de l'inculpé, qui n'avait pu être touché par aucune assignation, n'étant plus rentré en France jusqu'en 1906.

Ce fut une interminable période de procès. Après les procès contre les personnes vinrent les procès contre les biens, contre les œuvres, contre les maisons. L'iniquité se consommait de la façon la plus acharnée et la plus odieuse. Le gouvernement de « défense républicaine » appliquait aux Assomptionnistes — déjà dissous au nom de l'article 291 — la loi nouvelle d'association de 1901, quoiqu'ils n'existassent plus par décision judiciaire depuis dix-huit

mois quand cette loi fut promulguée !

Le P. Bailly souffrait profondément de toutes ces persécutions pour lui et pour ses frères, mais il s'appliquait à y découvrir des vues miséricordieuses de la providence sur sa Congrégation comme sur sa propre personne.

Il écrivait de Rome, le 20 juillet 1903, le soir même du jour où Léon XIII venait de rendre le dernier soupir : « Sans ces événements, nous serions accusés par ceux qui nous exaltent : ils diraient que tout est notre faute. Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait, et son Vicaire a rendu un plus insigne service à l'œuvre qu'il a touchée que s'il lui avait envoyé un parchemin d'approbation. Saint Vincent de Paul a eu plus d'épreuves que nous ; le Pape qui finit sa course en a eu aussi une large part ; il meurt comme saint Augustin....., comme le P. d'Alzon et le P. Picard, quand toute son œuvre est bousculée... Donc, nous allons au ciel par des échelons choisis, et des gens qui ont fait la *Croix* ne doivent pas avoir d'autre échelle que la croix. »

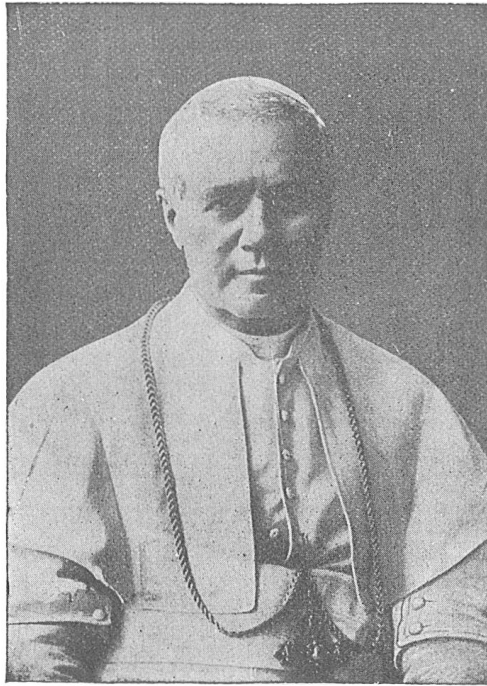
S'il éprouvait une vive peine de se sentir loin du champ de bataille dont il avait de temps en temps des nouvelles, il le laissait à peine paraître, et remerciait aimablement une fidèle et discrète correspondante à qui il écrivait de Jérusalem le 22 septembre 1903 : « Je ne donne pas de nouvelles à M\*\*\*, comptant sur vous, ainsi que pour toute la ruche dont je suis, hélas ! comme les frelons, mis dehors, mais non par les abeilles. »

Et de Louvain, le 30 décembre 1903, il donnait les encouragements suivants :

« L'année est finie : *Beati qui lugent*. Bienheureux ceux qui auront pleuré, c'est tout bénéfice. Donnons-nous à l'extension du règne de Notre-Seigneur en 1904, et avec les plus maigres instruments on verra ce règne venir. Les premiers apôtres furent des bergers, les seconds furent des pêcheurs, maintenant ce sont les ouvrières et les ouvriers de la Bonne Presse. »

### Moine errant.

Tant que dura la rage des procès, le P. Vincent de Paul vécut hors de France, mais non dans l'inactivité. Il visita les missions des Assomptionnistes en Orient à la fin de 1903. Il s'occupa de la fondation de plusieurs maisons à Londres et y fit deux ou trois séjours. Il géra par intérim la procure de Rome près le Saint-Siège, pendant l'absence du Père général et du Procureur, qui étaient allés faire la visite des maisons du Chili, de décembre 1904 à mai 1905. Il conduisit les pèlerinages de Jérusalem, développa l'Œuvre des « Croisés du Purgatoire », prêcha un grand nombre de retraites dans les alum-



S. S. PIE X (1903)

nats, au noviciat, au scolasticat des religieux, ainsi qu'au noviciat des Oblates de l'Assomption. Il assista à plusieurs Congrès eucharistiques internationaux.

Bref, malgré ses soixante-dix ans déjà passés, toujours infatigable, il menait une vie d'une extraordinaire activité extérieure. A soixante-dix-huit ans, il chevauchait encore à travers la Palestine.

Quant à sa vie intérieure les progrès en étaient merveilleux et éclataient à tous les regards, quoiqu'il s'appliquât à cacher le « secret du roi ». Tout le monde était

frappé de sa sainteté croissante, de son humilité, de son dévouement, de sa charité pour le prochain, de son amour de Dieu, de son esprit surnaturel, de son esprit de prière.

En apprenant que son second procès s'instruisait, il écrivait de Londres le 9 février 1904 : « Nous allons goûter à l'amertume du tribunal. Ne désirons pas autre chose afin de ne pas mériter le reproche fait à Pierre, qui repoussait l'idée de la condamnation : *Vade retro; Satana*, car tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais le sens des hommes. Allons donc chez Pilate : c'est le bon chemin. »

Sa confiance restait inébranlable au milieu des ruines. Ayant appris la perte d'un des nombreux procès, il écrivait de Louvain le 2 mars 1904 : « Nous avons chanté *Magnificat* et nous ne sommes pas tristes : où serait notre foi ? Ceci prépare l'avenir, et vos prières portent leurs fruits. Quel sera l'avenir ? Je ne sais, mais

il y aura enfin du nouveau, la fin d'une évolution. Je vous confie que tous les jours il vient quelque tuile d'ici ou de là ; et on est stupéfait que ça flotte toujours. Notre-Seigneur aime l'Assomption, et disons-lui, comme on faisait pour Lazare : « Celle (celle) que vous aimez est malade. » Et s'il ne se presse pas, il aura plus à faire pour ressusciter, voilà tout. »

Comme il devait se rendre de Rome à Londres, on avait imaginé de lui faire traverser Paris en cachette. Une famille amie lui avait préparé l'hospitalité avec facilité de dire sa messe en un oratoire privé. Nouvelle déception. On le détourna de ce projet par prudence, et il écrivait de Rome le 20 janvier 1904 : « Je me conforme au conseil reçu hier et je reviens par un autre chemin : Hérode règne encore. Je ne continuerai donc pas la visite des sanctuaires par celui que vous m'avez préparé ; mais vous y prierez pour l'errant. »

Cependant on insistait beaucoup pour



AU COLLÈGE FRANÇAIS SAINT-AUGUSTIN DE PHILIPPOLI (NOVEMBRE 1903)

qu'il traversât Paris. Sa crainte de compromettre ses amis, l'arrêta encore une fois. Il écrivait de Louvain, le 14 avril 1904 : « Je vous remercie de votre bonne offre pendant mon séjour, s'il y a séjour. Je préfère un endroit connu qui a fait ses preuves; mais partout où l'on va, on peut compromettre; cependant, ce n'est plus comme il y a un siècle alors qu'on guillotinaient quiconque avait hospitalisé. Je veux dire seulement que les visites que l'on ferait dénonceraient ceux qui ne veulent pas être connus. »

Et encore quelques semaines plus tard, avant de quitter Rome : « Merci de vos préparatifs..... Heureux de l'invention de cet ermitage sur les pentes de la colline que vous habitez et où on pourra peut-être méditer loin de cette coquine de Thémis..... Votre lettre du 25 juin m'arrive le 2 juillet. A-t-elle fait une station chez les indiscrets? Je ne sais plus quand je traverserai Paris. On ne peut le désirer que pour entrevoir des amis, puisqu'on doit s'y cacher et n'y rien faire. On a trop aimé Paris autrefois, cet excès ne peut se laver qu'en du Louvain : j'y vais. »

Il se résignait à sa situation d'errant en pensant qu'ici-bas nous ne sommes que de passage, et que le tabernacle de l'ancienne alliance fut longtemps voyageur avant la construction du Temple de Salomon : « Nous sommes voyageurs sur la terre, écrivait-il de Louvain le 16 mars 1904, et il ne faut s'attacher à aucune station; gardez le tabernacle voyageur (sa chapelle portative) jusqu'au jour où nous pourrons bâtir le Temple de Salomon; hélas! même ce beau Temple de Salomon d'autrefois il n'en est pas resté pierre sur pierre. »

Comme on lui avait annoncé qu'on avait déménagé, le lundi précédent, son appartement de l'avenue Rapp et son petit oratoire, il ajoutait : « Cette fête de la Pureté de la Sainte Vierge fut celle de ma prise d'habit, ma première fête de moine (mais alors elle se célébrait en octobre). En la fêtant lundi je ne savais pas qu'on ôtait l'habit à mon cher refuge, et qu'il faut perdre tout espoir de retour. Ce nid sem-

blait bien placé en ce coin sombre, si près de la chambre de travail! Et puis tout en cet étage était à portée, même la rue, même l'épicier, le boucher, etc. Je suis heureux que l'ensevelissement ait eu lieu par des mains pieuses et conservatrices. » Annonçant ensuite qu'il était toujours fidèle à dire tous les jeudis la messe pour la Bonne Presse et aux intentions des pieuses personnes qui y assistaient jadis rue François-I<sup>er</sup>, il ajoutait : « A demain donc, jeudi, le rendez-vous. Nous y viendrons encore avec *Te Deum* le jour où il plaira au bon Dieu d'opérer le dépouillement de la maison de vos travaux, dont la chapelle d'ailleurs est déjà morte. »

Dans une autre circonstance, il comparait ses va-et-vient aux carambolages d'une bille de billard. « Je prendrai la mer demain jeudi, écrivait-il de Londres le 13 avril 1904. Nous vivons toujours de souvenirs : hier, c'était celui du crochetage de ma pauvre chambre, au jour de Pâques. Je ne devais pas la revoir, ni la petite chapelle à qui j'avais fait mes adieux. Il paraît que le nid est déserté, et je suis depuis lors errant comme une bille de billard qui, de carambolage en carambolage, arrive à se blouser. »

Terminons ces citations par ce passage d'une lettre où transparait la vive peine que lui avait causée la quasi certitude d'une trahison. Mais comme, en toute circonstance, sa pensée allait à Notre-Seigneur! Il écrivait de Rome le 16 décembre 1904 :

Vous avez vu qu'on ne peut échapper aux trahisons. Il y a cent ans, les messes secrètes étaient souvent dénoncées. Judas a dit le lieu retiré et obscur de la prière, et il faut toujours compter avec Judas. Notre départ a été suscité par une lettre dont j'ai toujours soupçonné l'origine. Ceci est pour nous résigner à ce qui pourra confirmer l'œuvre des méchants et nous procurer bien des palmes.

Le pape Pie X est bon et plein d'encourageante confiance; mais il a la foi surtout dans les résurrections qui suivront et non dans les efforts de rapiécages. Néanmoins, rapiéçons toujours au mieux; il ne faut jamais abandonner un malade; en faisant durer le mal, la maladie peut mourir avant sa victime.

Il me semble que j'écris des paroles inutiles. Les saints parlent de Dieu, des vertus. Je vais



aller en esprit au cœur de Notre-Seigneur, en votre oratoire, et près de la famille dévouée, courageuse, laborieuse.

Ah! certes non, il ne les aimait pas, les paroles inutiles, et il n'en disait guère. Goûtons ce court billet plein de fine ironie et de joyeuse humeur, qu'il écrivait sans date et sans signature : « Les paroles inutiles sont condamnées par le Saint-Esprit, et le diable nous fait observer ce précepte plus rigoureusement que jamais. Il y a des télégraphes sans fil, il faut aussi des correspondances sans papier. Lisez ainsi la mienne pour vous et pour tous. »

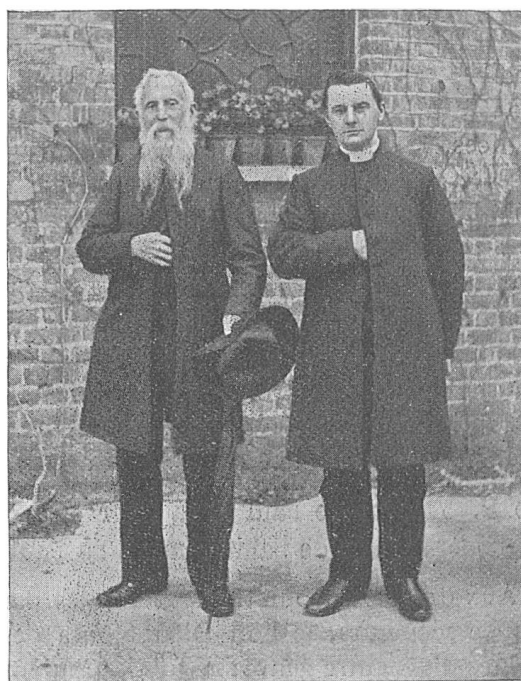
Voilà ce qu'était le P. Vincent de Paul; voilà son âme mise à nu. Pouvions-nous le faire mieux connaître qu'en le laissant parler? Pas une lettre où ne retentissent ces accents surnaturels, où ne résonne ce langage, fidèle écho de celui de Notre-Seigneur. Son union avec le divin Maître était si intime qu'il était tout pénétré des sentiments du Christ et toujours avec cette sérénité, cette joie douce, cette pointe originale qui rendaient sa correspondance si intéressante et sa compagnie si délicieuse.

### Amnistié.

Le 26 juillet 1904, la Cour d'appel de Paris, comme nous l'avons dit, condamna le P. Vincent de Paul, par défaut, à trois mois de prison et à 500 francs d'amende. Cette même peine frappa plusieurs de ses confrères, et tous furent invités, le 14 octobre de cette même année, à se présenter au Parquet de la Seine, le samedi 22 octobre, pour se rendre à la prison de la Santé.

On fit opposition à cet arrêt, et le procès recommença avec des vicissitudes diverses. Les avocats firent savamment traîner les choses en longueur. On ne pouvait espérer que gagner du temps, et en effet on n'échappa point à la confirmation du précédent arrêt. Les nouveaux condamnés signèrent alors leur pourvoi en cassation.

Sur ces entrefaites avait éclaté l'histoire des « fiches », et la Franc-Maçonnerie n'était pas fière. Pour en finir avec sa mauvaise posture, elle insinua l'apaisement.



LE P. BAILLY A LONDRES (NOVEMBRE 1906)

On parla d'amnistier les condamnés de la Haute Cour pourvu qu'on laissât les délateurs tranquilles. M. Guyot de Ville-neuve, le député dénonciateur des « fichards », accepta le marché. Le gouvernement proposa une amnistie générale, et M. le comte de Las Cases, sénateur de la Lozère, y fit même (grâce à son amendement additionnel présenté en dernière heure) comprendre les parias religieux.

Le Sénat vota l'amnistie en fin de session, au mois de juillet 1905. Un incident faillit tout gâter à la Chambre, et même le ministère allait sombrer si le président du Conseil, M. Rouvier, n'était accouru et n'avait clos la session sur l'heure, pour empêcher la crise.

Les esprits se calmèrent pendant les vacances, et dès la rentrée, au commencement de novembre 1905, la Chambre adopta sans modification l'amnistie déjà votée par le Sénat. Tout le monde était dans le même sac : condamnés de la Haute Cour, délateurs, religieux, etc.

Le P. Vincent de Paul pouvait rentrer en France et habiter ailleurs qu'en une cellule de prison.

Il ne se pressa pas cependant de retourner à Paris. Jusque vers la fin de l'année 1905 il séjourna tantôt à Rome, tantôt à Louvain, se dévouant, selon les circonstances, à toute œuvre qui réclamait son zèle. Nous le voyons à Jérusalem, où il conduit le Pèlerinage de Pénitence en mai 1906; à Tournai, où il prend part au Congrès eucharistique international au mois d'août suivant. Il prêche plusieurs retraites et donne à son Supérieur général un concours infatigable pour le développement de la Congrégation, que Dieu bénit et fait grandir malgré la violente tempête.

### **Le P. Vincent de Paul et sa sœur Mère Marie de Saint-Vincent de Paul.**

Aux diverses tribulations ménagées par les persécuteurs, le bon Dieu ajouta des peines d'un autre genre: ce fut la douleur de voir mourir, après de terribles souffrances patiemment supportées, sa pieuse sœur Mère Marie de Saint-Vincent de Paul, longtemps Supérieure générale de la Congrégation des Dames de Sainte-Clotilde, que d'accablantes infirmités tourmentèrent pendant toute sa vie.

C'était une personne d'une intelligence remarquable. Grâce à sa prodigieuse activité et à la sagesse de son gouvernement, la Congrégation des Dames de Sainte-Clotilde devint très prospère par l'accroissement de son personnel et le développement de ses œuvres. Et cependant, la Mère Marie de Saint-Vincent de Paul avait une santé si frêle qu'elle fut plusieurs fois aux portes du tombeau et reçut les derniers sacrements à cinq ou six reprises différentes, ce qui ne l'empêcha pas d'atteindre un âge avancé.

Elle se démit de sa charge de Supérieure générale en 1901, à cause de sa santé gravement compromise, et dès lors elle fut la proie de la maladie et de la douleur.

Elle s'était réfugiée en Belgique avec quelques maisons de son Institut, après la dissolution de sa Congrégation en France.

Son frère, le P. Vincent de Paul, à l'occasion de ses longs séjours en Belgique, la visita plusieurs fois.

Outre l'affection créée par les liens du sang, il y avait toujours eu entre eux une intimité spirituelle très grande, comme en témoigne la volumineuse correspondance qu'ils ont échangée. La sœur avait précédé le frère dans la vie religieuse, et c'est même lui qui la conduisit au couvent, les autres membres de la famille ne s'étant pas senti le courage de l'y accompagner.

Dans les dernières visites que le saint vieillard faisait à sa sœur mourante, ils aimaient à évoquer leurs souvenirs d'enfance, et ils bénissaient Dieu ensemble de leur vocation, ainsi que des épreuves qui avaient jadis mis en péril la fortune patrimoniale. Le Père disait :

— Que nous devons de reconnaissance à Dieu de nous avoir dépouillés de nos trop grandes richesses; sans cette infortune, nous ne serions peut-être pas religieux ni l'un ni l'autre.

Et leur pensée, dégagée des choses périssables, s'élevait d'un commun essor vers le ciel, leur unique préoccupation. Ils se soutenaient mutuellement dans cet envol de l'esprit. On eût dit saint Benoît et sainte Scholastique s'entretenant des choses de Dieu. Le frère était quelquefois si plongé en Dieu qu'il en oubliait la présence de sa sœur: il n'était plus sur la terre.

La Sœur infirmière de la Mère Marie de Saint-Vincent de Paul assistait souvent à ces entrevues, et elle raconte :

La chère malade lui parlait une fois de ses préoccupations pour sa chère Congrégation, au moment où l'on fermait nos maisons en France. Le Père se recueillit et dit d'un air inspiré: « Les œuvres de Dieu ne périssent jamais faute d'argent. »

Il aimait à réciter ce qu'il appelait « un petit bout de chapelet de Lourdes ». J'étais conviée à ce pieux exercice. Le Père, à genoux par terre, les bras en croix, disait le chapelet, auquel je répondais; la malade, ne pouvant pas toujours le faire de vive voix, s'y unissait de cœur. Entre chaque dizaine, on baissait les bras, pendant que le Père faisait une courte exhortation. Puis, le « petit bout de chapelet » se poursuivait jusqu'au bout des cinq dizaines.

Le frère était quelquefois aussi fatigué que la sœur; alors ils s'invitaient mutuellement à se reposer. C'est ainsi qu'une fois, les ayant installés tous les deux au jardin, je me tenais

à quelque distance, plongée dans un livre que le bon Père m'avait apporté. (C'était un livre sur l'Ange Gardien, le bon Père ne m'appelait plus que du nom d'ange gardien de la chère malade.) Au bout de quelque temps, je me tourne de leur côté, et je les vois tous les deux dans une sorte de prostration. J'eus un moment de frayeur, me demandant si, dans un saint entretien sur le ciel, leur âme ne s'était pas échappée de leur corps sans m'avertir. Je me levai vivement toute tremblante, quand, ô bonheur! le Père remua la tête. Ils n'étaient pas morts, ils n'avaient fait que dormir.

Ces instants de sommeil duraient environ cinq minutes, puis le frère et la sœur reprenaient leur entretien spirituel.

En 1903, ma Mère Marie de Saint-Vincent de Paul avait eu la consolation de recevoir les derniers sacrements des mains de son saint frère. Le bon Dieu a prolongé son martyre en la tenant perpétuellement en face de la mort.

En 1905, à la fin d'octobre, la vénérée malade était dans un danger qui paraissait imminent. J'en avertis le bon Père, pour qu'il donnât encore une fois à sa sœur la consolation des derniers sacrements.

Il arriva le jour de la Toussaint. Presque en même temps que lui, le docteur vint voir la malade, et, la trouvant moins mal, dit que le danger n'était plus si pressant.

Jusque-là, le Père avait écouté en silence, mais alors, de sa voix la plus naturelle du monde :

— Comme j'ai l'habitude d'administrer ma sœur, dit-il, c'est aujourd'hui une belle fête, nous allons en profiter.

Le docteur se retira stupéfait.

Le frère et la sœur eurent ensemble un entretien préparatoire; puis toute la petite communauté se réunit dans la chambre de la pieuse victime pour assister à la touchante cérémonie, qui eut un tel cachet de fête que chacune eût voulu être administrée.

Dans les desseins connus de Dieu seul, le martyre de la chère victime se prolongea encore dix longs mois.

Le bon Père soutenait sa sœur par ses visites et par ses lettres pieusement originales.

« Remercions Dieu à la fin de notre vie, écrivait-il, d'avoir un petit bout de persécution plutôt que de mourir dans la mélasse des délices. » Et encore : « Il nous est bon d'être humiliés. »

Lorsque le Père partit pour l'un de ses derniers pèlerinages à Jérusalem, sa sœur mourante s'alarmait pour lui, qui était déjà bien fatigué. Ils se firent leurs adieux.

« Mon supérieur m'envoie, dit simplement le religieux obéissant. Après tout, si je meurs en route, être enseveli dans l'eau, c'est aussi propre que d'être mis dans la terre. »

En juillet 1906, le P. Vincent de Paul, qui prêchait alors une retraite aux alumnes de Taintignies (Belgique), reçut la nouvelle que sa sœur était au plus mal. Aussitôt sa retraite finie, il accourut auprès d'elle, à Ecaussines, pour lui apporter les encouragements surnaturels et les consolations de la religion. Ils se firent à nouveau leurs adieux le 21 juillet.

Le martyre de la sainte religieuse se prolongea encore tout le mois d'août, et le P. Vincent de Paul prêchait encore une autre retraite, aux étudiants de Louvain cette fois, quand une dépêche lui apprit, le 1<sup>er</sup> septembre, que sa sœur venait de passer à une meilleure vie. Il alla lui rendre les derniers devoirs en présidant les funérailles.

Il remerciait quelques jours plus tard des messes que des personnes amies avaient fait célébrer pour sa défunte sœur, en un oratoire privé, à Paris, et il leur écrivait, le 15 septembre, de Louvain : « Notre petit sanctuaire a donc été une nouvelle source de joie pour le Purgatoire à la nouvelle de la fin des souffrances de ma sainte sœur. Merci, grand merci ! »

### Solitaire au cinquième étage.

Enfin, au mois de novembre 1906, le P. Vincent de Paul se réinstalla à Paris et établit sa demeure en un modeste appartement perché au cinquième étage de la rue Goethe, n° 1. Dans les correspondances qui furent échangées sur le choix de cet appartement, il est surtout préoccupé de son oratoire; pourvu qu'il ait Notre-Seigneur près de lui, le reste lui importe peu.

Il aimait ses hauteurs et passa par-dessus toutes les objections qu'on ne manqua pas de lui faire sur ce long escalier à grimper, car il n'y avait pas d'ascenseur. Il sentait ses jambes encore très vaillantes. Mais les visiteurs? Il leur conseillait de s'arrêter au palier de chaque étage et de transformer, par ce stratagème, le cinquième en un simple premier.

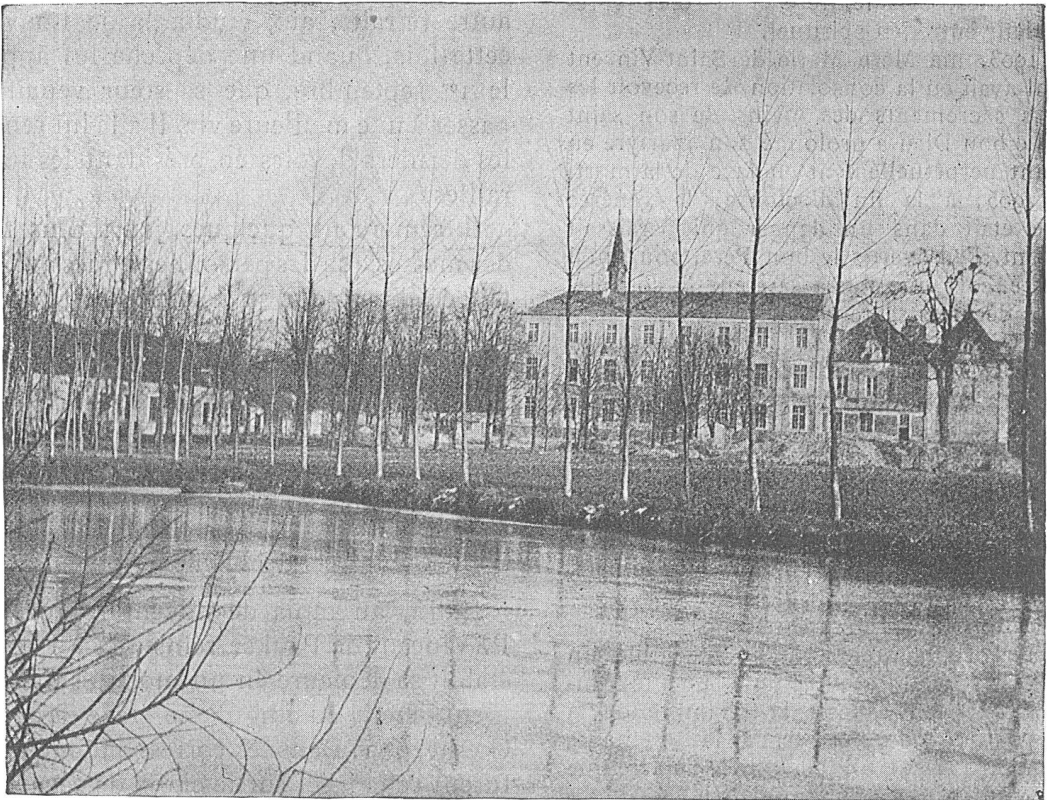
Le Père réalisait à la lettre la prophétie du P. d'Alzon, qui, prévoyant les destructions qu'une odieuse et néfaste législation

allait produire, disait aux persécuteurs, dans la *Croix-Revue*, en août 1880, que les religieux expulsés de leur couvent se réfugierait dans un quatrième ou cinquième étage, vivraient en chambre, et iraient user de leurs droits de citoyens jusque dans des mansardes, s'il ne leur était plus possible de pratiquer la vie monastique dans leurs cloîtres volés.

Le P. Bailly passa cinq ans dans ce logement, jusqu'en novembre 1911. Ses

jambes commençait à se paralyser, et les cinq étages à franchir rendaient toute sortie impossible, alors que ces sorties devenaient plus nécessaires pour sa santé. Aussi, sur les instances de son supérieur, il se résigna à changer et se transporta au premier étage du numéro 10, rue Camou, dans le voisinage du Champ de Mars. C'est là qu'il a fini sa course.

Les cinq années passées rue Goethe furent bien remplies. Nous avons dit comment il



ABBAYE DE LIVRY — ANCIEN NOVICIAT DES ASSUMPTIONISTES (CONFISQUÉ)

continua à conduire tous les ans un pèlerinage à Jérusalem, jusqu'au printemps de 1910. Ce fut le dernier. Comme on l'invitait encore de Jérusalem à diriger le pèlerinage de 1911, il répondait le 24 février : « J'ai souri de votre aimable invitation d'aller encombrer le caveau du mont Sion (lieu de sépulture des pèlerins), bien que j'y eusse ambitionné mon *In Pace*.... Je ne vais pas d'ailleurs plus mal et j'accomplis mon voyage à *petite vitesse*. »

Il s'occupa beaucoup, jusqu'à la fin de

sa vie, de la dévotion aux âmes du purgatoire, dont il rédigea jusqu'à la dernière minute le bulletin bimestriel intitulé *Echos de Notre-Dame de France*. Ne pouvant plus se consacrer comme par le passé à l'Eglise militante, il se tourna du côté de l'Eglise souffrante et s'en constitua l'apôtre zélé; il développa l'association des « Croisés du Purgatoire » dont nous avons déjà dit l'extension surprenante et qui compte ses adhérents par milliers.

Il travailla de toutes ses forces au déve-

loppement des œuvres de sa Congrégation, dont il était assistant général, et entreprit plusieurs voyages en Angleterre pour y fortifier des missions naissantes.

Une œuvre qu'il aimait beaucoup était celle des « Fraternités » des Petites-Sœurs de l'Assomption. Comme son âme apostolique se dilatait au milieu de ces braves ouvriers si dévoués, si reconnaissants, si généreux ! Il avait toujours eu une prédilection pour les œuvres ouvrières, et c'était une fête pour lui de présider les réunions mensuelles des « Fraternités » qui se tiennent à Grenelle chez les Petites-Sœurs. Il y alla régulièrement jusqu'à la veille de sa mort, alors que ses jambes engourdis par l'âge lui refusaient presque tout service. Comme il était fier de ces bons ouvriers qui, par leur énergique attitude, empêchèrent le gouvernement d'expulser les Petites-Sœurs ! Comme il était fier surtout de ces chères Petites-Sœurs, qui, bravant toutes les condamnations, sont restées tranquillement à leur poste et continuent leur œuvre charitable, malgré la loi, malgré les décisions des tribunaux, malgré les menaces et les flatteries, se contentant de répondre aux magistrats et enquêteurs qu'elles ne peuvent croire qu'une loi française interdise de faire du bien aux pauvres ni qu'il faille une autorisation pour cela.

Cependant, sa plume ne restait pas complètement inactive. Il n'avait plus, il est vrai, la tribune retentissante de la *Croix*, mais à de nombreux articles donnés à diverses revues, à la confection du Bulletin du purgatoire, il ajoutait tous les ans la préparation et rédaction de l'*Almanach du Pèlerin*, dont l'apparition était toujours un triomphe. C'est encore lui qui a composé le dernier, paru en septembre 1912.

Une épreuve pénible lui était réservée à la fin de sa vie. Une paralysie agitante l'envahissait progressivement, et à partir de 1910 sa main tremblante ne put plus écrire. Il dut accepter un secrétaire, qui écrivait sous sa dictée.

Il a certainement beaucoup souffert d'être privé, les trois dernières années de sa vie, de sa main droite, le plus infatigable

outil de son esprit. Il y a vu un châtiment, lui qui a tant écrit, pour toutes les prétendues fautes de sa plume, et il était heureux d'offrir cette expiation à Dieu. Il l'a dit souvent.

Cela ne l'empêchait pas de regretter sa main. D'abord, parce qu'il n'aimait pas recourir aux services d'autrui, craignant toujours d'occuper quelqu'un de sa personne et de lui prendre son temps. Ensuite, parce qu'il n'aimait pas dicter, ce qui paralysait un peu ses moyens. Son esprit était surtout, comme on dit, au bout de sa plume, et les idées lui venaient en écrivant. Il avait presque toujours la plume ou le crayon à la main, remplissait des carnets de ses réflexions originales, de notes de tout genre, dont beaucoup sont de toute beauté, d'une élévation magnifique. Il les écrivait volontiers, car c'était pour lui seul ; mais il n'osait pas toujours les dicter. Une certaine pudeur spirituelle le retenait. Il aurait eu trop peur de faire parade de son esprit. Rien ne lui était plus antipathique qu'un air de pose. Aussi quel naturel, quelle spontanéité dans tout ce qu'il disait !

De plus, le secrétaire n'était pas toujours là. « Quand les idées me viennent, disait-il, c'est mon secrétaire qui n'est pas là ; et quand il est là, mes idées sont parties ! »

— Si le bon Dieu vous avait demandé quelle infirmité vous désiriez, vous ne lui auriez sans doute pas offert votre main ?

— Je crois bien que je ne lui aurais rien offert du tout. Aussi il s'est passé de mon avis, et il a bien choisi en me punissant par où j'ai surtout péché.

### Le P. Vincent de Paul

#### et le personnel de la Bonne Presse.

Une consolation pour son cœur paternel était l'affection, la vénération, la reconnaissance que lui conservait tout le personnel de la Bonne Presse sans exception. A la rédaction de la *Croix* et des diverses publications, dans les ateliers, on ne se consolait pas de ne l'avoir plus comme chef. Depuis les directeurs et rédacteurs jusqu'aux plus modestes employés, jusqu'aux ouvriers et ouvrières, tous ne



Croquis de DAMBLANS.

## LES NOVICES SERVANT LES EMPLOYÉS DE LA BONNE PRESSE A LIVRY

cessaient de garder et d'exprimer à l'occasion leurs regrets persistants de son départ, leurs ardentes espérances de le voir revenir au milieu d'eux. Des démarches furent faites en ce sens plusieurs fois auprès du Supérieur général, qui, pour des raisons de prudence faciles à comprendre, ne crut pas devoir accepter ces propositions.

Il était resté en relations intimes avec la plupart de ses anciens collaborateurs et leur écrivait des lettres très affectueuses, pleines d'originalité, de bonne humeur, d'entrain et d'un saint optimisme. Son esprit de foi soutenait leur courage au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, et il leur inspirait un véritable enthousiasme.

Quand il fut installé à son cinquième étage, le P. Vincent de Paul eut la joie de revoir quelquefois tantôt les uns tantôt les autres. Il les accueillait d'un visage épanoui, s'intéressait à leurs affaires, les encourageait dans la lutte, les soutenait de ses conseils. Ceux-ci étaient heureux de le visiter, de l'entretenir. Ils ont tous pleuré sa mort comme celle d'un père.

Et il était bien un père pour tous et pour toutes. C'est lui qui a eu la première idée des avantages de leur Caisse de retraite; lui qui a institué le restaurant de la Bonne Presse dans des conditions de bien-être et d'économie étonnantes; lui qui a créé dans Paris le premier atelier chrétien de jeunes filles dans des conditions si surnaturelles, qu'il en est sorti

des vocations religieuses en grand nombre; lui qui, dans sa préoccupation de sanctifier sa famille ouvrière, organisait dans ces mêmes ateliers des retraites annuelles, des fêtes, des processions du Saint Sacrement avec reposoirs pleines de ferveur et d'éclat.

Quand il était à la *Croix*, tous les ans, en l'honneur de saint Vincent de Paul, les membres du personnel de la Bonne Presse étaient invités à se rendre à l'abbaye de Livry, dans le parc du noviciat de l'Assomption, avec leurs familles. Plusieurs centaines de personnes prenaient place dans de grands omnibus et traversaient Paris, tout joyeux d'aller passer une bonne journée à la campagne, sous de frais

ombrages. Là, un copieux repas leur était servi par les novices de la communauté, dans la grande allée des marronniers, dite de la Marquise de Sévigné.

Que de jolies choses aurait eu à écrire la spirituelle marquise, si elle avait été témoin de l'entrain qui animait la séculaire allée de « l'humeur de ma fille », en l'honneur du bon « Monsieur Vincent » ! Des discours, des toasts, des chansons de circonstance agrémentaient ces agapes fraternelles. Vraie fête de famille, commencée par une grand'messe et terminée par un salut solennel.

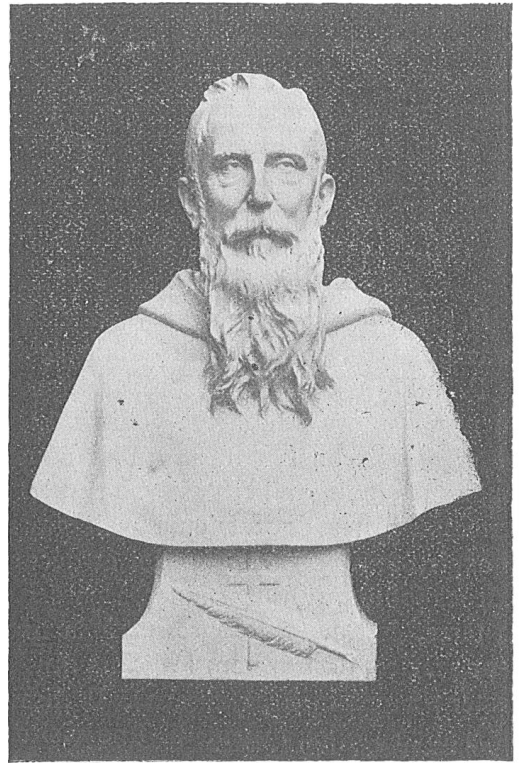
Après la dispersion, ces réjouissances n'eurent plus leur raison d'être ; mais les manifestations de respect, d'affection à l'égard du Père ne cessèrent pas, et tous les ans, à la Saint-Vincent de Paul, un volumineux courrier, malgré la surveillance de la police, allait redire au P. Bailly exilé combien on lui restait attaché.

On a conservé plusieurs réponses du Père, celle-ci, entre autres, qui est datée de Louvain, 20 juillet 1905 :

Quel charmant débordement de souvenirs et d'impétueuses affections ! Que vous choisissiez bien la plume dont vous êtes servis ! On puise l'espérance à pleins seaux dans le puits de tels souvenirs, et l'espérance arrose l'avenir. Soit !

Ce qui est bon dans de telles journées et ce qui reste, ce sont les prières ; je vous en suis reconnaissant par-dessus tout. Je viens de dire la messe pour vous ; vous savez que je le fais toujours chaque semaine et que je m'unis à votre messe du jeudi.

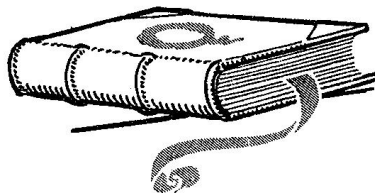
Depuis 1899, il doit y avoir bien des nais-



BUSTE EN MARBRE DU P. BAILLY  
par A. SALÈS.

sances à l'atelier, et plusieurs me prennent pour mon buste (1), on me devine comme je les devine. Mais on reste tout proche au Cœur divin. Quelle joie quand on se racontera les petits combats de la terre au ciel, si nous savons suivre la croix, au pied de laquelle je reste bien vôtre de toute mon âme !

(1) Son buste avait été placé dans les ateliers, et pour un grand nombre qui n'avaient jamais vu le Père, c'était seulement par ce buste qu'ils pouvaient se le figurer. Une fois, en apercevant ce buste, le P. Vincent de Paul fit cette réflexion : « Lui ne vieillit pas. »



# CHAPITRE XIV

## LE DÉCLIN ET LA MORT

---

Depuis deux ou trois ans, arrivé à un grand âge, quoique toujours jeune d'esprit, le P. Vincent de Paul se préparait saintement à la mort qu'il a vue venir avec joie et sérénité, conservant jusqu'au bout sa puissance de travail et l'usage des merveilleuses facultés dont Dieu l'avait gratifié. Il aspirait au bonheur du ciel et décomptait les jours qui lui restaient à passer sur la terre, comme les conscrits, à la fin de leur service, décomptent les jours qui leur restent à passer à la caserne. Il disait à M. l'abbé Dollet, qui lui fit une visite en 1910 : « A la prière du soir, j'ajoute : Mon Dieu, je vous remercie d'être rapproché d'un jour de plus près de vous. » Aussi la mort ne l'a pas surpris. Une de ses dernières paroles a été : « J'arrive au terme : c'est un grand bonheur. Dieu soit béni ! »

### Voyage à Luxembourg.

Malgré ses infirmités et sa grande fatigue, il tint à assister au Chapitre général de sa Congrégation qui se réunit à Luxembourg, maison du noviciat exilé, au commencement de novembre 1912. On l'y transporta péniblement. Il nourrissait le secret espoir de mourir au milieu de la nombreuse communauté de ses frères et il espérait un peu que Dieu lui ferait cette grâce. Toutefois, il se résignait à vivre et à souffrir. En faisant ses adieux à ceux qu'il laissait à Paris, il leur dit : « Depuis longtemps je priaï, demandant de mourir bientôt, et un samedi, mais le bon Dieu m'a accordé une autre grâce bien plus précieuse : celle de comprendre le grand bienfait de la souffrance. Aussi maintenant je ne demande plus de mourir, et je ne voudrais pas une seconde d'allègement, afin de mériter davantage. »

Et le bon Dieu l'exauça : ses derniers jours furent des jours de calvaire.

Cependant, un rayon de joie illumina son arrivée au noviciat de Luxembourg. Les novices accoururent autour de lui à la descente de la voiture. Sa figure resplendissait de bonheur. Après avoir gravi, à l'aide des bras qui le soutenaient, les marches du perron, il se retourna, et, tout souriant à la vue de cette jeunesse qui le dévorait des yeux, il la bénit en disant : « Les extrêmes se touchent. »

Pendant trois ou quatre jours tout alla assez bien. Il descendit au jardin pendant la récréation, fit le tour de la maison, appuyé au bras d'un religieux, entouré des novices. On s'arrêtait tous les quinze ou vingt pas, les novices faisaient cercle, et le Père, assis sur une chaise au milieu du groupe charmé, retrouvait ses fines saillies, ses traits spirituels, son humeur enjouée et aimable, son édifiante conversation. Cette jeunesse l'écoutait avec une vénération peinte sur tous les visages, et il était heureux de leur bonheur. Il assista à la plupart des réunions du Chapitre.

Mais bientôt sa fatigue s'aggrava notablement ; une agitation continuelle, des souffrances intolérables ne lui laissaient plus un instant de répit. Il ne pouvait plus étendre son pauvre corps endolori, il ne pouvait plus dormir ; c'était la torture nuit et jour.

Le soir du 11 novembre, il dit à quelques religieux qui l'entouraient : « Je m'en vais péniblement..... et je suis à charge à tous..... Toute position m'est intolérable ; mais le plus dur, ce n'est pas la souffrance..... c'est l'agacement..... cette agitation continuelle..... et puis l'ennui !..... » En prononçant ces derniers mots, il avait les larmes



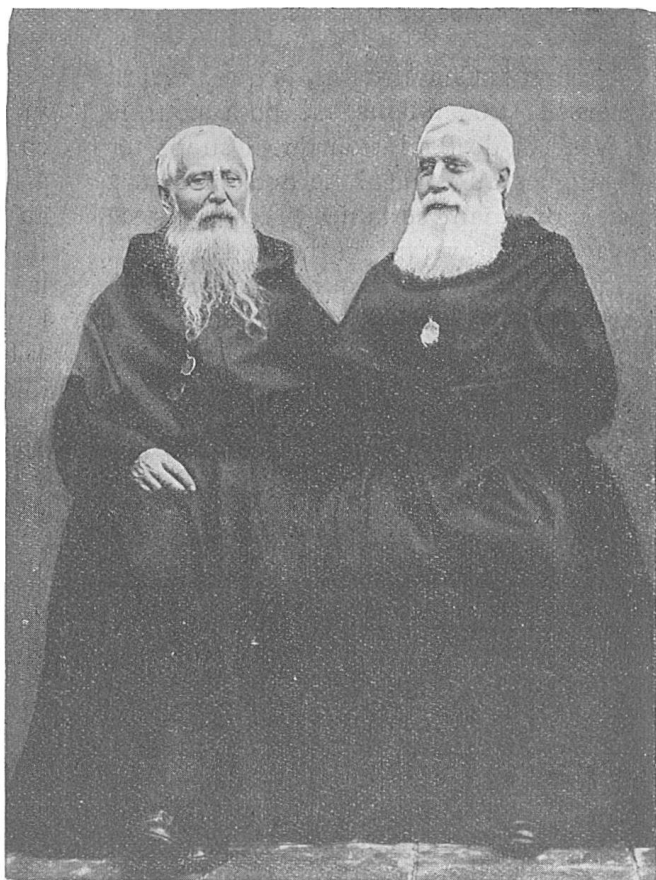
dans la voix. « Ah ! si je pouvais bien conserver la présence de Dieu ! Cela m'aiderait et je ne penserais plus au reste. Mais que c'est difficile quand on n'en peut plus ! » Et puis, craignant de fatiguer ceux qui étaient avec lui, il leur dit de le laisser. Cela ressemblait à la plainte de Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani. Mais, comme le bon Maître, il acceptait généreusement l'amer calice.

Tous les matins il disait la sainte Messe avec l'aide d'un prêtre assistant. Avant de se rendre à la salle du Chapitre, où un autel dressé à son intention lui permettait de célébrer avec plus de facilité, il passait une heure à la chapelle, assis sur son fauteuil ; la chapelle communiquait avec sa chambre. Cette immobilité lui était très pénible, à cause des crispations qu'il éprouvait dans les membres et qui l'obligeaient à changer fréquemment de position. Mais la présence de Notre-Seigneur, son union au divin Maître dans l'oraison lui rendaient la torture supportable.

Tous les soirs aussi, après la récréation, il assistait au salut du Saint Sacrement et prolongeait son adoration. Puis commençait le supplice de la nuit. Rien ne le reposait. Il ne pouvait rester ni couché ni assis. C'étaient des changements perpétuels pendant ces interminables nuits d'insomnie. Il se faisait lire quelques pages d'un livre pieux, quelques prières, surtout la recommandation de l'âme, s'excusait sans cesse d'être une si lourde charge pour les autres. Pauvre Père, avec quel amour on s'occupait de lui, avec quelle dévotion filiale ! Et comme on aurait été heureux de pouvoir le soulager !

Il célébra sa dernière messe le 12 novembre, treize ans après les perquisitions ordonnées par Waldeck-Rousseau dans tous les couvents assomptionistes de France (11 novembre 1899).

Le lendemain, ses infirmiers estimèrent



DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DU P. VINCENT DE PAUL  
AVEC SON FRÈRE, LE T. R. P. EMMANUEL

qu'il n'aurait pas la force de la dire et lui conseillèrent de s'abstenir. Il s'y résigna tristement et reçut la sainte Communion à 3 heures du matin.

La privation de la messe l'affecta profondément, et ce fut certainement pour lui la plus dure des épreuves, car le Saint Sacrifice lui procurait des consolations inefables.

Malgré ces fatigues et ces souffrances, il eut encore le courage de dicter quelques lettres, et notamment pour son infirmier, qu'il avait laissé souffrant à Paris. Il lui écrivait :

« ..... Je me suis félicité de ne vous avoir pas entraîné à ce voyage avec ma lourde personne ; il est, en réalité, assez fatigant pour qu'un malade n'ait pas à en porter un autre. Le P. A... me prête sa plume pour vous envoyer mes souhaits de rétablissement complet..... »

### Retour à Paris.

Aussitôt le Chapitre fini, la question du départ de Luxembourg se posa pour le P. Vincent de Paul. Pourrait-il supporter les fatigues du voyage? Le docteur assura que, moyennant certaines précautions, ce voyage n'aggraverait pas l'état du vénéré malade, et que le retour à Paris, où il retrouverait ses habitudes et des soins plus faciles, lui serait plutôt profitable.

Quant au Père, il désirait ardemment mourir au noviciat. Il avait espéré cette

grâce pour le samedi précédent, et il était si persuadé, malgré ses efforts d'indifférence à cet égard, que la Sainte Vierge viendrait le prendre un samedi, qu'il escomptait toujours l'échéance d'un samedi à l'autre, et il aurait bien voulu attendre au moins jusqu'au samedi suivant. Mais il se soumit avec une docilité d'enfant à la décision de son supérieur, et il partit le vendredi 15 novembre.

Les novices se réunirent une dernière fois autour de lui pour les adieux. Après les avoir remerciés des soins dont ils



LES DEUX FRÈRES : LE T. R. P. EMMANUEL ET LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY  
AU NOVICIAT DE LIMPERSBERG (LUXEMBOURG), NOVEMBRE 1912

l'avaient entouré, il ajouta lentement ces paroles : « Mes chers amis, vivons toujours en la présence de Dieu. Il n'y a que cela qui serve. Si on avait plus l'habitude de la présence de Dieu, et si on avait fait plus et de meilleures retraites, on aurait été plus utile. »

Cette pensée de la présence de Dieu le préoccupa avec insistance pendant son séjour à Luxembourg. Il l'exprima souvent et sous diverses formes à son entourage.

Quand l'heure fut venue, on plaça le Père sur un fauteuil et on le descendit, à travers les corridors et les escaliers, jusqu'à la voiture qui attendait devant le

perron. Chacun essayait de dissimuler son émotion, mais elle était vive, surtout chez ceux qui restaient au noviciat, car il était évident qu'ils voyaient le Père pour la dernière fois. On le hissa dans la voiture; il ne pouvait s'aider en aucune manière, ses pauvres jambes enflées étaient à peu près inertes. Au train, il fallut recommencer la même opération. Tout se passa bien, et on arriva rue Camou sans trop de difficultés.

Dès le lendemain, malgré sa fatigue, il pensa à donner lui-même de ses nouvelles au Père général, son frère, qu'il savait inquiet, et il dicta pour lui la lettre suivante :

Paris, le 16 novembre 1912.

BIEN CHER FRÈRE,

Le tour de force de mon retour s'est effectué avec succès, mais non pas sans une grande fatigue pour moi et les autres. On ne m'attendait pas si tôt.....

Je n'ajouterai rien aux consolations du Chapitre.....

La physionomie des novices a été pour moi un reflet de jeunesse et de souvenir.

Bénissez-moi encore sur mon grabat, ainsi que mon fidèle Raphaël, qui se remet peu à peu de sa grosse fatigue.

Votre frère toujours en vie,

V. BAILLY.

Il n'oublia pas non plus son infirmier, qui, malade à son tour, avait été envoyé prendre quelque repos dans sa famille. Il lui adressa ce petit mot, le 19 novembre :

Le P. Emmanuel arrive plein de santé et heureux du Chapitre. Je vois avec joie que vous allez mieux; néanmoins, soignez-vous, car les soins que vous me donniez ont grandi et nous ne pourrions porter le poids du jour qu'après votre guérison complète.

Je vous aime bien et n'ai point la force de vous dire autre chose. Au revoir.

### L'attente du ciel.

Le P. Vincent de Paul vécut dix-sept jours après son retour à Paris. Les progrès du mal suivaient une marche implacable. La vie se retirait insensiblement, mais si la paralysie envahissait tout l'organisme, la douleur n'en restait pas moins vive : ce furent de véritables journées de crucifixion. Aucune position qui ne torturât le Père.

Cependant, il recevait de nombreuses visites d'amis, et jusqu'au dernier moment il fut accueillant pour tous, disant à chacun, tant qu'il le put, un mot spécial; quand la parole lui manqua, il manifesta des yeux et par le mouvement des lèvres qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait, et sa main paralysée essayait de se lever pour bénir.

Il ne pouvait plus dire la messe, mais tous les matins, vers 3 heures, il recevait la sainte Communion, puis à 6 heures on le transportait dans son petit oratoire, où il entendait deux messes, assis dans son fauteuil, à côté de l'autel. Il répondait lui-même aux prières, les premiers jours très distinctement, puis plus faiblement, et

enfin seulement par un mouvement des lèvres, mais très marqué et très significatif, et cela jusqu'au samedi 30 novembre, fête de saint André, deux jours avant sa mort.

Le purgatoire se prolongeait, et quoique le Père évitât de se plaindre, il était visible que son désir du ciel devenait tous les jours plus intense et qu'il attendait la délivrance avec une sorte d'impatience. Il s'était toujours plu à découvrir dans tous les événements des coïncidences providentielles, et il cherchait à scruter les desseins de Dieu en calculant les occasions favorables pour la date de sa mort. Le 21 novembre lui avait inspiré confiance pour un double motif : c'était la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple et c'était l'anniversaire de la mort du P. d'Alzon, fondateur de la Congrégation. Quel jour béni pour quitter cette terre ! Dans la nuit du 20 au 21, il pria qu'on le dressât sur ses pieds, et quand il fut debout il s'écria : « Ma bonne Mère, je suis debout maintenant, venez me chercher ! » Pendant toute cette journée il crut à son appel prochain, particulièrement à l'*Angelus* de midi, heure à laquelle le P. d'Alzon était mort. Mais la journée se passa, et ce fut une consternation quand la nuit fut venue. « Mes amis, pourquoi m'empêchez-vous d'aller au ciel ? » disait-il à ses infirmiers.

Dieu, cependant, ne se pressait pas et le laissait comme une figure de son divin Fils crucifié. Cela aussi il l'acceptait de grand cœur. Après avoir tant travaillé pour exalter la croix, il trouvait bon d'y être cloué. C'est bien la plus grande estime qu'on en puisse faire. « *Salve, crux pretiosa*. Salut, croix précieuse. » Il s'y étendit avec amour, et lui qui avait tant bataillé pour le rayonnement et le triomphe de la croix, il n'avait pas de peine à dire avec saint André : « *O crux sollicita amata, sine intermissione quæsitæ ! O crux aimée avec sollicitude, cherchée sans relâche !* »

### L'Extrême-Onction.

Ce fut son frère, et en même temps son Supérieur général, le T. R. P. Emmanuel

Bailly, qui eut la douloureuse consolation de lui administrer le sacrement des mourants. Quand on l'avertit de se préparer, il s'écria avec joie, comme les pasteurs de Bethléem à l'annonce de la venue du Sauveur : « Allons-y ! Allons-y ! *Eamus !* » La pieuse cérémonie eut lieu le 25 novembre à 6 heures du soir, quelques minutes après la visite de M<sup>sr</sup> Schœpfer, évêque de Tarbes et Lourdes, qui était venu le bénir.

On avait réuni autour du malade tous les religieux de passage qui, au retour du Chapitre, traversaient Paris avant de retourner dans leurs missions ; quelques amis de Paris, quatre Petites-Sœurs de l'Assomption, deux Sœurs infirmières de la rue Bizet qui s'étaient occupées du Père avec grand dévouement, deux Oblates de l'Assomption, M. Bernard Bailly, son autre frère, l'ancien officier de marine.

Assis dans son fauteuil, entouré des représentants de toute sa famille religieuse et de toute sa famille de la terre, le Père s'unit avec une grande présence d'esprit aux touchantes exhortations de son frère le P. Emmanuel. Il suivit toutes les prières, répondant lui-même aux versets et oraisons.

Quand les saintes onctions furent terminées, un des religieux présents lui demanda pardon, au nom de tous, avec des sanglots. Tous les visages étaient inondés de larmes. Elles redoublèrent quand le Père s'excusa de n'avoir pas demandé pardon le premier : « Ah ! j'ai oublié de demander pardon, moi ! Je demande bien pardon de tout ce que j'ai mal fait. » Et sa voix avait un accent désolé de cet oubli.

A partir de ce moment, il eut l'attitude d'un condamné à mort ou d'une victime prête au sacrifice, qui attend humblement l'exécution de la sentence.

### Bénédictio du Pape.

Le 26 novembre, le P. Emmanuel reçut de Rome la dépêche suivante :

*Le Saint-Père Pie X, avec l'assurance de ses prières, envoie de tout cœur spéciale Bénédiction apostolique implorée, gage de recon-*

*fort et de précieuses faveurs célestes pour votre vénéré frère Vincent de Paul malade ; bénit aussi vous-même et parents.*

Card. MERRY DEL VAL.

On la lut aussitôt au P. Vincent de Paul, qui, très ému de cette attention si précieuse, si explicite, si consolante du Pape, ne savait comment témoigner sa joie. Il se considéra dès lors comme un voyageur prêt pour le départ, avec son passeport bien en règle, et il attendit dans un grand calme l'heure fixée par Dieu pour lever l'ancre.

Il fit ses adieux avec une certaine solennité aux religieux présents et qui vinrent successivement se recommander aux prières du partant. Il ne pouvait déjà articuler que très difficilement. Dans l'impossibilité de prononcer des phrases, il se contentait de monosyllabes expressifs : « Adieu ! Adieu ! » répétait-il à chacun bien distinctement ; ou encore : « Au revoir..... au ciel ! »

### Les trois derniers jours.

Dans la matinée du vendredi 29, une crise se déclara qui fit craindre la fin. Sa figure se crispa, ses yeux devinrent fixes et sa respiration plus angoissée. Le P. Emmanuel, appelé en toute hâte, lui renouvela l'absolution, lui appliqua l'indulgence de la bonne mort, récita les prières des agonisants et lui adressa les exhortations les plus émouvantes. Quand il lui parla de renouveler ses vœux, le Père, d'une voix forte, prononça distinctement : « Debout ! » On le souleva, et, soutenu par le P. A... et le Fr. P..., il essaya de dire une formule de renouvellement, mais on ne put entendre que : « Je suis..... dans la résolution..... de marcher..... pour Dieu..... jusqu'à la fin..... »

Toute la journée se passa dans une grande prostration, mais le Père s'unissait par le mouvement des lèvres à toutes les prières qu'on récitait presque sans interruption autour de lui : chapelets, litanies, recommandation de l'âme. Cette dernière était une de ses prières préférées, car li avait coutume de la dire chaque jour. Aucune invocation enfin à laquelle il ne

s'associât pleinement avec toutes les forces qui lui restaient.

Il put encore recevoir la sainte Communion le samedi 30, avec une petite parcelle, pendant la messe à laquelle il assista dans son petit oratoire. Ce fut sa dernière ici-bas, car la déglutition, déjà fort difficile, devint désormais impossible.

Après la messe, on l'assit, les jambes étendues, sur une chaise longue, dans son cabinet de travail. Il n'en bougea plus.

Sa respiration était haletante et précipitée. Ses efforts pour parler n'arrivaient qu'à produire des sons inarticulés qu'on ne comprenait pas. Son bras gauche était le seul membre qui ne fût pas complètement immobile; il le soulevait un peu de temps en temps, pour signifier on ne savait pas quoi. Il remuait aussi les yeux, regardant à droite et à gauche, mais il était à peu près impossible de deviner ce qu'il désirait. Il était la proie de la souffrance. Il s'y livrait sans défense et sans possibilité de se plaindre ni même de réclamer le moindre soulagement. Du reste, on sait assez qu'il ne l'aurait pas voulu. Il laissait son âme se purifier dans ce terrible creuset, et on assistait, navré, au spectacle d'une torture contre laquelle on était impuissant. Comme il ne pouvait plus rien avaler, sa gorge, desséchée, ajouta un nouveau supplice. On essaya de le rafraîchir par un tampon d'ouate imbibé d'eau de Lourdes, attaché au manche d'un porte-plume, qu'on lui présentait à la bouche et qu'il pressait entre ses lèvres brûlantes : vivante image de Notre-Seigneur sur la croix, à qui on tendait une éponge au bout d'un roseau pour le désaltérer. Il en fut ainsi jour et nuit tout le samedi, tout le dimanche, et le lundi matin jusqu'à 7 h. 1/2, heure de la mort.

Le dimanche 1<sup>er</sup> décembre, premier dimanche de l'Avent, le Père ne put être transporté dans son oratoire pour assister à la messe; mais comme son cabinet de travail, où il était étendu, communiquait avec l'oratoire par une porte, il suivit facilement toutes les messes qu'on y célébra. De plus, à côté de lui, on récitait à haute

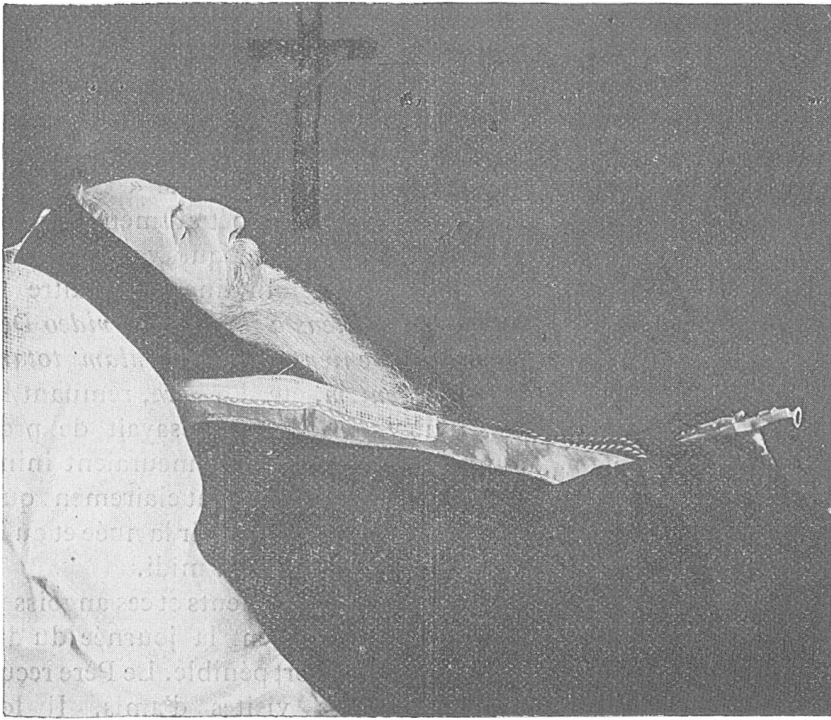
voix, dans le Missel, toutes les prières de la liturgie. Elles s'appliquaient admirablement à la situation du cher malade. Il unissait ses désirs à l'immense clameur de l'Ancien Testament qui implora pendant de longs siècles la venue de « Celui qui devait venir », et il répétait mentalement la parole du Prophète qui voit, comme dans une brume lointaine, apparaître le Messie : *Aspiciens a longe, ecce video Dei potentiam venientem et nebulam totam terram tegentem*, etc. Le Père, remuant la tête, soulevant le bras, essayait de prononcer des paroles qui demeuraient inintelligibles, mais prouvaient clairement que lui aussi voyait s'entr'ouvrir la nuée et qu'il aspirait à l'éclat du plein midi.

C'est dans ces sentiments et ces angoisses que s'écoula lentement la journée du dimanche. Elle fut fort pénible. Le Père reçut encore quelques visites d'amis. Il les reconnaissait, mais ne pouvait rien leur dire. Avec sa respiration de plus en plus précipitée et haletante, il avait l'aspect d'un coureur qui a fourni une longue carrière et qui, arrivé au terme, est à bout de souffle.

La nuit venue, il parut plus calme, plus reposé. Si ses yeux n'étaient pas restés entr'ouverts, on aurait pu croire qu'il dormait paisiblement.

### La mort.

A 1 h. 1/2 du lundi matin 2 décembre, on réveilla précipitamment les religieux de son entourage qui prenaient quelques instants de repos. Serait-ce une simple alerte commè on en avait eu chaque jour? Non, cette fois, c'était bien la fin. Le pouls s'interrompait par brusques saccades, le regard se voilait davantage. Les extrémités se refroidissaient, des crispations passagères indiquaient que la souffrance ou l'angoisse étaient atroces. Son frère, le P. Emmanuel, ne le quitta plus, sauf pour dire sa messe à 6 heures du matin. Il l'assista jusqu'au dernier moment avec une force d'âme et une foi admirables, lui suggérant les pensées les plus touchantes et les plus pieuses invocations.



LE P. BAILLY SUR SON LIT DE MORT

Les messes se succédèrent dans le petit oratoire voisin jusqu'à 7 h. 1/2. C'était lundi, jour des âmes du purgatoire, la dévotion qui avait tant occupé le Père pendant ses dernières années. En ce moment même, la communauté assumptioniste de Notre-Dame de France, à Jérusalem, célébrait la messe des « Croisés du Purgatoire » qu'il avait fondée. Lui-même, depuis longtemps, avait coutume de la dire, à cette même heure, chaque lundi, d'abord dans la chapelle de la rue François-I<sup>er</sup>, devant une assistance qu'il y convoquait, et, depuis les expulsions, en tous les lieux où le conduisaient les vicissitudes de sa vie errante.

Vers 7 h. 1/4, la respiration, de plus en plus lente, s'affaiblit insensiblement, pour cesser sans agitation, sans crise, sans secousse, à 7 h. 1/2. Un dernier souffle plus prolongé, plus paisible, semblable à un soupir de satisfaction, s'échappa de ses lèvres: c'était fini. Le Père allait commencer sa quatre-vingt-unième année au pied du trône de Dieu.

La messe de 7 heures s'achevait, et le

pèlerin qui était allé vingt-huit fois à Jérusalem accomplissait son vingt-neuvième pèlerinage, le dernier, le vrai, celui qui aboutit à la Jérusalem céleste. Il jouissait, non plus de la figure, mais de la réalité. Et mieux qu'en arrivant en face de la Ville Sainte, il aura chanté: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus.*

On disposa ensuite la dépouille du Père, revêtue de son froc de moine — qu'il n'avait pas quitté depuis plusieurs jours et dans lequel il avait rendu le dernier sou-

pir, — au milieu de son cabinet de travail, à côté de la modeste table qui l'avait suivi en divers déménagements et sur laquelle il a tant écrit.

Et ce fut une procession incessante: tout le lundi et tout le mardi. La plupart des visiteurs faisaient toucher des objets de piété aux mains glacées du Père.

Une sérénité impressionnante s'était répandue sur ses traits reposés, et il paraissait jouir d'une paix profonde, reflet de la paix céleste. Il était beau à voir dans son dernier sommeil. Un religieux Capucin qui vint prier près de son corps s'écria en l'apercevant: « Saint François! » Et, de fait, étendu sur sa couche funèbre, il rappelait d'une manière étonnante l'attitude et les traits traditionnels du saint d'Assise.

La mise en bière eut lieu le mardi soir, à 8 heures. Les religieux présents, après avoir baisé le Père au front et récité le *De Profundis*, l'enveloppèrent pieusement dans son suaire et le déposèrent dans le cercueil. Il avait les membres parfaitement souples, et son corps sans odeur ne présentait aucune trace de décomposition. Un

dernier regard sur celui que nos yeux ne verront plus ici-bas et qu'on ne se lassait pas de contempler, puis le cercueil se ferma. Tout était fini, il n'y avait plus qu'à confier à la terre ces semences d'éternité: *Germi-nabunt, — Custodit Dominus omnia ossa eorum.*

### Les funérailles.

Elles furent triomphales. Non que tout n'y fût simplicité, comme il convenait au

« Moine » : le corbillard était celui des pauvres et nulle fleur ne l'ornait. Mais la multitude était telle et son attitude si émouvante, que les obsèques de ce religieux persécuté, expulsé de son couvent, réduit à vivre tantôt en exil, tantôt caché dans un appartement inconnu, furent un événement dans les rues de Paris.

La foule des amis et des admirateurs se réunit, le mercredi 4 décembre, rue Camou, au domicile du vénéré défunt, pour le con-



LES OBSÈQUES — DEVANT L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DU GROS-CAILLOU

duire à sa dernière demeure. Elle remplissait la cour de l'immeuble, l'extrémité de la rue Camou et débordait au loin sur l'avenue de La Bourdonnais. L'immense cortège se rendit d'abord à la paroisse de Saint-Pierre du Gros-Cailou — où un tiers à peine put trouver place — et ensuite au cimetière de Montparnasse. C'est là que repose le « Moine », à côté de plusieurs de ses frères en religion, dans un caveau qu'il contribua lui-même à faire préparer pour

recueillir les morts qui, après les vivants, venaient d'être expulsés à leur tour de l'abbaye de Livry.

Nous ne donnerons pas les détails de la cérémonie religieuse, qui furent relatés par les journaux, notamment par la *Croix*. Nous remarquerons seulement l'étonnement du public parisien à la vue de cet interminable défilé, qui interrompait longuement la circulation. On se demandait quel pouvait être ce personnage si magni-



LES OBSÈQUES — LA FAMILLE EN TÊTE DU CORTÈGE



L'ENSEMBLE DU CORTÈGE



fièrement escorté, que l'on menait au tombeau dans le char des pauvres et sans aucune pompe officielle.

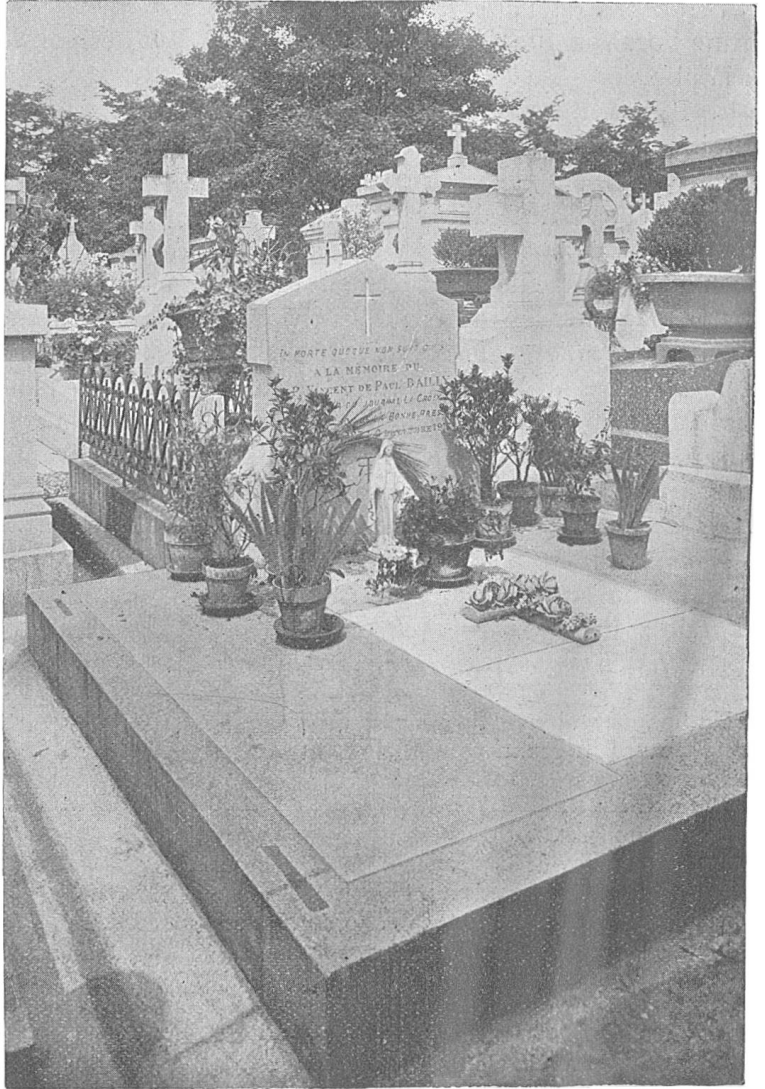
C'était le triomphe d'un bienfaiteur populaire.

Il y eut aussi, devant l'église de Saint-Pierre du Gros-Caillou, une manifestation spontanée du sentiment qu'inspirait dans le peuple la physionomie du P. Vincent de Paul Bailly. Quelques pauvres hères offraient au public des souvenirs mortuaires : c'était une image de deuil au verso de laquelle, à l'aide d'un compositeur, on avait imprimé cette inscription : SOUVENIR. *A la mémoire du R. P. Vincent de Paul Bailly.* Au recto, l'image représentait Notre-Seigneur portant sa croix, avec cette légende : *J'ai suivi mon Sauveur dans la tristesse, je l'accompagnerai dans la gloire.* Le cœur du peuple avait eu l'intuition de ce qui convenait au religieux persécuté pour avoir voulu faire triompher la croix du divin Maître.

Les témoignages de regret, d'affection, d'admiration ont afflué, au lendemain de la mort du P. Vincent de Paul, de tous les points de l'horizon et de tous les rangs de la société, depuis le Souverain Pontife jusqu'au plus humble des fidèles. La presse tout entière — sauf deux ou trois exceptions, qui sont encore un hommage — a fait son éloge.

M. Paul Feron-Vrau, qui a remplacé le P. Bailly dans la direction de la Bonne Presse, a voulu, dans un profond sentiment de piété filiale, recueillir en un volume (1), qui constitue un magnifique monument

élevé à la gloire d'un saint, ces diverses attestations des vertus et des mérites du fondateur de la *Croix*. On y voit défiler, après S. S. Pie X, l'Eminentissime secrétaire d'Etat et plusieurs autres cardinaux de Curie, presque tout l'épiscopat français,



LA TOMBE DU P. BAILLY AU CIMETIÈRE MONTPARNASSE

un grand nombre de prélats, de Supérieurs généraux d'Ordres, de chanoines, d'ecclésiastiques, de religieux, une multitude de laïques : sénateurs, députés, magistrats, militaires, hommes d'œuvres, publicistes, etc. Suit une longue série d'extraits de la presse, non seulement des publications de la Bonne Presse, des *Croix* locales

(1) *Hommages au R. P. Vincent de Paul Bailly.* Maison de la Bonne Presse, 1913.

et des *Semaines religieuses*, mais encore des grands quotidiens de Paris et d'un nombre considérable de journaux et revues de France et de l'étranger. Lettres et articles répètent à l'envi le talent, le zèle, la charité, la sainteté de l'apôtre, de l'homme de Dieu. C'est un concert merveilleux où on n'entend pas une note discordante et qui forme l'oraison funèbre la plus éloquente et la plus complète.

Le Père, qui redoutait tant la louange, aurait été bien malheureux de se voir ainsi glorifié. Mais s'il est sage, comme le conseille l'Esprit-Saint, de ne pas exalter les vivants : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam*, l'ange de la modestie ne défend pas de magnifier les morts qui le méritent : *Laudemus viros gloriosos*. Ce tribut d'éloges payé à leur mémoire remonte jusqu'à Dieu, auteur de tout bien, dont la puissance éclate plus particulièrement dans les saints, chefs-d'œuvre de sa magnificence et de sa sagesse.

Nous terminerons par cette note publiée par M. Louis Joubert dans le *Correspondant* du 25 décembre 1912 (chronique mensuelle, *les Œuvres et les Hommes*) :

Un homme qui vient de mourir avait conquis cette faveur [du grand public] de haute lutte, et non certes par les mêmes moyens [que ceux de Paul Claudel, étudié précédemment], mais par la même foi. C'est du P. Bailly que je veux parler, le fondateur du journal *la Croix*, le créateur de cette organisation de journalisme véritablement merveilleuse au point de vue « métier », et qui réunissait sous sa main — tant, du moins, que sa main fut libre des menottes gouvernementales — tout un bataillon de publications de tout genre et pour tous les goûts et les besoins, dans la limite ferme du catholicisme le plus ardent et le plus impétueux....

On sait quelle fut la carrière de publiciste du P. Bailly, l'influence qu'il exerça et la chaleur débordante de sa conviction. Je tenais à saluer la mémoire de ce journaliste populaire de premier ordre, de cet entraîneur d'hommes qui savait la puissance des mots et qui leur fit peut-être, parfois, un peu plus de confiance qu'ils n'en méritaient. Qu'on l'aime, qu'on la subisse ou qu'on la craigne, la *Croix* restera toujours pour lui sa croix d'honneur.

Nous n'avons aucunement la prétention

d'avoir écrit une biographie définitive du P. Vincent de Paul Bailly. L'action considérable qu'il a exercée pendant une si longue période ne saurait être expliquée en quelques pages hâtives. De plus, le moment n'est pas encore venu de projeter une lumière complète sur certains épisodes d'une vie qui a été si largement mêlée aux luttes politico religieuses du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut le recul du temps pour apprécier avec équité un tel ensemble d'événements et les voir sous leur véritable jour, comme à certains paysages et aux vastes monuments il faut le recul de la distance pour les voir d'un coup d'œil et dans toute l'harmonie de leurs diverses parties.

Cela viendra en son temps.

Ceci n'est qu'une ébauche, une sorte de cadre « plein de trous », nous le reconnaissons, dans lequel nous avons essayé de circonscrire les principaux traits d'une originale et puissante figure. Nous espérons cependant que cette courte notice, quelque imparfaite qu'elle soit, suffira à donner une idée vraie, quoique encore un peu vague, du P. Vincent de Paul Bailly. Elle a été rédigée rapidement, sans le secours de documents que nous n'avons pas eu le temps de réunir ou de compulsier, mais grâce à des renseignements que quelques rares contemporains du Père ont bien voulu nous fournir, et grâce aussi à des souvenirs personnels.

Nous serions heureux si ce travail incomplet suscitait chez les lecteurs qui auraient connu le « Moine » des renseignements complémentaires, des anecdotes, des précisions, peut-être même quelques rectifications. Le tout sera accueilli avec reconnaissance.

Mais nous restons convaincu que tout ce qu'on pourra révéler de la vie de notre héros, loin d'infirmes ses hautes vertus, ses vues surnaturelles et apostoliques, la profonde influence de sa sainteté, ne fera, au contraire, que mettre toutes ces notes en un plus puissant relief, et contribuera ainsi à la plus grande gloire de Dieu non moins qu'à la glorification de son serviteur.